ABDELHAK SERHANE

KABAZAL
Les Emmurés de Tazmamart

Mémoires de Salah et Aïda Hachad

COLLECTION TÉMOIGNAGES
TARIK éditions

Table des matières

Couverture
Page de titre
Première partie : La lutte d’un homme
- 1971 : Le coup avorté de Skhirat
- Le général et le colonel
- Entre civils et militaires
- Entre les mains de la gendarmerie
- Dans le couloir de la mort
- Un soir Amekrane et Kouera
- Voyage au bout de l’horreur
- En route vers l’enfer
- Dans les ténèbres de Tazmamart
- Séance de photographie au soleil
- Première lettre sortie de Tazmamart
- Voyage à la Gehenne
- Le temps des grandes inventions
- Kabazal : une lueur dans les ténèbres.
- Des corps jeunes dans des cellules trop noires
- La mort à Tazmamart
- Le temps de l'espoir
- Tazmamart le mouroir
- Les morts vivants du bâtiment « B »
- La vie sexuelle à Tazmamart
- Le cas M’barek Touil
- La fouille infernale de 1982
- Deuxième période noire : 1982/1986
- Période de détente 1986-1991
- La chienne de Tazmamart
- Reprise des contacts, 1989
- La libération : 1991

Deuxième partie : Le combat d’une femme
- Le combat d’une femme
- Le coup d’état de 1972

Un procès pour l'exemple
Exécution barbare
Menaces et intimidations
Ahmed Kharbouch
Ahmed Osman
Le général Housni Ben Slimane
Mohamed Cherbadoui ; l'ange surnommé « Jeff »
Tout le monde savait pour Tazmamart
Mahjoubi Ahardane
Le combat continue
Instances gouvernementales et parlementaires
Le général Moulay Hfid Alaoui
Docteur El Khatib et madame Bolivar
Ahmed Reda Guedira
Abderrahim Bouabid
Le colonel Ben Ali
Le général Kadiri
Le colonel Feddoul
Le général Housni Benslimane bis
La princesse Meriyem
Bounailat et Hassan Laarej
Hassan II : tentative de la dernière chance
Croisade pour un passeport
Et la routine reprend ses droits
Docteur Omar Khattabi
Christine Daure Serfaty
Gilles Perrault et « notre ami le roi »
Et les instances marocaines ?
Ben Said Ait Idder
Le combat continue
« Jeff », témoin de l'horreur
Houda Hachad
Au bout du tunnel, la libération
Retour de la Géhènne
Vingt ans après
Chez le même éditeur en numérique
Copyright

ABDELHAK SERHANE

KABAZAL
Les Emmurés de Tazmamart

Mémoires de Salah et Aïda Hachad

COLLECTION TÉMOIGNAGES
TARIK éditions

Abdelhak Serhane

KABAZAL

LES EMMURES DE TAZMAMART

Mémoires de Salah et Aida HACHAD

« Je suis heureux parce que J'ai fait tout ce que J'ai pu pour répandre le bonheur autour de Moi, ne Me trompant aux dépens de personne, ne faisant de mal à aucun.
Enfin, Je suis heureux de Me trouver au milieu de Mon peuple « comme un poisson dans l'eau », comme a dit Mao Zedong. »

Hassan II, juillet 1990

« C'est une expérience éternelle que tout homme qui a du pouvoir est porté à en abuser »

Montesquieu

A la mémoire de ceux et celles qui n'ont pas survécu aux affres des années de plomb.
A la mémoire de ceux et celles qui sont morts sous la torture à Qalat Magouna, Derb Moulay Cherif, Dar Moqri, Agdz et autres centres secrets de détentions.
A la mémoire du Maroc, habité par la peur de ces années sombres, pour dire « plus jamais ça ».
Au Maroc d'aujourd'hui pour refuser l'oubli, l'arbitraire, l'impunité. Ce Maroc qui va résolument à la dérive et dire à ceux qui tragissent que l'histoire n'oublie pas.
A la mémoire de tous ceux qui ne sont jamais revenus de Tazmamart.
Je dédie ce livre pour que ne se reproduise jamais plus l'épouvante.

Abdelhak SERHANE

PREMIERE PARTIE

LA LUTTE D'UN HOMME

« *Celui qui lutte peut perdre, celui qui renonce à lutter a déjà perdu.* »
Max Friche

16 août 1972. Base aérienne de Kénitra.

Pilote de chasse et chef des moyens opérationnels de la troisième base aérienne, je m'apprêtais à voler ce mercredi en escadrille, sur ordre de l'état major, pour escorter le Boeing royal de retour au pays après une visite de Hassan II en France.

Sept heures du matin.

Je quittai ma jeune épouse et ma fille pour me rendre au mess des officiers où, comme à l'accoutumée, avec mes camarades, nous prenions notre petit déjeuner agrémenté de quelques bavardages. Mais cette journée était particulière car l'escorte que nous nous apprêtions à effectuer se distinguait par le fait qu'il s'agissait tout de même d'une escorte royale. Six avions de chasse ; des F5 devaient accueillir le Boeing dès son entrée dans l'espace aérien marocain et l'accompagner pendant son survol du territoire. La base était en état d'alerte maximale pour un événement de cette importance. Or, l'arrivée du colonel Amekrane, chef en second de l'état major des Forces Royales Air, créa quelque peu la surprise. Mais quoi de plus banal, pour l'ex commandant de la base, que de rendre visite à ses camarades. A vrai dire c'était bien plus qu'une simple visite. Habillé en civil, il entra au mess et nous salua.

- Vous croyez que vous vous étiez débarrassés de moi à jamais ? Eh bien, détrompez-vous ! Je prends le commandement de la base aujourd'hui et c'est moi qui dirige les opérations !

On applaudit, on lui souhaite la bienvenue parmi nous et il partage avec nous notre petit déjeuner.

Sept heures trente du matin :

Départ du mess. Nous regagnons la place d'armes pour l'habituelle levée des couleurs. Avant de regagner son bureau en compagnie du commandant Kouera, le colonel me donne l'ordre de commencer les préparatifs de l'opération.

Huit heures du matin :

Dans le bâtiment des moyens opérationnels, je tiens une séance de travail pour le briefing. Tous les pilotes sont là, sans exception. Je les salue et demande au responsable de chaque service un compte rendu détaillé des activités aériennes de la veille et des problèmes survenus, avant de terminer sur la météo du jour. Après ça, je donne l'ordre pour qu'on prépare deux patrouilles de trois avions chacune pour l'escorte royale et je choisis les noms des pilotes. En tant que chef du dispositif, je pilote un F5B (biplace), Doukali m'a accompagné comme simple passager. Dahou et Boubker (F5A, monoplace) sont mes équipiers. Pour l'autre patrouille, je désigne Kouera, Larabi et Boukhalif (F5A). Je signe les ordres de vol dont une copie est envoyée au chef des moyens techniques, une autre au PC et une à la Tour de contrôle pour les informer de nos activités. C'est le règlement. Il y a un cahier d'ordres de vol où ces activités sont consignées. Avant de prendre ses fonctions, chaque pilote passe à la salle des opérations, prend connaissance des ordres le concernant sur le grand tableau et signe dans le cahier l dans la case qui lui est réservée.

Après ça, une réunion a lieu avec les pilotes choisis pour l'escorte afin de leur détailler la mission. Comment le décollage doit s'effectuer, la fréquence de travail, la formation en l'air, le roulage, la distance d'escorte... La mission est détaillée minutieusement. A la fin du briefing vers neuf heures du matin, le téléphone sonne et Amekrane me demande de le rejoindre à son bureau. J'abandonne les pilotes et regagne le bureau du colonel. Là, il y avait Kouera et Touil, chef des moyens techniques à ce moment-là. (C'est-à-dire qu'il avait la responsabilité de l'entretien, la révision et la réparation des avions pour qu'ils soient en état de vol permanent). Il m'adresse les numéros des appareils disponibles que j'attribue ensuite aux pilotes pour que chacun sache quel avion il doit piloter). J'arrive donc au bureau du colonel et je lui fais un exposé sur la mission, l'informant de l'organisation de l'opération et de la composition de la patrouille. Ainsi Kouera sera avec Boukhalif et Larabi. Et moi, je prends avec moi Boubker et Dahou. Il m'écoute attentivement mais avait son idée en tête. Il me rétorque :

- Le Capitaine Larabi ne volera pas avec vous aujourd'hui. Il a été muté à Meknès. Dites-lui de rejoindre immédiatement sa nouvelle affectation. A la place de Larabi, mettez Ziad ! Kouera restera encore un moment avec moi. Il vous rejoindra juste avant le décollage et volera dans l'un des trois avions armés !

A ma grande surprise, non seulement Amekrane remplace certains pilotes mais m'informe également que trois des six appareils sont déjà armés.

- Mais, mon colonel, lui dis-je, nous n'avons jamais armé les avions auparavant pour des missions similaires bien qu'en principe, une escorte devrait être toujours armée.

Pour appuyer sa décision, il précise que désormais ce serait la règle pour toute autre mission à venir.

- Non, me répond-il, à partir de maintenant, Hachad, il faudra faire les choses dans les règles !

- Dans ce cas-là, mon colonel, pourquoi ne pas armer les six avions ?

Il rejette cette idée, arguant le fait que cela risquait d'éveiller les soupçons des Américains. Je retourne à la salle de briefing, laissant Kouera avec le colonel. J'annonce à Larabi qu'il ne volera pas dans la formation, mais doit regagner sur- le champ Meknès où il a été nommé commandant en second de la base. Il se réjouit de la promotion et part chez lui pour se changer. Il ôte sa combinaison et se mit en civil. Il quitte la base dans sa 4L rouge. A la sortie, il se rend compte qu'il a oublié son agenda dans son bureau. Il fait demi-tour et revient pour récupérer son calepin. Cet oubli lui coûtera la vie.

Quatorze heures quarante-cinq :

Nous sommes prêts à rejoindre nos appareils. Amekrane s'oriente vers la tour de contrôle pour diriger les opérations. A ce moment-là, il croise Larabi, s'étonne de le voir encore là et lui ordonne de l'accompagner à la tour de contrôle. Larabi suit le colonel et les pilotes regagnent les avions. Trois sont armés. Ceux de Kouera, de Boukhalif et de Ziad. On reçoit l'ordre de décoller parce que le Boeing royal s'approche de l'espace

marcocain, empruntant la voie aérienne internationale (T10). Je contacte la tour de contrôle :

- Bleu leader demande l'autorisation de rouler !

Quinze heures quarante :

L'escadrille décolle. On met le cap sur Tanger et on se stabilise à 9000 mètres d'altitude. Arrivé au-dessus du triangle Larache Tanger et Tétouan, j'effectue un circuit d'attente et j'ordonne aux avions de se mettre en formation lâche (écartée) pour qu'ils puissent surveiller les alentours et repérer éventuellement l'avion royal. Juste après, la tour de contrôle nous annonce que l'avion royal est entré dans l'espace aérien marocain. C'est le lieutenant Dahou qui a vu l'avion en premier. Il m'a appelé aussitôt pour me dire que la position du Boeing était à 11 heures, par rapport aux aiguilles d'une montre à la même altitude. J'ai contacté la tour de contrôle pour l'informer que le Boeing était en vue, puis j'ai commencé à manœuvrer pour me mettre à sa hauteur. J'ai entamé un virage à gauche pour me placer à sa droite. J'ai ordonné à l'autre patrouille de se mettre à gauche, en formation lâche avant de nous mettre en formation serrée avec lui jusqu'à son arrivée à Rabat-Salé. Tout se déroule normalement jusqu'au moment où je jette un coup d'œil et n'aperçois pas la patrouille de Kouera. Je demande au commandant de se mettre en position d'escorte. Soudain, je vois les trois F5 qui montent et qui descendent, effectuant ce qu'on appelle une noria ou passes de tir air-air. J'ai pensé que Kouera voulait faire un peu d'acrobatie pour épater le roi. J'ai crié :

- Mais rassemblez ! Nom de Dieu !

Pour toute réponse, j'entends une voix qui dit :

- Dégagez !

Je ne peux pas dire si l'ordre est venu de Kouera ou de Ziad. Quelques uns prétendent que c'est Ziad. Moi je pense que c'est Kouera parce qu'il était le plus gradé de la patrouille et le commandant en chef de la base. Les ordres ne pouvaient venir que de lui. Brusquement un tir de rafale. Quelques secondes de flottement. Je réalise qu'on tire sur le Boeing. Frappé de stupeur, je pense à un coup d'Etat. Je ne savais pas quoi faire. Sur deux ou

trois rafales de tirs, je maintiens la formation lâche avec le Boeing. L'avion perd de l'altitude sous notre regard médusé. Inquiet, Doukali me demande ce que nous allons faire et, pris de panique aussi, me suggère de nous enfuir en Espagne. Difficile de réfléchir et de prendre une décision dans le feu et la rapidité de l'action. Pourquoi nous enfuir alors que nous ne sommes pour rien dans le coup. J'entame alors une manœuvre pour regagner la base. Kouera s'acharne sur ses canons qui se sont bloqués. A la radio je l'entends les insulter. En désespoir de cause, il se transforme en candidat kamikaze et annonce à la radio : « Adieu, mes amis ! Je fonce pour ma patrie ! »

Il tente le coup en projetant son appareil contre le Boeing. Mais à la dernière minute, il actionne son siège éjectable et le F5A, qui a changé de profil aérodynamique, effleure à peine le Boeing qui entame déjà sa descente en direction de la base. Ziad a tiré avec un seul canon ; le deuxième s'étant enrayé. Amekrane appelle mes deux équipiers, Dahou et Boubker et leur demande s'ils sont armés. Ils n'ont pas répondu. J'ai alors informé le colonel que mes équipiers n'étaient pas armés et il le savait. Soudain, une fumée dense s'échappe de l'un des réacteurs et Boukhalif s'écrie : «ça y est ; je l'ai touché ! » Mais le Boeing continue sa descente et tente d'échapper à ses assaillants. Les canons vides, Boukhalif largue le réservoir central de kérosène dans l'espoir de toucher l'avion qui s'approche de la piste d'atterrissage et entame sa phase finale. Les deux pilotes font demi tour et reviennent, à grande vitesse, à la base. J'entame, quant à moi, le circuit normal et je me pose derrière eux, suivi de Dahou et de Boubker. Au parking, j'étais bouleversé par ce qui venait de se produire. Tout se bouscule dans ma tête à cause de la rapidité des événements étalés sur des secondes ou des fractions de secondes. Au moment où je mets pied à terre, Ziad et Boukhalif redécollent. Je me dirige vers mon bureau quand j'aperçois Amekrane quitter la base à bord d'un hélicoptère. Dans le bâtiment des moyens opérationnels une pagaille exceptionnelle règne. C'était le désarroi absolu. Presque machinalement je me rends à la tour de contrôle. Dans les escaliers, je croise Larabi qui m'apprend alors que Amekrane est allé rejoindre Oufkir à Rabat pour éliminer le roi. Oufkir devait attendre ce dernier à l'aéroport avec un autre commando pour l'assaut final. En réalité, le coup d'Etat ayant échoué, Amekrane prend la fuite, mettant le cap sur Gibraltar et laissant ses hommes livrés à leur sort. Ne sachant où aller je reviens à la salle des opérations. Dans la confusion

générale, apparaissent Ziad et Boukhalif qui passent devant le bar sans me voir. Dépassés par les événements quelques pilotes demandent ce qui se passe. Ziad rétorque :

- Ceux qui veulent savoir n'ont qu'à me suivre !

Dix-huit heures trente :

Cinq pilotes ont suivi Ziad et rejoint les mutins. L'adjudant-chef L'Mehdi, l'adjudant Bel Kacem, les sergents-chefs Binoi, Kamoun et Bahraoui.

Ce dernier déclarera plus tard au tribunal :

- Nous l'avons suivi comme des moutons !

C'était la vraie pagaille. Les pilotes n'en faisaient qu'à leur tête, enfreignant le règlement. Suivi par cinq avions armés, Ziad roule pour rejoindre le bout de piste. Je recontacte Larabi une 2ème fois par téléphone et lui donne l'ordre formel d'arrêter toute activité aérienne et de dire à tous les avions de rejoindre immédiatement le parking. Appel resté vain. La dernière patrouille des six décolle et va mitrailler le Palais de Rabat.

Dix-neuf heures trente :

Retour des six chasseurs. Il fait déjà nuit. Les Américains qui se sont fait discrets jusque-là ont éclairé la piste puis ont vite éteint le balisage. Les pilotes se sont posés en utilisant leurs phares d'atterrissage seulement. Je savais qu'il était trop tard. Au moment même où le Boeing s'est posé, c'était fini. Le coup d'Etat contre le roi a échoué. Ce n'est pas comme à Skhirat où l'on pouvait chercher parmi la foule, dans les pièces du palais et prendre le temps de négocier. Pour les pilotes de chasse, les opérations se déroulent très vite. Et ça peut réussir comme ça peut échouer aussi vite. Là, si l'opération a échoué c'est parce que le coup était mal préparé.

Cafouillage. Improvisation. Absence de coordination. Putschistes malgré eux certains pilotes n'étaient pas prêts et n'avaient pas une évaluation exacte de la situation.

Vingt heures :

Rassemblement des pilotes, du chef des moyens techniques et de son adjoint dans le bar de la salle des moyens opérationnels. Consternation pour les uns. Angoisse pour les autres et incertitude pour tout le monde. Une seule et même question : Qu'adviendra-t-il de nous maintenant ? Les minutes nous paraissaient des siècles.

Vingt heures trente :

Arrivée des blindés et encerclement du parking des avions. Naïvement, nous pensions que le général Oufkir avait terminé la mission et nous envoyait du renfort. Ziad et d'autres camarades criaient de satisfaction, pensant que le coup avait réussi. La joie se lisait sur les visages. Mais très vite la joie fit place à l'effarement. Les chars avaient encerclé notre bâtiment. Nous étions faits prisonniers.

17 août 1972. Quatre heures du matin.

Arrêtés par le général Ben Abdeslam, chef d'Etat Major adjoint des FAR, le commandant Laanigri de la gendarmerie, le commandant Boutaleb et le capitaine El Mouch de l'aviation, nous avons été conduits à l'Etat major, entassés dans des camions militaires et escortés par des chars d'intervention rapide. Là des officiers des FAR nous ont fait subir des interrogatoires. Ils ont vite été relevés par la gendarmerie. En fait, en guise d'interrogatoires, ils nous sermonnaient sur ce que nous avions fait. Que ce n'était pas un comportement digne d'officiers ayant juré fidélité au trône et à la patrie... Nous avons été mal traités puisque nous étions menottés et nous avons dormi à même le sol et sans couverture. Il a fallu que certains rouspètent fort pour qu'ils nous apportent enfin des couvertures. C'était le début de la descente aux enfers.

1971 : LE COUP AVORTE DE SKHIRAT

Mon désarroi était immense. Je savais la situation extrêmement grave, mais je conservais un peu d'espoir. L'espoir de mon innocence. Ce coup d'Etat je ne l'avais pas fomenté. J'y étais impliqué malgré moi. Mon appareil n'était pas armé.

Dans ces moments d'incertitude sur mon sort, une succession de souvenirs me vint à l'esprit et raviva ma mémoire sur les événements de Skhirat. Ces événements avaient une relation certaine avec ce qui venait de se produire. Je n'étais pas présent à Skhirat, ce 10 juillet 1971 lorsque les cadets d'Ahermoumou, dirigés par Ababou et Medbouh, avaient envahi le palais royal pour renverser la monarchie. Certains hauts gradés de l'armée s'étaient rebellés contre le régime monarchique, jugé corrompu et inapte à diriger la destinée du pays. Ce jour d'anniversaire du roi, comme pour tout événement important, l'armée était en état d'alerte. En tant que commandant de la base de Kénitra, le colonel Amekrane était invité aux festivités du 42ème anniversaire du roi Hassan II. Kouera étant en congé, j'assurais le commandement de la base où l'activité se déroulait normalement. Tous les chefs de service étaient à leur poste.

Vers seize heures trente, un hélicoptère se posa à la base. Quelques minutes plus tard, mon téléphone sonna. Le colonel Amekrane demanda à me voir. Il était en compagnie du commandant Hajjaji. L'homme était blême, les vêtements maculés de sang. Pour moi, il s'agissait d'un accident. Il m'informa du coup d'Etat survenu à Skhirat. Une tuerie sanglante. Des dizaines de morts. Parmi les victimes, le roi.

Eberlué, j'écoutais son récit. J'avais peine à croire qu'un coup d'Etat avait eu lieu. Il avait enchaîné en faisant le récit de sa fuite. Comment il avait enjambé les cadavres, brisé une vitre et s'était sauvé en longeant la plage comme beaucoup d'autres. Il avait couru sur des kilomètres avant d'atteindre la nationale. Il avait regagné la Base de Salé en auto stop où un hélicoptère l'avait transporté jusqu'à la base aérienne de Kénitra. Persuadé

que le roi était mort, il s'était enfui pour sauver sa peau. Je m'attendais à un ordre du colonel pour aller défendre le roi contre les mutins. Il n'en fit rien.

Le téléphone sonna. Le colonel répondit :

- Accompagnez le général jusqu'à mon bureau !

Mais avant l'arrivée du général, Amekrane était sorti pour l'accueillir à l'extérieur. Je suis resté avec Hajjaji. Quelques minutes plus tard, Amekrane revint nous apprit qu'il s'agissait du général Hammou venu s'entretenir avec lui de la mutinerie. Il nous intimait l'ordre d'aller bombarder le palais de Skhirat.

Mais pour quelles raisons fallait-il bombarder le palais ?

Pour trois raisons au moins. Ou alors Hammou était dans le coup et voulait terminer le travail commencé par Ababou. La deuxième possibilité c'est qu'il voulait mettre fin au carnage au prix d'un nouveau carnage. Et la troisième raison c'est que, voyant la tournure des événements, il s'était peut-être dit qu'il valait mieux bombarder tout ce qui restait et faire place nette pour la suite. Une sorte de coup d'Etat dans le coup d'Etat. Ce qui s'était dit entre les deux hommes, nul ne le saurait jamais. Maintenant, est-ce que l'ordre de bombarder Skhirat venait vraiment du général ? Rien n'est moins sûr puisque les deux hommes avaient discuté en aparté.

Les choses commençaient à se clarifier dans mon esprit. Après le départ du général, nous ne savions pas si le roi était vraiment mort ou toujours en vie ? S'il avait réellement été exécuté, l'ordre du général ne se justifiait plus. Le général Hammou devait savoir que le roi n'était pas mort. J'avais beau réfléchir, je ne savais toujours pas ce qui se tramait réellement. La situation demeurait confuse et je ne pouvais ainsi avoir les idées claires. Bien qu'incapable de faire preuve de réflexion objective, un certain nombre d'interrogations s'imposaient à moi.
L'arrivée du général Hammou à la base avait certainement un sens. Il aurait pu donner ses ordres par téléphone. Pourquoi s'était-il déplacé en personne ? Et pourquoi le général n'avait-il pas donné l'ordre lui-même ? En réalité, le coup d'Etat avorté, le général Hammou voulait avoir recours à l'armée de l'air pour éliminer le roi qui était toujours en vie. Le coup a échoué parce que le tracé initial n'a pas été suivi à la lettre. Ababou et

Medbouh s'étaient mis d'accord sur les grandes lignes du putsch. Il n'a jamais été question d'assassiner qui que ce soit. Medbouh était troublé par le carnage occasionné par les mutins. Ababou avait son idée derrière la tête. Il était, incontestablement, l'homme fort de la situation. Une sorte de Zapata qui cherchait à faire une démonstration de force. Son objectif était clair, il voulait, coûte que coûte, éliminer le roi. Ceux qui étaient présents m'ont raconté qu'il le cherchait en demandant à tout le monde :

- Où est-il ?

Medbouh lui a rétorqué :

- Ce n'est pas notre accord. Je vais te conduire à lui, mais viens seul ! Là, il a ordonné qu'on l'abatte.

J'ai dit à Amekrane que bombarder le palais n'avait pas de sens. Le roi est mort et si à Skhirat il y avait des mutins, il y avait aussi des femmes, des enfants et le corps diplomatique... En tant que responsable des moyens opérationnels je ne pouvais pas arriver et mitrailler à l'aveuglette. Demandez au général Hammou d'isoler les mutins et à ce moment-là, je pourrai exécuter l'ordre. Il me donna raison. N'insista pas plus et m'ordonna de rester en stand by.

Je refusai d'obéir à l'ordre d'un général par l'intermédiaire d'un colonel alors qu'à l'armée, la règle est d'obéir d'abord et de protester ensuite. Certes, je n'étais pas un simple exécutant. Mon devoir était de défendre mon pays contre les agressions étrangères et non pas bombarder à l'aveuglette des civils sans défense. Pour une mission de cette importance, il fallait un ordre écrit et signé par le chef suprême des Forces Armées Royales. Je ne pouvais pas, sur un simple ordre verbal, prendre des avions de combat et aller bombarder des cibles désignées par mes supérieurs. C'est pour cette raison qu'il n'avait pas insisté quand j'avais jugé insensé l'ordre donné. Il savait qu'il ne pouvait me contraindre à lui obéir. Cela ne faisait que conforter le doute qui germait en moi. Voilà pourquoi l'aviation n'avait pas participé à ce coup d'Etat. Pourquoi en fait, l'armée de l'air n'avait pas été impliquée dans cette tentative de putsch depuis le départ ? Pourtant, le comportement d'Amekrane pouvait laisser croire qu'il était au courant. D'ordinaire discret, le colonel s'était mis ces derniers temps à dénoncer la

corruption de l'Etat. Ses critiques à l'encontre du système étaient virulentes. Il avait même commencé à passer des notes pour remonter le moral de ses hommes en leur inculquant le civisme. Des notes sur le patriotisme, sur le rôle des soldats, sur l'esprit de notre mission, sur le sacrifice... Il n'hésitait pas à montrer du doigt les officiers avides, qui ne pensaient qu'à s'enrichir. Devant nous, il tenait des discours moralisateurs et révolutionnaires.

L'intérêt, pour la base aérienne de Kénitra au lendemain du coup d'Etat de Skhirat, allait être déterminant pour ces événements du mois d'août 1972. En effet, investi des pleins pouvoirs par le roi, Oufkir s'intéressait au plus haut point à la base dont l'activité, entre manœuvres et entraînements, allait s'accélérer. Le mérite de l'aviateur marocain, avec ses performances et son efficacité, allait être reconnu par les spécialistes étrangers. La solde des militaires fut revue à la hausse. Des projets d'habitat pour les officiers et sous-officiers et des distributions de lots de terrain avaient vu le jour. Mais malgré tous ces efforts pour améliorer la situation matérielle des troupes, le moral de ces dernières n'était pas au beau fixe. Beaucoup ne pouvaient ignorer de quelle façon leurs camarades d'Ahermoumou étaient morts, exécutés dans l'arbitraire, les autres jugés de manière expéditive, dans un simulacre de procès. L'armée avait été décapitée. La plupart des généraux avaient été liquidés.

Ce qui s'est passé dans les rangs de l'armée pour que des hommes passent à l'acte et essayent de renverser la monarchie ? C'était un coup d'Etat d'officiers dont la tête pensante est le lieutenant-colonel M'hamed Ababou. Les cadets d'Ahermoumou étaient juste des exécutants et des machines à tuer. Ababou était un officier « gâté » qui pouvait tout se permettre. Il était certainement protégé pour s'autoriser à agir en dehors de la hiérarchie et parfois dans l'illégalité. Il allait au-delà du règlement, de la morale. On prétend qu'il voulait renverser la monarchie pour son iniquité, sa corruption, son machiavélisme... Il n'était pas mieux. S'il avait réussi son coup, le pays aurait vécu sous une dictature militaire de type latino-américain. Les éléments rapportés ici n'expliquent ni les tenants ni les aboutissants du premier coup d'Etat. Ils n'expliquent pas, non plus, les raisons de cette insurection. Tout (ou presque) a été consigné par écrit dans plusieurs livres sur le putsch de Skhirat. Il n'est pas nécessaire de revenir sur des détails déjà largement commentés. Ces indications servent à dévoiler un pan de l'atmosphère générale à l'époque au sein de l'armée et

de la société civile marocaine. Ils servent également à constituer quelques pièces manquantes du puzzle. Si des zones d'ombre persistent quant à l'implication d'autres officiers supérieurs dans le coup d'Etat de Skhirat, elles ne vont pas tarder à être dissipées avec l'avènement du second coup d'Etat. La lecture de cet épisode inédit est essentielle pour comprendre la suite des événements.

LE GENERAL ET LE COLONEL :

Mais Oufkir, lui, savait ce qu'il voulait. Après le massacre de Skhirat, la priorité Pour lui était de faire de l'armée de l'air une armée efficace et avoir une totale main mise sur ses officiers. Le climat politique restait le même ou empirait, en dépit des promesses faites par le roi. Les injustices, la corruption, les passe-droits, l'enrichissement illicite et les inégalités sociales sévissaient toujours dans le pays, désormais livré à une petite bourgeoisie opportuniste et sans scrupules. Je garde en mémoire cette scène dégradante pour l'armée. Au moment de l'exécution des officiers supérieurs du coup d'Etat de Skhirat, un haut fonctionnaire zélé s'avance, arrache les insignes du colonel Chelouati, le blâmant pour son acte. Le colonel régit et lui crache à la figure. Geste de courage de la part du colonel, certes, mais geste d'humiliation de la part d'un civil pour tous les corps de l'armée marocaine.

Au lendemain du coup d'Etat de Skhirat, le colonel Amekrane fut convoqué à l'Etat major. Les adjudants chefs Magouti et Chriti Kacem (trésorier de la base) l'accompagnèrent à Rabat, armés de mitraillettes Il était une heure du matin Arrivés au camp Moulay Smail, le colonel leur dit : « Si je ne suis pas de retour dans quelques heures retournez à la base et prévenez ma famille ! Adieu mes amis ! … » Sur ce, il rejoignit le général oufkir et ne réapparut que trois heures plus tard Il demanda alors à ses deux compagnonsde regagner la base et de lui envoyer la voiture de service.

- Et si nous sommes arrêtés par l'un des barrages, mon colonel ? Demanda Magouti.

- Dites à ceux qui vous arrêteront de contacter le général Oufkir !

Le général Oufkir aurait reçu le colonel Amekrane dans son bureau, aurait enlevé ses lunettes noires, l'aurait regardé droit dans les yeux et lui aurait dit : « Je sais, mon petit, que tu es dans le coup. Tes camarades t'ont dénoncé. Je peux te faire fusiller sur le champ pour haute trahison. Mais je ne vais pas le faire. Je vais te donner une deuxième chance. Retourne à ta

base et attends mes instructions ! » C'est lui-même qui nous a rapporté son entretien avec Oufkir. J'ai trouvé curieux qu'il nous parle d'un secret très grave qui pouvait lui être fatal. Il cherchait peut-être un appui ou voulait gagner notre confiance. La suite des événements fournira des réponses à ces questions. Pour se défendre contre ces accusations, Amekrane a dit que beaucoup d'officiers le jalousaient pour son poste et qu'il n'était pas étonné qu'on l'incrimine, à tort, juste pour se débarrasser de lui. Il est possible qu'Oufkir ait tendu un piège à Amekrane et que ce dernier n'ait pas réussi à l'éviter. Oufkir, investi des pleins pouvoirs, le colonel n'avait aucun moyen pour lui échapper.

Tout ce qui s'est passé à la base l'après-midi du 10 juillet 1971 constituait des zones d'ombre quant à une éventuelle implication d'Amekrane dans le coup d'Etat. Mais Oufkir devait lui avoir donné des preuves pour le convaincre qu'il savait. Il ne faut pas oublier qu'Oufkir était les yeux et les oreilles du Maroc. Il était au courant de tout parce qu'il avait tous les moyens pour savoir. Il était l'homme fort du système. Même si Amekrane n'était pas un débutant pour tomber dans le piège d'Oufkir, ce dernier devait posséder les preuves formelles de son implication. Et s'il nous avait mis dans la confidence, c'est pour gagner notre confiance et peut-être nous rallier à sa cause. Ou alors, pour tester notre fidélité et voir notre réaction.

Avant le premier coup d'Etat, Oufkir n'avait jamais mis les pieds à la base. Après, il venait régulièrement, au moins une fois par semaine. Il venait toujours seul et en civil. Il allait au mess des officiers s'entretenir avec Amekrane, parfois, plusieurs officiers étaient autour de lui... C'est dire s'il avait commencé à donner de l'importance à l'aviation et à ses officiers. Un jour, il est arrivé pour l'inauguration du mess des sous-officiers. Ce n'était pas dans les traditions qu'un général accomplisse ce genre de manifestation qui n'avait pas besoin de tant d'apparat. Mais il était là et c'est vrai qu'on ressentait de la fierté. Comme si notre travail venait d'être reconnu par les instances officielles. Avant de prendre l'apéritif, le colonel Amekrane a demandé au général de donner un nom au mess. Oufkir s'est tourné alors vers lui et lui dit: « A tout seigneur tout honneur. On l'appellera Amekrane ! ».

Avant de quitter la base, une section d'honneur a présenté les armes au général. Il s'est arrêté devant chaque soldat et, à chacun d'eux, il a demandé son nom, son rang et si tout allait bien. Un caporal s'est plaint parce qu'il est resté cinq ans dans le même grade. Le général lui dit qu'il était promu caporal-chef à partir de ce jour. Tous les autres avaient une faveur à lui demander. Il a exaucé tous les voeux qu'on lui a présentés. Une autre fois, nous étions avec lui au mess des officiers. L'aspirant Midaoui Lyazid lui dit que s'il ne passe pas sous-lieutenant dans les prochains mois, il risque de finir sa carrière au grade d'aspirant. Le général le regarde et lui répond avec naturel : « A partir de demain, mon petit, tu es sous-lieutenant ! » Le lendemain, Lyazid était sous-lieutenant. C'est vrai que l'on ne comprenait plus ce qui se passait à la base, ni ce que signifiait toute la générosité du général. Personnellement, je n'ai jamais pensé qu'il se servait de nous. Je me disais que c'était normal, qu'Oufkir faisait son travail et que notre base bénéficiait de l'importance et de l'intérêt qu'elle méritait. Mais connaissant la réputation du personnage, un homme de poigne, sans familiarité avec ses subalternes, il était évident que son attention pour nous n'était pas complètement désintéressée. Dans ma naïveté, je n'avais pas vu venir le coup. Une fois encore, nous étions en réunion avec lui et un commandant parvenu, qui ne pensait qu'à s'enrichir, lui a demandé la permission de récupérer la ferme de Medbouh. Le général a souri et lui a dit qu'il verrait ça plus tard. Ce genre d'attitude nous répugnait. Autant nous voulions nous placer au-dessus de ces petites misères matérielles, autant d'autres étaient prêts à piétiner leur dignité pour un privilège financier ou un avantage administratif, dans le but de devenir riches. Nous pensions tous que le général voulait rendre sa confiance et sa dignité à l'armée et montrer qu'il n'y avait pas de différence entre l'armée de terre et l'armée de l'air. Or, il préparait déjà son coup. Je ne m'étais douté de rien. J'allais comprendre bien plus tard ses intentions et à mes dépens. Nous n'affichions pas nos idées ou nos tendances politiques. Dans le corps de l'armée, il est interdit de s'occuper de politique. L'armée ne vote pas et n'a pas le droit d'être affiliée à un parti ou à un syndicat. Il est vrai que les préoccupations et les revendications de la société civile nous concernaient. Nous vivions loin, il est vrai, comme sur une autre planète. Je crois que pour connaître les problèmes des gens, il faut les vivre avec eux, de l'intérieur. Une fois de retour de l'étranger, on se retrouve de nouveau à l'étranger à l'intérieur du Maroc. La base n'était pas le Maroc. C'était une ville dans la ville où la vie

était totalement américanisée. C'est vrai que nous étions pris dans une atmosphère qui nous empêchait de voir le vrai visage du Maroc. Ceci dit, nous savions que les structures politiques et administratives étaient gangrenées par la corruption et le clientélisme. Nous en étions dégoûtés. Par ricochet, nous vivions certains problèmes avec les hommes de troupe et les sous officiers qui étaient sous payés et avaient des difficultés matérielles. On n'insistera jamais assez sur la précarité de la situation politique et sociale du pays. Oufkir semait la terreur alors que la corruption et le vol caractérisé ravageaient le pays à tous les niveaux. Les parvenus s'enrichissaient de manière honteuse et le système laissait faire, encourageant même ce genre d'attitude. Pris dans ce tourbillon de honte et de dégradation des valeurs, officiers et sous-officiers étaient prêts à s'engager dans n'importe quelle action capable de changer la situation du pays pour rendre au citoyen sa dignité. Les deux coups d'Etat ratés ont démontré que les militaires cherchaient à mettre fin aux inégalités sociales et à la misère des couches populaires ! Qu'on le veuille ou non, les deux coups d'Etat de 1971 et 1972 contre la monarchie étaient des actions révolutionnaires.

L'atmosphère dans les années soixante-dix était des plus tendues. Tout le monde se lamentait parce que rien ne marchait. L'officier et le sous-officier marocains qui revenaient des USA se retrouvaient pratiquement dans la misère. Habitués à tout avoir aux Etats-Unis, ils étaient complètement démunis une fois revenus au pays. Leur salaire était très bas et les moyens de travail faisaient terriblement défaut. A compétences égales, un pilote marocain, à qui on confiait un bolide qui coûtait un milliard, vivait dans les quartiers populaires et rejoignait la base en bus. La grogne était générale. Un sentiment d'injustice était partagé par tous. La situation était critique et nous savions que ça ne pouvait pas continuer ainsi. Les affaires de corruption et de détournements de fonds publics dégoûtaient ces jeunes aux idéaux nationalistes. Ils étaient prêts à tout, disposés à lutter pour que les choses changent. Le Maroc bouillonnait et était sur le point d'éclater. La répression régnait. Nous nous sentions trahis dans l'idéal que nous voulions construire pour le pays. Il est vrai que nous vivions coupés du reste du monde puisque nous vivions presque en autarcie. A la base, tout ce dont nous avions besoin était disponible. Mais cela ne nous empêchait pas de ressentir un certain mal être dans la population. Les sous officiers vivaient

dans les quartiers populaires et nous étions presque tous issus de familles modestes. A aucun moment, nous n'avions oublié que nous étions des enfants du peuple. En plus, les officiers et sous-officiers étaient politisés même s'ils feignaient ne pas l'être. Ils étaient cultivés, voyageaient, lisaient les journaux et suivaient de près l'évolution politique du pays. Ce que je peux dire, c'est que les gens n'étaient pas du tout content de la tournure que prenaient les événements au Maroc. La dérive gagnait. Nous étions sortis du protectorat par la lutte armée et nous n'acceptions pas de retomber entre les mains d'un nouveau colonisateur.

Après Skhirat, le deuxième coup d'Etat est arrivé le 16 août 1972. J'étais à la base ce jour-là. Mais avant d'aller plus loin, il faut signaler que quelques deux mois avant le coup d'Etat, le colonel Amekrane est désigné commandant en second des Forces Royales Air. Il a quitté la base pour rejoindre l'état major. C'est donc le commandant Kouera qui l'a remplacé et a pris le commandement de la base aérienne. De ce fait, je suis devenu commandant en second de la base et chef des moyens opérationnels. Et c'est le chef des forces armées royales qui a signé la promotion du colonel, c'est-à-dire le roi. Mais c'est le général Oufkir qui a favorisé la nouvelle promotion du colonel. Il avait besoin de lui à Rabat. C'était une stratégie pour qu'il prenne la direction de l'Etat-Major après le coup d'Etat ou peut-être le rapprocher de lui pour mieux le neutraliser. En tous cas, Oufkir devait calculer chacun de ses gestes. C'est dans ce laps de temps qu'il y a eu cette fameuse rencontre à trois chez madame Lazrak à Casablanca où le plan et la date du coup d'Etat ont été fixés par Oufkir, Amekrane et Kouera. Là, j'ouvre une parenthèse pour dire que nous avions un champ de tir d'entraînement. J'élaborais chaque année un programme d'entraînement au tir air-sol (canons, bombes, roquettes) sur des cibles. Ce programme allait à l'Etat Major pour approbation. L'élément nouveau dans tout ça c'est que, avant son départ pour l'Etat Major, le colonel a ordonné que les entraînements soient renforcés. Il fallait, disait-il, faire les choses correctement pour donner aux hommes une meilleure formation. Il a aussi lancé l'idée de quatre appareils armés et en état d'alerte permanent en cas de nécessité immédiate. Pour ce faire, il fallait bien entendu une note de l'état major. Il nous a certifié que la note ne tarderait pas à arriver. Mais la note n'a jamais vu le jour.

Quelques quarante-huit heures avant le coup d'état contre le Boeing, Kouera me fait appeler dans son bureau et me dit ceci : « Maintenant que je suis le commandant de cette base et que vous êtes mon second, est-ce que je peux vraiment compter sur vous ? » Sa question m'a paru quelque peu saugrenue parce que ça faisait des années que je travaillais sous ses ordres et il savait qu'il pouvait être tranquille de ce côté-là. J'ai toujours accompli mon devoir à la perfection et il a toujours été satisfait de mon travail. Je lui ai dit qu'il pouvait compter sur moi. Il a répété deux fois sa question et j'ai répété deux fois ma réponse. J'ai rigolé avant de le rassurer : « Vous pouvez compter sur moi, mon commandant ! Dormez sur vos deux oreilles ! » Ses yeux étaient humides de larmes. Il a voulu me dire autre chose, mais n'a pas osé. Il a baissé la tête avant de me remercier. J'ai pris congé de lui et j'ai regagné mon bureau. Ce tête à tête m'a bouleversé. Mais je n'ai pas compris. Et je ne lui ai pas demandé la raison de ses larmes. Voulait-il mon assistance pour que je supporte avec lui les charges de la base ou y avait-il autre chose ? J'ai pensé qu'il avait quelques inquiétudes quant à cette lourde tâche qu'il devait assumer et qu'il voulait s'assurer du soutien de ses hommes. On disait déjà du colonel qu'il n'était pas à sa place à la tête de la base. On allait certainement dire la même chose de Kouera. Alors, j'ai pensé qu'il cherchait des soutiens, des complicités... Kouera a pleuré devant moi et ses larmes devaient cacher une plus grande angoisse. Avec le recul, je crois qu'il voulait me dire autre chose... Il voulait, peut-être, me mettre dans la confidence, m'informer qu'un coup d'Etat se préparait et m'inciter à suivre les putschistes. Il ne l'a pas fait pour des raisons que je ne peux deviner. Peut-être était-il tenu par le serment du secret. Un coup d'Etat, ce n'est pas un jeu. Les instigateurs devaient avoir des consignes strictes pour n'en parler à personne.

Sur les larmes de Kouera, je me suis dit qu'il était préoccupé par des problèmes de famille ou de santé. Mais jamais je n'ai soupçonné quoi que ce soit. Il savait que je m'occupais de tout au moment même où il était commandant en second de la base. Par expérience, il savait qu'il pouvait compter sur moi. Mais c'est sûr que ses larmes voulaient signifier plus qu'il n'avait dit. J'aurais peut-être dû l'encourager à me dire ce qu'il avait sur le coeur. Je n'ai pas voulu l'embarrasser.

ENTRE CIVILS ET MILITAIRES

Un autre détail devait avoir son poids dans l'enchaînement des événements. Je me souviens du Docteur Omar Khattabi, toujours habillé de blanc, qui venait lui aussi, régulièrement à la base rendre visite à Amekrane.

Un an environ après la mort de Hassan II, la presse nationale, *Le Journal* et *Assahifa*, ont reproduit une lettre adressée par Fqih Basri à cette époque aux leaders de la gauche marocaine où l'implication de politiciens est clairement établie. A cette époque, le conflit était ouvert entre le Palais et les partis politiques de gauche. Le Docteur Khattabi a publié une lettre dans laquelle il avoue avoir été au coeur du coup d'Etat de 1972 et confirme que les leaders de la gauche étaient non seulement au courant, mais appuyaient l'initiative et étaient largement impliqués avec Oufkir. Quoiqu'il en soit, le Docteur Khattabi venait souvent à la base discuter avec le colonel. Plus qu'une simple amitié liait les deux hommes. Le parcours de militant et d'opposant du Docteur Khattabi est connu. Par conséquent, il n'est pas impossible qu'il ait été l'un des principaux instigateurs de ce coup d'Etat. Mais d'autres personnes civiles et militaires venaient aussi à la base et rencontraient le colonel. Un jour, je prenais le café avec Kouera, un commandant de l'armée de terre et un commissaire de police. Amekrane était parti. Nous bavardions de tout et de rien. La politique s'est mêlée à la conversation. Le commissaire a dit que j'avais beaucoup de chance d'avoir épousé une pharmacienne, parce que les pharmacies rapportent beaucoup d'argent. Kouera a souri et a dit : « Ce n'est pas bien grave ; on va bientôt nationaliser tout ça ! » Nous avons rigolé puis nous nous sommes quittés sur cette note prémonitoire. Ensuite, Amekrane est tombé malade. Il est allé se faire soigner à Paris. Lors de son séjour à la clinique, on dit qu'il a reçu la visite de Fqih Basri. A son retour, il avait perdu tous ses cheveux à cause de la chimiothérapie. Cancer des reins. Sa santé était ébranlée. C'est là où on a appris qu'il était condamné. Ses jours étaient comptés. Alors, condamné pour condamné, il s'était peut-être dit qu'il pourrait rendre un dernier service à son pays.

ENTRE LES MAINS DE LA GENDARMERIE

Quelques jours après le coup d'Etat, Amekrane et les pilotes qui avaient tiré sur l'avion ont été conduits devant le roi. Celui-ci voulait voir de près ceux qui avaient failli mettre un terme à sa vie. Il fixa longtemps Amekrane avant de lui demander :

- Pourquoi as-tu fait ça ? Et dire que je t'ai envoyé te faire soigner en France avec mes propres deniers ! C'est ainsi que tu récompenses ton roi ?

Il s'arrêta devant Boukhalif, eut un rictus d'étonnement.

- Comment as-tu réussi à toucher l'appareil avec des yeux pareils ?

- Si on m'avait mis plus tôt dans la confidence, lui aurait rétorqué le pilote, je vous assure que vous ne seriez pas descendu vivant de cet avion !

Boukhalif, le pilote aux petits yeux, avait passé la nuit à faire la fête avec ses amis jusqu'à l'aube. Il fut le seul à toucher plusieurs fois le Boeïng de Sa Majesté et à endommager un réacteur.

Au cours des investigations, j'ai été conduit dans le bureau du général Moulay Hfid Alaoui, chambellan du roi. Le commandant Laanigri était avec lui. Le Général me pose la question suivante ?

- Est-ce que tu faisais partie des grévistes de 1957 ?

- Cette année-là, nous avons été recrutés pour aller directement à l'école de l'air. Mais comme il n'y avait pas assez de places, ils nous ont dit de faire d'abord la spécialisation. Nous avons fait notre spécialisation et nous avons commencé à piloter. Plus le temps passait et moins nous entendions parler de l'école de l'air. Nous avons essayé de discuter avec les responsables. Rien à faire. La décision devait venir de l'Etat major. Et l'Etat major ignorait certainement nos revendications. Nous avons alors décidé de faire grève et nous avons été mis quinze jours au cachot pour désobéissance et indiscipline. Après quoi, ils nous ont donné le grade d'aspirant et nous ont envoyés qui en France, qui aux USA, qui en Espagne. Cette question du général Moulay Hfid Alaoui m'a ouvert les yeux sur une vérité : rien

n'échappe au Makhzen. Et le Makhzen n'oublie rien. Ma réponse était positive. Il m'a regardé avec insistance puis m'a demandé :

- Tu as tiré sur l'avion royal ?

- Je ne pouvais pas tirer parce que je pilotais un biplace qui n'était pas armé.

Le commandant Laanigri m'a dit à son tour :

- Nous savons que tu n'es pas dans le coup. Mais dis-nous à quelle vitesse tu volais à ce moment-là ?

- Entre 800 et 900 km/h.

- Et pourquoi tu ne t'es pas posé à l'aéroport de Rabat pour venir en aide à ton roi et porter secours au Boeing en détresse ?

- Je ne pouvais pas, mon commandant. C'est contraire au règlement de l'OACI. Si je l'avais fait j'aurais bloqué la piste et, peut-être, créé une véritable catastrophe. Le règlement dit que lorsqu'il y a un avion en détresse, tous les avions en l'air doivent s'éloigner jusqu'à l'atterrissage de l'appareil en difficulté pour lui permettre de se poser sans encombres. Au tribunal, Dlimi m'a reproché de ne pas m'être écarté de l'avion alors qu'il me faisait des signes de la main pour que j'aille alerter les responsables. C'est simplement idiot parce que, si lui pouvait me voir, moi je ne pouvais pas distinguer ce qui se passait à l'intérieur de l'appareil à travers les hublots.

Le général m'a encore regardé un moment avant de donner l'ordre aux gardiens de me ramener. Dans le couloir, un lieutenant se penche sur moi et me chuchote à l'oreille :

- Je crois, capitaine, que vous venez de sauver votre tête !

Après, nous avons été transférés dans des fourgons, menottés et les yeux bandés, à la prison militaire de Kénitra. Nous sommes restés là pendant toute la durée du procès. Et là c'était dur parce que chacun essayait de sauver sa tête aux dépens des autres. Nous n'avons pas su retourner la situation en notre faveur. Des mesquineries ont empoisonné les relations. Et au lieu de donner une dimension politique à notre action, nous nous sommes tapé les uns sur les autres, chacun essayant de s'en tirer à bon compte. C'est humain, certes, mais ça manquait de maturité et de courage.

Larabi a déclaré devant le tribunal que c'était moi qui avais donné l'ordre à Ziad et aux cinq autres pilotes de repartir après le deuxième tour

de danse. L'avocat l'a confondu en lui demandant qui avait pris le téléphone pour dire aux pilotes qu'ils pouvaient redécoller. C'était lui. Un autre, dont je préfère taire le nom, a voulu m'impliquer dans une histoire avec les Américains. Il a affirmé que j'étais en relation étroite avec le chef pilote des Américains et que ce dernier ne jurait que par moi. C'était de la fabulation. D'ailleurs, le juge l'a arrêté pour lui dire de ne pas embarquer la cour dans un autre problème plus grave encore et qui risquait de nous emmener loin. Il ne voulait pas créer d'incident avec les Américains en les citant dans ce procès.

Au cours du procès, Skirej a demandé qui avait fait le briefing. C'est moi qui l'avais fait. C'était ma responsabilité. Il a alors précisé sa question.

- Non ! Qui a fait le briefing de tir ?

- Il n'y a pas eu de briefing de tir. Il y a eu un briefing normal d'escorte. Les pilotes présents pouvaient le confirmer. Le briefing de tir est une opération à part, qui a ses règles, avec un manuel spécial et un cahier de charges où tout est consigné dans les moindres détails. Moi, j'ai effectué un briefing normal et à aucun moment je n'ai parlé de tir. Un point m'a marqué aussi. Guédira, qui a défendu Boukhalif, a dit au tribunal :

- C'est normal qu'il y ait des coups d'Etat. On a laissé le pouvoir longtemps entre les mains de l'armée. Quand le pouvoir était entre les mains des civils, le pays était à l'abri des coups d'Etat. C'est sans commentaire.

De son côté, Ziad a déclaré devant le tribunal qu'il a reçu l'ordre du colonel Amekrane pour tirer sur l'aéroport et le palais royal. Confronté, le colonel a nié ces dires.

Nous sommes restés à la prison militaire jusqu'à la fin du procès. Le onze octobre 1972, maître Farouki, m'annonça la naissance de mon fils et me demanda de lui donner un nom. Je fus inspiré par le passage coranique suivant : « *Oua ittakhada Allahou Ibrahima Khalila* ! » L'enfant fut appelé Khalil. Le jour du verdict, on nous a fait sortir dans la cour. Le lieutenant Feddoul était là avec un fourgon et deux camions militaires. Ce sinistre personnage allait nous accompagner du début jusqu'à la fin de notre calvaire. Une fois tout le monde dehors, Feddoul a sorti une première liste et a fait l'appel. Onze personnes ont regagné le fourgon : le colonel Amekrane, le commandant Kouera, le capitaine Larabi, les lieutenants Ziad

et Boukhalif, le sous-lieutenant Lyazid, l'adjudant-chef L'Mehdi, l'adjudant Bel Kacem, les sergents-chefs Binoi, El Bahraoui, Kamoun. Le dernier à monter dans le fourgon était le capitaine Larabi. Le véhicule a quitté la cour de la prison. Nous savions qu'ils allaient être passés par les armes. Le verdict n'était pas encore prononcé.

Mon nom était le premier sur la deuxième liste. J'ai grimpé dans le camion et les autres ont suivi. Le camion part et nous arrivons au tribunal. Les onze du premier groupe n'étaient plus là. Ils ont entendu leur verdict et on les a emmenés. Tous condamnés à mort. Notre tour arrive. Nous pénétrons dans la salle d'audience. Elle était vide. Un gendarme était debout, les larmes aux yeux. « Vous avez 20 ans ! » m'a-t-il chuchoté à l'oreille. Je ne l'ai pas cru. Comment saurait-il mon verdict avant l'annonce des sentences par le tribunal ? Un simple gendarme. J'étais condamné à 20 ans. Là, je n'en revenais pas. Le pays des miracles. Trois autres camarades étaient logés à la même enseigne que moi. 20 ans de réclusion pour les lieutenants Touil et Zemmouri ainsi que le sergent-chef Mouhaj Allal et l'adjudant-chef Magouti. Concernant ce dernier, son avocat avait attiré l'attention du tribunal sur un vice de forme. Magouti n'avait ni participé, ni assisté au coup d'Etat. Il devait écoper, au grand maximum, de trois ans comme les autres. Au moment des faits, L'Mehdi et Magouti faisaient un vol de reconnaissance et Mouhaj Allal prenait des photos. Trois appareils, ce jour-là, effectuaient cette mission. Arrêté en même temps que le gros de la troupe, Magouti a déclaré devant les juges :

- J'ai jeté un coup d'oeil en bas et j'ai vu le Boeing royal quitter la piste avant de s'immobiliser. Or, un pilote en formation ne doit observer que l'aile de l'avion. Cette simple phrase l'a perdu. Devant l'insistance de l'avocat qui criait au vice de forme, le colonel Dlimi lui a répondu, excédé :

- De toute manière, trois ans ou vingt ans, c'est la même chose !

- J'ai compris, à ce moment-là, que le procès n'était qu'une mise en scène et qu'on nous réservait de funestes surprises. Le pouvoir ne voulait pas prendre le risque de se faire, une fois de plus, désavouer par les instances internationales, comme il l'avait déjà été avec le cas des putschistes de Skhirat, exécutés sans aucune forme de procès. La phrase de Dlimi était en fait une réflexion prémonitoire. « Trois ans ou vingt ans ; c'est la même chose ! » Dlimi savait déjà ce qui nous attendait. A ce

moment, il préparait pour nous ce qui allait être notre tombe : le bagne de Tazmamart.

Après le verdict, les condamnés ont été ramenés à la prison militaire. Si les rescapés étaient soulagés d'avoir échappé à la peine de mort, le sentiment d'injustice n'a pas épargné leurs cœurs. Une fois de plus, des innocents sont exécutés dans les rangs de l'armée. D'après les témoignages, la plupart des condamnés à mort n'étaient pas directement impliqués dans le coup d'Etat. Pourquoi ce gâchis et cet acharnement ? Le dégoût des hommes est tel qu'ils ne pensent même plus à leur peine. Ils pressentent, comprennent que leur jugement est provisoire et qu'ils sont des proies entre les mains du Makhzen. Rien ne peut exprimer la profonde désolation où se trouve chacun. La vie s'arrête tout d'un coup. Les rêves s'écroulent. Les espoirs se brisent. Les projets sont suspendus ou effacés d'un trait de plume. Et le compte à rebours commence, non pas vers la liberté, mais pour un voyage en enfer, le plus long et le plus terrible des voyages.

DANS LE COULOIR DE LA MORT

Ramenés à la prison militaire de Kénitra, nous étions considérés comme des prisonniers ordinaires. Nous sortions dans la cour pour des promenades quotidiennes, discutions entre eux, mangions ensemble, mais nous ne recevions pas de visites. Par l'intermédiaire de nos avocats, ou en soudoyant les gardiens, nous avions réussi à rester en contact avec noss familles par une correspondance irrégulière mais importante pour le moral de tout le monde. Puis, un beau jour, nous avons été transférés à la maison centrale de Kénitra, devenant ainsi de simples prisonniers de droit commun. C'était ce qu'il y avait de moins pénible. Là, nous savions que nous allions avoir quelques droits selon le règlement de la prison. Manger en groupe, se promener dans la cour de la prison, s'adonner à quelques sports, avoir de la lecture, faire des études pour certains et surtout, recevoir la visite de nos familles. Dans ma première lettre adressée à mon épouse de manière clandestine, je lui conseillais de demander le divorce pour une raison très simple. Pour moi, vingt ans, c'est toute une vie. Et j'avais des scrupules à ce qu'elle gaspille les plus belles années de sa vie à m'attendre. Voici un extrait de cette lettre

Décembre 1972
Ma chérie,

Je ne sais quoi dire, par où commencer. Le destin a frappé tellement fort que je ne comprends plus rien. Mais une chose est certaine c'est qu'il y a un bon Dieu qui a voulu tout ça et j'accepte son jugement parce qu'il est le seul à connaître la vérité. Ton dernier mot m'a fait grand plaisir et m'a donné beaucoup de courage. De ton côté je te demande d'être courageuse, car je suis sûr et certain que je t'ai fait beaucoup de peine.

Chérie je veux que tu m'écoutes bien. Je me résigne à mon sort et je ne peux pas admettre que tu sacrifies ta jeunesse et ta vie pour ce qui m'est arrivé. Occupe toi des enfants et de toi même.

Bon courage chérie et je te demande de prendre la vie du bon côté. Hachad

La réponse de Madame Hachad ne s'était pas faite attendre. Elle me sermonna comme un enfant, me conseilla de m'occuper de ma santé et de ne pas me poser trop de questions quant à ce qui pouvait lui arriver à elle. Et puis, il y avait les enfants. Elle disait, par ailleurs, que vingt ans passeraient vite.

Kénitra 8-11-1972

Mon chéri,

Je ne sais quoi dire quoi te raconter. Le destin a voulu nous frapper, mais nous acceptons nôtre sort et Dieu est avec nous Ne t'inquiète pas pour les enfants ni pour moi. De ton côté sois un homme courageux, calme et réfléchi comme tu l'as été jusqu'à présent.

Je suis sûre et certaine de ton innocence. Heureusement qu'il y a un bon Dieu au dessus de tout le monde Je t'aime chéri. Ma jeunesse m'importe peu. Il viendra un jour où nous nous réunirons pour toujours, où tu nous reviendras

Aïda. .

UN SOIR AMEKRANE ET KOUERA

La vie à la prison centrale de Kénitra se déroula comme pouvait se dérouler la vie dans n'importe quelle prison du monde. Routine et manque de tout. Malgré le procès et l'annonce des peines contre les prisonniers, ces derniers n'avaient jamais pu bénéficier de leurs droits élémentaires. Ils ne recevaient pas de visites et n'avaient pas droit au courrier.

Le soir du 9 janvier 1973, la prison connut un remue-ménage inattendu. Sous le commandement du lieutenant Feddoul, des gendarmes firent irruption dans le couloir de la mort et avaient extrait Amekrane et Kouera de leurs cellules. Ils furent conduits vers une destination inconnue. L'angoisse des autres prisonniers était à son comble. Les imaginations voyageaient entre exécution et grâce royale ; l'un des gardiens ayant dit qu'on les avait emmenés à Rabat. Pourquoi faire ? Le cauchemar n'était pas terminé ? La nuit fut interminable et le silence régna sur les lieux. La réalité de la mort avait pris le dessus sur la routine des jours. Chacun pensait à sa propre mort, sachant pertinemment qu'il était dans la gueule du loup. Ce fut une nuit atroce. Le 11 janvier 1973, vers deux heures du matin les deux prisonniers regagnèrent leurs cellules, les yeux toujours bandés et une couverture sur la tête. Les autres tendirent l'oreille. Des gémissements de douleur leur parvenaient à travers les murs. Les deux hommes avaient été torturés à mort. A un moment donné, Kouera s'adressa à Amekrane pour le sermonner dans ces termes :

- C'est ta faute ! C'est toi qui as refusé de parler ! Et pourtant « Il » nous promis sa grâce si tu lui avais dit ce qu'il attendait de toi !

Amekrane garda le silence et ne répondit pas aux réprobations de son camarade. Il avait donc refusé de parler, de dénoncer ses complices et de demander pardon au roi devant les caméras de télévision.

Le Samedi 13 Janvier vers trois heures du matin, les onze condamnés à mort furent conduits sur le champ de tir de la base de Kénitra et passés par les armes, la veille de la fête du mouton ; au moment où tous les Musulmans du monde étaient rassemblés sur le mont Arafat, la face tournée vers le Levant et implorant la clémence d'Allah !

Les témoignages des gendarmes et des avocats présents au moment de l'exécution étaient tous unanimes. Les hommes avaient affronté la mort avec courage et dignité. Le sous-lieutenant Midaoui Lyazid encourageait ses camarades, leur recommandant de relever la tête et de mourir en hommes. Au moment fatidique, personne n'avait crié « Vive le roi ! »

Les larmes d'Amekrane n'étaient pas des larmes de lâcheté ni des larmes de faiblesse.

- Je n'ai pas peur de la mort, dit-il à son avocat, mais je pleure de dépit pour mon pays et pour ces jeunes que j'ai entraînés dans cette aventure et qui vont mourir de manière injuste !

VOYAGE AU BOUT DE L'HORREUR

« Dans la nuit du 7 août 1973, par une chaleur torride, des camions militaires entrèrent dans l'enceinte de la prison. Les détenus, tant ceux de Skhirat que les aviateurs, furent étroitement ligotés et jetés dans des camions, qui démarrèrent pour une direction inconnue. »
Gilles Perrault

Les jours s'écoulaient dans la monotonie routinière de la prison centrale de Kénitra, après un procès orchestré par l'armée et béni par le Palais, juste pour se donner bonne conscience auprès de l'opinion internationale qui avait violemment réagi à l'exécution sommaire des officiers du coup d'Etat de Skhirat en 1971. Chose curieuse quand même, les prisonniers étaient enfermés dans *le couloir de la mort* avec les prisonniers de droit commun condamnés à la peine capitale. Je n'arrêtais pas de repenser à la phrase de Dlimi, prononcée au moment du verdict, à l'encontre de Magouti : « Trois ans ou vingt ans, c'est la même chose ! » Cette situation incongrue rendait les prisonniers aussi fragiles que vulnérables sur le plan psychologique. S'ils n'étaient pas condamnés à mort, pourquoi les avait-on placés dans *le couloir de la mort* ? Etait-ce une stratégie machiavélique pour jouer avec leurs nerfs ou juste une question de place ? Les prisons marocaines étant surpeuplées, il était pratiquement impossible de trouver un espace libre, permettant l'intimité ou l'isolement. En fait ce n'était pas par manque de place, mais par volonté délibérée de briser les nerfs de ces putschistes. Il fallait leur donner une bonne leçon et leur signifier que la comédie du procès était bel et bien terminée. Il fallait revenir à la réalité, la seule possible, celle d'un pays dominé par la tyrannie car eux qui étaient aux commandes de la destinée du Maroc ne s'embarrassaient d'aucun scrupule pour faire absolument tout ce qu'ils voulaient et agir, souvent, contre les lois et les institutions inventées par eux. C'était une évidence et tous les prisonniers gardaient, malgré tout, l'illusion du respect du verdict prononcé contre eux par le tribunal. Ils ignoraient l'ignoble surprise qui les attendait. On finit pourtant le 6 août 1973, par les transférer dans un nouveau pavillon

fraîchement chaulé et d'une propreté convenable. Malheureusement, ce transfert allait être de très courte durée.

Il s'agissait d'une seule et unique nuit.

EN ROUTE VERS L'ENFER

Vers trois heures du matin, des voix criardes résonnèrent dans les couloirs de la prison. Les détenus se réveillèrent, perturbés par les cris et le bruit des portes métalliques qui claquaient. Des ordres furent lancés dans la nuit :

- Réveillez-vous en vitesse et habillez-vous ! Vous allez être transférés !

A moitié endormis, les hommes s'habillèrent tant bien que mal. C'était l'été et il faisait très chaud. Alors, les prisonniers n'estimèrent pas nécessaire de se couvrir chaudement. Les conseils d'un ancien condamné à mort revinrent à mon esprit : « En cas de transfert, mon ami, je te conseille d'enfiler le maximum d'habits sur toi. Oublie ce qui t'entoure et oublie le monde extérieur. Oublie la chaleur du moment et porte tout ce que tu peux sur toi car tu auras besoin de chaque bout de chiffon en ta possession. En prison, tu es de l'autre côté de la vie des gens ordinaires. Tu n'es plus qu'un numéro matricule et tu dois tout faire pour préserver un peu d'humanité au fond de ton cœur et de ton âme. Ne t'occupe que de toi et essaie de rester constamment en contact avec les tiens ! »

Malgré la chaleur du mois d'août, j'enfilai deux pantalons, deux chandails, deux paires de chaussettes et deux bonnets avant de suivre mes camarades du coup d'Etat contre le Boeing royal. Nous fûmes conduits vers la cour de la prison. Nous avions marché longtemps le long du couloir qui menait vers la sortie. Dans la cour, d'autres prisonniers s'étaient joints à nous ; les militaires du premier coup d'Etat : les survivants du putsch de Skhirat en 1971. Deux camions militaires étaient stationnés devant la porte principale du centre carcéral, entourés d'une armada de de soldats et de deux colonnes de gendarmes armés jusqu'aux dents. Près d'une table installée à l'entrée, se tenait le diable en personne : le tristement célèbre Feddoul, debout comme la fatalité ou comme la mort, tenait une liste à la main. Peut-on imaginer les pensées qui traversaient l'esprit de chacun d'entre nous ? Peut-on mesurer l'ampleur de notre angoisse ? Notre peur ? Nos multiples interrogations ? Notre isolement ? Notre douleur ? Qui pourrait dire à quoi nous pensions, nous, officiers et sous-officiers des

Forces Armées Royales devant cette mise en scène lugubre ? Que nous voulait-on ? N'étions-nous pas condamnés par un tribunal pour les actes que nous avions commis ? Et ces camions ? Et ces gendarmes armés de mitraillettes ? Où allait-on nous emmener ? Probablement au champ de tir, situé juste derrière la prison, pour connaître le même sort que ceux qu'on avait exécutés avant nous ? Ou alors, c'était juste un transfert dans une autre prison où nous serions peut-être mieux traités ? N'étions-nous pas les enfants des Forces Armées Royales ? C'est-à-dire des hommes qui avaient choisi de faire don de leur vie au Maroc parce qu'il avait besoin d'eux. Le cri perçant et hystérique du lieutenant Feddoul ramena les esprits à la réalité :

- Dépêchez-vous ! nom de Dieu ! On ne va pas passer une éternité ici !

Il nous appela par nos noms, les uns après les autres et cocha les présents sur sa liste. Nous fûmes immédiatement menottés, mains derrière le dos et les yeux bandés. Jetés comme des sacs poubelles dans l'un ou l'autre des deux camions, Chacun essaya, tant bien que mal, de trouver une position confortable. Nous venions de prendre le long chemin de la géhenne. Le noir bandeau sur nos yeux était le début d'une interminable nuit qui allait nous accompagner pendant dix-huit ans. Une nuit profonde, inhumaine, impitoyable, comme le cœur de ceux qui avaient décrété que nous devions subir l'horreur dans ce qu'elle avait de plus insupportable, de plus inhumaine. La voix du lieutenant Feddoul s'éleva de nouveau dans le calme de cette nuit qui poussait tranquillement le noir de l'autre côté du ciel pour céder la place au jour naissant et ordonna aux quatre derniers prisonniers de se ranger à gauche. Il s'agissait du colonel Ababou, du commandant Chellat, de l'adjudent-chef Akka et de l'aspirant Mrizeg qui allaient sans doute connaître un autre destin…. Ordre fut donné ensuite aux deux camions de démarrer. Ces derniers quittèrent la prison, virèrent à droite et empruntèrent la route allant vers Mehdiya, puis tournèrent encore à droite, en direction du champ de tir, à l'endroit où on allait probablement les fusiller. Les engins pénétrèrent finalement dans la base aérienne que les pilotes avaient reconnue grâce à un bruit qui leur était familier ; celui des groupes électrogènes qui fonctionnaient de manière ininterrompue. Notre esprit voyagea à travers le temps. Nous revîmes en mémoire cet endroit où nous avions passé les meilleurs moments de notre existence, qui avait abrité nos amours et vu naître nos premiers enfants. Nous nous rappelâmes surtout

ces moments d'intense plénitude et cette sensation indescriptible de liberté que nous avions connue dans le cockpit des avions, embrassant les nuages, respirant à pleins poumons l'air pur, loin des hommes et au-dessus des bassesses du monde.

Les camions s'immobilisèrent soudain et le même scénario se reproduisit. On nous fit descendre sans ménagement, yeux bandés et mains menottés derrière le dos. Sur la piste, deux gros avions attendaient, moteurs en marche. Un C119 et un DC3. Noyée sous la lumière éclatante des projecteurs, la scène grouillait de gendarmes armés. Une véritable opération militaire en temps de guerre. Nous fûmes littéralement jetés à l'intérieur de la carlingue des deux appareils prêts à décoller. Chacun prit place comme il pouvait et quelques gendarmes actionnèrent les boucles des ceintures de sécurité autour de nos corps serrés les uns contre les autres comme des sardines dans un vieux bocal. L'équipage s'empara des commandes. Parmi ses membres, quelques camarades de promotion, des amis ou des coéquipiers à nous qu'on emmenait vers une destination inconnue.

Dans la nuit et le vrombissement des moteurs, nos cœurs battaient à se rompre. Nous avions entendu des horreurs sur les prisonniers d'opinion. Si on ne nous avait pas exécutés sur-le-champ de tir, c'était probablement parce qu'on nous réservait un sort plus atroce. Des pensées noires envahirent notre esprit. A quoi pouvait penser un prisonnier kidnappé en pleine nuit, menotté, les yeux bandés, jeté dans un camion, puis dans un avion, sans la moindre idée sur ce qu'on attendait de lui, ce qu'on lui voulait, ni sur la destination qu'on lui faisait prendre… ? Que pouvait imaginer un prisonnier marocain dans ces conditions extrêmes ? A une chose. On allait le larguer par-dessus bord en plein océan. Ce n'était pas impossible. D'autres avaient subi le même sort. A bout de force et de patience, nous avions fini par abandonner notre sort au destin. Nous étions tous affligés. Certains récitaient des versets coraniques dans leur tête. Malgré la peur de ce mystère, nous restions dignes. Dignes devant l'éventualité d'une mort imminente. Les avions décollèrent et la tension s'installa dans le ventre de chacun de nous avant d'atteindre la tête et finir par occuper le corps en entier. Une tension comme un feu de braise qui ravageait les viscères, brûlait les neurones, brisait les os, raidissait les muscles et réduisait à néant la volonté et le courage des plus téméraires. Que pouvions-nous faire, saucissonnés de la sorte, prêts à être livrés à la

plus affreuse de toutes les morts ? Jetés par-dessus bord en plein océan. Une fin atroce. Nous serions dévorés par les poissons. Ni vu ni connu. Pour les bourreaux, c'était la meilleure façon de se débarrasser de fardeaux encombrants. Nous larguer par-dessus bord comme des caisses ou des sacs de déchets, pour le grand bonheur des commanditaires de ce crime. Le vol dura quelques heures qui semblaient des siècles et les deux gros monstres finirent par atterrir. On dénoua nos ceintures de sécurité avant de nous propulser vers l'extérieur. L'air chaud et sec fouetta nos visages. Un air qui rappela à certains celui du désert. C'était donc dans le désert qu'on devait nous exterminer, pas dans l'océan. Des ordres furent lancés, les bruits de bottes claquèrent dans le matin naissant. On nous poussa comme des bêtes aveugles, on nous somma d'activer notre marche, on nous bouscula avant de nous faire monter dans deux autres camions militaires qui attendaient, moteurs en marche. La traversée du désert commença, longue, pénible, insupportable. Serrés une fois de plus comme des sardines les uns contre les autres, nous devions encore subir un voyage de deux heures environ sur une route goudronnée. Puis, à un moment donné, les véhicules s'engagèrent sur une piste caillouteuse. Ballottés comme des pantins mal articulés, nous avions du mal à rester en place. Le nez et la gorge prirent bien vite la poussière. Mais le plus dramatique étaient les questions qui hantaient notre esprit. Ce trou noir dans lequel nous nous enfoncions au fur et à mesure que le temps passait, et que le silence devenait de pierre, nous enveloppait dans les recoins de son mystère.

DANS LES TENEBRES DE TAZMAMART

« Nous étions à Tazmamart, avec pour compagnons de bagne ceux qui restaient des condamnés de Skhirat et de Kénitra (…) La terrible et sinistre voix nous lança à nouveau comme une menace ou un avertissement qu'il n'y avait ni clémence ni miséricorde à attendre ici »
Midhat René Bourquat

« Les murs de Tazmamart cachent le plus horrible secret que connaît l'humanité »
Gilles Perrault

Les engins arrivèrent finalement à destination et s'immobilisèrent dans la cour d'une caserne militaire. Une muraille haute d'une dizaine de mètres entourait des bâtiments militaires. Au fond, un autre mur d'enceinte encerclait deux autres bâtiments qui ressemblaient à des hangars. Dans chaque coin, une guérite de surveillance avec un militaire armé. L'opération de débarquement s'effectua avec la même brutalité dans les gestes et la même rapidité dans l'exécution des ordres que le départ. Nous fûmes rassemblés en vitesse. Dépouillés de tous nos objets personnels ; ceintures, montres, bagues, briquets lunettes de vue, et furent conduits vers le lieu qui allait devenir notre tombe. On nous ôta bandeaux et menottes avant de nous pousser à l'intérieur de cachots sombres et humides. Trois officiers de la gendarmerie supervisaient l'opération. L'un d'eux s'était exclamé, satisfait :

- C'est pas mal ici, c'est vivable !

On nous divisa en deux groupes de vingt-neuf prisonniers chacun, correspondant au nombre de cellules dans chaque Bâtiment : le Bâtiment « A » et le Bâtiment « B », appelés aussi Bloc « 1 » et Bloc « 2 ».

Les uns après les autres, on nous poussa comme du bétail à l'intérieur de cachots sombres et les portes métalliques furent vite refermées derrière nous. Le bruit des verrous résonna en écho dans l'espace en même temps

que dans le cœur de chacun de nous comme la fatalité. Pour la première fois depuis qu'on nous avait kidnappés, nous nous rendions compte qu'on ne nous avait pas encore tués. Nous n'étions pas exécutés. Juste transférés d'une prison à une autre. Habillés en treillis militaire, les gardiens claquèrent la porte d'entrée derrière eux avant de quitter les lieux, abandonnant les hommes à leur solitude et à leur angoisse. Un silence de mort s'abattit sur l'endroit. Le temps venait de s'arrêter tout à coup. Autour de nous et à l'intérieur de nous s'installait la nuit. Longue. Interminable. A tel point que le jour et la nuit se confondaient dans ce lieu. La cellule est une petite pièce coulée dans le béton armé de deux mètres sur trois et trois mètres de haut. Les coulées de ciment étaient encore fraîches et dégoulinaient le long des murs. Une impression d'horreur. Seize trous d'une dizaine de centimètres de diamètre dans le mur donnant sur le couloir laissaient filtrer une lueur à peine perceptible. Le trou du plafond, du même diamètre que celui des murs, ne permettait pas à la lumière de pénétrer dans les cellules à cause d'un double toit en tôle ondulée qui faisait écran à la lumière. Horrifié au début, je me mis ensuite à inspecter les lieux en tâtonnant comme un aveugle. Au fond de la cellule, une dalle en béton faisait office de lit. Dessus, gisaient deux vieilles couvertures qui sentaient le moisi. Dans un coin, un trou de toilette creusé à même le sol. Dans mon expédition périlleuse, je découvris des objets en plastique. Une assiette, un pot, un broc. Ces ustensiles allaient m'accompagner pendant dix-huit ans de vie dans ce trou à rats, ce mouroir à la Dracula. Exactement comme le feraient les deux vieilles couvertures grises. Plus que la peur, je ressentais, comme mes camarades de fortune, une humiliation sans borne. Nous avions compris qu'on voulait nous « casser », qu'on cherchait à atteindre notre dignité, à briser notre fierté.

Déjà le silence de ces premiers moments, le premier contact avec l'horreur. Un silence aussi lourd que les portes en fer forgé, aussi épais que les murs qui devenaient des tombes ou des cercueils. Que pouvaient les mots face à l'innommable ? Que pouvait la parole d'un homme face à la mort ? Quel pouvoir avait le verbe dans un lieu qui isole de la vie, qui suspend le rêve et place le corps de l'homme dans un entre deux ; entre la vie et la mort, entre l'être et le néant, entre le vide et l'insignifiant ? Dans ce lieu, la mort n'était pas la mort et la vie n'était plus la vie. Alors, à quoi bon parler de la vie et à quoi bon évoquer la mort ? Et que dire ? Qui, plus que

nous pouvait mesurer la profondeur du gouffre qui nous séparait du monde des vivants ? Les images d'un passé défilèrent, cruelles, dans ma tête et certainement dans celle des autres. Celles des épouses maquillées et parfumées une nuit d'été, le sourire et le cri des enfants, une randonnée avec les copains, la naissance d'un bébé… Des séquences de vie qui devenaient magiques, presque irréelles. Le silence qui s'était installé dès le départ des gardiens avait l'épaisseur du désespoir. Chaque homme en particulier avait ressenti l'incommensurable solitude dans laquelle on venait de le placer. Une solitude qui rappelait celle de la tombe.

Puis, le moment de panique passé, les voix s'élevèrent dans les cellules, s'échappèrent par les trous et s'entrechoquèrent dans le couloir. Chacun déclina son identité, dit de quel corps il faisait partie, de quelle unité, de quel groupe de putschistes, de quelle région, de quelle ville… Les présentations durèrent un long moment et nous redonnèrent un brin d'espoir. Nous étions encore ensemble. Tous encore vivants. Cela voulait dire que nous étions de simples prisonniers et que nous bénéficierions sans doute des conditions élémentaires nécessaires à la survie de n'importe quel être humain. C'était sans compter avec le machiavélisme et la férocité des décideurs. Le bruit métallique de la porte principale mit fin à cette agitation. Les gardiens arrivèrent pour servir le premier repas de la journée aux prisonniers. Les consignes étaient claires et précises. Aucune pitié. Aucune parole échangée avec ces hommes. Aucun contact. Pendant dix-huit ans, le service allait être rigoureusement le même, à quelques exceptions près. Le premier gardien dégage le cadenas et tire le loquet d'un geste brutal. Le second ouvre la porte et ordonne à chaque prisonnier de présenter ses ustensiles puis referme la porte. Le troisième remplit le broc d'eau et le quatrième, enfin, arrive avec une marmite qu'il traîne derrière lui pour distribuer la nourriture. Les cellules s'ouvrent alors une deuxième fois afin que chacun récupère ses ustensiles. L'opération dure quelques secondes. Et attention aux retardataires. Ils risquaient d'y laisser un bras ou tout simplement d'être privé de nourriture. Etrange rencontre avec des êtres humains. Les gardiens évitaient le regard des prisonniers, faisant en sorte que l'opération dure le moins de temps possible. Un quart d'heure tout au plus pour faire le tour vingt-neuf cellules.

Un silence d'enterrement accompagnait ce rite lugubre. Gestes brefs et lapidaires. . Les visages empreints de dureté, d'insensibilité et de fermeté

inhumaine, exprimant plus un état de fait qu'un caractère ou une personnalité. Les ordres étaient les ordres et il fallait les exécuter scrupuleusement, sans état d'âme et sans faiblesse. Nous étions considérés comme des traîtres à la nation, avions essayé d'éliminer le roi, *Amir Al Mou'minîn*, donc pas de pitié et pas de complaisance non plus. Nous devions être traités avec la plus grande fermeté. Les gardiens avaient compris puisque, dans l'armée, on apprend vite à devenir l'esclave des ordres. Après la distribution de la nourriture, ils remettaient les cadenas à leur place et quittaient le bloc en faisant claquer la grande porte métallique derrière eux, persuadés sans doute qu'ils étaient élus par les responsables pour cette noble tache à cause de la confiance qu'ils avaient en eux. Ils ne se doutaient sans doute pas que la mission qu'ils commençaient à effectuer était bien ingrate.

Après leur départ, la mort s'installait définitivement dans ces lieux lugubres où de hauts responsables marocains avaient décidé d'enterrer vivants des êtres humains, en dehors de toutes les lois et au mépris des droits de l'homme les plus élémentaires. Ce premier service donnait le ton à cette volonté destructrice, à la haine des humains, à l'irrespect absolu des lois et au mépris de l'humanité. Les gardiens quittaient les lieux de la mort et la chaleur accablante prenait possession des corps des prisonniers comme un feu de braise. Le double toit de tôle ondulée emmagasinait la chaleur pour la faire ensuite absorber par le trou percé dans le plafond et transformer la cellule en sauna ou en four crématoire. C'était l'été. Et dans cette région désertique, les températures dépassaient facilement les 48 degrés à l'ombre.

Terrassés déjà par un long voyage inconfortable, par l'humiliation que nous venions de subir dans nos corps et dans notre dignité, abattus par l'inexplicable enlèvement dont nous venions d'être victimes, affligés par l'injustice des hommes et du destin, certains d'entre nous écartèrent leur assiette et se ramassèrent sur eux-mêmes dans un coin, persuadés sans doute que ce lieu était destiné à être leur dernière demeure. Ceux qui eurent Le courage ou l'audace de porter leur premier repas, dans ces lieux de malheur, à leurs lèvres, ne purent s'empêcher de recracher ce qu'ils avaient avalé. Un bouillon infect dans lequel baignaient quelques haricots blancs mal cuits. Il fallait cependant se faire à ce nouveau régime qui allait se répéter 12.960 fois dans ce trou de fin du monde durant dix-huit ans.

Malgré la fatigue et l'indignation, les hommes reprirent leur conversation et les présentations continuèrent à travers les trous situés dans le mur, à droite de la porte métallique de la cellule. Les voix s'élevèrent une fois de plus, plus fortes encore pour que ceux du fond entendent. On se reconnaissait. On se posait des questions. On demandait des nouvelles de la santé, du moral. On voulait savoir si quelqu'un avait une idée de l'endroit où l'on se trouvait et pourquoi on nous avait emmenés là… Personne ne savait. Les uns allaient de supposition en supposition, les autres d'approximation en approximation… Mais personne n'était capable de dire où nous étions, ni ce qui nous attendait.

Vers dix-neuf heures, la porte principale s'ouvrit une fois de plus dans son vacarme métallique habituel. Les gardiens firent leur apparition et le service du soir fut effectué avec la même précipitation et le même manque d'humanisme que le précédent. Et, en même temps, démarrait un groupe électrogène. Des ampoules, accrochées au double plafond en tôle ondulée, s'allumèrent. Décalées par rapport aux trous, les ampoules ne laissaient filtrer qu'une vague impression de lumière qui restait, tout au plus, accrochée à la paroi supérieure du trou. Les mêmes gestes, les mêmes bruits, les mêmes appréhensions, la même angoisse. Des pâtes alimentaires mal cuites, au goût de sable, garnirent le fond des assiettes en plastique. Les gardiens repoussèrent les loquets avec fracas, logèrent les cadenas à leur place et quittèrent le bâtiment en claquant une dernière fois la porte principale derrière eux. Nous avalâmes en silence notre maigre nourriture avant d'étaler les deux couvertures sur la dalle en ciment pour essayer de trouver le sommeil et nous reposer ainsi de notre fatigue, de nos émotions et de nos craintes. Nous n'avions pas réussi à trouver la paix pour nous détacher de nos corps cette cette nuit-là. Des corps devenus trop lourds, trop encombrants, et trop présents. Comme si nous avions peur de ne plus jamais retrouver le monde des vivants si nous sombrions dans le sommeil. Les yeux grand ouverts, fixant le plafond que nous devinions plus que nous ne voyons, nous passâmes cette première nuit suffocante dans l'agitation et l'angoisse, réfléchissant à notre destin pensant à ce qui venait de nous arriver, nous remémorant nos familles, nos enfants et les belles choses que la vie nous avait permis de vivre avant que le destin décide de transformer notre existence en enfer. A partir de ce jour, nous n'étions plus des officiers et des sous-officiers condamnés par un tribunal militaire pour deux coups

d’Etat ratés contre le roi Hassan II. Nous étions devenus les emmurés de Tazmamart, chacun réduit au numéro de sa cellule.

SEANCE DE PHOTOGRAPHIE AU SOLEIL

La nuit se déroula comme elle pouvait, entre suppositions et frayeurs. Et si on allait nous liquider dans ce lieu désert ? Qui empêcherait le crime ? Cette première nuit fut la plus éprouvante de toutes. Après, nous allions nous habituer au froid, à la maladie, au manque, à la chaleur, à l'humidité, aux privations… Pas tous. La majorité ne traverserait pas la longue nuit de Tazmamart, une nuit qui allait durer dix-huit ans, c'est-à-dire six mille quatre-cent quatre vingt nuits, l'une collée à l'autre, comme un interminable chapelet de honte et de misère humaine. Surtout comme une insulte répétée chaque jour à la face de l'histoire de l'humanité.

Le lendemain matin, les gardiens entamèrent à nouveau leur ballet méprisable de gestes mécaniques et criminels. Le petit déjeuner fut servi. Un jus d'eau noire qui ressemblait vaguement à du café. Un quart de pain dur et cinq litres d'eau ; la ration habituelle. Mais après le départ des gardiens, la porte principale était restée ouverte cette fois-ci. Que se passait-il ? Allait-on permettre à quelque médecin de venir nous ausculter et nous soigner ? Ou alors était-ce le barbier qui allait venir nous couper les cheveux et nous faire la barbe ? C'était peut-être une commission envoyée par l'Etat major pour s'enquérir de notre situation, prendre nos doléances et nous inscrire sur un registre administratif. Une bonne heure s'écoula dans les suppositions et les tergiversations. Finalement, les gardiens vinrent nous chercher un par un et nous conduisirent dans la cour. On vérifia l'identité de chacun de nous avant de nous aveugler avec le flash d'un appareil photo. Si on nous avait photographiés, c'était certainement dans l'intention de constituer des fiches et des dossiers pour chacun d'entre nous. C'est-à-dire qu'on allait certainement nous traiter en prisonniers qui avaient des droits. Pour la majorité des cinquante-huit rescapés des deux coups d'Etat contre Hassan II, c'était la dernière fois qu'ils voyaient le soleil de leur pays. Le ciel était d'un bleu limpide. Comme le bleu de la mer quand elle n'est pas écumeuse, quand elle n'est pas blanche, quand elle n'est pas en colère et quand elle n'a pas faim. Pour ceux qui allaient survivre dans l'enfer de Tazmamart, cette image allait accompagner chaque jour leur imagination.

Nous la retrouverions dix-huit ans plus tard, dans les conditions physiques et morales des victimes de l'holocauste.

Le régime carcéral se limitait à un pain rond d'un demi kilo par jour et par tête. Un semblant de café noir au petit déjeuner. A midi c'était invariablement des lentilles, du riz, des haricots secs, une purée de fèves ou quelques grains (entre dix et vingt selon le hasard) de pois chiches. Le soir : pâtes alimentaires ou soupe. Ces ingrédients étaient cuits dans de l'eau et les rations étaient toujours insuffisantes pour nourrir un enfant. Puis, une fois par mois ou tous les deux mois, les prisonniers avaient droit à quelques grammes de viande de charogne avec des légumes qui avaient perdu leur goût. Juste un débris d'os la plupart du temps. Cinq litres d'eau polluée pour boire et pour faire face à tous les besoins de la journée en matière d'hygiène. Faire sa toilette, ses ablutions, laver ses haillons de temps en temps, nettoyer ses ustensiles et ses habits, dégager les toilettes… Ailleurs, l'eau des piscines était changée chaque jour, les pelouses des jardins étaient toujours vertes, comme l'étaient d'ailleurs les terrains de golf où allaient se pavaner la petite bourgeoisie indigne, les opportunistes et les hauts dignitaires corrompus du pays.

Nous entamions notre deuxième semaine. Aucun changement notable. La chaleur sèche déshydrate le corps et brise les os. La chaleur à Tazmamart est une véritable asphyxie. Nous étouffions littéralement entre les murs de nos cellules. Puis, l'envie d'une cigarette prenait soudain possession de nos corps. Une cigarette pour passer le temps, soulager ses nerfs. Pour calmer la rage du manque, on marchait de long et en large dans la cellule, les bras tendus devant soi pour éviter de se cogner contre les murs. Une cigarette. Ce simple plaisir nous était interdit. Tazmamart était le lieu de tous les sevrages. Que dire du reste ? Le lait, le beurre, la confiture, la viande, les fruits, le savon, le fromage, l'aspirine, la lame de rasoir, le parfum… devinrent de simples fantasmes dans nos tête d'hommes maudits. Le palais avait perdu le goût de ces choses qui relevaient plus de la science fiction que de la simple réalité des petites gens. Le corps avait fait le deuil du superflu et du luxe. Hommes de la caverne, comme ces personnages décrits dans le Coran et que Dieu avait endormis pendant des décennies. Fumer une cigarette. Même les condamnés à la peine capitale avaient droit à une dernière. Pas les prisonniers de Tazmamart !

Comment passer le temps à Tazmamart ? D'abord il y avait l'habitude qui avait pris, elle aussi, sa place dans les cellules au rythme des minutes, des heures, des jours, des semaines, des mois, des années. Aller à la découverte de ces quelques six mètres carrés comme des archéologues à la recherche de trésors inconnus. Les coulées de béton traversaient les murs de haut en bas. Les plus bricoleurs et les plus débrouillards découvrirent vite des richesses inestimables dans les débris de poussière. Deux ou trois clous oubliés par les maçons, quelques centimètres de fil de fer accroché aux murs et ayant servi à fixer les planches pour couler le béton, des brindilles, un ou deux débris de bois… Ces éléments, insignifiants pour le commun des mortels, allaient s'avérer être d'une grande utilité pour nous qui manquions de tout et de l'essentiel.

Le plus insupportable à Tazmamart était la nuit, quand on se retrouvait face à soi-même, avec ses souvenirs, les images du passé qui avaient marqué l'esprit. La nuit réactivait la douleur, faisant des larmes un moyen d'apaisement. Tourner et retourner les souvenirs dans tous les sens, se remémorer ses joies et ses peines, ses succès et ses échecs. Par quel miracle un Boeïng peut-il échapper à l'assaut de plusieurs F5 ? Par quelle loi de la nature la mort peut anéantir des centaines de personnes sauf celle visée ? Souvenirs insupportables. Puis, repenser surtout à cet enfer quotidien qui n'en finissait pas, cet exil de tout. Comment séparer le jour de la nuit puisque Tazmamart était une nuit sans fin ? Attendre le dernier passage des gardiens, le bruit infernal du groupe électrogène qui se mettait en marche, puis le halo de lumière des ampoules qui restait coincé entre le toit en béton armé et le double toit en tôle ondulée. C'était la nuit. Avec ses cauchemars et ses scorpions, ses serpents, ses rats, ses cafards, ses punaises… La nuit avec sa chaleur accablante aussi pendant l'été et son froid glacial l'hiver. La nuit donc, meublée de cauchemars, où la mort devenait plus proche, pénétrait les membres engourdis, les entrailles fragilisées, l'esprit affaibli.

La porte des cellules était en fer renforcé, dotée d'une lucarne d'une trentaine de centimètres de long sur dix de large, verrouillée de l'extérieur par un crochet. Au centre de la lucarne, un judas aveuglé par une visière mobile qu'on ne pouvait actionner que de l'extérieur. Je me saisis de l'un des clous trouvés lors de l'une de mes expéditions, le fis passer par le judas et soulevai la visière vers le haut. Le miracle se produisit et le judas s'ouvrit. Le spectacle qui se présentait à mon regard me fit frissonner

d'horreur. Un couloir sombre, lugubre, couvert par un grillage métallique. Le sol rugueux et sale. La double toiture en tôle ondulée qui crissait et gémissait sous le vent, ce soir-là, rendait le tableau plus cauchemardesque encore. Ce couloir était le couloir de la mort.

Puis, au cours de la deuxième semaine, le miracle se produisit. De sa propre initiative, l'un des gardiens, un adjudant-chef responsable du Bâtiment (nous ignorions les noms des gardiens à ce moment-là), avait ouvert les lucarnes des portes pendant la distribution du repas et les avait laissées ouvertes. Il fut le premier à engager la conversation avec les hommes du bâtiment. Sa peine de nous voir traités ainsi était sans doute sincère. Il nous encouragea à tenir bon et distribua quelques cigarettes. Supérieur hiérarchique des autres gardiens, il passait son temps à faire les cent pas dans le couloir les mains toujours enfouies dans ses poches. Quand la marmite de soupe arriva, il prit la peine d'y goûter et une grimace de répulsion se dessina sur son visage. Au lieu d'exprimer la révolte ou l'indignation, ce dégénéré que nous avions cru sincère se mit à chantonner un air imbécile en décrivant la soupe dans ces termes : « *Hariratoun, jariyatoun, massousatoun* ! » (Soupe bien diluée et non salée !) L'homme qui, un instant auparavant nous avait témoigné quelque compassion, ne mesurait nullement l'immense offense qu'il nous faisait en se moquant ouvertement de nous. Ce n'était pas de la nourriture qu'on nous faisait ingurgiter, certes. Etait-t-il nécessaire d'accroître notre peine par des paroles blessantes ou des gestes inconsidérés ?

Un autre jour, il ouvrit la lucarne de ma cellule et me demanda de but en blanc :

- Quel est ton nom ?
- Capitaine Hachad ! Mon adjudant-chef, répondis-je.
- Où habites-tu ?
- A Kénitra.
- Que font les membres de ta famille ?
- Ma femme a une pharmacie à Kénitra.
- Et où est située cette pharmacie ?
- Au quartier Riad. C'est la pharmacie Riad.
- Ah ! je vois…

Et il s'en alla sans aucun commentaire. Ce genre d'échange entre gardiens et prisonniers était inimaginable. Que se passait-il ? Les gardiens avaient-ils reçu des ordres pour relâcher leur vigilance ? Le lendemain, je lui posai à mon tour la seule et nécessaire question que je pouvais poser à ce moment-là :

- Où sommes-nous ? mon adjudant-chef.

La réponse du gardien me glaça d'effroi.

- Ici, mon petit, vous êtes en plein dans le cul du bout du monde « *Fzouk lard* », à 80 km de Midelt. Ce trou perdu s'appelle Tazmamart !

Il tira une cigarette de sa poche et me la tendit. Complètement abattu par cette nouvelle j'essayais, tant bien que mal, de situer ce lieu. J'ignorais l'existence de Tazmamart. Le gardien continua son inspection routinière en chantonnant son refrain idot : « *hariratoun, jariyatoun, massousatoun* ! » les mains enfoncées dans les poches de son treillis. Encouragés par sa bonne prédisposition envers nous malgré sa débilité, nous nous hasardâmes à lui demander d'établir le contact avec nos familles. Il refusa net et menaça de ne plus jamais laisser les lucarnes ouvertes ainsi que les portes pendant la distribution des repas si nous revenions à ce genre de gamineries. Nous revînmes à la charge une deuxième fois, à un moment où sa bonne humeur pouvait nous permettre de dépasser avec lui quelques limites. Il ne dit rien, laissa passer quelques jours puis, un matin, à la surprise générale, il distribua feuilles de papier et stylos et demanda à ceux qui le désiraient, d'écrire à leurs familles. Les plus méfiants n'en firent rien. Et si c'était une ruse pour les piéger ? Etait-il de connivence avec le directeur ? Lui avait-il rapporté leur intention d'agir en prévenant les leurs du lieu où ils se trouvaient et des conditions dans lesquelles ils vivaient ? Voulait-il les prendre en flagrant délit ? Une lettre était une preuve irréfutable pour donner à la direction l'alibi pour durcir encore plus le régime et justifier le comportement bestial du directeur. Certains cédèrent vite à la peur. D'autres prirent le risque d'écrire en se disant, qu'après tout, ils n'avaient pas grand chose à perdre. Ainsi, le lundi 20 août 1973, j'écrivis la première lettre à ma femme depuis « le cul du bout du monde », treize jours seulement après notre incarcération à Tazmamart.

PREMIERE LETTRE SORTIE DE TAZMAMART

Lundi 20 Août 1973

Ma chérie,

Je profite d'une petite occasion pour te faire part de mes nouvelles. Je suis toujours entre les mains de Dieu en qui j'ai foi et j'ai toujours un grand espoir en sa Majesté. Il pensera à nous un jour Incha Allah

Nous avons quitté la maison centrale pour une autre prison militaire qui se trouve quelque part dans la région de Midelt (à 80 Km à peu prés). Nous sommes coupés en ce moment de tout contact et espérons tous les jours que notre situation change. Nous avons laissé toutes nos affaires à Kenitra et le régime est dur ici.

Le monsieur porteur de ce petit mot a été bien gentil de me rendre ce service. Il est brun, ,un peu gros, la figure large et tachetée, porte un dentier.

Tous les camarades vont bien. Tu passeras le mot.

Hachad

L'adjudant-chef Kharbouch Ahmed, surnommé « Nounours », à cause de sa corpulence, était originaire de Souk El Arba, petit bourg situé à une cinquantaine de kilomètres de Kénitra. Malgré sa manie de rappeler aux pensionnaires du bagne la mauvaise qualité de leur soupe, il était fort sympathique et c'était un bon vivant. D'ailleurs, il n'hésitait pas à enfreindre les consignes du directeur en laissant ouvertes les lucarnes de temps en temps, ainsi que les portes, pendant la distribution de la nourriture. Kharbouch s'en alla en permission et s'absenta pendant quelques jours durant lesquels le régime se durcit plus qu'avant. Il revint à la fin de sa permission et ramena des réponses à notre courrier, des vivres, quelques médicaments et un peu d'argent. L'ambiance, dans le bâtiment A était à

l'euphorie. Pour la première fois, certains recevaient des informations sur leur famille et le lien avec l'extérieur venait d'être établi. Il fallait préserver cette chance, mais aussi faire preuve de beaucoup de patience et de vigilance. Ce premier contact était vital puisque les familles savaient à présent où se trouvaient leurs enfants. Pour la première fois aussi depuis que nous avions été enlevés de la maison d'arrêt de Kénitra, nous goûtions à quelque chose d'autre que cette nourriture infecte qu'on nous servait à Tazmamart, cette « *hariratoun, jariyatoun, massousatoun* ! » Malgré la quantité très insuffisante des produits alimentaires, nous tenions à partager tout entre nous. Pour les médicaments, nous étions convenus de privilégier les plus malades et les plus affaiblis. Ainsi, un esprit de complicité et de solidarité avait vite régné dans ce bloc.

Le 20 septembre 1973, d'autres lettres furent rédigées et envoyées. N'ayant plus de doute sur la sincérité du gardien, j'écrivis une longue lettre à ma femme dans laquelle je l'informais des conditions d'internement de mon groupe et lui faisais part de mes doutes et de mes inquiétudes. Ne sachant ni lire ni écrire, l'adjudant-chef Kharbouch ne pouvait pas procéder à la censure du courrier compromettant.

Jeudi 20 septembre
Ma chérie,

Tu ne peux pas savoir combien j'étais content quand j'ai reçu ton petit mot.

Tu vois chérie notre situation actuelle est très bizarre. Depuis que nous sommes arrivés ici, on nous a enfermés dans des cachots et jamais nous n'avons vu ni ciel ni soleil. Le régime est très sévère : la porte s'ouvre trois fois par jour pour nous remettre la nourriture et un peu d'eau dans un récipient de cinq litres. Pas de savon, pas de coiffeur, pas de médicaments. Le couchage consiste en deux vieilles couvertures. Nous essayons par tous les moyens deparler aul responsable pour voir notre situation mais il refuse de venir nous voir. Une seule chose nous gène beaucoup, c'est que ces cachots ne sont pas éclairés et depuis notre arrivée ici nous vivons dans le noir. Quelques rayons s'infiltrent pendant le jour par des trous dans le mur ce qui nous permet de distinguer à peine les choses.

Tous les camarades se portent bien : El Ouafi, Touil etc. Tu passeras le mot si possible. Que Dieu te vienne en aide.

Hachad

Dans une autre lettre du 2 octobre 1973, je disais çà ma femme que malgrés l'angoisse qui taraudait mon être, j'essayais de rester calme parce que je savais que cela ne servait à rien de se mettre en colère. Je priais beaucoup pour demander la clémence de Dieu qui avait mis le gardien Kharbouch sur mon chemin. Cela m'avait fait comprendre que l'espoir était encore possible, mais combien j'étais loin des réalités de ce monde d'injustice et d'hypocrisie. Heureusement,

Cette lettre et bien d'autres demeurèrent sans réponse. Nous ne savions rien mais nous n'allions pas tarder à apprendre que notre convoyeur avait été découvert. Fouillé par ses camarades, il fut arrêté et le directeur ordonna qu'il soit enfermé dans une cellule à l'extérieur du bâtiment. Nous n'allions plus jamais le revoir.

Nous étions comme des bêtes en cage, en proie à l'agitation la plus folle. Qu'allait-il advenir de nous qui leur avions écrit du lieu le plus secret au monde ? Quelles représailles allaient subir les nôtres de la part des responsables ? Connaissant la férocité du régime, nous priions jour et nuit, implorant Dieu pour qu'il préserve nos familles et sauve nos enfants.

Les jours passèrent sans apporter de nouveau à notre quotidien. Contre toute attente, nous ne fûmes pas l'objet de représailles. On ne parlait plus de l'adjudant-chef Kharbouch. Mais cinq ans plus tard, en 1978, les réponses confiées à « Nounours » par nos familles, réapparurent comme par enchantement et furent remises à leurs destinataires par Mohamed Cherbadoui, un autre gardien surnommé « Jeff ». Il les avait subtilisées à Kharbouch au moment de la fouille de ce dernier et les avait cachées chez lui, effaçant ainsi toute preuve accablante contre cet homme qui était devenu notre contact avec les nôtres.

VOYAGE A LA GEHENNE

« Si l'on punit pour soi seul, on est bien cruel et bien méchant »
Déderot

Les trois premiers mois s'étaient écoulés avec plus d'angoisse et d'amertume que de dégâts dans les vies humaines pour les prisonniers du Bâtiment A. Arrivés en pleine forme physique, nos corps avaient des réserves en graisse, en force, en jeunesse… Le gardien Kharbouch nous avait énormément aidés mais quand il fut arrêté et enfermé par le directeur, les autres gardiens redoublèrent de vigilance et de violence à notre égard si bien que les conditions de notre détention devinrent atroces. Chaque gardien était persuadé que ce qui était arrivé à son camarade était de notre faute et qu'il pouvait, lui aussi, subir le même châtiment. Entre octobre 1973 et juillet 1978, nous allions vivre les véritables années noires de Tazmamart

Les gardiens, même les plus sympathiques, se transformèrent vite en bêtes sans cœur, appliquant à la lettre les consignes du directeur qui passait ses journées à se soûler avec les voyous au bord de l'oued. Ils se vengèrent littéralement sur nous en nous insultant, nous menaçant, nous frappant parfois avec des manches de balais. Le service qui était déjà insupportable, perdit tout caractère humain. Les gardiens hurlaient, claquaient les portes, proféraient des injures à longueur de temps, menaçaient nos corps épuisés de leurs manches à balais, humiliant les plus malades ou les plus récalcitrants. A chaque repas, ils manifestaient leur colère ou leur mauvaise humeur. C'était le début d'une véritable descente en enfer. Un seul cependant gardait un comportement égal à lui-même. Il n'était ni bon ni mauvais. Ne faisant pas de mal et ne blessant pas notre amour propre, il accomplissait son travail puis s'en allait, sans enthousiame ni malveillance.

Démoralisés par ce comportement inhumain, nous avions décidé d'entamer une grève de la faim de huit jours afin de faire entendre nos doléances au directeur et attirer son attention sur les mauvais traîtements de ses hommes. La grève avait duré quatre jours et n'avait apporté aucun

résultat notable. Elle fut interrompue sur les conseils de Mohamed, l'un des gardiens les plus sympathiques du mouroir qui ne nous aidait pas mais ne heurtait pas notre sensibilité.

-Ne vous fatiguez pas, nous avait-il dit, personne ne viendra vous voir et vous allez mourir pour rien. Le directeur a donné ses ordres : ne le déranger que pour lui annoncer la mort de l'un d'entre vous. A part ça, il ne veut rien savoir ! Gardez vos forces ! Vous en aurez besoin ici pour le temps qui vous reste à y passer !

Début 1974, les prisonniers condamnés à trois ans de réclusion, arrivaient au terme de leur peine. A la veille de leur libération présumée, les camarades du Bâtiment leur firent leurs adieux à travers les trous du mur et leur demandèrent de rendre visite à leurs familles pour les alerter et avertir l'opinion publique. L'espoir était encore possible. Les jours succédèrent aux jours dans la même morosité. Rien ne se produisit. Condamné à trois ans au procès du coup d'Etat de Skhirat, Sedki Abderrahim s'accrocha un jour avec un gardien, réclamant à corps et à cris sa libération.

- Tu es condamné à combien d'années de prison ? lui demanda le gardien en le fixant à travers la lucarne.

- Je suis condamné à trois ans. Et les trois ans se sont écoulés ! ...

- Ici, il ne faut pas dire trois ans. Il faut dire pour toujours ! rétorqua le gardien avec un air de dédain, refermant la lucarne avec violence.

Cette réponse frappa les esprits d'effroi. Comment était-ce possible ? Si on les avait kidnappés et incarcérés dans un lieu secret, c'était sans doute pour leur faire subir une fin atroce, loin de tout, surtout loin de la vie. C'était prévisible. Depuis que nous étions là, nous n'avions reçu ni la visite des nôtres, ni celle d'un médecin ou d'un responsable, n'étions jamais sortis dans la cour et avions perdu la notion de chaleur et de lumière. C'était donc un lieu choisi par les responsables pour nous infliger la pire des punitions. Quelqu'un était derrière tout ça. C'était donc une vengeance programmée en haut lieu. Et si elle était programmée, elle avait certainement une signification politique. Un châtiment pour l'exemple. Ceux qui rêvaient d'un renversement du régime devaient réfléchir sérieusement aux

conséquences avant d'agir. Au tribunal, les paroles de Dlimi étaient prémonitoires : « Trois ans ou vingt ans c'est la même chose ! »

Nous avions alors compris. Du moins ceux qui étaient sensibles aux jeux de mots et aux mauvaises plaisanteries. Il n'y avait aucune autre solution. La lutte était le seul moyen de survivre. Dès à présent, il fallait se convaincre qu'une libération relevait plus de l'utopie que des choses possibles de la vie. Mourir à Tazmamart ou s'accrocher à la vie, coûte que coûte, en espérant un miracle. C'est alors que le bâtiment sombra dans la pagaille la plus insupportable. Tout le monde parlait en même temps. Ceux qui avaient purgé leur peine et n'étaient pas relâchés hurlaient sans cesse à l'arbitraire et à l'illégalité. D'autres les insultaient en leur criant de se taire. En plus du froid ou de la chaleur, de la maladie et du reste, la folie s'était emparée de la ête des hommes. Les voix résonnaient dans le couloir comme le tonnerre, chacun voulant faire entendre sa voix aux autres. La cacophonie fit monter notre pression et perturba notre calme. Nos nerfs se tendaient comme des arcs prêts à craquer. De jour en jour, l'atmosphère dans le bâtiment devenait invivable. Il fallait vite mettre fin à ce désordre sinon, les hommes sombreraient dans la folie, irrémédiablement. Après de longues et pénibles tractations, nous réussissions à calmer les esprits et à nous mettre d'accord sur une discipline à respecter. Le programme était le suivant :

1- Chaque matin, au premier chant des oiseaux et à tour de rôle, l'un des camarades réveille les autres en lisant quelques versets coraniques. Puis il salue tout le monde en leur souhaitant une libération prochaine.

2- Discussion libre et à voix basse de cellule en cellule jusqu'à l'arrivée des gardiens pour servir le petit déjeuner.

3- Silence absolu en présence des gardiens. Il fallait tendre l'oreille pour réunir le maximum d'informations à partir des bavardages des gardiens. Ainsi, les prisonniers étaient au courant des prix des produits sur le marché, par exemple, de la scolarisation des enfants, des difficultés familiales ou sociales des gens…

4- Après le petit déjeuner, reprise des discussions et commentaire des informations glanées des bavardages des gardiens.

5- Programme d'instruction et d'apprentissage. Ceux qui connaissaient des versets coraniques les récitaient à haute voix et les autres répétaient jusqu'à la mémorisation. Les leçons d'anglais et d'espagnol étaient enseignées par les militaires originaires du nord ou les aviateurs qui avaient fait leurs stages aux USA.

6- D'autres séances avaient été programmées. Chacun pouvait raconter un film qu'il avait vu, une anecdote qu'il avait entendue ou un roman qu'il avait lu. Une séance de chant était également au programme. Ahmed Marzouki avait un don de chanteur et était devenu le « rossignol » (Boulboul) du bâtiment. Il égayait l'assistance en chantant des chansons de Abdelwahab, de Oum Kaltoum, de Farid El Atrach, Abdelhalim Hafid… Il était également un excellent lecteur du Coran. Les anecdotes et aventures amoureuses revenaient à Zemmouri Mohamed et à Saoudi Abdelkrim. Raïss excellait dans les histoires à intrigues et ses suspense nous laissaient suspendus à ses récits.

7- Une heure après le déjeuner, sieste obligatoire pour tout le monde jusqu'à quinze heures. Et jusqu'à l'arrivée des gardiens pour le dernier service, reprise des discussions et des leçons programmées d'apprentissage et d'instruction.

8- Après le dernier passage des gardiens, discussions à voix basse jusqu'à vingt et une heures, puis sommeil jusqu'au matin.

Tel allait être le programme de dix-huit ans de vie des détenus de Tazmamart. Nous allions rigoureusement et scrupuleusement le respecter jusqu'à notre libération. De l'avis des rescapés de ce bâtiment, cette discipline nous aida à survivre dans l'enfer du bagne. Nous avions appris le Coran par cœur. Nous dispensions des cours d'anglais et d'espagnol. Nous passions des heures à jouer aux échecs en transformant la mie de pain en pions dont la progression était annoncée par les joueurs à travers la lucarne. Les pions noirs étaient représentés par des boulettes de mie de pain trempées dans du café. Nous avions appris à nous connaître. Chacun était au courant de la vie de ses camarades dans ses moindres détails. Ainsi, nous avions réussi à nous rapprocher et à passer le temps dans quelque chose d'utile, malgré le manque d'espoir qui habitait les murs des cellules. Une manière de garder une lueur en nous. C'était notre manière de lutter,

pensant que chaque instant de vie était important. Ne pas céder au vide, au découragement, même dans les pires conditions. La vie se mérite. Nous allions le démontrer avec sagesse et humilité. L'espoir est une forme d'humilité. Peut-être la forme la plus élaborée, mais la plus discrète ; celle qui nous rapproche de nous-même.

Durant les deux premières années de cette période noire, l'un des détenus (Saoudi) avait réussi à faire pénétrer un Coran et quatre piles de radio grâce à la complicité de Louize, l'un des gardiens. Un jour de l'année 1976, ce même gardien nous avait fait cette confidence :

- Estimez-vous heureux ! nous dit-il, dans l'autre Bâtiment les morts ne se comptent plus !

Grâce à ce petit livre, nous pouvions combler nos lacunes en matière coranique. Nous avions pu également suivre les informations sur un poste de radio minuscule. Malheureusement, Louize quitta Le bâtiment « A » en 1976 et, faute de pouvoir remplacer les piles mortes, la radio rendit l'âme quelques semaines plus tard. Nous nous retrouvâmes, à nouveau, coupés du monde extérieur.

LE TEMPS DES GRANDES INVENTIONS

Comment inventer ou créer à partir de rien ou presque rien ? Libéré des contraintes routinières du quotidien, le cerveau des prisonniers avait tendance à s'activer plus pour faire face à des conditions extrêmes de vie. Ils devaient s'appliquer pour trouver des solutions au froid, au manque d'hygiène, au manque de lumière… ? Comment raccommoder ses haillons ? Avec quoi coudre ou se couper les cheveux ? Comment mâcher les quelques grains de lentilles ou de haricots quand on n'a plus de dents et pas le droit de perdre une miette de nourriture ? Comment gérer le quotidien quand on manque de tout ? Comment faire face à la maladie sans médicaments ? Comment se prémunir contre tout ce qui mine la santé morale et physique pour pouvoir dire un jour aux autres : « Je suis un homme ! » ? Des préoccupations anodines pour ceux qui continuaient à aller à leur travail chaque matin après avoir embrassé leurs enfants, à faire des projets de vacances, à lire leur journal à la terrasse d'un café... Pour les emmurés de Tazmamart, le moindre problème avait une importance capitale et il fallait lui trouver une solution. Pour survivre, il fallait faire face aux conditions de mort lente dans lesquelles on nous avait placés.

Profitant de la sollicitude du gardien Kharbouch, j'avais constitué une petite trousse de travail contenant un coupe-ongles, une paire de ciseaux pour bébé appartenant à ma fille Houda, quelques bouts de fil de fer, deux clous, un crayon, du papier aluminium, une petite pierre et deux couvercles de boites de sardines. A Tazmamart, ces déchets constituaient un trésor inestimable.

D'abord, il fallait trouver le moyen d'ouvrir les lucarnes de l'intérieur afin de pouvoir discuter en toute tranquillité avec les camarades et permettre à un peu d'air de pénétrer dans ce four crématoire. Cette opération n'avait pas posé de difficultés pour moi, le bricoleur du bâtiment. Profitant des moments où Kharbouch laissait les portes et les lucarnes ouvertes pendant la distribution des repas, j'avait fait glisser le nœud coulant d'un fil de couverture au bout du téton servant à soulever le crochet et le fis glisser par l'axe de la lucarne à l'intérieur de la porte. Une fois les gardiens partis, il

suffisait de tirer le fil vers le haut pour dégager le crochet. Une fois dégagée de son crochet, il ne restait plus qu'à pousser la lucarne qui s'ouvrait sur le couloir. Tous les détenus avaient profité de ce système jusqu'au jour où un gardien sans cœur, le sergent-chef Ben Saïd découvrit l'astuce et alerta l'adjudant-chef Ben Driss, responsable du bâtiment A. Sans perdre de temps, ce dernier bloqua les verrous avec du fil en cuivre, empêchant ainsi les hommes de respirer le peu d'air qui circulait dans le couloir. Depuis ce jour, nous l'avions surnommé « Salk » (fil de fer en arabe) ou « wire men » (l'homme fil de fer en anglais). Mais nous avions tellement investi dans ces lucarnes, devenues vitales pour notre survie, que nous ne nous étions pas laissé faire et avions entamé la bataille des lucarnes. Elle allait durer pas moins de six ans.

Comment déjouer encore une fois de plus la vigilance des gardiens ? Et comment faire pour ouvrir les lucarnes sans éveiller de soupçons ? Un soir, dans leur automatisme imbécile, les gardiens avaient oublié de bloquer le cadenas de Moujahid. Dès que le silence avait pris possession des lieux, notre ami se faufila dans le couloir, ouvrit toutes les lucarnes de l'extérieur et proposa d'en briser les axes et de les remplacer par des faux. Ce qui fut fait. Mais l'opération était laborieuse car il fallait découper un petit morceau de tôle dans une boite de sardines, l'enrouler, le travailler avec la pierre sur la dalle pour l'ajuster. Il fallait ensuite lui donner la couleur du métal de la porte, l'aplatir d'un bout, le trouer de l'autre et le doter d'une goupille. Enfin, l'axe était attaché à un fil qui l'empêchait de tomber de l'autre côté. Pour ouvrir, il suffisait de pousser le faux axe vers l'extérieur en maintenant le fil puis, la lucarne se libérait. Pour la fermeture, il fallait fermer la lucarne, tirer sur le fil qui ramenait l'axe à sa place et insérer ce dernier dans son trou. Pour finir, il fallait remettre la goupille et enlever le fil. . Ce travail laborieux devait être effectué en une nuit pour les vingt-neuf lucarnes et dans l'obscurité. Le travail fut réalisé et toutes les lucarnes furent dotées d'un faux axe.

Le système marcha longtemps. Puis un jour, le sadique Ben Saïd se rendit compte de l'astuce et alerta, encore une fois, son supérieur Ben Driss. Pris de panique, celui-ci mit au courant le directeur du bagne qui, pour la deuxième fois, daigna mettre les pieds dans le bâtiment. Il fulmina contre nous et nous menaça dans un langage grossier :

- Vous avez cassé les axes. Eh bien moi, je vais vous casser les reins, fils de l'adultère ! dit-il de sa voix d'outre-tombe qui résonna dans le couloir comme la voix de la mort.

Le lendemain, Ben Driss procéda à la soudure, au chalumeau, des axes sur les portes. Heureusement pour certains, la bouteille d'hydrocarbure s'étant épuisée en cours d'opération, le sadique Bien Driss se contenta de placer de nouveaux axes sur les autres portes et les vissa de l'extérieur avec des écrous.

Une fois tous les ans ou tous les deux ans (cela dépendait de l'humeur et de la générosité du directeur), nous recevions une ou deux couvertures, une chemise kaki, un pantalon et une paire de sandales en caoutchouc. Les gardiens récupéraient les anciens. Ayant appris à leurs dépens que les hivers étaient longs et durs, certains détenus gardaient la moitié des couvertures pour les utiliser par la suite. Durant plusieurs années, ils avaient réussi à confectionner, à partir de haillons, des habits supplémentaires pour protéger leurs corps fatigués du froid. Tout était récupérable et utile, même la touffe de cheveux, même le moindre petit fil qui se détachait des couvertures ou la plus insignifiante parcelle de mie de pain, soit pour rembourrer les oreillers ou nos propres vêtements pour nous isoler du froid. L'aiguille était nécessaire pour ce genre de travaux domestiques ; coudre ou raccommoder les habits. Ayant récupéré quelques bouts de fil en cuivre ayant servi à bloquer les crochets des lucarnes, j'avais confectionné une aiguille pour chaque prisonnier. J'aplatissais un bout de fil en le travaillant avec la petite pierre et avec le coupe-ongles, j'arrivais à y faire un trou. Je frottais l'autre bout contre la dalle jusqu'à ce qu'il devienne pointu. D'après les camarades, Bouhida, de l'aviation, était le meilleur couturier du Bâtiment.

KABAZAL : Une lueur dans les ténèbres.

Mais l'invention la plus décisive pour nous fut la « capture » de la lumière. On se croirait au temps de la pierre taillée ! Au fil des jours, l'homme des cavernes s'aperçut que la luminosité de sa cellule changeait avec la progression du jour. Vers seize heures, l'homme pouvait distinguer vaguement les objets et se déplacer sans trop d'encombre. A cette heure de la journée, une tache de soleil se fixait sur le bord supérieur du trou percé dans le plafond. Un trou de dix centimètres de diamètre. Cette tache blanche marquait le passage du soleil par l'interstice du double toit en tôle ondulée. Elle se déplaçait progressivement avant de disparaître en moins de dix minutes, faisant sombrer de nouveau la cellule dans un noir épais. En faisant travailler ses méninges, l'emmuré de Tazmamart aboutit à la conclusion suivante : Si ce rayon de lumière pouvait s'infiltrer par le double toit, le tout était de le capter et de le maintenir plus longtemps à l'aide d'un « objet réflecteur ». Je fouillai dans mes haillons, dans mes amas de poussière et de détritus. Le couvercle de la boite de sardines gardé précieusement depuis 1973 me donna l'idée de l'utiliser comme moyen de réflexion de la lumière. A force de travail acharné avec la pierre, j'avais transformé le bout de métal en « parabole ». J'avais mon idée derrière la tête. Si je réussissais à capter la lumière du soleil dans mon couvercle, je pouvais la faire descendre dans ma cellule. Une fois la pièce travaillée, je l'avais dotée d'un fil de fer en forme de crochet. J'avais mis mon invention de côté et avais attendu. En fait, il me fallait un moyen pour atteindre le plafond et faire passer mon appareil à travers le trou percé dans la dalle de ciment armé. Pour y parvenir, il lui fallait une baguette ou une tige assez longue. Où trouver ces éléments ? Une fois par semaine, les détenus recevaient une branche de palmier nain pour nettoyer leur cellule. A chaque occasion, j'arrachai une tige de la branche. Et au bout de quelques mois, j'avais suffisamment de brindilles pour confectionner une baguette assez longue. Avec du fil de couverture, j'attachai les tiges de palmier l'une à l'autre avant de fixer le couvercle à la baguette, puis attendis le moment propice pour tester le résultat de ma découverte. Un jour, je plaçai mes couvertures pliées plusieurs fois au centre de ma cellule et me hissai sur son

échafaudage pour atteindre le plafond. Avec précaution, je soulevai le couvercle accroché au bout de la baguette et réussis à le faire passer par le trou. J'orientai lentement ma parabole. A gauche, à droite, en haut, en bas. Je recommençai l'opération plusieurs fois. Et plusieurs fois, je faillis perdre l'équilibre. J'essayai encore et encore, modifiant à chaque fois la position ou l'orientation. Et le miracle se produisit. Une tache de lumière d'une vingtaine de centimètres de diamètre descendit dans ma cellule. J'étais fou de joie. Pour la première fois depuis des années, je pouvais distinguer mes doigts et la couleur des ustensiles en plastique dont je me servais. Le broc et le pot étaient rouges, l'assiette jaune. Je pouvais également distinguer le trou des toilettes et la dalle qui me servait de lit. Je sautillais comme un gamin dans ma cellule. J'étais fou de joie parce que je venais de capter la lumière du jour, moi, à qui il suffisait autrefois, de presser sur un bouton pour éclairer mon environnement. Cette lumière dont on voulait nous priver, moi et mes camarades, j'avais réussi à l'apprivoiser. Les emmurés de Tazmamart avaient de l'intelligence et savaient s'en servir. Ainsi, la lumière pénétra pour la première fois dans ce mouroir et brisa ses ténèbres.

Pour perfectionner mon invention, j'avais retiré ma parabole et m'étais ingénié à recouvrir le couvercle de la boite de sardines avec du papier aluminium. Le résultat était saisissant. L'intensité de la lumière avait augmenté, me donnant l'impression que j'étais sous une lampe. C'était fou. C'était simplement génial. Si je pouvais me procurer un miroir, ce serait parfait. Pour l'instant, je devais me contenter de ce que j'avais sous la main. Je n'arrêtais pas de rendre grâce au Seigneur de m'avoir assisté dans cet exploit qui allait bouleverser ma vie dans l'enfer de Tazmamart.

Après quelques essais couronnés de succès, j'annonçai la nouvelle à mes camarades depuis la lucarne de ma cellule. Intrigués par cette nouvelle découverte, tous les détenus voulaient savoir à quoi cela ressemblait. Les morceaux de carton, de papier aluminium, de tiges de palmier nain… transitèrent de cellule en cellule à l'aide d'un système de cordage confectionné avec les fils des couvertures et que nous faisions glisser de lucarne en lucarne. Les premières taches de lumière furent captées par quelques prisonniers. Par manque de moyens et de matériel, il fallait douze mois de patience pour doter toutes les cellules de ce système. Un petit miroir aurait été parfait pour cette opération. Quelques années plus tard, toutes les cellules étaient dotées de « parabole » à miroir ; ce qui avait

augmenté la qualité de la lumière et permis aux hommes d'écrire, de voir ce qu'ils mangeaient, de distinguer leurs affaires et surtout de retrouver la notion de la lumière pour ne pas perdre entièrement la vue. Coupés du reste du monde, traités comme des déchets humains, nous nous étions accrochés à cette source de vie qui nous indiquait que le monde extérieur existait encore, que la lumière et le soleil n'avaient pas quitté définitivement notre univers. Bien plus que la nourriture, cet instrument représentait l'espoir dans ce lieu de désespoir. Les humains ordinaires sont paniqués quand il y une panne de courant. Peut-on imaginer dix-huit ans d'existence dans le noir le plus absolu, une nuit sans fin ? Devenu vital pour nous, ce kaléidoscope rudimentaire n'était rien de moins qu'une source de vie pour nous, hommes condamnés à une nuit éternelle, à une mort lente, atroce, décidée par des individus non moins atroces, mais assurément plus féroces et plus machiavéliques.

Après avoir apprivoisé la lumière du jour, l'inventeur de ce qui allait devenir « Kabazal » avait commencé à connaître la frustration dès la tombée de la nuit. Je passais des heures, puis des jours à réfléchir sur le meilleur moyen d'utiliser, à leur maximum, les possibilités de mon invention. L'ampoule du double plafond restait allumée jusqu'à vingt et une heures à peu près, au moment de l'extinction des feux. Si la lumière de l'ampoule pouvait remplacer celle du jour, pourquoi ne pas exploiter cette autre ressource ? Les essais durèrent quelque temps, puis un soir, la lumière de l'ampoule fut captée à son tour comme une auréole de bonheur. L'homme des cavernes dansa dans ses haillons, pleura de joie, sauta sur ses pieds meurtris par le froid, remercia Dieu dans une longue prière, appela ses camarades et leur apprit la bonne nouvelle. Certains hommes ne connurent pas le sommeil cette nuit-là. L'euphorie était à son comble. Grâce à l'intelligence humaine, la lumière électrique avait pénétré l'un des lieux les plus sombres et les plus secrets au monde ; un lieu où seules la haine et la mort avaient droit de cité.

Comme les prisonniers avaient entrepris l'utilisation d'un code entre eux pour tromper la vigilance des gardiens, il fallait qu'ils trouvent un nom à ce système. Je proposai le nom de « Kabazal » et les autres approuvèrent. Un jour, le camarade Zemmouri nous avait raconté une anecdote. Elève-officier à l'Académie militaire de

Meknès, il était un jour accompagné d'un ami de promotion et avait invité deux jeunes filles à prendre un café avec eux à Bagatelle. Le garçon du café demanda à la première fille ce qu'elle désirait prendre. Elle choisit un café crème et un gâteau au chocolat. La seconde demanda un café et un « Kabazal ». Arabisante, la jeune fille voulait frimer devant ces jeunes élèves-officiers et leur faire croire qu'elle parlait couramment le français. Au lieu de dire « Kaab Ghzal » (corne de gazelle), elle avait francisé le mot. C'est ainsi que mon invention porta le nom de « Kabazal ». Puis, le mot était devenu un signal de vigilance. Dès que l'un d'entre nous criait « Kabazal », les autres devaient faire face à un risque imminent. Avec agilité, ils devaient récupérer leur trésor avant qu'il ne soit trop tard. Pour changer une ampoule grillée ou un morceau de tôle arraché par le vent, les gardiens devaient grimper sur le toit qu'ils longeaient avant d'arriver à l'entrée qui donnait accès aux toits des cellules. Cela se passait généralement au moment de la distribution des repas. Au premier cri « Kabazal ! » nous récupérions notre matériel pour éviter une confiscation catastrophique. Intrigués par les cris des uns et des autres, les gardiens pensaient que nous étions devenus fous. Finalement, chaque fois que les prisonniers se mettaient à crier « Kabazal » pour donner l'alerte, les gardiens les accompagnaient en hurlant « Kabazal » à leur tour.

La devise était toujours la même depuis le départ de Kharbouch : marche ou crève ! Tant de haine n'avait pas de sens. Il nous arrivait de regretter que nous ne fûmes pas condamnés à mort et exécutés comme les autres. Cela n'avait pas de sens. Du moment que personne ne nous voyait, n'était pas au courant de notre état, cela ne servait pratiquement à rien. Alors pourquoi cet acharnement ? Dlimi voulait-il venger le trône que nous avions ébranlé à deux reprises ou voulait-il se venger de nous pour avoir échoué dans notre entreprise ? Rien ne laissait présager l'amélioration de notre situation. Dans l'horreur de la géhenne, le Kabazal représentait une lueur d'espoir. On voulait nous empêcher de voir le soleil et nous priver de la lumière. Nous avions réussi à capter la lumière et à faire descendre le soleil à l'intérieur des cellules. Le génie des hommes n'a pas de limites et la nécessité donne à leur imagination plus d'acuité pour survivre et s'en sortir. Deux prisonniers sporadiques s'étaient joints à nous : le soleil et la lumière.

Kabazal était donc entré dans l'abécédaire du vocabulaire codé des prisonniers et faisait désormais partie d'un large répertoire. Pour nous qui

avions toute une vie à remplir, nous nous étions ingéniés à donner un surnom ou un nom d'emprunt à chaque chose, à chaque objet. A tout seigneur tout honneur. Nous avions surnommé *Barbaro* le roi du Maroc. L'Algérie était devenue *Alpha* et la France *Foxtrot*. La Hollande était surnommée *Zbida* (à cause de sa réputation pour le beurre). Le roi d'Arabie Séoudite avait un surnom qui rappelait son gros nez : *Bounif*. Un coup d'Etat était nommé *Kharabijou* et les parlementaires *Msamar el mida* (clous de la table). *Friyakh el aoual* signifiait premier ministre (premier oisillon) et les ministres *Frikhat* (oisillons). Le Maroc était dit *Kharkhach*. Une phrase comme celle-ci : « Barbaro dkharkhach ghandilij may sloupi mâa msamar el mida, ghandilij deretcho d'el Hombré » voulait dire, dans le langage codé des prisonniers de Tazmamart : « Le roi du Maroc s'est réuni avec les parlementaires et ils ont discuté des droits de l'homme. »

DES CORPS JEUNES DANS DES CELLULES TROP NOIRES

Au fil des jours, nous avions compris que le destin avait choisi pour nous une fin atroce. Une mort qui allait au-delà de la mort, puisque chaque prisonnier devait mourir plusieurs fois par minute durant son existence avant de disparaître à jamais, dans des souffrances atroces, des agonies abominables, indescriptibles, mais surtout inhumaines. Une mort au-delà de toutes les morts ordinaires. Accident, crise cardiaque, cancer… La mort choisie pour nous était une mort spéciale, qui allait au-delà des frontières de l'imaginable, au-delà des limites de l'humain. Chaque instant devait être un instant de mort. Nous faire mourir à petit feu et à tout instant, le plus lentement possible. Comme des animaux de laboratoire. Mesurer les capacités de résistance de chaque cobaye. Et aller toujours plus loin dans l'innommable des choses qui ne se disent pas, mais qui sont vécues dans la chair et dans la tête comme des tatouages de honte. Manger comme la bête. Dormir comme la bête. Plonger la main dans ses propres excréments pour essayer de déboucher les toilettes dont la puanteur envahit les lieux et rend la respiration impossible. Traîner ses cheveux par terre et ne plus avoir de dents pour ronger ses ongles qui se transforment en lames rouillées ou en racines déterrées. Ecouter son corps hurler chaque matin et ses membres faiblir d'heure en heure. Survivre. Etre comme la bête en cage, attendant que la porte s'ouvre et que la nourriture soit servie. Toute la vie s'était considérablement rétrécie. Elle avait juste les dimensions de la mort qui s'était installée dans les cellules avant même l'arrivée de leurs occupants. Elle s'y était installée la première et avait accueilli ses hôtes comme une maladie qui allait ronger la vie comme la flamme consume la bougie. Mourir donc à chaque instant, de privation, de maladie, de faim, de soif, de saleté, d'humidité, de froid, de chaleur… Mais mourir aussi d'espoir à chaque moment. Croire que tout était encore possible. Lutter à corps perdu contre la mort, à chaque instant du jour et de la nuit afin de vaincre la maladie, la faim, la soif, la chaleur, l'arbitraire… survivre dans la mort afin de pouvoir regarder un jour le soleil en face et dire : Je suis un homme et j'ai survécu à la barbarie de l'Homme !

La douleur s'était installée dans nos corps aussi rapidement que la mort, prenant possession des os, des viscères, des dents, des yeux, des articulations, des muscles, des réflexes... La douleur était partout en nous, irrémédiablement, rendant les esprits amorphes, les souvenirs brouillés, les images incertaines… Perte de repères. Les murs et l'obscurité bloquaient la vue. Le jour se confondait avec la nuit et le temps n'avait plus aucune consistance. Que voulait dire une heure ou un jour de la semaine pour nous qui luttions en permanence pour ne pas passer de l'autre côté des choses ; sombrer dans la folie, céder à la maladie, faiblir devant cette nuit noire qui avait pris possession des corps et des esprits… A Tazmamart, tous les jours que le Seigneur faisait étaient des jours marqués du sceau du vide et de la mort. Comme les nuits d'ailleurs. Il fallait savoir rester du côté de la vie. Apprendre une nouvelle forme de cohabitation avec les éléments du désespoir. Garder en esprit ce fil invisible de lumière qui guide les grands hommes quand ils se retrouvent dans la nuit, face à leur destin.

Les épaules s'alourdissaient d'impuissance et d'indignation, puis tombaient de lassitude, mais jamais nous n'avions démissionné. La lutte quotidienne devenait notre raison d'être. Cette lutte n'était pas une lutte de violence, ni de revendications, ni de manifestations de colère, ni de confrontations… mais une sorte de défi jeté à la face de la mort et de la lâcheté des hommes. Lutter pour rester simplement en vie afin de pouvoir témoigner un jour contre les exactions de l'une des dernières dictatures de la fin du XXème siècle. Rester en vie et vaincre cette mort programmée, horrible, indigne des hommes. Humiliés, rabaissés, affamés, oubliés, déformés, brisés mais en vie ! Malheureusement, le miracle n'a pas fonctionné pour tout le monde.

LA MORT A TAZMAMART

« Une mort horrible que nous ingurgitons goutte à goutte. Depuis notre entrée dans un trou noir, nous ne sommes pas sortis une seule fois au soleil. »

Un ancien détenu

Malgré cette atmosphère d'effervescence entre bricolage et lecture du Coran, apprentissage des langues et discussions libres, le corps des hommes perdait ses réserves de jour en jour. Le régime alimentaire étant réduit au strict minimum, les carences commencèrent à toucher les uns et les autres. Les premiers malades se plaignaient de douleurs à l'estomac, de rage de dents, de nausées, d'hémorragies, de maux de tête, de diarrhées, de morsures de scorpions, de vertiges, de faiblesses… Atteint de scorbut en 1975, j'avais commencé à m'arracher les dents avec les doigts, l'une après l'autre, en supportant une souffrance inhumaine. Pour ne pas casser une molaire ou une canine, je prenais la dent entre mon pouce et mon index et commençais à la remuer, pendant des heures, des jours, parfois des semaines, jusqu'à ce que la dent cède et tombe. Sans antibiotiques et sans soins, la blessure mettait plusieurs semaines à se cicatriser. Tous les prisonniers procédaient pratiquement de la même manière pour se débarrasser de leurs dents qui se gâtaient, infligeant des souffrances sans nom à chacun d'entre nous. Ceux qui possédaient un fil solide se l'enroulaient autour de la dent et tiraient de toutes leurs forces en retenant leur respiration. De quelque manière que ce soit, les souffrances que nous nous infligions étaient atroces mais nécessaires et l'hémorragie ne s'arrêtait que plusieurs heures après l'opération. Pour me débarrasser de toutes mes dents, il me fallut quatre longues années. Ayant acquis une grande expérience dans l'arrachage des dents, je devins le dentiste agréé du bâtiment. Mes efforts restèrent cependant vains pour persuader Sedki de me laisser lui arracher une molaire.

Le bâtiment A, a vécu de 1973 à 1978 dans l'isolement le plus total. Aucune aide d'aucune nature, pas de médicaments, pas de contact avec le monde extérieur. Cette période compte parmi les années les plus noires de ce bâtiment. Pour l'autre Bloc, toutes les années étaient plus noires les unes que les autres. Nous avions entamé l'année 1977 avec des carences physiques graves. Epuisés et malades, nous rampions sur le ventre, nous nous traînions sur notre derrière ou marchions en nous appuyant contre les murs pour récupérer notre nourriture. Sachant que les gardiens étaient sans pitié et ne faisaient pas de cadeau, certains d'entre nous avaient fini par s'installer près de la porte pour être prêts à la manœuvre éclair des gardiens. Ayant perdu toutes nos dents, nous pilions, avant de les avaler, les quelques grains de pois chiches mal cuits, de haricots blancs, de lentilles… que nous trouvions dans notre assiette. Pour cela, nous nous servions d'un morceau de bois (pilon) et du pot en plastique (mortier). Au bout de quatre ans d'un régime sec, les corps avaient épuisé toutes leurs ressources. La mort guettait à chaque instant et la résistance des hommes diminuait à vue d'oeil. Nous étions devenus des loques humaines, à peine des ombres dont la vie tenait à un fil, des amas de chair et d'os, complètement déformés, des semblants d'êtres à la limite de la désagrégation. A force de rester assis et par manque de calcium et de vitamines, les os s'étaient décalcifiés et les membres s'étaient tassés sur eux-mêmes. Tous les prisonniers avaient perdu plusieurs centimètres de leur taille normale et les corps n'étaient plus que des squelettes ambulants, des pantins désarticulés ou des fantômes hantant les lieux de leurs maux, de leurs souffrances, de leurs geignements, de leur douleur intérieure et de leur isolement.

Un jour de l'année 1977, le camarade Sejji, jeune sergent de l'aviation, interpella ses camarades et leur dit : « Mes amis ! Je ne sais pas ce qui m'arrive. Je saigne abondamment du nez et je me sens très fatigué. L'hémorragie ne veut pas s'arrêter. Cela dure depuis plusieurs jours déjà et je ne voulais pas vous alarmer ! » On lui posa mille questions. Les plus avertis, comme Moncet, pensèrent immédiatement à un cas de paludisme. Tous ensemble, nous nous mîmes à tambouriner sur nos portes pour alerter les gardiens. Ces derniers hurlèrent, menacèrent… Mais rien ne se produisait. Nous finîmes par supplier les gardiens de venir en aide à nos camarade qui agonisait. « Qu'il crève ! » s'exclama enfin Ben Driss avec son cynisme et sa méchanceté habituels. L'état de santé de Sejji empira. Son

corps se vida lentement de son sang jusqu'au moment où il n'eut plus assez de force pour se déplacer jusqu'à la porte et récupérer sa nourriture. Les gardiens laissèrent passer quelques jours. Puis, voyant qu'il ne touchait plus à la nourriture, décidèrent d'ouvrir sa cellule. Recroquevillé sur lui-même, Sejji ne donnait aucun signe de vie. Ils l'enroulèrent dans sa couverture repoussante de saleté, de sang, de vers et d'excréments puis le sortirent dans la cour pour l'enterrer au pied du mur. A la stupéfaction des autres détenus, ils le ramenèrent quelques instants plus tard et le jetèrent comme un chien sur le sol gelé de sa cellule. L'ayant pris pour mort, ils avaient creusé un trou et y avaient jeté le cadavre. Au moment de reboucher le trou de gravats, le « mort » avait remué un membre et l'un des gardiens s'en était rendu compte. Le mort respirait encore. Moulay Ali souleva alors sa pelle et voulut l'achever. « De toute manière il va crever ! Aujourd'hui ou demain, c'est kif kif ! Ça nous évitera de faire le voyage deux fois ! » Il fut arrêté in extremis par l'un des gardiens.

Le lendemain, 23 octobre 1977, Sejji rendit l'âme dans l'isolement, la crasse et la solitude les plus absolus. Avait-il souffert ? Qui pourrait le dire ? En tous cas, nous étions impressionnés par son courage. Il n'avait point crié, ni pleuré, ni gémi, ni ne s'était plaint. Il avait affronté son destin comme un homme. Dans ces moments d'extrême souffrance, la mort garde-t-elle sa charge habituelle de désolation et de chagrin ? Certains considéraient la mort comme une délivrance, le seul moyen pour quitter ce lieu maudit. Sejji s'en est allé comme un homme qui part pour un simple voyage. Et de ce voyage-là, personne ne revient jamais.

Les gardiens enroulèrent une nouvelle fois les restes de Sejji dans sa vieille couverture, le sortirent dans la cour et l'enterrèrent dans le trou déjà prêt, sans sépulture et sans rites religieux. Indignés, nous pleurâmes et hurlâmes notre indignation. Nous frappâmes contre les portes de nos cellules avec le peu de force qui nous restait et, épuisés par l'effort, nous nous effondrâmes tous en larmes. Nous entreprîmes la récitation des soixante *hizbs* du Coran à la mémoire de notre camarade, la première victime du bâtiment A.

L'hiver 1977 fut terrible. L'un des plus terribles à Tazmamart. La température stagnait toujours au-dessous de zéro et les corps, totalement diminués, ne pouvaient plus résister à l'agression du froid qui ne se contentait pas de geler les membres, mais s'incrustait dans les os pour les effriter. Il faisait tellement froid que les détenus appuyaient de leurs mains

sur leurs mâchoires pour les empêcher de claquer ou les attachaient avec un morceau de couverture. Ceux qui avaient encore quelques réserves passaient la nuit à sautiller sur place pour réchauffer leurs membres et éviter que le froid ne prenne définitivement possession de leurs os. D'autres marchaient en s'appuyant de leurs mains contre les murs. Ceux qui ne pouvaient plus se déplacer, se contentaient de souffler dans leurs mains pour les réchauffer. Mais le froid de Tazmamart était pire que la faim, pire que la fatigue, pire que la mort elle-même. Il fallait surtout éviter de mettre le corps en contact direct avec la dalle en ciment qui emmagasinait le froid et rongeait les chairs. Dormir assis en utilisant l'assiette comme isolant et placer le broc sous les pieds. Chercher n'importe quelle astuce pour échapper au froid. Parce que le froid c'est la mort. Surtout quand les températures descendent au dessous de zéro dans des conditions d'habillement, d'hygiène et de nourriture très précaires. Nous étions frigorifiés dans ces réduits de malheur. Nos mâchoires claquaient sans discontinuer, jour et nuit, et nos membres étaient secoués comme de vieilles voiles au vent. Avec les années, les haillons cousus sur d'autres haillons se transformaient en plâtre rugueux sur nos corps. Jamais changés, jamais lavés, ils avaient fini par épouser la forme de nos corps et avaient durci si bien qu'il était impossible de les enlever sans l'aide d'un couteau ou d'une paire de ciseaux. La vie à Tazmamart était une lutte de tous les instants. Le directeur du bagne, le sadique Bel Kadi avait prévenu les gardiens : « Ne venez me déranger que pour m'annoncer la mort de l'un d'entre eux ! » La consigne était claire et la mort de Sejji nous avait ôté nos dernières illusions. Le sort qui nous attendait tous était semblable à celui de notre camarade. Affaiblis ou paralysés, les hommes rampaient ou se tenaient contre les murs pour se déplacer jusqu'à la porte. Au froid, aux maladies, à la dénutrition, s'ajoutaient les odeurs nauséabondes et suffocantes des toilettes qui avaient commencé à se boucher de plus en plus fréquemment, souvent de manière définitive. Nous nous tenions alors sur la dalle puis, ne pouvant plus supporter l'incommodité des excréments, nous plongions nos mains nues dans le trou des toilettes pour essayer de les déboucher. L'exiguïté du trou ne nous permettant pas d'aller assez profondément, nous finissions par rejeter les déjections vers le couloir avec notre pot ou notre assiette. Et c'est de ces mains-là que nous nous servions pour manger. Et c'est dans ce pot-là que nous buvions. Le couloir puait la charogne et

incommodait les gardiens qui, à bout de patience, se mettaient à l'œuvre pour déboucher eux-mêmes les toilettes de certains d'entre nous.

Quand elles n'étaient pas des réfrigérateurs, les cellules se transformaient en fours crématoires. Comme l'hiver, l'été à Tazmamart ressemble à la géhenne. Le double toit en tôle ondulée accumulait toute la chaleur du soleil qui avoisinait, par moment, les cinquante degrés à l'ombre. Chauffée à blanc, la tôle brûlait l'air avant de l'introduire par le trou du toit. Nous suffoquions, mettions notre bouche dans les trous pour essayer de respirer un peu d'air provenant du couloir. Mais il n'y avait pas d'air et nous ne devions notre survie qu'à notre grande volonté de repousser la mort au maximum. Envahi par toutes sortes de bestioles et de parasites, le couloir était le lieu de prédilection des rats que les serpents venaient chasser. Mais plus que les scorpions ou les serpents, plus que les cafards ou les poux, plus que les araignées ou les lézards, nous redoutions par dessus tout les punaises. Ces petites bêtes s'accrochaient à ce qui restait de chair sur nos membres et suçaient les quelques gouttes de sang qui circulaient avec difficulté dans nos veines grises. Toutes les cellules étaient infestées de punaises et nos nuits se déroulaient à poursuivre ces envahisseurs dans les moindres fissures des murs, dans les plis du béton, dans les crevasses laissées par les clous ou par les planches du coffrage. Chaque matin, nous faisions le bilan de nos battues nocturnes. Celui qui avait tué le plus grand nombre de punaises détenait alors le record de la journée.

Les moins chanceux se faisaient piquer par les scorpions et la plupart ont été victimes du venin de ces bêtes assassines. La température les faisait alors délirer pendant quarante-huit heures au moins, ballottés entre la vie et la mort. Quand ils dépassaient ce stade, ils restaient alités pendant quelques jours avant de retrouver la « forme ». Par chance, aucun prisonnier n'est mort par piqûre de scorpion ou morsure de serpent. Mais chaque cellule avait son lot de punaises, de cafards, de scorpions, de serpents… Recherchant certainement l'ombre, mais aussi la nourriture, les serpents ne piquèrent jamais l'un d'entre nous. Ce qui fit dire à quelqu'un : « Nous avons eu plus de chance avec les serpents qu'avec les humains ! »

De 1973 à 1977, les prisonniers du bagne de la mort allaient vivre dans l'isolement le plus absolu. Nos cellules s'ouvraient quelques minutes seulement par jour, à peine le temps de faire glisser la nourriture par l'entrebâillement des portes. Puis, celles-ci se refermaient avec fracas. Quatre ans d'un régime carcéral inhumain où les jours s'écoulaient comme

des siècles et où nous avions fini par perdre toute notion de temps et toute ressemblance avec des êtres humains. Nous n'étions plus que des loques rampantes, des bêtes méconnues, affreusement amaigries, tordues, comme sorties d'un film d'horreur. Les maladies et les carences alimentaires nous avaient presque achevés. Nous avions perdu nos dents, épuisé toutes nos forces. Nos cheveux tombaient jusqu'à terre et les poils de nos barbes nous empêchaient de manger. Nos ongles ressemblaient à ceux des bêtes sauvages et nos corps n'étaient plus qu'amas d'os et de peau. A peine des squelettes qui bougeaient, qui respiraient encore et qui, chaque jour, repoussaient un peu plus loin les limites de leur propre mort. *Ahl al kahf* ; les hommes de la caverne. Pires que ceux décrits dans le Coran. Dieu n'avait pas affamé les siens, ne les avait pas rendus malades et se chargeait de les retourner de temps en temps pour que l'humidité du sol n'altère pas leurs chairs, réduisait régulièrement la longueur de leurs ongles et de leurs cheveux. Les dieux des Tazmamartis étaient sans cœur et sans scrupules. C'étaient les dieux de la vengeance aveugle, de la haine et de la mort. C'étaient des démons sous forme humaine. « *Ahl al kahf* des temps modernes ». Tel pourrait être le titre de notr mésaventure. Notre destin ! Jamais pires atrocités ne furent commises à l'encontre d'êtres humains. Ailleurs, on assassine les gens. On les fusille après quelques jours de torture. Et on n'en parle plus. A Tazmamart on voulait faire de la souffrance une machine à broyer les hommes et de la peur une méthode pour plier les échines, le plus longtemps possible, pendant des années, jusqu'à la limite du supportable humain. C'est-à-dire au-delà de l'horreur.

Battus, humiliés, diminués, insultés, affamés… nous n'étions plus que des fantômes, des ombres humaines, traitées comme de la vermine. Comment avions-nous réussi à survivre à cette mort assurée, dans ce « trou du cul du monde » ? Le courage ? La foi ? La patience ? L'espoir ? Que dire ? Ni le courage, ni la foi, ni la patience, ni l'espoir n'ont manqué à ceux qui sont restés là-bas, enterrés dans un trou, sous le mur d'enceinte. N'avaient-ils pas la foi ou étaient-ils moins courageux que les autres ? Rien n'est moins sûr. Et Dieu a veillé sur tout le monde avec la même sollicitude ! On peut simplement dire que certains ont survécu pour témoigner de l'horreur qu'ils ont vécue, de la mort de leurs camarades. Raconter les souffrances, la barbarie, l'arbitraire... L'essentiel est là, Qu'un seul vive est c'est une grande victoire sur la tyrannie et les semeurs de désespoir. Je le sais à présent. Nous avons survécu pour témoigner de

l'horreur et dire dans le détail ce que le système nous a fait subir. La faim, les maladies, la crasse, les humiliations, la mort… Mais un système corrompu, si puissant soit-il, n'arrive jamais à bout de la dignité des hommes ni à celles des peuples.

Certains rescapés des cinquante-huit emmurés de Tazmamart sont encore vivants et toujours debout. Contre la volonté des bourreaux. Et à ce titre, ils sont des surhommes. Ceux qui sont morts dans des conditions extrêmes de délabrement physique et moral demeureront à jamais des héros et des martyrs, victimes de l'aveuglement du système et de sa barbarie.

LE TEMPS DE L'ESPOIR

Période des contacts avec le monde extérieur de 1978 à 1982

Arrivés presque au bout de toutes nos forces, nous perdions espoir d'heure en heure. Morts-vivants de Tazmamart, rien ne venait adoucir l'enfer de notre existence. Nous attendions que la mort nous délivre enfin comme elle avait déjà délivré un certain nombre d'entre nous. Que pouvions-nous encore attendre de la vie ou du monde extérieur ? Tant d'années s'étaient écoulées sans qu'un rayon de lumière ne vînt alléger le poids de nos souffrances, ne serait-ce qu'une fois. Nous avions fini par croire que le monde extérieur nous avait oubliés à jamais. Enterrés vivants, qui pouvait se douter, après tant d'années d'isolement total, que les rescapés des deux coups d'Etat de 71 et 72 finissaient leurs jours dans les pires conditions qu'un homme puisse supporter ou même imaginer ? Le temps et les privations avaient transformé les corps en cadavres ambulants, en fantômes qui se confondaient avec les murs humides et le ciment glacial des dalles rongeait les chairs et transperçait les os. La nuit durait et, avec elle, duraient nos tourments. Notre vue baissait considérablement, les maux de tête et les vomissements devenaient permanents. Gâtées par le manque de calcium, de fer et de vitamines, les quelques dents qui se maintenaient se déchaussaient à la racine avant de tomber comme des mûres pourries au soleil. Les jambes ne supportaient plus les corps et les vertiges s'emparaient des têtes. Pourquoi tant d'inhumanité ? Pourquoi tant de barbarie, de cruauté, de monstruosité ?

Je me souviens que le rayon invisible de lumière traversa un jour les murs épais de ma cellule et redonna courage à mon corps épuisé par tant d'épreuves. Ce rayon s'appelait espoir et s'était incarné dans le visage de l'un des gardiens du bâtiment. L'adjudant-chef Cherbadoui Mohammed, surnommé « Jeff » pour sa ressemblance avec l'acteur américain Jeff Chandler. Cet homme ne ressemblait pas aux autres gardiens, ni dans leur méchanceté gratuite, ni dans leur vulgarité. Le visage typé du Berbère des montagnes, il avait la stature d'un athlète. Instructeur de sport dans des casernes militaires, de nature calme, il était l'un des rares à ne jamais

blesser quelqu'un avec une parole mal placée ou un geste brutal. Il se contentait de faire ce qu'on lui demandait de faire sans trop de zèle. Il avait même manifesté quelque sollicitude à l'égard de certains prisonniers malades, ce qui tranchait avec le sadisme des autres gardiens. J'entrepris de le saluer poliment chaque fois que je le voyais. La stratégie avait apporté ses fruits puisque l'adjudant-chef, contrairement à ses collègues, répondait à mes salutations. J'étais décidé à établir coûte que coûte le contact avec ma famille. Qu'avais-je à perdre ? Début 1978, l'adjudant-chef s'arrêta devant la porte de ma cellule et m'interrogea :

- C'est bien vous le capitaine Hachad ?

- Oui ! Répondis-je à bout de force.

Je compris la chance qui se présentait à moi et saisis cette occasion pour demander à mon tour :

- Etes-vous de la région de Béni Mellal ?

L'adjudant-chef fit un signe affirmatif de la tête et s'éloigna en répétant ce seul mot en arabe :

- *Man Ba'd* ! *Man Ba'd* ! Après !

Cet instant de bonheur était inestimable car j'avais compris que quelque chose venait de se produire. Ce rayon invisible de lumière ! Rien ne se produisit pendant les jours qui suivirent. En désespoir de cause, je fouillai dans mes trésors et en sortis un bout de crayon et un morceau de papier d'emballage de chocolat. Sous la lumière de mon Kabazal, j'écrivis ces mots : *« Pour l'amour de Dieu, mon adjudant-chef, je vous serais reconnaissant d'établir le contact pour moi avec ma femme dont voici l'adresse, ou alors avec mes frères à Oulad Aych dont je vous communique également l'adresse*. » Profitant de l'inattention de l'ignoble sergent-chef Ben Saïd qui ne quittait pas « Jeff » d'une semelle, je glissai le petit mot dans la poche de la veste du treillis de Jeff au moment où ce dernier refermait la lourde porte de fer de ma cellule. Sa surprise fut grande devant ma témérité. Il ne dit rien cependant et quitta les lieux sans regarder dans ma direction. Depuis cet instant, ma vie devint une attente sans fin. Vivant sur des braises ardentes, j'épiais chaque petit bruit, chaque petit mouvement, espérant à chaque moment que le miracle se produirait. Plus le

temps passait, plus l'attente devenait insupportable, douloureuse. Mais le miracle finit par se produire après vingt jours d'une expectative qui s'était transformée en souffrance aussi bien morale que physique. Un jour enfin, avant de refermer la porte, Jeff jeta un petit paquet à l'intérieur de ma cellule. Je me précipitai, affolé, sur l'objet. Je tâtonnai un moment dans le noir puis ma main heurta la chose. Je m'emparai du paquet, le gardai un long moment contre mon cœur. Une joie diffuse se saisit de mon être. Je tremblais comme une feuille balancée par le vent. Un frisson parcourut mon échine. Etait-ce cela le bonheur ? Finalement, je posai mon trésor sur la dalle, montai mon Kabazal, l'orientai lentement pour capter le maximum de lumière. J'ouvris le paquet comme s'il s'agissait d'un bien précieux et fragile. Mes mains tremblaient. Je m'arrêtai. Recommençai lorsque mon émotion se fut calmée. Le paquet contenait une boite d'allumettes, deux bougies, du papier à lettre, une enveloppe et un petit mot du gardien. J'allumai l'une des bougies et entrepris d'ouvrir l'enveloppe. Mon corps fut pris d'une convulsion soudaine et l'objet m'échappa des mains. Je la repris, le cœur battant. Elle contenait deux photographies. La première était celle de ma fille Houda. Je reconnus d'instinct mon fils Khalil sur la seconde, souriant d'innocence. Ce fils que j'avais laissé dans le sein de sa mère et que je voyais pour la première fois en photo. Des larmes silencieuses inondèrent mes joues creuses. Mille pensées traversèrent mon esprit, seul, face aux murs de ciment armé, face au silence du monde, face au destin, face surtout à la barbarie du système qui avait programmé ma mort lente et celle de mes camarades dans le mépris le plus indigne des lois et des droits élémentaires des humains. Les larmes finirent par s'arrêter. Une chose curieuse m'étonna. Mes enfants devaient avoir entre cinq et sept ans. Sur les photographies, mes enfants étaient à peine des bébés de 2 ans et d'un an et demi à peu près. Le mot de l'adjudant-chef expliquait ce décalage en disant approximativement : *« Ci-joint une lettre et deux photos que t'a femme t'a envoyées en 1973 avec le premier messager, Kharbouch, qui a été dénoncé et arrêté. J'ai réussi à subtiliser de justesse les lettres compromettantes et à les garder tout ce temps dans un lieu sûr. Heureusement d'ailleurs car Kharbouch a finalement été libéré ; faute de preuves suffisantes. C'est aussi pour cette raison que vos familles ont été épargnées et ont échappé à des représailles certaines. Tu peux écrire une lettre à ta femme. Je la lui remettrai à ma prochaine permission.* » Il

termina son petit mot en me demandant de lui redonner la lettre écrite par ma femme pour qu'il la lui présente comme preuve de sa bonne foi.

Je compris le sens du mot bonheur à ce moment-là. A Tazmamart, il suffisait de peu de chose pour que l'espoir renaisse. Une lettre, des allumettes, une ou deux bougies, les photographies de mes enfants… Dans une vie ordinaire, tous ces menus objets sont illusoires et passent inaperçus. A Tazmamart, ces éléments anodins constituaient un bonheur sans nom, capables de sauver une vie ou de rendre l'espoir à des gens qui avaient perdu, depuis longtemps, toute forme d'espoir. Des trésors précieux ! D'ailleurs, après ma libération, j'allais retrouver cette lettre, dont voici un extrait.

Octobre 1973

Mon chéri,

Grande fut ma joie quand j'ai vu le monsieur. J'étais vraiment désespérée de ne pas avoir de tes nouvelles depuis si longtemps ; quel soulagement aussi pour toute la famille et nous remercions le bon Dieu de nous avoirdonné de tes nouvelles. Nous pensons constamment à toi. Il n'y a pas un moment où tu nous échappes aussi bien à la maison qu'à la pharmacie.

Mais qu'est ce que tu veux c'est ainsi qu'est faite la vie, d'injustice, d'hypocrisie etc. J'affronte la vie avec beaucoup de courage. Ce qui me travaille le plus c'est l'injustice dont tu as été l'objet. Et je demande au bon Dieu nuit et jour de faire éclater la vérité et dans un avenir très proche. Je ne perds pas espoir de te retrouver un jour Inchaallah..
Aîda

Je me réveillai aux aurores le lendemain, arpentai ma cellule comme un condamné à mort qui attendait sa dernière heure et savait qu'on n'allait pas tarder à venir le chercher pour le fusiller. Depuis plusieurs années, j'attendais ce moment avec impatience. Non pas pour mourir, mais pour me nourrir du mince espoir des condamnés. Je pleurai encore, de bonheur cette fois-ci. Les photos de mes enfants me redonnèrent la force de lutter encore.

Ma lutte se résumait à une idée ; rester en vie le plus longtemps possible afin de serrer mes enfants contre moi. Si on m'avait dit que le bonheur se résumerait à cette sensation quand j'étais jeune et libre, j'aurais éclaté de rire. Je finis par m'arrêter, épuisé par l'effort que je venais d'imposer à mon corps décharné. La dalle reçut le reste de mes os et je méditai un long moment sur ce qui était en train de m'arriver. Une idée traversa soudain mon esprit. Je devais convaincre mon ami Touil de se joindre à moi pour écrire un mot à sa femme américaine dans lequel il lui suggérerait de quitter le Maroc afin de défendre notre cause à l'étranger et surtout aux Etats-Unis. Madame Hachad et madame Touil étaient voisines et amies. Il serait dans l'intérêt de tous que cette femme accepte de quitter le territoire marocain. En tant que citoyenne américaine, elle n'était pas sujette aux tracasseries du Makhzen qui, assurément, n'aurait aucun pouvoir sur elle pour l'empêcher de voyager comme c'était le cas pour les membres des autres détenus. Il n'y avait pas de temps à perdre. Je mis au courant Touil grâce à un code secret que nous avions établi pour échapper à la vigilance des gardiens. Ce code était simple. Il consistait à toujours utiliser la deuxième lettre de l'alphabet qui vient après la lettre initiale pour former les mots. Il suffisait au récepteur de remplacer chaque lettre par celle qui vient immédiatement avant elle pour construire le mot exact. Ainsi le « A » devenait « B », le « B » devenait « A », etc. Le mot AMI était épelé BNJ. Le mot lettre se transformait en MFUUSF. Dans ce morse un peu particulier, Touil accepta donc d'écrire cette lettre à sa femme. La vie des derniers survivants de ce bagne maudit était entre ses mains et dépendait de cette décision. Par l'intermédiaire d'un relais de cordelettes reliant les cellules, je lui fis parvenir un crayon et un bout de papier. C'était en avril 1978. Dans ma lettre, j'informai ma femme sur l'état de santé de mes camarades, lui demandant d'envoyer le plus grand nombre de médicaments en décrivant la maladie de chacun. Je lui expliquai comment son courrier de 1973 fut sauvé in extremis par le gardien Mohamed, cinq ans auparavant. Les photos de mes enfants, je les avais gardées, enfouies dans mes haillons, tout contre son cœur. Je les sortais chaque jour, les plaçais sur la dalle et, à la lumière de mon Kabazal, je les contemplais pendant de longues heures, jusqu'à ce que les larmes voilent mes yeux. Puis, comme un bon père de famille après son travail, j'embrassais longuement mes enfants avant de leur raconter l'unique histoire que je connaissais par cœur ; celle de Tazmamart. Ces photographies n'étaient pas de simples représentations, mais des présences

physiques qui avaient réussi à établir un lien solide entre le monde extérieur et la momie de Tazmamart. Je leur parlais de mes peines et de mes moments de joie simple. Une bougie, une lettre, un comprimé d'aspirine, un mot gentil… Je compris que le bonheur avait le visage d'un enfant, et que les miens avaient rempli tout ce vide noir dans lequel des mains invisibles nous avaient plongés, moi et mes camarades. Un nouveau monde venait de se constituer pour moi ; un monde de dialogue, d'affection et d'amour là où seules la maladie et la folie accompagnaient les prisonniers et où la mort frappait de temps en temps pour rappeler aux hommes l'affreux destin que le Makhzen leur avait réservé. Je remis le courrier au gardien, le remerciai d'un sourire et attendis. Voici l'additif à la première lettre.

1978

Ma chérie,

Je t'ai écrit la première lettre rapidement parce que j'ai pensé que notre ami va partir en vacances. Je lui ai demandé par la suite de m'amener du papier pour t'écrire cet additif.

Il a accepté de t'amener cette lettre et Dieu seul sait combien je sui heureux et en ce moment je vis dans l'espoir de recevoir une réponse de ta part. N'oublions pas le grand service qu'il nous a rendu en récupérant ta dernière lettre de 1973 et les photos de Houda et Khalil.. Je lui ai rendu ta lettre sur sa demande pour te la donner comme preuve. J'ai gardé les photos que j'embrasse chaque jour.

Chérie notre destin est entre les mains de Dieu et nous ignorons tout de notre situation. Depuis notre arrivée ici nous subissons le même régime et ce qui m'intrigue le plus c'est que les camarades qui ont terminé leurs peines sont maintenus avec nous.

Ainsi chérie, je vais essayer de citer en détail les choses vitales dont j'ai besoin.

- les médicaments : je te demande chérie de remettre à notre ami tous les médicaments nécessaires pour les maladies que certains camarades ont contractées.

- mal d'estomac fréquent (diarrhée, infection intestinale, colique)

- en hiver plusieurs camarades ont attrapé froid dans leurs parties génitales (genre chaude pisse). J'ai attrapé la même chose, ça a duré une

semaine.

- maux de dents, tête, fièvre etc.

- toutes les vitamines ou médicaments qui compensent le manque de soleil

- enfin tous les médicaments que tu penses nécessaires pour nous (yeux, oreilles, gorge poitrine etc.) et les antibiotiques en cas d'infection grave

Très important : tous ces médicaments doivent être en comprimés et dans des boites les plus petites possible. C'est à dire qui peuvent passer inaperçus dans une poche. Et bien sûr beaucoup de vitamines « C » et beaucoup de vitamines polyvalentes.

- Bouquins : l'anglais et l'espagnol en 90 leçons. Jawahir Al Boukhari, un petit dictionnaire anglais/français et un vieux bouquin thérapeutique que tu utilises à la pharmacie.

Le lieutenant Touil habite en face de ma cellule et je sympathise beaucoup avec lui.

Hachad

Une longue attente ponctua, encore une fois, chaque instant de ma vie. Une attente faite de peur et d'espoir mélangés, où le temps avait suspendu son vol et où la routine d'une vie misérable diminuait chaque jour un peu plus les forces des détenus de l'enfer. Le gardien disparut un jour et l'attente se transforma en angoisse, puis l'angoisse fit place au désarroi et le désarroi devint épouvante. Mon corps fatigué ne supporterait pas l'échec. Mon esprit resta en alerte, sensible au moindre petit bruit. Chaque serrure qui s'ouvrait ou se refermait prenait des proportions gigantesques dans ma tête. Et si le gardien ne revenait pas ? Et si c'était une astuce pour démanteler le réseau des défenseurs des Tazmamartis ? Et s'il avait commis une imprudence et avait été dénoncé, lui aussi, comme Ahmed, fouillé puis arrêté ? Et si tout simplement il était muté ailleurs ? L'attente était ponctuée de tourmente, de points d'interrogations, de cauchemars, de nuits blanches… Les jours passèrent, lents, lourds, puis des semaines qui avaient l'épaisseur des siècles. Il me paraissait que le temps avait la consistance rugueuse du roc ou du métal brut. J'avais la sensation étrange que si je tendais mon bras, je pouvais toucher ce temps qui narguait mon impatience et accablait ma solitude.

Puis, un matin, le miracle se reproduisit, là où les miracles avaient encore un sens. Le gardien Mohammed était enfin de retour et c'était lui qui ouvrait les cadenas des cellules. Je l'aperçus au niveau de la cellule 14, celle occupée par Raïss. Il ouvrit ensuite la cellule 15, celle de Touil. La cellule 16, occupée par Moncet était juste en face de la mienne. Le gardien Mohammed était donc de retour. Mes appréhensions ne disparurent pas pour autant. Que s'était-il passé pendant cette longue absence ? Quelles nouvelles apportait finalement l'homme ? J'étais sur des braises ardentes. Mes idées se mêlèrent dans ma tête et je fus pris de malaise. Pourquoi le gardien ne venait-il pas vers moi pour me dire ce qu'il avait entrepris ? Ne comprenait-il pas l'impatience qui brûlait mes entrailles ? Au moment où le désespoir et l'impatience faillirent me faire perdre raison, le gardien se retourna alors et lança un coup d'œil dans la direction de ma cellule 29. Ce signe était de bon augure. Je compris que le messager m'apportait des nouvelles. Peut-être de bonnes nouvelles. Si le contact avait été rétabli avec le monde extérieur et si madame Touil consentait à quitter le Maroc, les rescapés étaient sauvés. Pour moi, l'attente ne se termina pas pour autant. Par précaution, le gardien mit une quinzaine de jours avant de me remettre le petit paquet envoyé par ma femme. Ce fut un moment inoubliable. Le temps. Toujours le temps. Je ne savais plus depuis combien de temps j'avais attendu, ni tous les rêves d'espoir qui avaient traversé mon esprit pendant ces longs moments d'attente. Devant ce nouveau trésor, j'avais beaucoup de mal à contenir ma joie et à faire patienter ma curiosité. Je portai le paquet à mes lèvres, l'embrassai longtemps, puis pleurai comme un gamin qui venait de recevoir un présent merveilleux. Oubliant l'épouvantail décharné qu'était devenu mon corps, sautillant sur place, frappant le sol dur de mes pieds enveloppés dans des chiffons. J'arpentai ma cellule de long en large avant de me décider à ouvrir le paquet. Je ne comprenais pas où je trouvais toute cette force pour imposer un exercice aussi périlleux à mes membres atrophiés.

Mme Touil et Mme Hachad étaient à présent au courant des affres que subissaient leurs maris dans l'enfer de Tazmamart. Dans l'enveloppe, je trouvai trois photographies et deux lettres. Deux photos récentes de mes enfants et une troisième de Amine, le fils de Touil. Il y avait également une lettre de Nancy écrite en anglais à l'intention de son mari qui fut aux anges dès qu'il apprit la nouvelle. Par le même système de cordelettes, il reçut son

bien et fut ravi de savoir que les siens ne l'avaient pas oublié. Des sommes d'argent firent leur entrée au bagne à ce moment ainsi que quelques médicaments et de la nourriture. Cet argent allait servir à acheter les éléments de première nécessité et à corrompre les gardiens disposés à se laisser corrompre. Mais le gardien Mohammed n'était pas content de mon attitude et me fit de sévères remontrances. Comment avais-je pu mettre sa vie et celle de sa famille en péril par des comportements de gamin inconscient ? L'élargissement du cercle de contacts était un danger potentiel pour tout messager du bagne de la mort. Plus il y avait de gens qui étaient au courant, plus le risque devenait grand. Les gens ne savaient pas retenir leur langue et le Makhzen avait des yeux et des oreilles partout. Traumatisés par ce qui était arrivé à « Nounours », tous les gardiens avaient fait de la vigilance un principe car ils savaient ce qui les attendaient si jamais ils dérogeaient au règlement. A force d'argumentation et de supplications, je réussis à le rassurer, jurant sur la tête de mes enfants que l'homme et sa femme étaient fiables et que, désormais, personne d'autre ne serait dans le secret. Depuis ce jour, une certaine détente se fit sentir dans le bâtiment. Les malades commençaient à recevoir médicaments et vivres. Les plus démunis héritaient de quelques lambeaux de couvertures pour confectionner une « hlassa », veste grossière, et réchauffer ainsi leurs membres rachitiques et difformes. La plus importante opération consistait à doter chaque cellule d'un petit miroir. L'argent commença à faire ses miracles. Tous les Kabazals furent montés sur miroir, ce qui rendait la qualité de la lumière plus substantielle. Les prisonniers pouvaient enfin voir ce qu'ils mangeaient, où ils vivaient et distinguer l'assiette du pot… Cette acquisition fut l'une des plus essentielles pour les détenus dont la vie allait commencer à s'améliorer peu à peu. C'était indiscutable. La lumière améliora notre vie et éclaira, de manière rudimentaire, cet endroit oublié des hommes et de Dieu.

Des mois s'écoulèrent. Dans le bâtiment, l'atmosphère était à la joie simple de gens qui pouvaient enfin se rappeler la forme d'un comprimé d'aspirine ou le goût d'un morceau de fromage ou de chocolat. Mais je ne voulais pas m'arrêter là. Je réussis à convaincre le gardien Mohammed de faire parvenir une deuxième lettre à ma femme. Il consentit mais posa ses conditions. Pour plus de sécurité, il me suggéra de limiter le cercle des contacts et de faire preuve de beaucoup de prudence. La vie et la liberté de

plusieurs familles en dépendaient. Une deuxième lettre, datée cette fois-ci du 11 juillet 1978, sortit donc de Tazmamart. Elle disait :

Le 11 juillet 1978.

Ma chérie,

Bravo chérie et mille fois bravo Jje t'aime comme un fou et je suis fier de toi. Tous mes souhaits ont étés exaucés, le bateau est entre les mains d'un capitaine chevronné et vogue en toute sécurité.

Je ne peux pas t'exprimer ma joie quand j'ai eu ta lettre entre les mains. Tout en tremblant j'ai allumé une bougie, j'ai reconnu ton écriture, mon cœur battait à grands coups. J'ai ouvert la lettre et trois petites photos sont tombées. J'ai pris la première c'est celle d'une fille, j'ai reconnu ma petite Houda souriante et belle. Je ne pouvais pas arrêter les larmes de joie, alors j'ai commencé à pleurer en silence. Après j'ai essuyé mes yeux et je me sentais mieux. J'ai pris la photo de Khalil, beau comme un ange. Enfin j'ai regardé la troisième, celle d'Amine qui ressemble à son père. Chérie ce moment était l'un des plus heureux de ma vie. Tu ne peux pas imaginer comment j'étais et ce que je faisais. Je sentais la lettre je la serrais contre mon coeur, je fixais les photos jusqu'au moment où je commençai à les voir partout dans ma cellule

Oh ! chérie tu es un ange tu m'as donné les enfants les plus beaux du monde et je sais comment te remercier en ce moment et te prouver mon amour. Mon Dieu faites que je retrouve ma famille avant de mourir pour prouver à ma femme combien je l'aime.

Touil était très content et te remercie beaucoup. Ci joint un mot pour sa femme Je me sens bien maintenant, ma santé est normale et le moral est excellent. Je ne pense plus à ma situation parce que je ne me sens plus seul. Deux anges habitent avec moi et me tiennent compagnie, ils m'encouragent et discutent avec moi

Chaque matin je capte un rayon de soleil avec le miroir que tu m'as envoyé et passe tout ce temps à regarder mes anges.

J'ai beaucoup changé chérie, je ne suis plus le même Hachad de 1972. Je vois maintenant la vie sous son vrai visage et je commence à connaître les gens. Je n 'ai pas perdu ces années. J'ai appris le coran, un peu d'espagnol.

Que Dieu te protège !
Hachad

Le deuxième contact se déroula dans de bonnes conditions et je reçus un autre courrier de mon épouse et des médicaments pour le bâtiment. Les postes radio arrivèrent et nous n'avions plus aucun mal à nous ravitailler en piles sèches. Les nouvelles circulaient et étaient commentées dans leurs moindres détails. Les malades reprenaient des forces et les plus faibles recevaient de la nourriture en plus, prélevée sur la portion de leurs camarades. Il était clair que la situation avait changé. Et il était normal que les détenus commencent à se poser des questions et à vouloir comprendre ce qui se passait. Qui était à l'origine de ce changement inopiné ? Qui apportait ces médicaments ? D'où venait cette nourriture dont ils avaient oublié le nom et le goût depuis longtemps ? Comment se fait-il que le gardien laisse les portes des cellules béantes, le tuyau d'eau ouvert pendant plusieurs heures, permettant aux prisonniers de laver leurs cachots, leurs vêtements, dégager le trou de leurs toilettes et faire leurs ablutions ?… Il fallait répondre à toutes ces questions. Et vivant dans les conditions qui étaient les leurs, certains n'avaient plus rien à perdre et refusaient toute concession. Ils avaient compris qu'un contact avec le monde extérieur avait été établi mais ne savaient pas au profit de qui. Les malades imaginaires se multiplièrent et les exigences se transformèrent en menaces. La situation empira. Surveillance, délation, méfiance, suspicion… empoisonnèrent la vie dans le bâtiment. Devant cette conjoncture particulière où la menace se précisait de jour en jour, je réunis mes camarades et leur dis : « Ecoutez-moi, mes amis ! Le bon Dieu est clément, il a mis un homme généreux sur notre chemin. Il m'a en effet établi le contact avec ma famille et il m'a fait jurer de ne rien dire à personne. Il m'a promis de faire le maximum pour nous venir en aide. Nous avons désormais quelques médicaments et un peu plus de nourriture. Nous avons des postes-radio et des piles pour les alimenter. L'eau qui nous faisait défaut est désormais suffisante pour tous nos besoins. Et le plus important ce sont ces portes qui restent ouvertes pour nous permettre de nous voir et bavarder chaque jour. Nous devons donner la priorité à ceux qui sont gravement malades et surtout cesser de harceler le seul homme qui nous a tendu la main au péril de sa vie. Laissons cet homme travailler pour nous au lieu de chercher à casser ce lien qui nous

relie au monde extérieur ! Il n'est pas dans notre intérêt de susciter la zizanie maintenant que les choses commencent à s'améliorer pour nous ! … » Les prisonniers comprirent leur chance face à la gravité et à la précarité de leur situation. Ils donnèrent tous leur parole d'honneur pour agir de manière responsable. La paix, la confiance, la complicité et la détente se réinstallèrent dans le bâtiment qui connut une bonne ambiance pendant trois années consécutives. C'est ce jour-là que les hommes avaient donné le surnom de « Jeff » au gardien. Des livres coraniques et un livre de Hadith « La voie du Musulman » arrivèrent par le même canal. Grand bricoleur, Ghalloul joua avec les vis de réglage de son petit transistor et réussit à transformer son système si bien qu'il commença à capter toutes les stations du monde. Ainsi, nous avions pu suivre tous les événements survenus dans les quatre coins du monde. Nous étions au courant de la révolution iranienne et du renversement du Shah. Nous avions suivi l'évolution de la guerre Iran/Irak et appris l'existence du conflit du Sahara occidental. En comparaison avec les conditions des premières années de détention, nous avions l'impression de vivre désormais dans le Club Med. Nous avions suffisament d'eau, des médicaments, des vitamines et un plus de nourriture. Les plus malades se rétablirent plus ou moins vite et les plus démunis se remirent sur pieds. Les quelques moments que nous passions ensemble dans le couloir brisaient notre solitude et nous permettaient de parler entre nous et de faire des projets. La première fois que nous nous étions retrouvés dans le couloir, chacun avait fait peur aux autres. Nos silhouettes courbées, couvertes de haillons encrassés, nos cheveux qui tombaient à terre, nos ongles crochus, la crasse qui couvrait nos membres en couches successives, nos regards vides. Nous nous tenions à peine debout, marchions avec difficulté en nous appuyant contre les murs ou en rampant sur le sol. Une image sortie tout droit de la géhenne. Je me souviens de son ami L'Ghalou, la première fois que je le vis dans le couloir. L'image d'un revenant. Je lui donnai quelques portions de fromage « La vache qui rit ». Ayant perdu toute notion des éléments, il m'appela le soir même pour m'annoncer que les « suppositoires » que je lui avais donnés n'avaient servi à rien car ils avaient fondu. Il pensait que les morceaux de fromage étaient des suppositoires. Touché par cette naïveté, je lui expliquai que c'était de la nourriture et non des médicaments. Il éclata de rire.

29 octobre 1979

Ma chérie, C a fait presque onze mois que j'attends ce jour pour enfin t'écrire. Franchement chérie cette coupure commence à peser sur moi et tu me manques beaucoup ainsi que les enfants. Je crois que notre ami a senti un danger quelconque, c'est pour ça qu'il a mis longtemps avant de faire un saut chez toi. En tout cas chérie, je suis bien heureux d'avoir encore cette chance de te donner de mes nouvelles et surtout de connaître les tiennes et celles des enfants.

Nous menons le même train de vie, pas de moindre changement depuis notre arrivée. C'est vraiment incroyable chérie, notre état de santé a atteint un stade critique et ces gens ne veulent rien faire. Il ya eu même de la casse parmi nous et malgré ça rien de nouveau.

Depuis le jour où nous avons quitté la prison de Kénitra nous n'avons jamais vu ni le soleil ni le ciel, toujours enfermés dans le noir, 5 litres d'eau par jour, nourriture très insuffisante et à la merci des maladies et du froid.

Plusieurs camarades commencent à perdre leurs dents comme moi, d'autres souffrent du dos, d'autres de maladies bizarres, etc. Notre ami a fait plus que son possible pour porter secours aux camarades, et il est le seul à partager notre misère. Le malheur chérie c'est qu'il est très surveillé et ne peut rien faire en présence d'un gardien qui le suit partout où il passe. Tous les gardiens qui nous surveillent chérie sont des bêtes farouches et je dirai même de vrais assassins. Ils n'ont jamais été relevés depuis notre arrivée et appliquent bêtement les consignes comme des machines. Tout ce qu'ils font depuis ces 6 ans : le matin ils ouvrent la porte du bâtiment, distribuent l'eau, nous donnent un peu de café noir et un pain journalier et quittent le bâtiment sans parler à personne. A midi ils ouvrent la porte, distribuent un peu de nourriture (même pas suffisante pour un enfant de 3 ans), referment la porte et quittent le bâtiment en silence. Le soir ils distribuent un peu de pâte alimentaire et sortent. Une fois par semaine ou par quinzaine ils nous permettent de balayer la cellule et de temps en temps ils ajoutent un récipient d'eau pour déboucher les toilettes. Je te jure chérie que ce rite se répète depuis 6 ans. Tout le monde s'est habitué à ça et n'y fait plus attention. Si quelqu'un tombe malade, la réponse est connue d'avance : je ne peux rien pour toi ! Nous avons essayé tous les moyens pour sortir de cette monotonie (grève de la faim, bruits, etc) mais rien à faire. Des fois ils quittent le bâtiment et nous laissent quatre jours sans nourriture ni eau. Avec le temps nous avons compris qu'il n'y a rien à

faire ; alors nous nous sommes résignés. Nous avons organisé notre vie et nous laissons faire la volonté de Dieu.

Nous remercions Dieu d'avoir mis cet homme sur notre chemin, et crois-moi chérie il a sauvé plusieurs vies humaines. Je te demande de le remercier beaucoup de ma part et de lui dire que tous ceux qui sortiront vivants de ce bâtiment ne l'oublieront jamais.

Voilà chérie une idée générale de notre situation et malgré toutes ces misères nous espérons tous revoir le soleil un jour, revoir nos enfants et oublier.

Nous ignorons totalement celui qui a ordonné ce régime et ces ordres. Est-ce le parton lui-même ou quelqu'un d'autre qui nous veut du mal ?

Maintenant chérie oublions ce sujet triste et parlons de nous. Moi je me porte bien et j'ai un bon moral. Mon coeur me dicte toujours que je te reverrai un jour ainsi que ma belle Houda et mon beau Khalil. Maintenant je suis à jour de ce qui se passe dans le monde et je peux te dire ce qui se passe dans n'importe quel point du globe et ça au jour le jour. Ma chérie je comprends maintenant que notre situation dépend beaucoup de l'affaire du sud et vu la situation actuelle, ça risque de durer encore. En tout cas, la situation a atteint son point chaud. J'en veux beaucoup à l'Algérie parce que c'est elle qui nous a mis dans cette crise. Je souhaite qu'on lui casse les reins.

Je passe mon temps à faire un peu d'anglais, lire le Coran, écouter mon ami fidèle (poste radio). Tu sais chérie tu mérites pour ce bijou que tu m'as envoyé un voyage de deux mois en Amérique ou bien au Japon. Chaque jour je passe un bon moment avec toi et les enfants ; je te vois à la maison préoccupée avec Houda et Khalil, à la pharmacie, chez la famille ; toujours la même dynamique et un peu méchante. Cette méchanceté bonne te donne beaucoup de charme et c'est ce qui fait que je t'aime beaucoup chérie et je suis fier de toi. Je regrette une chose, c'est de ne pas avoir assez de temps pour te prouver cet amour. Nous venons juste de commencer et à vrai dire je m'en veux un peu parce que j'ai découvert que j'étais un peu mauvais avec toi. En tous cas chérie et quoiqu'il arrive sache que je t'aime de tout mon cœur et te remercie beaucoup de m'avoir donné les plus beaux enfants du monde. Si je sors vivant de ce trou je te prouverai cet amour et tu verras chérie que j'ai changé totalement.

Pour les médicaments essaie d'envoyer le maximum et surtout les boîtes qui contiennent beaucoup de médicaments pour pouvoir dépanner les camarades avec moi (27). Comme d'habitude les antibiotiques (Rova Tetra Terra, beaucoup de Tetracycline et Auréoà. Des médicaments pour le ventre et les autres. N'oublie pas le maximum de fortifiants à bon marché.

A propos des médicaments essaie de dire à notre ami que si quelqu'un des camarades qui sont avec moi dans le bâtiment est sérieusement malade, je demanderai le médicament nécessaire et qu'il me le passe, je m'arrangerai pour dépanner le camarade. Surtout qu'il ne commence pas à distribuer les médicaments aux camarades, parce que plusieurs font la comédie et gênent d'autres camarades sérieusement malades.

Tous les camarades qui sont avec moi dans la Bâtiment vont bien. Et Ouafi, Magouti, Zemmouri, Lamine Rachid est dans d'autre bâtiment. Chez nous une seule victime.

Chérie il ne me reste plus qu' te souhaiter beaucoup de courage et te demande de rester la même Aïda que je connais : bonne, souriante, courageuse, dynamique et bonne vivante. Je suis un homme chérie et j'affronte cette situation avec courage. Rends les enfants heureux et laissons faire le temps. Embrasse toute la famille de ma part et surtout mes deux anges gardiens. Je t'aime chérie tu sais.

Hachad

Plus important que les médicaments et les vivres, je donnais à ma femme des nouvelles de mes camarades qu'elle transmettait aux familles. El Ouafi, Magouti, Zemmouri, Lamine, Lahcen… Je lui parlais de l'état de santé de chacun et l'informais des décès. Aucune nouvelle des détenus de l'autre bâtiment. D'après une confidence de « Jeff », le nombre de morts était supérieur à celui des vivants.

Une autre découverte vint élargir le champ de notre liberté. Grâce à un morceau de miroir attaché à une branche de palmier, je pouvais voir ce qui se passait dans le couloir en orientant mon « périscope » par le trou du judas. Un moyen de surveillance efficace dont les autres cellules avaient, elles aussi, été dotées. Nous pouvions savoir exactement ce qui se déroulait dans le couloir. Nous assistions en direct à la danse des crapauds, à la chasse des souris et des rats par les serpents, au pèlerinage des scorpions et

au passage inopiné d'autres bestioles. Un spectacle qui amusait beaucoup les locataires du bâtiment. Avec les morceaux d'une boite de sardines, emboîtés les uns dans les autres, une antenne fut inventée. Les fils d'un vieux transistor cassé complétèrent l'ouvrage et le son des radios devint plus clair.

Ces moments de rencontre dans le couloir nous avaient permis de nouer des amitiés entre nous et de créér des liens solides entre les uns et les autres. Grâce à la charité du gardien « Jeff », les morts-vivants de Tazmamart n'étaient plus enfermés dans leur réclusion solitaire, mais avaient droit à un peu de soleil, prenaient désormais leurs repas de misère ensemble dans le couloir, bavardaient entre eux, commentaient les événements, faisaient des projets, pensaient à des stratégies, veillaient les plus atteints, réfléchissaient à leur situation. Un jour de l'année 1980, lors d'une discussion, Moncet me suggéra de joindre à mon courrier une lettre volante dans laquelle je parlerais uniquement de Tazmamart et de nos conditions de détention. L'idée était géniale. Je me mis aussitôt à l'ouvrage pour rédiger cette lettre. Moncet apporta ses idées, suggéra des modifications… La lettre fut prête et il suffisait de l'envoyer. Cette démarche comportait un risque énorme et les prisonniers étaient conscients de ce risque. Le secret découvert, le Makhzen hésiterait-il à les faire disparaître pour dire que Tazmamart n'existait que dans l'imagination des ennemis du pays ? C'était un risque potentiel. Après de longs débats, les Tazmamartis prirent ce risque. De toutes manières, ils étaient là jusqu'à la fin des temps. Cette lettre pouvait les sauver comme elle était capable de signer leur arrêt de mort Ils étaient déjà morts pour leurs familles et pour le monde extérieur ; ils savaient pertinemment que leur salut dépendait des pressions que feraient l'Europe et les Etats-Unis sur le régime chérifien (voir copie de la lettre).

Ma chérie. Tazmamart le 5 Août 1980

J'ai essayé de tracer dans cette lettre tous les événements qui se sont succédés depuis notre transfert de la prison centrale de Kenitra à la macabre prison de Tazmamart. La nuit mémorable du 7 Août 1973 changea nos destinées. Nous fûmes réveillés sans ménagement et sous prétexte, fortement ligotés, les yeux bandés et finalement jetés comme des sacs dans des camions militaires qui nous conduisirent à la Base Aérienne. Deux avions militaires nous transportèrent comme des ballots à Ksar Ezrouk où d'autres camions militaires nous convoyèrent de la même façon à Tazmamart, la terrible bastille. Arrivés dans la matinée, nous fûmes dépouillés et conduits dare dare à nos cachots bétonnés. Ce sont des cellules de 4 m² sans eau et sans lumière; elles sont nauséabondes: les toilettes mal conçues et sans chasse d'eau se bouchent dans un coin. Il n'y a pas de fenêtre. Un trou dans le plafond laisse filtrer une lumière blafarde; pauvre reflet, il y a un double plafond en tôles ondulées qui nous permet de deviner quand dans la même constante - la nuit du jour. Véritables fournaises en été, elles se transforment en chambres froides l'hiver (8 mois). L'ameublement se réduit à une broc, une assiette et un pot de formes en plastic. Deux couvertures rongées par les mites, étalées sur un "ponchi" de pierres constituent la literie du prisonnier que partageant les punaises et les cafards, maîtres incontestés de lieux. Les serpents prolifèrent, les scorpions viennent quelquefois chasser les rats dans le couloir au grand amusement des geôliers armés de bâtons, tristes gardiens de l'enfer qui se déplacent de ces spectres sinistres. Le croassement des corbeaux et le hululement des hiboux donnent une note d'abandon à la tenebreuse prison. Le silence n'est troublé "parfois" hormis d'affreux cris de souffrance et de désespoir que poussent les hommes formant le convoi destiné à la promenade des prisonniers en bergerie. Les nouveaux et les chèvres associés →

viennent nous réveiller en sursaut au milieu de la nuit en hantant de leurs cornes la porte d'entrée. Nous reconnaissons le réveil du jour au bruissement familier d'une âme de pauvre soupe partagée crachant que nous rappelle qu'il y a un monde extérieur plus gai. Notre seul ami semble être un vieux crapaud qui vient régulièrement se nourrir des grotesques et de petites têtes de hommes. cendrés

Le changement des saisons nous étonna puis nous contenta. Le gardien infecte et sadique ouvrait la cellule l'après midi à une heure de nous placer la nourriture (2 fois par jour) ou si grand mot pour peu de chose. La nourriture se composait invariablement d'un verre de café noir, fade et chaud et d'un demi pain souvent rassis nous parvenu (ration journalière) pour le petit déjeuner. La quête de déjeuner, ils distribuent au petit bonheur la chance et en vitesse (l'odeur la courte) de l'eau de vaisselle qu'ils appellent potage dans laquelle nagent quelques légumineuses. Midi cérémonial du bol, un ball de pâtes alimentaires mélangées au reste du repas de matin. Quand ils nous donnent un morceau de viande, quelques grammes sont rares en os, en fois par quinzaine, c'est une véritable ambroisie. La distribution de deux bananes et d'un œuf dur un après midi de privation, fut pour nous un grand événement et me la rappelle avec émotion pendant plusieurs semaines. L'eau est insuffisante et nauséabonde, un broc de 5 l par jour.

La vie du prisonnier est devenue une lutte incessante. Lutte contre le froid: l'hiver est glacial, il neige à Tazmamart. Le prisonnier réveillé au milieu de la nuit grelottant et tiraille de faim se livre à une danse folle. Le gémissement de folie donne à cette veillée un caractère dépressif. Un morceau de fil de fer rouillé trouvé par hasard dans la cellule est promptement transformé en aiguille de fortune, instrument précieux en prison vu l'état des couvertures. Car ici la chaleur est torride on étouffe quasiment dans les cachots et le prisonnier est forcé de coller son nez au pied de la porte pour puiser un peu d'air et quand est venue la patrouille au feu il faut chercher un feu de repos sur un lit de pierre. Il est assailli de toutes parts et sans répit par toutes sortes de parasites (punaises, puces, moustiques, cafards, araignées etc...) Les excréments recouvrent vite en quelques

sous la couverture, le spectre de cet animal hideux nous interdit de faire aucun mouvement intempestif : plusieurs prisonniers ont été punis. L'ennui pèse lourdement sur le moral et le physique des prisonniers. Pour priser cette routine mortelle il est obligé de marcher à tâtons, mais l'espace est réduit. Toute conversation est presque impossible, la discipline des cachots l'interdit et le brouhaha des autres voix tiennent le bâtiment en véritable foire. Le seul refuge qui leur reste est la prière et la prostration. Le corbeau fut d'un grand soutient tout au long de notre séjour (plusieurs d'entre nous l'ont appris par cœur et le récitent oralement. Le prisonnier hâlé en haillons, les pieds nus, les cheveux et sa barbe qui n'ont pas vu le coiffeur depuis plusieurs années lui donne l'aspect non rassurant d'un clochard enthousiaste. Le plein de l'automne transforme la plupart des cellules en mare cage.

Le jour succédait les jours, les responsables n'ont pas l'air de nous donner nos droits. On réclama, la réponse fut prompte et catégorique. Elle sortit de la bouche d'un geolier plus pieux que les autres qui nous souffle : "Ne pensez donc pas à être sortir, vous avez seul objectif ici c'est de vous faire". On tenta la première grève de faim de 8 jours, sans différence des responsables fut totale et à vrai dire cela étonna les geoliers qui ne s'étonnèrent plus qu'une seul fois par jour. Le matin à gamelle d'eau pour déjà trop lourde. En réalité le seul résultat obtenu fut la diminution de la nourriture déjà insuffisante, les geoliers devinrent beaucoup plus sévères et battaient les méchants. Notre séjour devint de plus en plus pénible la chaleur plus lourde et devant le manque totale d'hygiène apparurent les premiers malades. Tomba un camarade malade "ce qui n'ment pas à cela lui chante". On protesta ce de Majesté le roi que Dieu glorifie n'agréera jamais de telles monstruosités". Une punition de 15 jours sans visite nous fut infligée, un châtiment qui va se répéter plusieurs fois. Juillet 1974 5 camarades terminent leur peine et comme ils ne furent pas libérés comme prévu l'un deux réclama. Combien de temps lui demanda un geolier "3 années", il ne faut pas dire 3 années mais il faut dire pour toujours. Les maladies se succédèrent et le matériel sanitaire manquait.

Le geôlier devenait de plus en plus cruel, la punition pour le moindre geste mal interprété était sévère. Les peines variait selon la gravité entre 5 et 10 jours de cachot sans gare à la récidive. Le cachot était devenu un véritable mouroir. Le geôlier ne pouvant plus supporter l'odeur vint en fin le laver. Un vrai nettoyage qui lui fut pour nous lieu de date.

Un camarade qui avait une excellente santé nous informa qu'il saignait abondamment du nez, plutôt il nous fit savoir que ses jambes commençait à ne plus le supporter. Vivre à la même il ne pouvait plus prendre sa nourriture à la porte et faisait ses écoeurements dans ses haillons. Le geôlier ne contentant d'ouvrir et de fermer la porte pour lui apportait que il mangeait que nous. Le camarade était courageux et nous donnait chaque jour un aperçu de son état, son moral était bon. La paralysie partielle commençait et devint totale plutôt, le délire du camarade nous fit partager avec lui des nuits cauchemardesques. Comme il ne parlait plus, ils urinaient par dessus dans ses couvertures il y pataugeait. Quelques minutes plutôt il le retrouvait et le possédait tel quel par le sol glacé de la geôle et nous lui avons fait une piqûre directe de notre hypocrite. Le lendemain le camarade rendait son dernier soupir. Les vers et mouches à cause de l'odeur jetèrent le corps dans ses haillons. Et l'enterrement sans rite religieux dans le coin. Un de plutôt, c'était le 27 oct. 1977. Un transfert auprès de quelques camarades à l'autre bâtiment nous a fait qu'à cette date il avait déjà 6 morts. Il nous appris par ailleurs qu'il y avait une fosse énorme au milieu de la cour. C'était certainement la fosse commune destinée à recevoir les corps des défunts. Cet environnement était hautement dangereux pour notre façon d'agir. A l'occasion de toute fête on demandait d'écrire à Sa Majesté qui bien protégé, la réponse fut négative. Les choses s'accélérait notre détention de plus en plus fragile et la nourriture de plus en plus mauvaise. Le 2 janvier 1980 un 2ème camarade succombait à une hémorragie rectale. Mêmes rituel que pour le 1er. Le 3ème et en train d'agoniser, 3 autres sont gravement atteints et sont à moitié paralysés, le reste ont au moins 3 maladies (appareil digestif, saignements, troubles de la vision, psychopathie, scorbut ect...) Telle est notre situation et chacun de nous guette la mort nous hante jour et nuit et la seule espérance nous vient de la bâtiment et quelquefois l'écrou de la situation fait revoltes et un de nous il est immédiatement remis à l'ordre à coup de poings et à coup de bâton ceux qui restent finissent la folie. Le directeur et ses sbires guettent.

Cette lettre est un témoignage exacte. Je vous prie bien de faire toucher ce cri d'horreur de notre situation et de demander de voir s'il n'y a pas moyen de faire de l'intervention collective (demande de grâce ect...). Attendons

Durant la même année, je rendis visite à mon ami Marzouki dans sa cellule pour lui parler du manque de mes enfants, ma fille Houda que j'avais laissée dans sa première année. Il avait allumé une bougie et je lui avais montré les photos de mes enfants. Emu, Marzouki avait longtemps regardé le visage de Houda et ses yeux s'étaient voilés de larmes. Quelques jours plus tard, Marzouki me remit un mouchoir brodé pour l'anniversaire de ma fille. Un poème brodé de la main d'un emmuré pour souhaiter bon anniversaire à la fille d'un autre emmuré. Je gardais précieusement ce cadeau sur moi, pleurais à chaque fois que je lisais les vers brodés par la main de mon camarade sur le morceau de tissu. Ce geste était un geste d'amitié et de solidarité. Un geste qui symbolisait les liens de fraternité qui s'étaient instaurés depuis que le gardien Mohammed avait pris le risque de nous venir en aide. Dans une lettre datée du 13 septembre 1980, je dis à mon épouse que j'ai remis à notre ami « Jeff » un mouchoir brodé, c'est un poème pour Houda, cadeau de son anniversaire. Je lui demandais de l'encadrer et de l'accrocher au mur de sa chambre.

Tazmamart le 13 septembre 1980

Ma chérie,

Merci à Dieu notre ami vient de me passer du papier pour t'écrire un mot. Ta dernière lettre m'a fait grand plaisir et m'a donné beaucoup de courage.

Parlons un peu de ce régime, à vrai dire chérie nous sommes soumis actuellement à un régime impossible, nourriture mauvaise et insuffisante, manque de soleil et d'hygiène. Plusieurs camarades ont rendu le dernier soupir, on les enterre le plus simplement dans la cour ni vu ni connu. D'autres camarades sont gravement atteints. Alors je te demande chérie s'il y a possibilité de faire des interventions collectives, (demande de grâce intervention auprés du Général Dlimi par l'intermédiaire de son père ou d'autres lettres ouvertes au premier ministre, président du parlement, de la cour suprême etc… Si tu veux connaître l'adresse des autres familles, tu contacteras l'avocat L'mehdi Bel Lekbir dont le frère est avec nous. Il pratique à Meknes. Tu discuteras avec lui cette idée et en tant qu'homme de loi il doit connaître beaucoup de choses. Je pense chérie qu'une intervention collective aura beaucoup de poids. Nous sommes arrivés à un

point critique et le directeur et ses sbires sont décidés à tout jamais à nous enterrer un par un. Il y a un seul type qui fait plus que son possible pour nous venir en aide. S'il nous quitte chérie, je ne pourrai pas tenir plus d'une année.

Ci joint une lettre que je te demande de lire attentivement, la tête reposée et de la garder précieusement dans ton coffre fort. Je la lirai à mes enfants si je sors de ce maudit trou. Cette lettre va te donner une idée sur le critique de notre situation. On peut tenir le coup si nous vivons dans des conditions normales, mais enfermés 24 / 24 et affamés c'est impossible. Les trois quarts de nos malheurs viennent du Directeur qui est un vrai vampire. (première lettre volante jointe à cette lettre)

J'ai remis à notre ami un mouchoir brodé. C'est un poème pour Houda, cadeau pour son anniversaire. Tu lui feras un cadre et tu l'accrocheras dans sa chambre.

Courage chérie et que Dieu te protège. Hachad

Malheureusement, ce mouchoir n'arriva jamais à destination.

TAZMAMART LE MOUROIR

« *Quant aux camarades qui restent, il y a ceux qui sont allongés continuellement et ceux qui se déplacent à quatre pattes* »
Un ancien détenu

La vie continuait son cours avec ses peines et ses frustrations, ses cauchemars de mort lente. Le corps avait perdu ses habitudes depuis longtemps, se transformant en robot de honte et de crasse. L'esprit ne fonctionnait plus qu'au ralenti, voyageant entre les rêves roses d'une vie qui était plus du côté de la mort que du côté de la vie. Il fallait survivre et souffrir. Jusqu'au point où la souffrance elle-même devenait géhenne. Pourquoi bon Dieu toute cette haine ? Pourquoi tant de mépris pour l'être humain ? Tant de cruauté ? Il ne fallait pas se poser tant de questions. Fallait-il pour autant accepter ce destin aveugle et continuer à subir l'obstination des hommes de l'ombre ? Ce Makhzen qui voulait tout dire et son contraire, qui pouvait donner et tout à la fois sanctionner de la manière la plus horrible. Punir jusqu'au dégoût, jusqu'à l'anéantissement, n'hésitant pas à franchir le seuil de l'humainement supportable. Nous avions fini par abandonner le monde des artifices à l'oubli et nous nous étions enfermés dans un monde propre à nous, un monde qui ne faisait plus partie du monde des tout à fait vivants, ni celui des tout à fait morts. Notre univers était celui des morts vivants, celui des damnés du roi. Nous étions les emmurés de Tazmamart.

Dans le bâtiment « A » la mort allait frapper pour la deuxième fois. Une mort injuste qui allait nous rappeler à l'ordre, nous les enterrés vivants. Nous rappeler cette réalité atroce qui était la nôtre. Au fur et à mesure que le temps passait, nous comprenions de manière claire que nous étions destinés à une mort lente, impitoyable. Il n'y avait pas de place pour l'espoir dans cet enfer terrestre. Pourtant, c'était ce même espoir impossible qui allait sauver quelques uns d'une mort certaine, programmée par des hommes plus incertains encore que la haine. Condamnés à des peines variables, purgées depuis longtemps pour la plupart, les morts-vivants du bagne de la honte allaient être confrontés à cette réalité, rappelée plusieurs

fois par des gardiens : « Vous êtes ici pour toujours ». En effet, nous étions là pour subir, dans notre tête et dans notre chair, la plus atroce des vengeances.

1980, Larbi Aziane nous interpella pour nous dire de sa voix douce :

- Mes amis ! Je suis en train de perdre le peu de sang qui me reste par derrière. Aidez-moi si vous pouvez !

C'était un cri de détresse. Un lourd silence avait suivi ces paroles. Que pouvaient faire des hommes démunis devant un tel cri, une telle hémorragie ? Les uns avaient pleuré, les autres s'étaient mis à réciter des versets coraniques, d'autres encore s'étaient recroquevillés dans un coin de leur cellule, frappés de plein fouet par ce grand malheur qui s'annonçait. Personne n'était resté indifférent. Et cette solidarité muette ou exprimée faisait de ces hommes dénués une force qui défiait la fatalité des hommes du pouvoir, qui défiait le destin et qui défiait la mort elle-même. Or, comment faire face à la maladie dans le dénuement le plus extrême ? Comment aider un mourant quand il n'y avait que la mort pour le délivrer du calvaire qu'il vivait, dans la dignité des hommes qui ne baissaient pas la tête et restaient debout ? Les plus avertis avaient compris la gravité de la situation. Une hémorragie à Tazmamart était fatale. Puis l'image de la mort de Sejji planait encore dans le bâtiment. Une nuit sans fin, interminable, douloureuse, allait nous accompagner jusqu'à l'aube. Seul le recueillement allégeait un peu notre souffrance et celle de notre camarade. Le lendemain matin, le gardien Mohammed m'autorisa à rendre visite au malade. Je restai toute l'après-midi avec lui et fus surpris par la mare de sang dans laquelle pataugeait le détenu. Le cœur serré, je lui offris le peu de médicaments dont je disposais, un peu de nourriture, des lambeaux de chiffons pour réchauffer ses membres squelettiques… Le plus important était cette présence amicale, cet échange, ce soutien moral. « Jeff » se chargea de lui apporter des antibiotiques, de la viande et des fruits. La maladie était malheureusement plus forte que la volonté des hommes et avait continué à progresser sans se soucier de notre peine, ni de notre détresse. Comme l'état de santé du malade empirait, Ben Issa Rachdi se porta volontaire pour le veiller toutes les nuits. Il dormait dans sa cellule, l'aidait à se relever, lui donnait à manger… Le sang coulait le long de ses jambes sans discontinuer. Le peu de force qui lui restait diminuait progressivement jusqu'au jour où il commença à perdre l'usage de ses membres. Tous avaient compris que l'heure fatidique approchait. Tous les camarades s'étaient mobilisés,

donnant chacun ce qu'il possédait de nourriture, de médicaments et de chiffons. Ceux qui étaient sensibles pleuraient en cachette pour ne pas désespérer le malade. Tous le consolaient, lui donnant l'assurance que tel médicament serait efficace pour arrêter l'hémorragie, qu'un morceau de viande lui donnerait plus de force… Tous voulaient lui venir en aide et tous donnaient ce qu'ils avaient. Ben Issa faisait chaque matin un compte rendu sur l'évolution de sa santé. Les nouvelles n'étaient pas réjouissantes. Le sang quittait progressivement ce corps déformé, affamé, torturé. Et de partielle, la paralysie devint totale.

Deux jours auparavant, comme à l'accoutumée, le cri strident du hibou avait glacé le sang dans nos veines. Nous savions que ce cri annonçait un malheur. Chaque fois que la mort s'apprêtait à frapper à Tazmamart, elle était précédée par ce cri de mauvais augure, et qui continuait plusieurs jours après l'enterrement du cadavre.

Le désarroi était à son comble et se transforma en accablement lorsque Ben Issa nous annonça la mauvaise nouvelle. Larbi Aziane avait rendu l'âme dans la nuit, sans pleurer ni gémir. Ben Issa Rachdi avait veillé le cadavre jusqu'au matin. La nouvelle nous avait tous terrassés. C'est ainsi que Aziane avait terminé son parcours à Tazmamart. Sa mort, comme celle des autres, restera à jamais inscrite à l'encre indélébile de la honte sur les pages noires de l'histoire de ce régime.

Larbi est mort dans la dignité en gardant le sourire. Mais sa mort avait pénétré le corps de chacun des détenus et s'était incrustée dans les murs de chaque cellule. Les larmes furent intarissables et une lecture rythmée du Coran s'échappa de toutes les gorges, emplissant les lieux et accompagnant le mort à sa dernière demeure. Deux camarades débarrassèrent le cadavre délabré de ses haillons, lavèrent ses débris avant de l'enrouler dans un drap ramené par le gardien Mohamed. Ensemble, nous effectuâmes la prière de l'absent avant de remettre le défunt aux gardiens pour qu'il soit jeté dans une fosse au pied du mur de la cour et recouvert de chaux vive. Le gardien Mohammed Cherbadoui pleurait, lui aussi, pendant que les autres gardiens ricanaient comme des demeurés. Le lieutenant Touil voyait la scène depuis le judas de sa cellule située en face de la porte principale. Notre chagrin n'avait pas de limite. La mort de Larbi Aziane nous rappelait nous propre destin : être à Tazmamart pour souffrir et pour y mourir.

A Tazmamart, la mort ne ressemble pas à la mort connue par le commun des mortels. Une mort sans visage qui plante ses griffes dans l'isolement des hommes. Les murs humides prennent une épaisseur inimaginable. Puis le froid qui habite le corps à jamais. Le plus atroce dans cette mort est de se retrouver face au mur et à soi-même, seul, dans les ténèbres d'une vie qui s'effrite entre haine et lassitude. La mort à Tazmamart avait tous les visages de la haine et de l'incommensurable solitude. Comme des charognards, nous nous partagions les haillons des morts.

La mort s'était installée dans le bâtiment avec tout son désespoir et toute son épaisseur. Les hommes ne pensaient plus qu'à ce destin implacable qui ne laissait aucune place à l'expectative. Mourir sans jamais revoir le soleil. Sans jamais revoir la lumière du jour. Mourir dans le secret de ceux qui n'avaient commis d'autre crime que celui d'être là où il ne fallait pas, au moment où il ne fallait pas. Mourir sans qu'une main fraternelle ne vous donne une dernière gorgée d'eau ni ne se pose amicalement sur votre front. Le plus désespérant était d'agoniser seul, face à sa propre mort, sans personne pour vous tenir la main une dernière fois et vous aider à traverser l'espace de ténèbres qui vous enveloppe petit à petit avant de vous engloutir tout à fait. Nous n'avions pas peur de mourir. Nous ne comprenions pas pourquoi on nous faisait mourir de la manière la plus abjecte qui soit. Et que penser quand un Musulman prive un autre Musulman d'une sépulture digne du *Mou'min*, du fidèle, celui qui a la foi ? Tous les rites de la mort n'avaient pas droit de cité dans ce lieu où seule la haine prévalait contre tout autre sentiment. La haine de l'autre. La vengeance aveugle. Le mépris des lois et des droits. Face aux hommes, le silence des murs épais et du ciment glacial. L'absence aussi et le vide. Le vide de tout. Enfermés comme des rats de laboratoire, nous devions servir à assouvir une vengeance aveugle, indigne, une vengeance d'un autre âge. Vivre avec la mort. Une mort décidée, voulue, programmée par des hommes d'ombre, aussi fous que sadiques.

Le départ de Larbi Aziane plongea le bâtiment dans un deuil infini. Seuls quelques perturbateurs continuaient leur funeste entreprise dans le mépris des autres. La pression et le chantage se faisaient plus pressants à l'encontre de celui qui les aidait du mieux qu'il pouvait. Nous risquions, à tout

moment, de perdre son indulgence et son appui. Ils ne voulaient pas comprendre que l'homme jouait sa vie en essayant de nous aider. Multiplier les contacts et les formes d'aide qu'il apportait aux détenus risquait, à tout instant, de le faire démasquer par l'administration. Si cela arrivait, il y avait fort à craindre pour sa vie, celle des siens et de toutes les familles des prisonniers. Ils ne comprenaient pas que l'aide qu'il dispensait était destinée à tous. Ils ne voulaient pas comprendre cette vérité toute simple. Dans le plus profond du désespoir, un autre drame s'abattit sur le bâtiment. Dick Jilali, l'un des putschistes de Skhirat, tomba lui aussi malade. Hémorragie interne, exactement comme Larbi Aziane. La seule différence c'est que Dick crachait le sang par la bouche sous forme de plaques coagulées. C'était la panique générale dans le bâtiment car les hommes savaient que ce genre de maladie était fatal dans un lieu où les soins et la prévention n'existaient pas. Comme pour Larbi, nous prîmes notre responsabilité au sérieux, nous relayant comme un seul homme pour soulager notre camarade et être attentif à sa douleur. A tour de rôle, nous l'assistâmes du mieux que nous pouvions. Encore une fois, les morceaux de couvertures devaient servir à réchauffer son corps démuni et la moitié de la ration de « viande » des autres à lui redonner plus de force. Etendu sur le sol de sa cellule, Dick parlait à ses camarades de ses enfants, de sa douleur, de ses problèmes, crachait de temps en temps un morceau de sang coagulé, parlait encore, s'arrêtait, épuisé par l'effort, puis reprenait son discours sans jamais geindre ni se plaindre. Il souriait sans arrêt, conscient sans doute qu'il n'avait pas le droit d'affoler ses camarades. La mort approchait dans l'humidité des murs et la haine de ceux qui avaient décrété que les putschistes ne devaient pas sortir vivants de Tazmamart. Dans une cellule infestée de cafards et de punaises, Dick trouvait le moyen de nous raconter des anecdotes. Des éclats de rire s'échappaient des murs de la honte par intermittence. Son état de santé se détériorait d'heure en heure. Et dehors, le silence et la nuit.

Un matin, le sadique Moulay Ali, gardien sans pitié, ouvrit la porte de la cellule de Dick, le contempla un moment avant de lui faire signe de la main et lui dire, par deux fois : « bye ! bye ! » Certains lui reprochèrent sa conduite. Moulay Ali éclata de rire et continua à ouvrir les cadenas des cellules. Le peu de médicaments, de fortifiants, de nourriture… n'avait pas réussi à sauver le pauvre homme. L'attention des camarades aurait pu aider à surmonter cette épreuve dans des circonstances normales. Mais à

Tazmamart, les circonstances étaient tout, sauf normales. Des soins adéquats auraient pu venir à bout de cette hémorragie. Mais des hommes avaient décidé que les emmurés de Tazmamart finiraient leur vie entre les murs de ce bagne. Ils devaient même être surpris de la résistance de ces hommes qui tardaient à partir. C'était sans doute leur objectif. Nous faire souffrir le plus longtemps possible, afin d'assouvir une vengeance maladive. Que dire aux hommes ? Que dire à l'histoire ? Que dire surtout à Dieu pour justifier tant de haine, tant de barbarie ? Quel intérêt avait la souffrance de ces hommes pour ceux qui avaient décidé cette barbarie sans nom ? Etre des exemples ? Personne n'était au courant de leur calvaire. Cela servait surtout à donner une leçon aux officiers qui étaient dans l'entourage immédiat du Roi. Voilà ce qui arrive à tous ceux qui trahissent la monarchie ! Celle-ci éduquait la pusillanimité des uns avec le supplice des autres. De la part des sbires du pouvoir, le choix était vite fait. D'ailleurs, rien d'autre n'intéressait plus les hommes forts du régime que l'enrichissement illicite et les affaires louches qui faisaient d'eux les hommes riches du nouveau Maroc. Un Maroc où l'argent devait remplacer, à leurs yeux, toute la dignité qu'ils bradaient aussi bien en privé qu'en public. Le Maroc avaient fini par enterrer les hommes fiers qu'il comptait et l'argent sale avait remplacé toutes les valeurs. N'existaient plus que des hommes petits, prêts à ramper dans la gadoue pour sauvegarder leurs privilèges. Le pouvoir pouvait dormir sur ses deux oreilles. Les hommes du pays, il les avait soit enterrés, forcés à l'exil, emprisonnés ou récupérés par n'importe quel moyen.

Comme les camarades, le gardien Mohammed essaya, par tous les moyens, de venir en aide à Dick dont l'état de santé se détériora rapidement. Paralysie des membres inférieurs, puis paralysie totale et ensuite la mort. Dick rendit l'âme au mois de septembre 1980. De chaque cellule encore occupée, monta une procession funèbre pour accompagner le mort jusqu'à sa dernière demeure. Cette disparition porta un coup terrible à notre moral. Les nerfs commençaient à lâcher et les disputes éclataient de manière violente et répétée dans le bâtiment. Les perturbateurs multiplièrent leur sale besogne, faisant plus de pression sur le seul homme qui leur tendait une main charitable. Les revendications se multipliaient et devenaient impossibles à satisfaire. Les insultes et les grossièretés fusaient de toutes parts. Braqués dans la même direction, les périscopes servaient à

surveiller certaines cellules et à épier chaque fait et geste. Le harcèlement se poursuivit sans relâche et chacun s'estimait lésé dans des droits imaginaires. Tous exigeaient de « Jeff » qu'il établisse le contact avec leurs familles. Devenus aigris et de plus en plus exigeants, ils ne réalisaient pas que cette mission, aussi périlleuse que néfaste, était impossible à réaliser par un seul homme. Les familles étaient dispersées à travers le pays et Mohammed n'avait ni les moyens matériels ni le temps pour satisfaire tout le monde. Ils savaient également que cette entreprise inconsciente était dangereuse aussi bien pour lui que pour nous et nos familles. Mais vivant dans ces conditions d'extrême dénuement, ils s'acharnaient à s'accrocher à n'importe quel espoir. La sévérité du régime pénitencier, le manque de soleil et de lumière, l'absence de tout espoir… faisaient perdre à ces hommes tout rapport avec la réalité ou avec la raison. Comment demander à ces morts-vivants de raisonner dans des circonstances extrêmes ? Comment pouvaient-ils faire la part des choses quand la mort gagnait les lieux et que les esprits étaient habités par les ténèbres ? Savaient-ils que les prisons étaient encombrées par les détenus d'opinion ? Pouvaient-ils imaginer que dans la réalité quotidienne des Marocains, Tazmamart n'existait pas ? Prononcer le mot « Tazmamart » était passible d'emprisonnement. Les foudres du régime n'épargnaient personne. Les morts-vivants du bagne maudit ne pouvaient pas savoir ce qui se passait à l'extérieur. La répression était telle que les sujets de la monarchie préféraient enfouir leur tête dans le sable pour ne rien voir, ne rien entendre et surtout ne pas parler. C'était dangereux et le système était impitoyable.

Les moments d'apaisement devenaient moins nombreux que les moments de disputes et d'insultes. La camaraderie avait fait place à la suspicion et à l'inimitié. Malgré cela, nous ne dépassions jamais le stade de non retour. Le dialogue continuait et la discipline imposée au début régnait. Puis, à force de dialogue, nous étions arrivés à un consensus.

Dans un premier temps, Madame Hachad et Madame El Ouafi entreraient en contact avec toutes les familles de Kénitra et des environs pour les mettre au courant et leur donner des nouvelles des prisonniers.

Dans un deuxième temps, le courrier centralisé devait être distribué par les deux femmes aux familles des détenus. Toutes les lettres étaient réunies et remises par Mohammed à Madame Hachad.

Dans un troisième temps, les familles de Rabat et de Casablanca devaient êre mises au courant à leur tour.

Ces trois opérations exigeaient les efforts d'un groupe uni et conscient des difficultés d'une telle entreprise. Ainsi, Madame Hachad s'occupait de la zone de Kénitra, Madame El Ouafi de la zone de Casablanca et Madame Raïss de la zone de Rabat.

Le courrier reprenait le sens inverse et arrivait à Tazmamart par le même canal. Madame Hachad recueillait lettres et argent puis remettait l'ensemble de sa moisson à Mohammed avec, comme d'habitude, un paquet de médicaments destiné à tous les détenus

Les transactions avaient abouti à l'adhésion du groupe. Il restait à convaincre le gardien de la nécessité de cette opération. Allait-il accepter ou non ? Le 16 décembre 1981, j'exposai le projet au gardien Mohammed et le suppliai d'accepter de nous aider. Le gardien parut sceptique au début mais finit par se laisser convaincre. L'état de santé des détenus avait atteint ses limites. « Jeff » accepta en exigeant toute la discrétion nécessaire de la part des prisonniers et insista pour qu'ils réclament la même circonspection de la part des leurs. L'affaire était conclue. Cette lettre datée du même jour explique ce compromis et l'espoir qu'elle comporte pour les prisonniers et leurs familles.

Tazmamart, le 15/11/81

Ma chérie,

Tu ne peux pas savoir, chérie, combien cet évènement de rentrer en contact avec toi est important pour moi. C'est comme une batterie, ça me donne la charge pour presque une année. Je remercie le bon Dieu d'avoir mis cet homme sur ma voie et je te remercie toi aussi de toute l'aide que tu m'apportes.

Je t'ai préparé une liste de tous les médicaments dont j'ai besoin. Tout ce que je te demande, chérie, et j'insiste sur ce point, c'est de me faire la liste détaillée de tout ce que tu m'envoies en me précisant comment se présente le Calcium Sandoz. Si tu ne fais pas ça pour moi c'est comme si tu verses de l'eau dans le sable.

Mais je voudrais que tu saches une chose, chérie, ce que tu fais est grandiose chez Dieu. C'est grâce à toi et à notre ami qu'une dizaine de camarades vivent encore, c'est grâce à ton argent et à tes médicaments. Pour que tu comprennes bien ce point, je vais essayer de t'expliquer ce qui s'est passé. A notre arrivée ici, on nous a partagés en deux groupes de 29 prisonniers. Chaque groupe dans un bâtiment de 29 cellules. Eh bien, chérie, l'autre bâtiment a perdu 17 prisonniers morts à la suite de diarrhées fortes, de mal de tête, … Par contre, notre bâtiment n'a perdu que deux types morts à la suite d'hémorragies internes. C'était impossible de les sauver. Voilà la vérité, chérie, ton aide sera gravée à jamais dans l'histoire de Tazmamart et plusieurs gens prient pour toi en silence et isolés dans la nuit noire de cette terrible bastille. Tu vas sauver ton mari aussi, sans toi, je ne pense pas que j'aurais résisté jusqu'à maintenant. Tout ce que je peux te dire, merci de tout et que Dieu te bénisse et te protège.

Je te demande autre chose, chérie, c'est de me préparer à chaque contact, une petite chose pour les camarades, par exemple, 33 Vitascorbol ou 33 Para c 1000 ; tu sais ça va faire plaisir à 33 malheureux qui vivent dans les ténèbres privés de tous leurs droits. Je te dis 33 parce qu'ils ont amené 8 camarades de l'autre bâtiment avec nous et ont laissé 4 dans l'autre bâtiment. Je ne sais pas pourquoi.

Sidi Ahmed Elouafi est venu plusieurs fois me rendre visite dans ma cellule, il m'a supplié de te demander de rentrer en contact avec sa femme pour lui envoyer la somme de 400 dh et 2 Alvytil, 2 Para c 1000, 2 Calcium Sandoz et une boîte d'Auréomycine en dragées. Je te demande, chérie, de lui rendre ce service car il est bien fatigué. Essaie de contacter sa femme par téléphone sinon tu feras le nécessaire pour lui. Ci-joint un petit mot de sa part pour sa femme.

En ce qui concerne Touil, tu feras ce que je t'ai demandé la dernière fois, c'est à dire joindre sa lettre et son argent à la mienne et mettre le tout dans une enveloppe fermée. Ci joint un petit mot de Touil pour rassurer sa femme.

Magouti va toujours bien, tu me diras si tu vois toujours sa famille. Si oui, essaie si possible de joindre un petit mot de sa femme ou de son père avec 200 dh. Il n'oubliera jamais ce geste de ta part et te sera reconnaissant à jamais.

Je crois que je t'ai assez embêtée avec mes problèmes, revenons à nous maintenant. Tu vois, chérie, j'ai écrit 2 petits mots aux enfants mais tu ne peux pas savoir combien j'étais ému, car je ne savais quel langage leur parler et j'avais les larmes aux yeux. Tu les aideras à m'écrire, chacun, un petit mot et les laisser me raconter tout ce qui leur passe par la tête. Tu leur diras aussi que s'ils veulent que papa rentre bientôt à la maison, qu'ils ne parlent à personne de ces lettres.

Quant à notre situation, chérie, même train de vie, pas le moindre changement. Tout le monde est devenu très fatigué physiquement et le facteur temps est vital pour nous maintenant. Ce que tu m'as demandé la dernière fois est très important. Nous y avons pensé bien avant. Nous sommes entrain d'étudier le problème entre nous. Il y a des gens qui sont pour et d'autres qui sont contre parce qu'ils pensent que la situation actuelle n'est pas favorable pour ça, surtout en ce moment. En tout cas, ça ne presse pas maintenant (affaire de la lettre collective).

Ma vie s'écoule monotone et pleine d'espoir de te voir un jour et voir les enfants. Tu sais, chérie, je fais tout mon possible pour résister le plus longtemps possible. Je surveille étroitement mon moral et je ne laisse jamais le temps peser sur moi. Je vais en quelques lignes te donner un aperçu sur mon activité journalière. Je me réveille toujours à 4 heures du matin, si le temps le permet, je passe une heure à prier, s'il fait très froid, je prie sous les couvertures. Ensuite, je m'assois à la mexicaine, je m'enroule sous les couvertures et je commence à écouter mon fidèle ami, le poste radio, je passe en revue 4 ou 5 stations en écoutant de bons disques. Ce qui fait qu'après 2 heures d'écoute, j'ai une idée de tout ce qui se passe dans le monde. A 6 heures, je lis un peu de coran à haute voix pour donner le feu vert aux camarades pour commencer à parler. Je me lève et je commence à marcher en chantant et en lisant le coran. Pendant ce temps, plusieurs camarades m'appellent pour me dire bonjour et échanger avec moi un petit mot. A 7h 45, c'est l'arrivée des gardiens de l'enfer, en vitesse, ils servent de l'eau, un peu de café et un pain rond et quittent le bâtiment. Nous gardons le silence absolu durant leur présence pour leur exprimer notre mépris. Si notre ami est de service, il y a une petite détente, il laisse les portes des cellules ouvertes quelques minutes et on a le temps de se voir et échanger des petites bricoles.

Après le café et jusqu'à 11 h 30, c'est pendant cette période que le bâtiment vit. Nous jouons aux échecs, nous écoutons les nouvelles codées d'un camarade responsable de ça, nous écoutons la leçon sur les principes de l'islam que nous donne un autre camarade à qui j'ai acheté un bouquin très important traitant tout ce que doit connaître un bon musulman. A 11 h 30, l'arrivée des criminels en trombe, ils nous servent un peu de bouillant et quittent le bâtiment en crachant. A 12 h 30, Touil lit un peu de coran pour annoncer l'heure de la sieste et c'est le silence jusqu'au soir où ils nous servent un peu de pâtes (5 h 10). Personne n'a plus le souffle pour parler ou lire à haute voix ; de temps en temps, on entend 2 camarades échanger quelques mots à voix basse et c'est le silence jusqu'au lendemain après le café. Et ça reprend encore de 8 h à 11 h 30, tout le monde parle, chante ; à 12 h 30, plus de souffle, c'est le silence.

Je passe tout mon temps à marcher et à préparer des choses pour l'hiver. Je peux te dire, chérie, que c'est grâce au bricolage, que je tiens encore le coup. J'ai confectionné une djellaba doublée avec une couverture puis un pantalon avec un morceau de couverture, j'ai confectionné aussi une canadienne bien chaude avec de la laine des couvertures à l'intérieur. Pour ma tête, 3 bonnets et un capuchon doublé, un cache col pour chauffer ma gorge, 2 paires de chaussettes, un short doublé. C'est grâce à ces choses que je me sens à peine à l'aise en hiver. Je dors avec tout ça et sous 3 couvertures pliées en deux. Comme matelas, j'ai confectionné un isolateur que j'ai rempli avec tout ce qui me passe entre les mains (morceaux de chiffon, de papier…) un petit matelas plein de laine des couvertures et une couverture pliée en 4 morceaux. Ce qui fait, chérie, que je suis le plus à l'aise de tous les camarades et ce, grâce à mon bricolage. J'ai beau demandé à notre ami de me passer des pantalons collants mais rien à faire, il ne m'a rien passé. Ne lui donne plus de vêtements pour moi. Pour la lecture, j'utilise la réflexion du miroir, ça me donne assez de lumière pour faire mes petits travaux. Cette invention est la mienne, chérie et c'est grâce à elle aussi que plusieurs camarades sont arrivés à sauver leur vue. J'ai doté avec l'aide de notre ami tous les camarades d'un petit miroir.

Tu me diras dans ta réponse si tu as reçu le petit mouchoir et si tu l'as accroché dans la chambre de Houda. Que Dieu te protège !

Hachad

Ce même courrier comprenait un additif daté du 16/12/81.

Le courrier détaillait la vie à Tazmamart, sans omettre de signaler les différentes inventions à l'intérieur du bagne, la souffrance des hommes, la générosité du gardien Mohammed qui s'engageait dans une lutte dont il ignorait l'issue et les conséquences. Un homme comme lui ne pouvait ignorer le danger auquel il s'exposait. Contrairement à la majorité des gardiens, il gardait une part d'humanité en lui et refusait ce que subissaient des êtres humains devant lui. La première réponse apporta des trésors et soulagea les détenus qui avaient senti qu'ils n'étaient pas entièrement abandonnés. El Ouafi reçut une lettre et 500 DH. La même somme accompagnait le courrier de Magouti. La grande surprise venait de la famille Sedki qui envoya 1500 DH. La même année, un autre gardien avait établi le contact pour Bel Lekbir et Sefrioui qui reçurent de l'argent de leurs familles et alimentèrent de 600 DH la caisse commune du bâtiment. Avec assez d'argent et de médicaments, nous étions assurés de faire face aux intempéries qui menaçaient de nous décimer à chaque moment. Il fallait être patient et croire qu'une bonne étoile était née, cette année-là, pour nous protéger.

LES MORTS VIVANTS DU BATIMENT « B »

« *Un peu plus que les rats, un peu moins que les hommes…* »
Un ancien détenu

L'année 1981 allait être chargée d'évènements imprévus. Le 23 mars par exemple, huit camarades du bâtiment « A » furent transférés dans notre bâtiment. Pourquoi ? Mystère total. Il s'agissait de Haïfi Abdeslam, de Ben Doro Hamid, de Achour Ghani, tous les trois du coup d'Etat de Skhirat, puis Chaoui Abdelkrim, Dghoughi Driss, Rijali Ahmed, Fraoui Abdellah et Rabhi Abdeslam, tous impliqués dans le coup d'Etat contre le Boeing royal. Leur état de santé était lamentable. Ils avaient, depuis longtemps, perdu toute apparence humaine, et les plus robustes d'entre eux pouvaient à peine se tenir sur leurs jambes. Leurs cheveux leur arrivaient jusqu'à la taille. Leurs guenilles collaient à leurs os et une couche épaisse de saleté avait durci sur leurs membres squelettiques. Courbés en deux, ils marchaient à peine en s'appuyant contre les murs ou assistés par quelques gardiens. Ils ne parlaient pas et un rien les effarouchait. Ils étaient méconnaissables, cassés comme des tiges de doum qu'on aurait piétinées. Leur surprise fut grande quand ils apprirent notre existence. Ils furent plus surpris encore quand ils remarquèrent que le nombre de vivants de notre bâtiment était supérieur au leur et que l'atmosphère y était plus clémente. Devant ce spectacle d'un autre âge, nous n'avions que nos larmes à verser pour exprimer notre malheur. Nous pleurâmes tous à chaudes larmes et priâmes Dieu pour qu'il mette un terme à notre calvaire. Il fallut du temps aux nouveaux arrivants avant de s'approprier ce nouvel espace et surtout de se familiariser avec le nouveau régime des lieux. Ils avaient peur, pensant que c'était une astuce des gardiens pour tester leur courage, leur peur ou leur résistance. Ils refusaient de parler, de dire qui ils étaient et s'obstinaient à rester cloîtrés dans les cellules qu'on leur avait assignées. Et malgré l'insistance des camarades qui les connaissaient, ils s'acharnaient à vouloir rester loin des autres. Plus tard, Chaoui Abdelkrim allait faire un récit de leurs malheurs dans le détail. Privés de tout, ils ne connaissaient plus la différence entre le

jour et la nuit. Ils ne savaient même plus s'ils étaient morts ou encore vivants. Ne voyaient ni la lumière du jour ni ne bénéficiaient de la chaleur du soleil. Les portes de leurs cellules ne s'ouvraient que pour céder le passage à une nourriture insuffisante et infecte. Ils n'avaient rien, strictement rien. Ni médicaments, ni poste de radio, ni Coran, ni argent. En plus, ils vivaient dans une anarchie totale. Les uns hurlaient ou tapaient sur les portes blindées au moment où les autres voulaient dormir. Quelques uns étaient persuadés que le bâtiment était hanté et que les djinns s'acharnaient sur eux pour les rendre fous avant de les achever. La folie avait pris possession des locataires de ce bâtiment et les avait précipités dans le désordre et dans le trouble. Le pire venait des gardiens qui s'acharnaient avec leurs bâtons sur leurs corps meurtris, décharnés, presque morts. Leur sadisme n'avait d'égal que leur ignorance et leur inhumanité. Chaoui apprit aux autres que son bâtiment avait déjà perdu seize prisonniers et ceux qui restaient étaient dans un état de décharnement plus avancé encore que ce qu'un être humain pouvait imaginer. Notre bâtiment n'avait perdu, jusqu'à ce jour, que trois camarades, tous morts à la suite d'hémorragies.

Les locataires du bâtiment se mobilisèrent pour porter secours à leurs camarades. Chacun donna ce qu'il avait. Bouts de couvertures usées, mie de pain durcie, médicaments, morceaux de fromages, chiffons, cheveux... On les aida le mieux qu'il était possible dans les conditions de Tazmamart. Le plus important était de les intégrer rapidement dans le groupe et de leur faire accepter le régime du bâtiment. On leur expliqua pourquoi il était nécessaire de respecter cette discipline. A tour de rôle, nous leur parlions de nos faiblesses, mais surtout de notre force. Les découvertes réalisées, l'organisation stricte et respectée, les programmes d'études, l'emploi du temps, le code secret, les contacts avec le monde extérieur... Il avait fallu des semaines d'efforts soutenus pour qu'ils acceptent de croire qu'ils n'étaient pas manipulés et qu'ils pouvaient vivre en toute confiance au milieu de leurs nouveaux camarades. L'un d'eux, le sergent Rabhi Abdeslam, traînait une maladie depuis des années. Son état de santé diminua de jour en jour. Il n'était plus qu'un squelette et ne tenait plus debout. Il fallait le coucher, le retourner, le nourrir, l'accompagner au trou pour ses besoins, le laver... Ses yeux n'étaient plus que deux taches noires et aucune tentative n'avait réussi à le sauver. Il avait fini par refuser de se nourrir et se laissa mourir, au grand désespoir de tous. Il s'éteignit le 17 mai

1981. Les gardiens étaient venus le chercher et l'avaient enroulé dans sa couverture crasseuse. Prières et lecture du Coran avaient accompagné son cadavre jusqu'à sa dernière demeure. Un trou creusé sous le mur d'enceinte reçut le corps, lavé par ses camarades. Quelques pelletées de terre et de gravats et de chaux vive engloutirent à jamais le sergent Rabhi. Le silence et les larmes avaient rempli cette journée de deuil dans le bâtiment de la dernière chance. Assurément, les gardiens ne savaient pas qui était Rabhi Abdeslam. Ils s'en moquaient. Comment pouvaient-ils encore trouver le sommeil et la joie de vivre auprès des leurs alors qu'ils étaient témoins de l'horreur que des êtres humains vivaient, jour et nuit, dans l'innommable mouroir de Tazmamart ?

L'année 1982 avait mal démarré pour nous. Quelques perturbateurs avaient entrepris leur néfaste activité. Chantages, menaces à l'encontre de Jeff et du gardien qui avait établi le contact à Bel Lekbir. Ils s'acharnaient sur eux, exigeaient qu'ils établissent immédiatement un contact avec leurs familles. Une chose pourtant était certaine. Excités et les nerfs à fleur de peau, certains menaçaient, parlaient « d'éclater la grenade » et de faire sauter la baraque… mais jamais ils n'avaient dépassé la ligne rouge pour porter préjudice à quiconque. Malgré leur effervescence, ils connaissaient leurs limites et savaient ne jamais les dépasser. Après un moment d'ébullition, les esprits finissaient pas se calmer et la bonne entente reprenait le dessus. Comment les esprits pouvaient-ils être sereins dans une atmosphère si noire, entre des hommes de différents horizons, de différentes sensibilités, qui n'avaient pas choisi de vivre ensemble et qui allaient, par la force d'un ignoble destin, partager vingt ans de vie commune, dans le délabrement le plus total, dans la haine de leur vie et de leur propre corps, dans la misère morale et matérielle la plus insupportable. Vivre ensemble sans l'avoir choisi, vingt ans et plus, jour et nuit, minute après minute, dans une proximité animale presque meurtrière.

Après le premier contact, une deuxième phase suivit. Après les familles de Kénitra, de Rabat et de Casablanca, il fallait mettre au courant celles qui vivaient à Fès et Meknès. Bel Lekbir devait s'occuper de cette zone-là. Entre temps, deux commissions avaient été constituées pour une gestion plus efficace et une meilleure organisation de la vie à l'intérieur du bâtiment. La première commission avait pour objectif essentiel de s'occuper de l'état de santé des malades et de répartir, de manière

raisonnable, les médicaments selon la gravité de la maladie de chacun. La deuxième commission était chargée de l'entretien du bâtiment, des problèmes d'intendance, de gestion, d'organisation et de ravitaillement en argent liquide de la caisse commune qui m'avait été confiée avec deux consignes précises : bonne gestion et transparence. L'Etat-système commençait à prendre forme dans ce « trou du cul du monde ». Cette démarche avait donné naissance à une certaine démocratie que le pays, libéré depuis longtemps du joug du colonialisme, ne connaissait pas encore et ne réussirait peut-être jamais à construire.

La commission chargée des problèmes du bâtiment avait fixé la somme de trois mille dirhams pour chaque camarade intéressé par le contact. Somme qu'il devait exiger des siens. Comme d'habitude, le gardien Mohamed se chargea de faire parvenir le courrier à destination. Dans une lettre datée du 15 avril 1982, j'exprimais à ma femme mes craintes quant au danger que courait « Jeff ». A part deux gardiens, les autres étaient de véritables brutes, sans scrupules et sans pitié. Mais « Jeff » était différent de tous les autres. Il fut, une fois de plus, le messager de l'espoir des emmurés de Tazmamart. Ce courrier quitta le bagne en mai 1982.

Tazmamart le 15 Avril 1982

Ma chérie,

Parmi les gardiens qui sont en service dans notre bâtiment il y a seulement deux qui nous aident et partagent nos souffrances, c'est notre ami et l'ami de Bel Lekbir. Le reste ce sont de vrais criminels sans scrupule. Donc le contact n'est possible qu'avec ces deux. Plusieurs camarades ont commencé à harceler notre ami et l'ami de Bel Lekbir,à leur faire le contact et il y a même qui ont poussé la plaisanterie à faire du chantage et menacent comme ils disent de faire sauter la baraque. Bref l'affaire est devenu un peu inquiétante et pour arranger les choses, moi et Bel Lekbir avons proposé aux camarades l'affaire des projets. Tout le monde était d'accord et tout le monde a prêté serment de laisser nos amis travailler tranquillement et veiller à leur sécurité.

Bel Lekbir a déjà lancé son projet, son ami a fait le contact malheureusement parmi les sept familles contactés une seule a répondu à l'appel, c'est la famille Sefrioui Les autres familles : il y en a qui ont claqué la porte au nez du frère de Bel Lekbir (un jeune architecte) d'autres ont répondu simplement qu'elles ne connaissent pas ce type etc. Cela nous a donné une idée sur l'affaire et que nous ne devons pas être trop optimistes en ce qui concerne mon projet. Voilà où en est l'affaire, j'ai exposé tous les problèmes à nôtre ami et il était compréhensif.. D'ailleurs il m'a fait les mêmes remarques que toi quand je lui ai remis la lettre avec les mots des camarades. Je te demande chérie de faire ce que tu peux auprès des familles et comme a fait le frère de Bel Lekbir me raconter en détail les réactions de chaque famille.

Un autre point important c'est de dire à notre ami que rien n'échappe aux camarades, ils voient tout par les judas des portes et que cacher le contact est trop risqué. En ce moment tout marche à merveille et les camarades voient en notre ami leur sauveur et je te jure que personne ne pourra jamais faire quelque chose qui pourra le nuire. Donc je te demande chérie de prendre ce petit travail pour les camarades du bon côté et encourager notre ami de ton côté Dieu t'aidera et te protègera.

Je suis devenu un peu sensible et j'évite souvent des accrochages avec les camarades qui sont devenus eux aussi sensibles et des fois agissent comme des gosses. Cela est certainement du à ce régime de réclusion totale. La santé du reste des camarades est lamentable. Plusieurs sont cloués au sol 24/24 heures et on les fait traîner avec nous moralement. Le régime est toujours le même, pas de médicaments, pas de soleil et toujours la même loi, marche ou crève. Néanmoins nous avons connu cette année des évènements heureux. Ils nous ont donné des tenues, des draps et des couvertures. Les gardiens sont devenus un peu flexibles : ils nous ajoutent un peu d'eau pour les toilettes, ils ont mis deux balais à notre disposition et laissent les prisonniers assister leurs camarades malades. Ces petites choses sont insignifiantes mais dans les conditions dans lesquelles nous vivons c'est grandiose.

Le directeur de la prison était convoqué à l'Etat Major et à son retour est venu directement voir Touil dans sa cellule. Il lui a demandé : « est-ce bien toi Touil ? » et c'est tout Nous avons appris par la suite que sa femme

a certainement remué la marmite. A propos de Madame Touil je te demande de me parler un peu de son départ pour satisfaire la demande de Touil

A propos de la nourriture, nous avons appris que 90% de nos malheurs venaient d'un salopard de cuisinier qui nous vole tout, le stocke dans un douar (sucre- huile-légumineuses etc.) et l'amène chez lui pendant les vacances (là il s'agit du messager de Bel Lekbir). Il a été remplacé par un autre et la qualité est meilleure. Seulement c'est le même menu : un peu de café le matin avec un pain rond du souk, des légumineuses à midi, le soir des pâtes alimentaires. Plus de viande ni de sardines sauf le jour des grandes fêtes

D'autres évènements heureux pour nous : nous avons appris par la radio et par le canal de bel Lekbir (d'après son frèr architecte) que notre affaire est devenue internationale, connue en Europe. En Afrique et même en Amérique. J'ai écouté à la radio ce qu'a dit la revue Afrique Asie sur nous (elle a tout dévoilé) et j'ai lu deux témoignage du Monde sur Tazmamart que m'a passé notre ami. Ces évènements chérie nous donnent de l'espoir et nous savons qu'il y a seulement trois familles qui courent derrière notre affaire (toi, famille Bel Lekbir, famille Sefrioui et aussi Mme Touil) Le frère de Bel Lekbir a dit texto dans sa dernière lettre datée du mois de mars : « Il y a une femme sage pleine d'espoir et de courage, qui vous aide financièrement et avec des médicaments, c'est madame Hachad

Bel Lekbir fait tout son possible pour aider les camarades. Comme je te l'ai dit il a lancé son projet pour les camarades de Fez et Meknes. Lui et Sefrioui ont reçu 1000 DH de leurs familles. Ils ont donné 600 DH à la caisse du bâtiment plus un peu de « Sellou », des bonbons et de la viande conservée « khaligh ; En ce moment son ami est en train de distribuer un Alvytil pour chaque prisonnier. Tout ce que je te demande chérie à propos de mon projet c'est de me dire exactement les réactions des familles, comme ça les camarades intéressés vont être satisfaits et vont nous foutre la paix une fois pour toutes.

Voilà chérie. pour notre situation le régime est toujours le même, mais nous commençons à respirer un peu. Nous avons beaucoup d'espoir dans les mois à venir et pendant le prochain voyage de sa majesté en Amérique. Une surprise peut être qui sait.

Voici la suite de cette lettre.

Le 20 avril 1982.

A propos des enfants je te jure chérie que j'étais le plus heureux du monde quand j'ai commencé à lire leurs petits mots. IL me semblait qu'ils étaient là debout à coté de moi en tain de me parler. Houda qui me disait : « Papa tu me ressembles du nez et des yeux », Khalil qui disait : « Papa à ton retour je te battrai au football ».

Ces paroles innocentes vont droit au cœur et je me sens fier d'avoir des enfants et une maman pareils.

J'ai reproché à notre ami de ne t'avoir pas donné le mouchoir brodé de Houda et je lui ai demandé de le récupérer et de te le remettre au prochain contact. Il s'agit d'un joli poème dédié à Houda. J'étais très touché quand j'ai appris que tu ne l'as pas reçu, j'ai même pleuré pour te dire combien je suis devenu sensible.

A titre d'information je vais te donner une idée sur l'organisation de notre bâtiment : les camarades ont désigné deux commissions, une commission chargée des malades et l'autre des problèmes. Vendredi jour des consultations pas plus de deux cas pour économiser les médicaments et ne pas trop encombrer notre ami. Je suis le seul à communiquer avec lui. A propos des contacts, Bel Lekbir se charge des camarades de Fez et Meknès et moi je me charge des camarades de Kenitra et Rabat. L' argent ramassé ira à la caisse commune du bâtiment, par contre les donneurs bénéficieront d'une part spéciale. L'argent sera entre mes mains pour mon groupe et entre les mains de Bel Kebir pour son groupe. Si nous laissons la pagaille dans le bâtiment, c'est fini pour nous. Il nous arriverait comme l'autre bâtiment qui se sont entretués (disputes, mouchardages, insultes, blasphèmes etc.)La prochaine fois je te parlerai de leur drame. A titre d'exemple voilà ce que m'a raconté un camarade sur la mort de Chemsi : c'était en plein janvier(-3°). Un matin il a commencé à crier comme un fou à appeler sa mère : « maman, maman, je veux ma mama ! ». Il cognait sur la porte métallique ensuite il s'est mis à poil et a vidé sur sa tête un broc plein d'eau glacée. Il est tombé sur place raide mort (1974)Quand aux autres ils étaient morts dans des conditions pires que celle-ci.

Un camarade de Beni Mellal m'aide beaucoup, m'assiste quand je suis fatigué. Seulement il a très mal aux intestins : son gros intestin est gonflé il n'a plus de poussée pour faire ses besoins et il reste entre 5 et 10 jours sans aller aux toilettes et quand il y va automatiquement une hémorragie se déclare et il perd beaucoup de sang. Je te demande de lui envoyer quelque chose pour sa maladie et quelque chose qui l'aidera à sortir ses besoins

A propos de Touil j'ai demandé à notre ami de l'éviter quand j'ai vu le Directeur l'interroger, j'ai fait ça pour une raison de sécurité. Dis moi aussi si tu as gardé le contact avec sa femme.

Joints à ma lettre les mots détaillés de tous les camarades qui ont envoyé la dernière fois des petits mots précurseurs. Je te prie chérie de faire ton possible pour eux. Voilà ce qu'il faut faire : tu remettras à madame el Ouafi la lettre de son mari et c'est elle qui s'occupera du numéro 10 (mme Zohra Sedki) et du numéro 9 (Lt Zemmouri) Madame Raïss Khadija s'occupera de son côté des camarades de Rabat (n° 8 –7-5-6-)

Pour toi j'ai joint à ma lettre les mots des camarades de Kenitra : Aoussiad Lahcen n°1 Ghalloul n°3 et le n° 2 Plus Magouti n°11 et le mot de Bel Lekbir pour sa sœur n° 13

J'ai donné un code à ma lettre : Eclair Houda. Eclair est l'indicatif de notre ami et Houda est l'indicatif de cette lettre. A la fin de ta réponse tu accuseras réception de cette lettre en mentionnant « Eclair Houda reçu 11 /11. Tu donneras à ta lettre un code

Je t'aime et prie beaucoup pour toi.
Hachad

Si cette lettre exprime l'amertume et une grande inquiétude des bagnards de cet enfer terrestre, nous ne perdîmes à aucun moment le sens de l'amitié, de la responsabilité, de la camaraderie, ni celui surtout, de l'union et de l'entraide. Cette deuxième lettre, datée du 20 avril 1982, exprime cette solidarité, combien nécessaire à notre survie, nous qui étions condamnés à mourir de mort lente. La commission répartit les tâches, organise le réseau des contacts, supervise les rencontres et les démarches à suivre. Ainsi, chaque famille devait accomplir un certain nombre de démarches :

- Mme El Ouafi : établirait le contact avec les familles des prisonniers du Sous-Lieutenant Sedki et du Lieutenant Zemmouri pour leur remettre le courrier provenant de Tazmamart.

- Mme Raïss Khadija devrait contacter les familles habitant à Rabat.

- Mme Hachad s'occuperait de la famille de Lahcen Aoussiad, de celle Ghalloul, de Magouti et deBelLekbir.

Cet effort d'organisation et de concertation allait apporter ses fruits. Le bâtiment était en ébullition et tous les hommes occupés par une activité. Des lettres s'écrivaient sur des feuilles ou simplement des bouts de papier. La préoccupation des uns et des autres était surtout de prévenir les leurs qu'ils étaient toujours en vie et d'expliquer les conditions inhumaines dans lesquelles ils vivaient. Aidé par Moncet, j'écrivis une deuxième lettre volante datée du 5 mai 1982, dans laquelle je décrivais, dans les moindres détails, le régime carcéral à Tazmamart ainsi que les conditions dégradantes et dégradées dans lesquelles nous vivions.

~~EL~~ECLAIR HOUDA. Le 5 Mai 1982.

(N°10)

- Voici un apperçu très succint des conditions dans lesquelles vivent et meurent les prisonniers de Tazmamart. Sachez avant tout que c'est un lieu de perdition, un lieu perdu où personne jamais ne vient, "dirige par un fou soit disant commandant pour fou de Dieu, un voleur invétéré aux mœurs louches, un ignorant un amorphe sans initiative, et un Ponce Pilate. Parler de cet enfer en quelques à lui seul nécessite toute une dissertation. La plupart du temps il n'est jamais lié, il vient chaque fin des mois pour remplacer l'argent détourné, malencontreusement dit volé par notre nourriture. Quand à ses gardes ils ne sont pas moins caractérisés que lui. Ignorants tous, de tueurs habillés en s/off. sauf un ou deux qui sont nos 2 amis dans le commando. Ils se réjouissent chaque fois qu'ils portent l'un de nous ballotté dans une couverture sale pour l'enterrer tel quel dans le cimetière de la prison et sans le moindre rite de l'islam. Ils participent positivement à notre famine puisque il se nourrissent sur notre compte. Ils sont violents sans le moindre sentiment. Ils n'hésitent pas à infliger des sanctions dans la

moindre et la bastonade ils peuvent même enfermer l'un de nous pour toujours ou l'eau pendant plus d'une semaine. Quand aux conditions elles sont lamentables sans parler de choses que tu connais déjà. Voici quelques unes de maladies qui ont causé la mort de plusieurs. Imagine toi que plusieurs ont été atteint d'une sorte de diarrhée qui a fini par les clouer tous au sol sans aucune aide, vivant dans leurs excréments, quelque fois arrivés ils rampent jusqu'au coin où est posé le broc l'effort les épuise et juste au moment où ils l'atteignent trouvent la mort. Trouvé dans cette position par les gardes ils se contentent de verser dessus une bouteille de gresil avant de le jeter dans un trou. Un autre a perdu toute sa peau avant de mourir, un autre encore tout son sang, plusieurs sont devenus fous et pour terminer l'un d'eux aurait été enterré vivant. Le restant paraît effrayant les yeux exorbités, édentés ou sans bras ni jambes, nus pieds tel est le spectacle de ceux qui n'ont pas perdu l'espoir et ne le perdront jamais, car ils ont la foi en Dieu et la foi en leurs familles et surtout en la foi

N° ABECCAIR HOUDA

Toi qui tous ils te connaissent et admirent
ton courage ta ténacité ta foi ton sens
de l'humanité, car sache que si nous sommes
encore en 33 dans notre bâtiment c'est sans doute
grâce à Dieu à toi et à notre ami. Sans l'aide
médicament, et en vivre il nous serait arri-
vé ce qui est arrivé à l'autre bâtiment qui a
perdu plus de la moitié de son effectif.
Nous pensons que il y aurait certainement un relâ-
chement si ce maudit directeur est relevé de
ses fonctions, certainement il fait tout son
possible pour nous maintenir dans l'obscuri-
-té afin que le scandale n'éclate pas. Je te rap-
-pelle la commission d'enquête qui est été étran-
-glée par lui sur je ne sais quel motif
certainement un mensonge. Il veut absolument
nous isoler de l'extérieur puisque à notre extinc
-tion totale. Ces derniers temps nos tortionnaires
semblent démoralisés car ils ont en marre et
tous les motifs sont valables pour déserter le
service. Seul notre pauvre ami est fidèle à son
lui peut-être nous resterons. nous sans eau
ni nourriture -

Au moment où je t'écris ces dernières pages
le 2ème moment dont je t'ai parlé est avec moi
dans ma cellule. Il m'a prié de le laisser

t'écrit que sans cesse pour te remercier.
Chère Madame

Je remercie la providence qui m'a permis de vous écrire ces quelques mots vous priant d'abord d'agréer mes hommages, hommages à une véritable Dame noble de Caractère et d'esprit, Madame dans ces quelques mots je voudrai vous exprimer notre reconnaissance tous et même plus car vous êtes notre famille et notre soutien que Dieu vous préserve et vous aide. Vous avez notre admiration et nos prières car nous savons tous les démarches que vous entreprenez et les dangers que vous n'hésitez pas à affronter pour nous. Madame vous pouvez être fière de Monsieur votre mari et mon ami, de son abnégation, de son courage, de sa foi et de son amour de sa famille. Sûrement Madame nous gagnerons. Mes amitiés pour Houda et Khalil - Que Dieu vous protège - Adieu Madame.
- Voici la liste des défunts:

Armée de Terre: S/Lt El Kouri M'hamed - S/Lt Mohamed Botou - S/Lt El Yakhlifi Mahjoub - Adj.t chef Bouma Kouloum M'hamed - Adj.t chef Dik Jillali - Adj.t Kouyen Amarouche - S/c Ababou Abdelaziz.

Aviation: Lt Echems M'hamed - Adj. El Aïdi Mohamed Sgt Kasraoui Kacem - Sgt Abdellaoui Rabbi - Sgt Echeji M'hamed - Sgt Azizane Larbi - Sgt Abouricha Thami S/c Mouhaj Allal - Sgt Bahbah Driss - Sgt Hadan Bouchaïb Sgt Kinat M'hamed - S/c Bettioui Rabah

Enfin Chérie je te laisse avec mon amour je te parlerai encore d'ici peu de nous prochainement.

Le courrier fut réuni au bout d'un mois de travail acharné, de concertation, de patience, d'entraide. Il fallait encore patienter, attendre la prochaine permission des deux gardiens les moins fermés à la sensibilité du malheur qui se jouait sous leurs yeux. Il fallait donc attendre et prier. Le temps avait fixé les aiguilles de son horloge sur le cadran du destin, transformant les jours en siècles interminables. Le temps avait tous les pouvoirs sur nous. Il nous éloignait de l'espoir et de la vie. L'espoir de recevoir des nouvelles de l'extérieur, qu'une main secourable se tende dans notre direction, que Dieu se rappelle notre existence et entende nos prières, puis la vie qui quittait lentement les corps, ne laissant que les os sous la chair.

Une fois de plus, le miracle se reproduisit à Tazmamart. Le gardien Mohamed partit en permission, emportant avec lui le courrier des morts-vivants. L'attente fut longue, pénible pour nous qui avions perdu toute notion de temps et d'espace. Le silence régnait souvent dans ces lieux hantés par la mort. Les minutes s'éternisaient et les heures se muaient en angoisse. Notre esprit voyageait souvent entre rêverie d'espoir et crainte de l'instant qui vient. Mais c'était la peur qui, telle des tenailles, lacérait nos viscères et transformait notre attente en crampes d'estomac et en maux de tête. Nous savions que nous vivions en enfer, au plus près des braises. Mais cet enfer devenait plus insupportable pour nous du fait de cette attente et des promesses qu'elle pouvait nous apporter ou, au contraire, des torts infinis qu'elle pouvait occasionner. « Jeff » revint enfin, au bout de quelques jours d'absence. Le clin d'oeil qu'il jeta dans la direction de ma cellule, ce matin-là, était un rayon de soleil pour moi. La mission était accomplie et le contact avec le monde extérieur rétabli. C'était plus que nous ne pouvions espérer. Notre attente ne prit pas fin pour autant. Méfiant à juste titre, le gardien Mohamed savait qu'il n'apportait pas un colis ordinaire à des hommes ordinaires. A Tazmamart, ces hommes étaient les ennemis du roi ; ceux qui avaient tenté de mettre fin à ses jours. La vengeance du roi s'exerçait sur eux et elle était impitoyable, implacable. Le gardien Mohamed était conscient du danger qui le guettait et du châtiment qui l'attendait si son manège venait d'être découvert par quelque gardien sans scrupules et dénoncé au directeur du bagne. C'est pour cela qu'il prenait toutes les précautions possibles, reprenait normalement son service les premiers jours et attendait que la vigilance des autres surveillant se relâche

avant d'agir. Un gardien qui revenait d'une permission était toujours suspecté de connivence avec les ennemis de la monarchie et donc étroitement surveillé. Le hasard peut faire se croiser le chemin d'un gardien et celui d'un parent de détenu. La discussion engagée dans un bar, dans un car ou dans un train peut amener à des confidences sur Tazmamart. Le bavardage des femmes et le voisinage aussi peuvent être redoutables. Si le secret de Tazmamart était bien gardé, il y avait toujours un risque d'erreur ou de faiblesse de la part de l'un des gardiens. Aucun faux pas n'était donc permis car chaque geste était épié, analysé, interprété et sanctionné. Chaque gardien voulait faire du zèle pour se rapprocher du directeur, espérant gagner la confiance de ce dernier et, par la même occasion, quelque promotion.

Quatre jours après, le gardien Mohamed ouvrit ma cellule un matin et, d'un geste vif, lança un paquet sur ma dalle. Je tremblais et pleurais d'émotion comme un enfant à qui on venait de remettre son premier cadeau. Je ne réussis pas à avaler mon petit déjeuner ce matin-là, caressai longtemps le paquet, le portai plusieurs fois à mes lèvres, le pressai sur le côté gauche de ma poitrine. Puis le doute s'installa. La crainte aussi. Ce paquet était un présent de Dieu, un signe que nous n'étions pas totalement oubliés. L'espoir était encore possible. Le rêve était encore permis. Oui ! Mais ce paquet pouvait-il satisfaire tout le monde ? Et ceux qui n'avaient rien reçu, comment réagiraient-ils ? Il ne fallait pas demander à des enterrés vivants de raisonner alors que la désolation et la mort accompagnaient chaque seconde de leur existence. Il ne fallait pas demander à des hommes qu'on avait transformés en bêtes hurlantes et rampantes de faire preuve de discernement et de civilité. Enfermés pendant plusieurs années dans des conditions déshumanisantes, ces hommes avaient presque perdu ce qu'il y avait d'humain en eux. On nous avait affamés, assoiffés, dégradés, avilis... si bien que certains d'entre nous avaient perdu toute notion d'humanité. Les nerfs étaient à bout et, malgré la bonne camaraderie qui régnait dans ce lieu de toutes les malédictions, des crises imprévisibles pouvaient éclater. Je le savais et je pressentais le pire. C'est pour cette raison que mon bonheur était entaché d'inquiétude. Une fois les gardiens partis, j'ouvris ma lucarne et m'adressai à mes camarades pour leur annoncer la bonne nouvelle, mais aussi pour leur expliquer la gravité de la situation. La terreur qui régnait dans le pays et le problème du Sahara occidental, ayant mobilisé l'opinion

nationale, faisait passer au second plan toutes les revendications populaires. Celui qui réclamait un dû ou revendiquait un droit, était accusé d'intelligence avec les ennemis de la nation et risquait les foudres du Makhzen. Qui allait se lamenter sur le sort de quelques prisonniers, ennemis du Palais de surcroît, au moment même où de valeureux soldats tombaient par centaines pour défendre l'unité territoriale du pays après le retour des provinces du sud à la mère patrie. Prononcer le mot « Tazmamart » suffisait à faire arrêter le fauteur, jeté immédiatement dans les affres des lieux secrets de détention et de torture de la police et de la gendarmerie. Il suffisait que quelqu'un dénonce son voisin au flic qu'il connaissait pour qu'automatiquement la machine répressive se mette en branle, menaçante, broyante, diabolique, infernale. La bête immonde perquisitionnait sans ménagement, arrêtait, torturait, détruisait des destins et éparpillait des familles. Le Sahara était une question sacrée, exploitée par le pouvoir pour museler les consciences et se débarrasser de ses opposants. Combien d'abus et de crimes ont été commis au nom du Sahara ? La répression était le seul langage que connaissait le Makhzen et la délation le sport favori de certains, si bien que les membres d'une même famille ne faisaient pas confiance les uns aux autres. L'anecdote du hammam est assez révélatrice de cette psychose collective que connaissaient les Marocains à cette époque. Sortant du bain public, quelqu'un rencontre un ami qui lui demande si le hammam est chaud « *Ouach alhammam skhoun* ? ». La réponse du premier est laconique : « Allah ou A'lam ! » ; Dieu seul le sait ! L'adjectif « chaud » était sujet à interprétation. La sévérité des autorités dépassait l'entendement. Les gens étaient mécontents, les esprits en ébullition, beaucoup d'impatience... N'avait-on pas destitué un magistrat et arrêté un juge à Tanger dans une affaire sordide de lapsus ? Défendant son client étudiant, l'avocat avait dit que la cour allait briser le destin de quelqu'un qui pouvait devenir médecin, avocat ou... président ! Le lendemain, le tribunal fut assiégé et ses membres réprimés. Le Maroc est une monarchie, personne n'a le droit d'insinuer qu'un autre système était possible. L'affaire de l'écolier dans sa onzième ou douzième année dans une école à Kénitra qui a écrit une rédaction pour dire ce qu'il aimerait être quand il serait grand. Devenir roi pour rendre justice aux hommes et aider les déshérités. Dénoncé par son instituteur au directeur qui a transmis l'information au délégué qui a averti son ministre, lequel a ameuté le ministère de l'intérieur. L'enfant a été enlevé et ses parents ne savaient pas à qui s'adresser pour

avoir de ses nouvelles. Dans un cas comme celui-ci, un accident est vite arrivé et la presse n'avait le droit d'écrire que ceci dans sa rubrique nécrologique écrite en toutes petites lettres : « Le cadavre d'un enfant inconnu d'une dizaine d'années a été retrouvé mutilé sur les rails d'un chemin de fer. L'accident est survenu au moment où l'enfant traversait les rails sans faire attention au train qui arrivait à ce moment-là en sens inverse ! »

J'annonçai la bonne nouvelle à mes camarades et leur fis la lecture de la lettre de ma femme qui nous mettait au courant des démarches effectuées et des sommes réunies par les familles.

- El Ouafi : Courrier plus 3000 DH

- Ghalloul : Courrier plus 1500 DH

- Sedki : Courrier plus 3000 DH

- Zemmouri : Courrier plus 1500 DH

- Bel Lekbir : Courrier plus 1500 DH

- Magouti : Courrier de son père plus 500 DH

- Hachad : Courrier plus 3000 DH

Les médicaments, fortifiants et autres produits de consommation envoyés par madame Hachad étaient destinés à tous. Faute de temps et de moyens, le contact pour Raïss n'avait pas pu être établi cette fois-ci, mais le serait la prochaine fois. La joie éclata dans le couloir. Les prisonniers s'embrassèrent, se félicitèrent de ce premier succès. La caisse commune venait d'être ravitaillée et les médicaments essentiels en quantité suffisante pour prévenir les catastrophes. Quelles paroles suffiraient pour remercier l'homme qui les aidait ? Quels mots étaient capables d'exprimer notre gratitude à cet homme ? Il est clair qu'il ne pouvait pas satisfaire tout le monde et qu'au risque de sa vie, il faisait déjà plus qu'il ne devait faire. Un sourire à Tazmamart était un trésor. Une parole amicale représentait une richesse inestimable. Pour secourir les prisonniers, le gardien Mohamed enfreignait la loi du silence et les instructions de ses supérieurs. Il se déplaçait, rencontrait Mme Hachad et, selon une stratégie et un code déterminés entre eux, il lui remettait le courrier, puis repassait récupérer les

réponses. Cette gymnastique n'était pas sans risque et Mohamed le savait. Il s'entourait de précautions et espérait qu'aucun oeil indiscret ne découvre son manège. La cohorte des Cheïkhs, des Mokaddems, des multiples agents secrets des services du renseignement, officiels et officieux (gardiens de parkings, concierges, vendeurs de cigarettes au détail, cireurs, masseuses au hammam, cartomanciennes, cuisinières des mariages...) pullulait dans le pays. Rien ne leur échappait et telles des sangsues, ils s'accrochaient aux nouvelles jusqu'à ce qu'elles anéantissent leur proie. Leurs yeux et leurs oreilles étaient partout. Ils savaient tout sur tout le monde. Une équipe spécialisée faisait la ronde des poubelles le soir et pouvait déterminer, à partir des déchets trouvés dans telle ou telle poubelle, les variations de la vie d'une famille ainsi que les changements qui s'étaient produits dans leurs habitudes. Aucun étranger ne pouvait passer la nuit dans une maison sans qu'il ne soit immédiatement repéré, fiché et son dossier minutieusement étudié dans un département des renseignements de la province. Dans ces conditions de surveillance étroite et dans cette atmosphère de suspicion générale qui a conduit à la psychose collective, la main de cet homme qui se tendait dans l'enfer de Tazmamart pour nous aider était une main bénie des Dieux.

Impatient et nerveux, Raïss ne comprenait pas pourquoi il n'avait pas reçu de nouvelles de sa famille encore cette fois-ci. Je lui expliquai, l'invitai dans ma cellule où il passa la nuit. Nous discuâmes longuement, firent ensemble la lecture des extraits de la lettre le concernant et où ma femme expliquait pourquoi le contact n'avait pas été établi, insistant sur le fait que les membres organisés feraient leur possible pour satisfaire son impatience à la prochaine occasion. Ces promesses ne purent être tenues à cause de circonstances confuses et incontrôlées. Il lui fallut attendre jusqu'en 1986, c'est-à-dire quatre ans encore avant que le premier contact ne soit établi avec les siens.

LA VIE SEXUELLE A TAZMAMART

A notre arrivée à Tazmamart, nous étions dans la force de l'âge et en pleine possession de nos capacités intellectuelles et physiques. L'âge moyen des deux tiers des hommes ne dépassait pas alors vingt deux ans et ils étaient célibataires. Le tiers restant était composé d'hommes mariés avec ou sans enfants. Le plus âgé d'entre nous avait à peine trente quatre ans. Comment alors imaginer la vie de ces hommes sans une sexualité active ? Mais comment pouvaient-ils exercer leur libido dans les conditions qui étaient les leurs ? Enfermés comme des rats, traités comme des bêtes, sous alimentés et ignorés de tous ? Quelle place pouvaient-ils encore accorder à la « chose » alors que leurs corps et leurs esprits avaient des exigences, des appétits et des revendications éminemment plus urgentes ; la libération de ceux qui avaient purgé leur peine, l'amélioration de leurs conditions de détention, l'organisation de la vie dans ce nouvel espace qui ressemblait à l'enfer beaucoup plus qu'à un centre de détention… Les préoccupations sexuelles et les revendications de notre libido avaient vite cédé la place à la lutte pour la survie. Comment oublier les démangeaisons, les envies, les rêves, les fantasmes ? Survivre dans l'inimaginable quand tout espoir est annihilé, quand seule la mort peut répondre à notre l'appel et libérer nos corps de leurs multiples frustrations.

Et pourtant, la « chose » n'avait pas entièrement disparu de notre vie, même emmurés vivants par un système sadique. Dès la première année, et aussitôt que l'organisation avait commencé à bien fonctionner et les programmes respectés, la « chose » trouva naturellement sa place dans nos discussions quotidiennes. A tour de rôle, chacun avait commencé à raconter les aventures amoureuses de sa jeunesse. Exploits, mésaventures, déceptions, intrigues… tout était passé au crible fin. Les questions fusaient de partout. On s'attardait sur le détail croustillant, on développait l'épisode qui mettait en valeur la virilité de l'un ou de l'autre, on s'amusait même à inventer des aventures, à les édulcorer et à en faire des récits dignes des Mille et une nuits. Plus les séances se multipliaient et plus la témérité des hommes s'amplifiait et, de temps en temps, quelqu'un rapportait le rêve qu'il avait fait pendant son sommeil, blotti dans les bras d'une blondinette

ou d'une brunette, et qu'il avait pleinement joui comme si ça se passait dans la réalité. Les autres écoutaient, amusés, avant de lui lancer l'incontournable phrase :

- Mon œil ! tu nous racontes des bobards !

Les officiers racontaient leurs prouesses à bord de leurs voitures neuves ou décapotables. Comme les autres, j'étais en manque. Surtout que je venais à peine de me remarier et avait laissé mon épouse dans la fleur de l'âge. J'avais des envies folles de ma femme, de son corps, de nos moments d'intimité. Chaque soir, je disparaissais sous mes haillons et donnais libre cours à son imagination. Mon esprit franchissait les murailles de Tazmamart, voyageait un moment avant d'atterrir à la maison, dans le lit de ma belle. Là, je passais des heures en compagnie de ma femme. Je la prenais dans mes bras et je lui disais combien la chaleur de son corps me manquait là-bas. Je lui dévoilais mes anciens secrets et lui chuchotais des mots d'amour dans le creux de l'oreille. Ces moments d'évasion me faisaient beaucoup de bien. Le rêve et le fantasme me faisaient évader, pendant des heures, des horreurs de l'enfermement. Je savourais ainsi des moments de plaisir dans la chaleur d'un lit douillet et dans le corps d'une femme que j'aimais !

A la fin de la première année, ces discussions se faisaient de plus en plus rares car le régime de Tazmamart commençait à avoir raison de notre moral et de notre santé. Affaiblis, malades, désespérés par le silence des responsables, convaincus que nous étions là pour la vie, la « chose » devenait dérisoire par rapport à la nécessité de rester en vie. S'accrocher à n'importe quoi pour ne pas sombrer dans le délire, ne pas perdre pied même si l'enfer était déjà installé dans le corps de chacun de nous et dans notre mémoire. Les récits d'aventures et de rêveries solitaires cédèrent la place à de sérieuses discussions car le manque devenait pressant et les frustrations grandissaient au fur et à mesure que le temps passait. Les corps se tordaient d'angoisse, de douleur, d'insatisfaction, et hurlaient dans la solitude de leur enfermement. Les jeunes surtout, qui rêvaient de prendre épouse et de fonder un foyer, ceux aussi qui avaient laissé une fiancée ou une petite amie derrière eux étaient les plus atteints, souffrant de plus d'injustice et de dommage. Les discussions sur le sexe prenaient des tournures presque dramatiques. La science, la religion, la croyance, la rumeur… amplifiaient

le phénomène jusqu'à le rendre intolérable. Certains affirmaient que l'entretien du pénis était nécessaire pour le maintien actif de la mécanique. Les défenseurs de cette thèse constituaient la majorité. D'autres pensaient que les carences alimentaires finiraient par « le tuer ». Le lieutenant Moncet, expert en la matière et, en tant que « médecin » du bâtiment, nous dit un jour son opinion avec la conviction d'un sexologue chevronné :

- Mes amis ! Le conseil que je vous donne est d'oublier votre sexualité. Nous ne voyons jamais le soleil et le manque de rayons ultraviolets est très dangereux pour notre santé et pour notre sexualité. Nous finirons certainement par devenir tous stériles. Jouir dans nos conditions conduira à une mort rapide et certaine !

Les paroles du lieutenant avaient semé la panique parmi nous, surtout parmi ceux qui n'étaient pas encore mariés et espéraient avoir des enfants plus tard. Les histoires d'aventures amoureuses avaient rejoint les archives des souvenirs. Les inquiétudes se précisaient de jour en jour et les confidences faisaient peur à entendre. Entre ceux dont le pénis avait maigri et ceux qui n'arrivaient plus à avoir d'érection, l'angoisse avait pris la place de la confiance en soi. Certains tournaient la chose à la plaisanterie pour détendre l'atmosphère chargée de prescience et de morosité. « Je n'arrive plus à trouver le mien ! » dit l'un des prisonniers en plaisantant. Un autre enchaîna : « Je cherche longtemps le mien avant de le trouver quand je vais aux toilettes ! » « Le mien, renchérit un troisième, je dois le faire sortir chaque matin avec une épingle de nourrice, comme pour les escargots ! ... » Après cela, les choses sérieuses commençaient à apparaître. Douleurs de l'appareil génital. Infections urinaires. Sensations de brûlure dans le canal urogénital. Démangeaisons au niveau des testicules… Du fond de sa cellule, le docteur Moncet redoublait de conseils et de recommandations :

- Vous devez confectionner des shorts avec des morceaux de votre couverture. Il faut « le » tenir au chaud. Vous pouvez même confectionner une petite poche spéciale pour lui éviter d'attraper froid. Ne vous lavez pas à l'eau froide et éviter le mettre en contact avec la dalle pendant votre sommeil. N'oubliez pas, le froid du ciment ne pardonne pas ! ...

Durant la troisième année de détention, je fus atteint d'une rétention urinaire. J'étais pris de panique, pensant que j'avais attrapé une cochonnerie et que c'en était fini de mon sexe. Je commençais à être psychologiquement

perturbé car j'estimais que la vie n'en vaudrait plus la peine s'il m'arrivait de perdre ce qui faisait de moi un homme. La virilité n'est ni un jeu, ni un vain mot dans nos sociétés. Il fallait assumer et j'étais tourmenté à l'idée de ne plus pouvoir faire face à mes responsabilités d'époux. Comment affronter ma femme dans quelques années ? Comment vivre après cette catastrophe ? Pour la première fois, des idées noires traversèrent mon esprit. Heureusement que Moncet, encore lui, me prodigua ses conseils et le mal disparut au bout d'une semaine. Nous étions déjà à notre troisième année d'un régime carcéral infernal.

Mais plus le temps passait et plus les maladies génitales devenaient chroniques. Chaque jour, un ou plusieurs camarades se plaignaient de plus en plus d'une chose ou d'une autre. Le manque de soins, de médicaments, d'hygiène, de soleil, de nourriture, de sport, d'oxygène, de lumière… contribuait à faire empirer notre santé et à aggraver notre situation. Cinq ans après, le mal était sans limite, profondément enraciné dans nos viscères. Les corps souffraient dans leur décharnement, dans leur faiblesse, dans leur solitude. Moncet jouait toujours au médecin et redoublait de conseils et de réconfort. Au bout de ces cinq annéees de détention dans des conditions inhumaines, tous les corps étaient au bout de leurs limites. Sejji fut la première victime dans notre bâtiment. Quand il décéda en 1977, à la suite d'une hémorragie, nous sombrions dans le désespoir. La mort venait de frapper et elle guettait chacun de nous. Jusque là, nous pensions que nous allions nous en sortir. La mort de notre camarade nous persuada du contraire. Il fallait juste attendre son tour.

Après le premier contact avec le monde extérieur en 1978, j'avais joint un additif à ma lettre pour demander à ma femme le plus de médicaments possibles pour soigner les maladies sexuelles. Mais nous nous plaignions fréquemment aussi de maux d'estomac, de diarrhées, d'infections intestinales, de coliques, de vertiges, de fièvres, de vomissements, de déshydratation, de rages de dents… Même les chiens sont soignés quand ils manifestent quelques souffrances. Pas à Tazmamart. Parce que les prisonniers de Tazmamart n'étaient plus considérés comme des êtres vivants. Ils appartenaient déjà au monde des morts. Et on ne soigne pas les morts. En plus des privations, les maladies laminaient nos squelettes, mangeaient nos chairs, broyaient nos viscères, vidaient nos forces et conduisaient nos squelettes ambulants, lentement mais sûrement vers une

mort certaine. Heureusement, quelques médicaments avaient fait leur entrée dans ce lieu maudit par tous les djinns. La plupart des malades avaient bénéficié de cette manne céleste. Une lueur d'espoir se réinstalla dans le regard éteint des ces ombres d'hommes et nous remonta un peu le moral.

Trois ans après cet exploit, l'argent commença à affluer. Partagé, cet argent servait aux besoins de chacun. Les antibiotiques arrivaient et autres médicaments nécessaires à soigner certaines douleurs. Si la sexualité avait pris une part importante dans nos discussions quotidiennes, l'état général de notre santé avait vite pris le dessus sur toutes les autres considérations. Il fallait rester en vie. C'était cela le plus urgent ; l'essentiel.

Après notre libération en 1991, certains camarades du bâtiment B, moins chanceux mais encore en vie, ont toujours des difficultés à avoir des enfants. Pour ceux-là, Tazmamart a eu le dernier mot. Comme pour ceux qui sont enterrés sous la haute muraille d'enceinte du bagne. Les tortionnaires savaient que le manque de tout rendrait ces hommes malades, fous, impuissants et stériles. D'autres se sont mariés et ont eu des enfants. Ils rendent tous hommage à Dieu parce que la mémoire de Tazmamart sera préservée par la progéniture des rescapés.

LE CAS M'BAREK TOUIL

Après le renouvellement du contact avec le monde extérieur et l'euphorie des instants d'espoir, le bâtiment « A » connut, cette même année, un événement de taille. Bel Cadi lui-même, le directeur du pénitencier, rendit visite à M'barek Touil dans sa cellule, un jour de l'année 1981, et lui posa deux questions :

- Est-ce bien toi M'barek Touil ? Ta femme est Américaine ?

Il s'assura de son identité et s'enquérit de sa santé.avant de s'entretenir avec lui de choses et d'autres et lui annoncer l'éventualité d'une amélioration de sa situation. Un tel événement n'était même pas imaginable à Tazmamart. C'était la troisième fois que l'homme mettait les pieds dans notre bâtiment depuis que nous y avions été transférés sous bonne escorte en 1973. Quelque chose d'inhabituelle était en train de se produire. Les hommes étaient incapables de dire quoi, mais ils avaient la certitude que leur destin se jouait dans cette visite. Pourquoi aujourd'hui ? Pourquoi Touil en personne et pas quelqu'un d'autre ? Avait-il réussi, par quelque miracle, à obtenir la grâce royale ? Seul le roi pouvait disposer d'une telle mesure pour pardonner aux ennemis du trône. Et si les autorités avaient décidé de lui faire subir un nouveau châtiment ? Ou que les responsables s'étaient rendus compte d'une grave erreur judiciaire à son égard ? Ou alors, le pot aux roses avait été découvert et le directeur venait remettre de l'ordre dans sa prison ? A moins que l'opinion internationale n'ait appris notre situation et fait pression sur les autorités marocaines ? Dans ce cas-là, pourquoi M'barek Touil uniquement ? Les questions succédaient aux questions en fatiguant encore plus nos méninges, déjà affaiblies par d'atroces conditions et un régime carcéral barbare. Aucune réponse ne vint apaiser notre curiosité. Mais l'événement avait son importance car il était insolite, relevait presque du miracle. Le directeur lui-même dans ce lieu qu'il avait transformé en tombeau, sous les ordres de ses supérieurs, pour des êtres humains qui avaient été jugés par un tribunal militaire et condamnés à des peines variables d'emprisonnement. C'était un véritable choc pour nous. La suite des événements allait confirmer la thèse d'une pression étrangère. J'avais suggéré à Touil de demander à sa femme Nancy de quitter le Maroc

pour sensibiliser l'opinion américaine et internationale à notre cas. Cette initiative avait sans doute porté ses fruits.

Quelques jours après la visite du sanguinaire Bel Cadi, on vint chercher Touil et on le fit sortir de sa cellule. Il disparut pendant de longues heures et nous raconta qu'il avait rencontré une commission constituée de hautes personnalités venues de la capitale spécialement pour lui parler. Il était optimiste et disait avoir de l'espoir pour nous tous. L'année 1982 était entamée. Quelques jours plus tard, on revint le chercher pour une visite, médicale cette fois-ci. La troisième fois, il fut filmé sur cassette vidéo ; preuve évidente qu'il était toujours en vie. La surprise de la quatrième sortie était totale. Les gardiens installèrent un matelas Simon's à Touil dans sa cellule, un oreiller douillet, deux beaux draps et des couvertures neuves. Venu par hélicoptère depuis Rabat, le colonel Feddoul en personne remit au prisonnier un paquet et du courrier envoyé par sa femme des Etats Unis. Depuis ce jour, Touil bénéficia d'un régime spécial jusqu'à sa libération.

Cette nouvelle situation, si elle avait rempli d'espérance le coeur des prisonniers, les avait également jetés dans le doute et l'embarras. Ne serait-ce pas une autre stratégie des autorités pour saper notre moral, créer la discorde entre nous en excitant notre jalousie ? Les autorités ne feraient pas ça. Si elles voulaient se débarrasser de nous, elles n'auraient pas eu de scrupule à nous liquider les uns après les autres avec une balle de revolver dans la tête. L'objectif de cet enlèvement et de cette incarcération répondait à l'assouvissement d'une vengeance bestiale. Nous devions mourir à petit feu, le plus longtemps possible, le plus atrocement possible, le plus inhumainement possible. La pression américaine avait sauvé Touil. C'était son mariage avec une citoyenne américaine qui l'avait sauvé. Le poids d'une femme américaine était capable de faire plier le système et tirer un homme de l'enfer de Tazmamart. Toutes les épouses marocaines réunies ne faisaient pas le poids devant une Nancy. Etait-ce parce que celle-ci était Américaine ou parce qu'elle n'était pas Marocaine ? Ainsi, en plaisantant, les hommes regrettaient tous de ne pas avoir épousé des étrangères quand ils étaient en stage en dehors du Maroc. De la même promotion que Touil, Zemmouri, surtout, se mordait les doigts pour avoir raté l'occasion d'épouser une Américaine comme son ami M'barek Touil.

Chaque jour, Touil recevait trois repas complets et équilibrés. Matin, midi et soir. Il passait la moitié de ses journées dans la cour, avec la chienne Hinda que le directeur Bel Cadi avait emprisonnée parce qu'elle ne lui avait pas ramené de gibier une fois. Grâce à Touil, les morts-vivants de Tazmamart purent redécouvrir le goût du beurre, de la confiture, celui de quelques fruits et retrouvèrent la douceur du savon. L'un d'entre eux, ayant oublié l'utilité du savon, sa forme et son odeur, mangea son morceau, croyant qu'il s'agissait d'un bout de fromage ou de quelque chose qui se mangeait. Touil partageait tout avec nous et insistait spécialement pour que l'aide aille en premier lieu aux malades. Malheureusement, le nombre élevé des hommes ne leur permettait de recevoir que de menues rations. Il s'agissait du repas d'un seul homme partagé entre une trentaine d'adultes affamés depuis une décennie au moins.

Puis un beau jour, l'un des gardiens lui annonça que la direction avait reçu des ordres et qu'il devait se préparer pour quitter Tazmamart. Nous pleurâmes encore, de joie et d'angoisse mêlées. Les adresses furent gribouillées en vitesse sur des bouts de papier, chacun lui faisant des recommandations. Le lendemain, un hélicoptère atterrit dans la cour de la caserne pour transporter l'heureux élu. Les cris de joie de ses camarades l'accompagnèrent jusqu'à sa sortie. Une véritable ovation. La liberté s'annonçait pour lui. Impossible donc que cette sollicitude ne touche pas les autres. Si l'un était sauvé, les autres l'étaient assurément. Touil s'envola pour une destination inconnue mais par une journée ensoleillée. A l'envol de l'hélicoptère, nous nous étions clôturés de nouveau dans le silence, à la fois contents pour Touil et en même temps furieux que notre situation demeure inchangée. Améliorer au moins notre quotidien si la liberté n'était pas au programme. Pour nous, l'enfer de Tazmamart continuait, devenant encore plus injuste, plus inhumain, plus insupportable, plus odieux encore. La discrimination rendait notre situation intolérable car nous avions les nerfs à bout et la folie avait pris la place de la raison et de l'intelligence. Déshumanisés, nous avions pris certaines habitudes proches de celles des bêtes. Répéter les mêmes gestes pendant plus d'une décennie, tourner en rond comme des animaux en cage pendant des jours, des nuits, des semaines, des mois, des années, dans une cellule sombre et inhospitalière, avec le froid qui s'attaque aux os et la faim qui décharne les corps... Une envie irrésistible de hurler, de dire non à ce crime qui avait assez duré. Mais

qui entendrait notre cri ? Qui ferait attention à notre supplice ? Puis, nous étions arrivés à un tel degré d'épuisement physique et moral que nous n'avions même plus la force de crier ou même de tenir longtemps une simple conversation. Mais la rage était à l'intérieur de chacun de nous. La révolte contre ce système qui avait programmé notre disparition, s'acharnant à rendre nos conditions encore plus insoutenables, utilisant les moyens les plus abjects pour arriver à ses fins. A un moment donné, certains s'étaient même résignés à leur sort, considérant qu'ils étaient déjà morts et attendaient simplement d'être jetés dans un trou pour y être enterrés. Face à l'injustice, les vieux réflexes humains remontèrent à la surface de nos intelligences meurtries et nous commençâmes à nous poser des questions existentielles sur la valeur de notre citoyenneté et celle des nôtres, sur le sens de notre identité, de notre appartenance, sur les choix que nous avions faits après les différents stages effectués à l'étranger, mais aussi sur la misère du pays, sur le malheur de son peuple bâillonné, méprisé, appauvri... Nous remontâmes le cours de nos souvenirs, nous arrêtâmes sur des détails, et finîmes par comprendre la légitimité de notre geste contre un système empêtré dans la contradiction, nourri de haine contre le peuple et suivant une politique de déconstruction du pays et de ses valeurs. Le remords et le doute s'emparèrent soudain de nos esprits et toute la misère du monde s'abattit sur nous. Des hommes comme nous avaient-ils droit à l'erreur ?

Quarante-huit heures plus tard, l'hélicoptère se reposait de nouveau dans la cour de la caserne et, à la surprise générale, M'barek Touil regagna sa cellule, escorté par les gardiens. L'espoir se brisa alors contre le vrombissement des moteurs de l'engin volant et le sifflement de son hélice. Le lendemain, il nous raconta qu'on l'avait conduit quelque part, peut-être à Rabat, et installé dans une grande pièce avec de larges rideaux aux fenêtres On lui avait donné à boire et à manger. Trois colonels : Feddoul, Ibourk et Zerhouni discutèrent avec lui pour le mettre en confiance et pour détendre l'atmosphère. Il passa la nuit dans un lieu non loin de la mer puisqu'il pouvait entendre le fracas des vagues contre les rochers. Le lendemain matin, on le reconduisit dans la grande pièce où on l'avait placé la veille et le général Housni Ben Slimane, accompagné des trois colonels, vint s'enquérir de sa santé. Une séance de photos s'ensuivit. On demanda à Touil de prendre des poses naturelles et on lui conseilla d'être décontracté.

Pourquoi ce traitement de faveur ? N'était-il pas marié à une citoyenne américaine ? C'est ce qui faisait toute la différence. Après la libération, Touil allait apprendre que l'ambassadeur des Etats-Unis avait suivi la scène à travers les rideaux et qu'il avait fait part de ses impressions à madame Touil dans une lettre qu'il lui avait adressée.

Joseph Verner Reed
Ambassador of the United States of America

March 23, 1985

Mrs. Nancy Touil
191 Howells, Nebraska
68641

Dear Mrs. Touil,

I have received your letter of February 26 and want to respond as well and fully as I can to the questions you have posed. Essentially, I have little information further to what I described by telephone, but I can well understand your emotions at that time on learning that I had actually seen your husband and would be carrying home letters. I will, therefore, try to answer the questions in the order that you posed them.

1. I was summoned, after months of urging on my part, on very short notice to an office building in Rabat. There I was met by police and civilian officials who escorted me to an area on a lower floor where your husband was held.

2. The location where I saw him was clearly an office area, and I believe that he was brought there specifically for the purpose of having me see him and proving that he is alive and in relatively good condition. I was told nothing, one way or the other, about where he will be held in the future and have no cause for optimism that he was not returned afterwards to his normal detention site.

3. As you know, I had/very much wanted to speak with your husband and, for that reason, had asked the Moroccan Desk officer to contact you in advance, without raising your hopes, since I could never be sure that the meeting would actually take place. I can only assume that the Moroccan authorities regarded the meeting itself as a concession to our many entreaties and did not wish to set a further precedent by allowing me to speak with him. As you know, all officials whom I have encountered remain extremely reserved about anything or anyone connected with the 1972 coup attempt.

4. I must be absolutely honest in saying that I have no indication whatsoever of any chances for an early release. I do not believe that the fact of my meeting with Lt. Touil has changed his situation in any way.

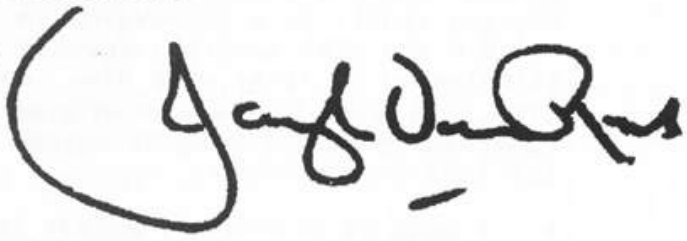
5. I do not have any new information about living conditions at the prison and, for that matter, cannot say with any precision where he has been held.

6. I am guardedly hopeful that the fact of receiving letters for you and your son may open the way for further two-way communication. I cannot be sure, however, at this stage. I naturally raised the matter with a senior police official at the time who held out some hopes and agreed to discuss the matter further with me. I, therefore, regard the communication to your husband which you enclosed in your February 26th letter as a test case. The top police official has been away from Rabat for the past two weeks, and I am therefore continuing to hold your letter because I believe it is important that I deliver it personally to him. Unfortunately, I will be in Washington for a week and, therefore, plan to seek an appointment with him in early April. I regret the delay, but want to attend to this important matter personally.

7. Unfortunately, I have little light to shed on this matter. Your husband was alone when I saw him and I gained no information about other prisoners. You may want to obtain from the State Department a copy of the 1984 Human Rights report for Morocco which contains as much information as we now have on general prison conditions, including those of men convicted in connection with 1972 coup attempt.

I very much appreciate your kind words and writing to the Secretary, but only regret that I am unable to provide further details in this long drawn-out and difficult case.

With best regards.



L'implacable routine reprit son droit à Tazmamart, ce haut lieu d'un crime abominable et cruel. Le bâtiment égrena ses jours et ses nuits avec la désolation d'une vie irrémédiablement inscrite sous le signe évident de la mort. Le départ de Touil était l'espoir personnifié d'une libération à plus ou moins long terme. Regagnant les Etats-Unis, il aurait parlé des conditions funestes des survivants de Tazmamart. Avec l'aide de quelques associations gouvernementales, leur cas aurait été exposé à la face du monde et les pressions n'auraient pas tardé à s'exercer sur le pouvoir marocain. C'était sans compter avec la politique dont les voies étaient impénétrables. Revenu à la case de départ, notre espoir était tombé comme un oignon pourri. C'était encore une fois raté. Heureusement que la vigilance des gardiens s'était relâchée et avec l'aide de Jeff, un souffle de détente planait sur les Lieux. Les portes des cellules restaient ouvertes une grande partie de la journée, nous permettant ainsi de nous retrouver dans le couloir et d'y effectuer des « promenades ». Avec la complicité du gardien Moulay Ali, Jeff laissait le robinet ouvert pendant de longues heures, nous permettant d'avoir suffisamment d'eau pour nettoyer nos cellules, déboucher le trou de nos toilettes, laver nos guenilles quand il faisait chaud... Comme le fait de sortir dans le couloir, de se voir et de parler entre nous, l'eau nous aida à survivre dans les pires conditions de notre incarcération. Cette époque correspondait aussi à l'entrée des médicaments en grandes quantités dans le bâtiment et distribués aux malades par le gardien Mohamed. Cette chance permit à certains de guérir et d'échapper ainsi à la mort. L'argent participa, énormément, à l'amélioration de notre quotidien. Fromage, lait en poudre, huile d'olive, bougies, allumettes, fruits, transistors et piles sèches avaient fait leur entrée dans ce lieu de misère humaine. Si ce n'était le manque de soleil et de lumière, j'aurais juré que j'étais au Club Med, par rapport aux premières années, et surtout par rapport aux détenus de l'autre bâtiment. Ayant repris des forces, les rescapés qui nous avaient rejoints, s'étaient mis à raconter les horreurs dans lesquelles s'empêtraient ceux qui étaient restés en vie dans l'autre bloc. Abdelkrim Chaoui s'était lié d'amitié avec moi et veillait sur moi quand je tombais malade. Il jouait les modérateurs et réussissait fort bien à calmer les esprits. Remontait le moral aux plus abattus. Devenu le parrain de mes enfants à Tazmamart, il gardait leurs photos sur lui, ayant fait le serment d'appeler ses enfants du prénom des miens si jamais il sortait vivant de ce trou. Dieu exauça ses voeux. Après sa

libération, il se maria et eut deux enfants qu'il appela Houda et Khalil. Grâce à sa jovialité et à sa disponibilité, Chaoui était devenu l'ami de tout le monde et le resta jusqu'à la libération.

Cette libération, faut-il le rappeler, n'a été possible que parce que l'étranger a fait pression sur Hassan II. M'barek Touil sauvé, les rescapés de Tazmamart pouvaient espérer être sauvés à leur tour. Des familles se sont battues à l'intérieur du Maroc, avec l'acharnement des humbles pour que cesse l'arbitraire et le massacre de la dignité. Même la France de Mitterand n'a rien fait pour sauver les Bourequat, ses ressortissants. Seule la fermeté des Etats-Unis a pu faire flancher un système qui a toujours nié l'existence de Tazmamart, mais qui a fini par libérer ses derniers morts vivants.

LA FOUILLE INFERNALE DE 1982

Les choses auraient pu continuer ainsi, n'étaient la négligence de Bel Lekbir et la malveillance du gardien Moulay Saïd. En possession d'une revue qu'il voulait passer à un camarade, Bel Lekbir commit l'erreur de l'impatience. Il aurait pu attendre le départ des gardiens. La revue tomba entre les mains du sadique Moulay Saïd et ce fut la catastrophe. Le lendemain, le bâtiment subit sa première fouille. C'était en juillet 1982 et elle fut désastreuse pour nous. Notre moral tomba à zéro et nos espoirs s'envolèrent en fumée. Une à une, les cellules furent passées au peigne fin. De puissants projecteurs éclairaient les cellules, balayant tous les coins de leurs faisceaux lumineux, allant jusque dans les fissures des murs... Ils trouvèrent des « trésors » : des boites de sardines, des haillons amoncelés sur les dalles, quelques comprimés, un bocal d'huile de foie de morue, des transistors, du fromage, de la mie de pain rassemblée au cours des années, des livres coraniques, des bougies... Le lieutenant Moncet refusa de remettre son tube de médicaments à Moulay Saïd qui le menaça de le déshabiller et de le laisser nu jusqu'à la mort. Les voix s'élevaient dans les cellules. Le sadique Moulay Saïd n'aurait pas eu de peine à mettre sa menace à exécution. Craignant pour lui le pire, j'intervins depuis ma cellule et suppliai Moncet de se débarrasser sans discuter de ses médicaments. Il finit par obtempérer avec regret. M'entendant hurler depuis ma cellule, le gardien se tourna vers moi et m'apostropha dans ces termes :

- Toi l'ami, je vais m'occuper personnellement et spécialement de toi !

- Sois le bienvenu ! rétorquai-je avec un pincement au coeur.

Sitôt dit, sitôt fait. Moulay Saïd entra le premier dans ma cellule, suivi de Ben Driss et de Moulay Ali, les trois gardiens sans coeur de Tazmamart. La fouille fut méticuleuse. Chaque centimètre du sol et des murs fut passé à la loupe. Leur surprise fut grande quand ils ne découvrirent aucun objet insolite, aucun médicament, rien qui put satisfaire leur sadisme. Les trois

gardiens tournaient comme des fauves dans la cellule en répétant : « Ce n'est pas possible ! Ce n'est pas possible ! » En désespoir de cause, Moulay Ali et Ben Driss quittèrent l'endroit. Moulay Saïd récura son nez avec l'index et s'immobilisa devant moi, convaincu que la situation cachait un mystère qu'il voulait absolument percer. J'étais responsable de la caisse commune qui comptait pas moins de 6000 DH. Si Moulay Saïd tombait dessus, ce serait un véritable drame pour nous tous. Prévoyant le risque, j'avais glissé un billet de 100 DH dans ma ceinture, entre le pantalon et un slip confectionné dans un drap de bure grise. Le gardien me fixa longuement avant d'entreprendre une fouille corporelle. Comme par réflexe protecteur, je portai la main à ma ceinture pour dissimuler quelque chose. Le Porc tomba dans le piège. Il m'intima l'ordre de retirer ma main et, sans peine, découvrit le billet de 100 DH. Un large sourire de satisfaction éclaira son visage empreint de haine et d'insensibilité. Il hurla de satisfaction, comme un chien enragé, à l'intention de Ben Driss :

- Mon adjudant-chef, j'ai trouvé un billet de 100 DH sur lui ! Il le dissimulait dans son pantalon ! Je savais bien que je finirais par trouver quelque chose !

Ben Driss revint sur ses pas, arracha le billet des mains de Moulay Saïd, le contempla un long moment :

- D'où tu as eu ce billet ? demanda-t-il, l'air menaçant.

- C'est un billet qui traîne sur moi depuis mon incarcération ; je n'ai pas eu le loisir de le dépenser jusqu'à présent car, ici, l'argent n'a aucune valeur. D'ailleurs, vous pouvez le garder si vous voulez !

Le lendemain, il revint me voir et me dit :

- D'accord ! Je garde le billet ; mais il ne faudra le dire à personne !

- Vous avez ma parole d'honneur ! répondis-je, en riant sous cape.

Comme certains de mes camarades, j'avais confectionné des cachettes pour camoufler mes « trésors ». D'abord des trous faits dans les murs et au bord du trou des toilettes. La terre retirée était évacuée petit à petit au moment du balayage, au fur et à mesure du temps. Les pierres étaient replacées à l'endroit et les fissures rebouchées avec de la mie de pain roulée

à même le sol pour donnet au décor l'aspect intact du mortier. Le plus grand des architectes n'aurait pas fait la différence entre les fissures en ciment et les autres colmatées avec la mie de pain. Or, le plus important de mon trésor n'était pas dissimulé dans les murs, ni dans le trou des toilettes, mais perché cette fois-ci sur le toit. A l'aide de ma tige de palmier et son crochet en fil de fer au bout, j'avais fait passer mes petits sacs, confectionnés dans des morceaux de tissu arrachés à mes guenilles, par le trou d'aération du plafond. Une ficelle, couleur ciment, dépassait le rebord du trou de quelques deux centimètres à peine, facilitant la récupération des sacs. Cette opération exigeait un long entraînement et une grande habileté. Une fois le crochet passé dans le noeud de la ficelle, il fallait hisser lentement le sac, le passer par le trou avant de le déposer sur le toit, ne laissant pendre à l'intérieur qu'un bout de ficelle invisible. Après la fouille, l'opération inverse consistait à passer le crochet dans le noeud de la ficelle, soulever le sac jusqu'à ce qu'il atteigne la hauteur du trou avant de le faire glisser vers l'intérieur. Dans les deux sacs qui se trouvaient sur le toit, j'avais dissimulé tout ce que je possédais. Des trésors inestimables. Des bouts de fil de fer, le couvercle d'une boite de sardine, un transistor, plusieurs piles sèches, les photos de mes enfants, du papier à lettres, quelques stylos Bic, un coupe ongles, une paire de ciseaux... mais surtout l'argent de la caisse commune économisé lors du premier contact. J'étais un champion du bricolage et du camouflage. Seul le capitaine Ghalloul rivalisait avec moi sur ces deux terrains.

Le sadisme des gardiens et du directeur du pénitencier ne s'arrêta pas là. Devenus plus méfiants qu'avant, ils entreprirent une deuxième fouille au mois de juillet de la même année. Bel Cadi chargea les gardiens de l'autre bâtiment d'effectuer cette tâche et leur ordonna la fermeté. Moins sensibles à la douleur humaine que certains gardiens de notre bâtiment, et en tout cas, impitoyables, ils avaient entrepris leur funeste entreprise avec acharnement et sans ménagement. Ils arrachèrent les matelas, les oreillers, et autres torchons confectionnés pendant neuf ans avec des bouts de laine de récupération, de la mie de pain, des débris de tiges de palmier qui servaient à balayer les cellules, des touffes de cheveux... Cette fois-ci, la fouille avait eu raison de nous. Nous étions dépouillés de tout. Le bâtiment sombra alors dans la déprime. Nos nerfs avaient pris un sacré coup et commençaient à lâcher. Notre moral tomba plus bas que terre. Privés de nos matelas de

misère, l'approche de l'hiver annonçait quelques catastrophes. Devant la tournure qu'avaient pris les événements, devant le chantage de certains et leurs menaces à l'encontre du gardien Mohamed, celui-ci avait pris ses distances par rapport à nous. Il savait le danger qu'il courait si sa complicité avec certains détenus était découverte. Il ne voulait pas avoir de problèmes et avait décidé de se retirer en attendant que la vague retombe. Il se savait aussi surveillé et suspecté par les oiseaux de mauvais augure du bagne. Que pouvait-il faire seul contre tout un système et contre l'intransigeance de certains détenus ? Avait-il le choix ? Les prisonniers pouvaient-ils comprendre l'extrême sensibilité politique de leur cas et la précarité de sa propre situation ? Si on apprenait ce qu'il faisait, il serait assurément jeté lui aussi dans une cellule pour subir le même sort que nous. Il entreprit alors d'accomplir son travail normalement mais sans zèle. S'il s'était abstenu de nous aider et de nous apporter du réconfort, il ne faisait du mal à personne. Il n'avait pas cessé de nous aider par manque de courage ou par peur. Agissant ainsi, il voulait se protéger, protéger ses enfants ainsi que les familles des détenus d'une éventuelle vengeance du système.

Un mot pour rire : au cours de la fouille de juillet 1982, Moulay Said tomba sur un miroir minuscule que j'avais oublié de camoufler et dont je me servais pour mon « Kabazal ».

- Qu'est-ce que tu fais avec ça ? interrogea le gardien en tournant et en retournant l'objet dans ses mains.

- Je fais des cauchemars la nuit depuis que je suis gamin. Un Fqih m'a prescrit ce miroir à placer sous mon oreiller avant de m'endormir ; il chasse les ombres de la nuit et éloigne les mauvais génies pendant mon sommeil !

Il me regarda, l'air imbécile, retourna encore l'objet dans ses mains avant de le jeter sur la dalle, comme une faveur que le vainqueur accorde au vaincu.

DEUXIEME PERIODE NOIRE : 1982/1986

La vie avait repris son cours dans le bâtiment avec le goût étrange de la mort dans la gorge de chacun de nous. Sans nos menus « trésors », nous étions perdus. « Ils nous ont dénudés ! » disions-nous. Dans le sens où tout ce que nous avions amassé en une vie, au prix de tant de patience, d'imagination et de souffrance, venait de nous être arraché en un clin d'oeil. Des bouts de ficelle, des couvercles de boîtes de conserve, des coupe-ongles, des médicaments, des piles sèches, des boules de mie de pain séché, des touffes de cheveux... Le trésor des rescapés de Tazmamart dont l'univers avait été réduit à sa plus simple expression, au dénuement le plus absolu, comme si le fait de les incarcérer n'était pas suffisant pour les punir, mais qu'il fallait en plus les affamer, les humilier, les enterrer vivants. Et pour couronner une vengeance aveugle non assouvie, il fallait les priver de ces poussières qui avaient donné un sens à leur vie qui ressemblait déjà plus à la mort qu'à la vie. Sadisme, férocité, haine, barbarie... Aucun mot n'est capable de décrire une telle dérive. Mais qui voulait ça ? De qui venaient ces ordres inhumains ? Pourquoi ce comportement bestial si les hommes avaient payé de leur jeunesse, de leur vie, de leur corps... pour les crimes de l'humanité entière ? Notre moral était au plus bas et nos nerfs tendus comme des arcs, plus fragiles encore qu'avant et donc plus vulnérables. Certains s'enfermèrent dans le silence. D'autres rongèrent leur frein en attendant des heures meilleures. Heureusement que deux transistors avaient pu échapper à la fouille et la rumeur circulait, comme d'habitude, pour discréditer quelqu'un ou rejeter la faute sur l'autre. L'argent était toujours dans la caisse, mais qu'en faire ? Personne n'osait demander leurs services aux gardiens parce que, aucun gardien n'était prêt à sacrifier ses enfants pour venir en aide à des hommes condamnés de toutes manières à mourir. La méfiance était devenue la règle. Et la suspicion s'était installée dans nos têtes pour empoisonner notre existence déjà si largement affectée. Nos tortionnaires étaient Musulmans. Parmi eux, nombreux étaient ceux qui avaient effectué le pèlerinage à la Mecque et portaient le titre de haj. Ils effectuaient leurs cinq prières quotidiennes et respectaient le jeûne pendant le mois sacré du Ramadan. Où avaient-ils trouvé toute cette haine, toute cette insensibilité, toute cette férocité inimaginable ? Ce qui se passe en

Algérie ne devrait pas trop nous étonner ; ce sont des hommes qui, au nom de l'Islam, accomplissent leurs actes de barbarie les plus infâmes et les plus inouïs. Comme si ces hommes mettaient de côté leur raison et leur foi pour ne plus faire entendre que la raison du crime, de la haine pour le prochain, du massacre. Les rescapés de Tazmamart étaient ces hommes sacrifiés sur l'autel de la haine, au nom d'une vengeance bestiale. Comment répondre devant Dieu de ce crime et de tous les autres crimes, commis au nom de la stabilité politique d'un système féodal aux comportements moyenâgeux ?

Privés de tout, nous savions bien qu'un certain nombre d'entre nous ne passeraient pas l'hiver. Le froid et la faim. La maladie qui gagne tous les membres avant de paralyser le corps. Les jambes qui ne supportent plus le poids des os. La douleur au fond de soi. La douleur de la maladie, puis celle du vide. La souffrance qui monte, monte, et s'immobilise dans la boîte crânienne pour donner des maux de tête épouvantables. Puis le silence, la nuit, quand les ombres prennent possession des murs et rendent fous les plus résistants d'entre nous. Puis, il y a l'amour que nous avions oublié, à force d'être concentrés régulièrement sur les choses vitales à notre survie ; une bougie, une boule de mie de pain, une pile de transistor, un fromage, un comprimé d'aspirine ou une boite de sardines... Réduits à l'état animal, nous avions oublié le sourire d'une jeune fille et à quoi ressemblait une rose. Les couleurs, les formes et les odeurs se mêlaient dans nos têtes malades. Si bien qu'un morceau de savon pouvait être pris pour du fromage et un bout de fromage pouvait passer pour un suppositoire. Un homme pouvait plonger la main dans le trou des toilettes pour récupérer, au milieu des excréments, deux ou trois malheureuses sardines jetées là par inadvertance et les déguster comme s'il s'agissait de caviar ou de saumon fumé. C'était cela la haine. La haine du corps. La haine aveugle de soi, de l'autre, tous ces autres qui disparaissaient les uns après les autres dans l'enfer de ce bagne maudit. Réduire des êtres humains à l'état bestial. Des êtres ? Plutôt des bêtes. Les cheveux tombant le long du corps, les ongles tordus et noircis par la saleté, plusieurs couches de crasse couvrant la peau, les os saillants. Puis les muscles qui s'atrophient, deviennent eux aussi des morceaux de peau. Le squelette qui s'affaisse soudain, ne se relève plus, garde la même position sur le ciment froid pendant des années. Ou alors des corps qui se déplacent à quatre pattes ou rampent pour atteindre l'assiette d'eau aux lentilles mal cuites. De quelle vengeance s'agissait-il ? Les

responsables des coups d'Etat avaient été exécutés. Les autres avaient été jugés par un tribunal et purgeaient leur peine dans l'une des prisons de ce triste système même qui les avait condamnés. Vengeance ? Il fallait aller au-delà de la prison, au-delà de la justice, au-delà du droit pour assouvir sa haine de l'autre, l'écraser, l'anéantir à jamais. Et pourtant, c'est notre langue qui dit que le vainqueur doit montrer plus de magnanimité. « *Alli ghlab i'aff* ! » Mais dans cette histoire sordide, le vainqueur n'était pas celui qu'on croyait. Et Tazmamart n'était que le visage hideux de l'échec de tout un système et de son symbole.

Heureusement pour nous, M'Barek Touil bénéficiait de son régime de prisonnier privilégié. Il économisait sur sa ration de nourriture qu'il remettait à Bouhida. Ce dernier distribuait entre plus de vingt bagnards du bâtiment la moitié d'une ration d'homme. Une fois par mois, nous avions droit à un morceau de savon. L'aubaine. Touil concentrait ses efforts sur les plus exténués et sur les camarades gravement atteints. L'Ghalou fut l'une des victimes de cette deuxième période noire. Complètement diminué, les membres inférieurs paralysés, il ne quittait plus sa dalle. Son corps était mangé par les escarres et l'on pouvait voir ses côtes décharnées. Seule sa tête restait en vie. Tout le reste était mort. Il ne sentait plus ses membres. Les vers rongeaient ses entrailles. Il ne ressentait pas la douleur, ne se plaignait pas, ni ne gémissait. Il attendait la délivrance, convaincu qu'il n'y avait rien à regretter ici bas. Son sourire ne quittait pas son visage, et il trouvait la force de bavarder, de blaguer et de trouver le mot gentil pour s'attirer plus de sympathie. L'Ghalou ! Là où tu es, l'histoire retiendra ton courage et tes camarades n'oublieront pas !

La vie traînait sa monotonie de chienne malade. Puis, un jour de juillet, le sadique Ben Saïd claqua la porte de la cellule de Ben Issa si fort que ce dernier fut irrité par le bruit. Une insulte fusa. *H'mar* ! Bourrique. Cela avait suffi pour mettre le gardien hors de lui. Il verrouilla toutes les cellules et avec l'aide de Moulay Ali, il se rua sur le corps en lambeaux du prisonnier, le roua de coups de bâton et de coups de pieds. Malgré son état d'épuisement, il se défendit comme un brave et réussit à asséner des coups à ses agresseurs. Incapables de défendre notre camarade, nous nous étions mis à hurler de toutes nos forces et à taper contre les portes de nos cellules avec nos brocs. Ben Issa était un garçon charmant. Très gentil et serviable,

il n'hésitait jamais à se porter volontaire pour assister un malade, aider un camarade, raconter une blague pour alléger la souffrance des autres. Artiste et bon vivant, il avait dessiné sa cellule sur un bout de papier qui allait faire le tour de la planète. Après le massacre, les cellules restèrent closes. Personne ne pût se rendre à son chevet pour lui porter secours. Les deux gardiens criminels l'abandonnèrent à son triste sort, totalement vidé de ses forces, gisant dans son sang. Par la suite, il fut terrassé par une fièvre violente qui ne le lâcha plus. Son état de santé se dégrada rapidement jusqu'à sa mort en juillet 1983. Le camarade Raïss l'assista jusqu'à son dernier souffle. La mort ne frappait plus avec sa régularité cruelle uniquement dans l'autre bâtiment mais s'affirmait sans distinction de lieu à présent. Chacun attendait son tour et chacun se demandait au fond de lui, à qui le tour la prochaine fois. Le seul rendez-vous que nous avions tous était celui-là ; un rendez-vous avec la mort. Rien d'autre n'existait en dehors de cette réalité affligeante.

La même année, un autre camarade tomba malade. Il s'appelait Mohamed Betti. Nous avions supplié « Jeff » de nous autoriser à nous rendre à son chevet. Il refusa, mais accepta de porter secours au malade. Il lui apporta médicaments et fortifiants en prenant mille précautions. Betti commença à reprendre des forces et, affamé, mangeait tout ce qui lui tombait sous la main. Son état de santé s'améliora lentement jusqu'au jour où il fut pris d'une embolie. Il tomba de nouveau malade et décéda en 1984.

La même année, notre bâtiment connut un nouveau drame dans la disparition de Tijani Benradouane, mort lui aussi d'épuisement et de maladie. La mort se faisait plus proche, plus insistante, presque inévitable.

L'année 1983 fut marquée par la mort de Dlimi. Un vague espoir se dessina à l'horizon. Nous l'avions identifié comme l'un des responsables directs de notre drame. Une fois mort, les choses allaient, sans doute, évoluer en notre faveur. Mais les mois passaient et les portes blindées des cellules restaient irrémédiablement fermées. Seules les lucarnes étaient tirées le soir par Touil et restaient ouvertes toute la nuit, nous permettant ainsi de communiquer entre nous. Avec les privations et les maladies, l'âge commençait à peser sur nos épaules. Arrivés en ce lieu maudit dans la force de l'âge, certains avaient résisté, de manière naturelle, parce qu'ils avaient des réserves. Mais plus le temps passait et plus les forces diminuaient, plus

les dos se courbaient, plus les articulations étaient atteintes de rhumatisme et les têtes de folie. Les corps supportaient de plus en plus mal le froid et devenaient plus fragiles, plus exposés aux infections. Nous tombions comme des mouches, les uns après les autres, affaiblis, malades, traînant nos débris sur le sol glacial de nos cellules. Nous pleurions souvent. Jamais d'impuissance, mais de lassitude, de devoir supporter toute cette dégradation sans rien pouvoir faire. Et même s'il nous arrivait de ramper par manque de force, nous continuions à rester debout dans notre tête et dans notre fierté. Des hommes comme un pays n'en fait qu'une ou deux fois dans son histoire. Le gardien Mohamed aurait pu continuer à nous donner un coup de main, mais il avait renoncé à cause du chantage et de la pression dont il était l'objet de la part de certains. Mais que faire ? Et que dire à ces hommes pour les convaincre de la justesse de leurs revendications et de l'erreur qu'ils commettaient à s'acharner sur l'un des rares hommes qui nous avait tendu la main ? Leur dire que plusieurs familles avaient renié leurs fils impliqués dans l'un des deux coups d'Etat. Par peur, ou par lâcheté. Que certains parents avaient menacé les émissaires de faire appel à la police s'ils revenaient les importuner. Fallait-il les blesser encore plus ? Je savais par les lettres de ma femme ce qui se passait à l'extérieur. Je ne dis rien à personne. D'ailleurs, qui me croirait ? La seule solution était de tenir jusqu'au bout, malgré le froid, malgré la faim, malgré la maladie... Mais jusqu'au bout de quoi ? Et ce tunnel, avait-il une fin ? Programmée, la mort devait être l'aboutissement de ce long calvaire. J'étais décidé à le vivre dignement. Les autres aussi. Il fallait éviter les problèmes à « Jeff », coûte que coûte. Mais l'épargner n'était pas une mince affaire, dans cette atmosphère électrique de nerfs à fleur de peau, de suspicion, de désespoir absolu...

Ce coup d'état, je ne l'avais pas fomenté. Mon avion n'était pas armé et pourtant, j'étais victime de l'injustice humaine. Amekrane m'a avoué que Dlimi voulait ma tête. Pourquoi ? Mes deux équipiers et mon passager ont été acquittés. Quant à moi, j'ai été condamné à vingt ans. Devant cette injustice aveugle, j'en ai voulu un peu à Amekrane pour son manque de confiance. Pourquoi ne m'a-il pas mis au courant de son projet ? Voulait-il m'épargner ou alors pensait-il que je n'aurais pas accepté ? Je pensais qu'il avait plus d'estime pour moi. Il pensait peut-être qu'il n'était pas nécessaire d'ameuter tout le monde et qu'avec trois pilotes c'était largement suffisant,

ce que je comprends parfaitement. Mais je pense aussi que ça a un rapport avec le premier coup d'Etat quand j'ai refusé d'exécuter l'ordre d'aller bombarder le palais de Skhirat. Sans ordre écrit du chef d'Etat Major. Il ne voulait pas se heurter à un autre refus de ma part. Je n'ai pas compris. Tout le monde reconnaît mon adresse au tir. Aux USA, le petit marocain de Oulad Aych était le meilleur tireur de sa promotion, l'unique élève étranger autorisé à voler en formation avec la patrouille de fin de stage. J'étais aussi pilote d'essai. Après la révision des appareils, c'est moi qui les pilotais pour juger de leur efficacité. Une fois, il y a eu crash d'avion à la base. L'appareil était très endommagé. On devait l'envoyer en Espagne pour sa remise en état de marche. Nous avons demandé l'autorisation à l'Etat major de le retaper nous-mêmes à la base. Les Américains ont refusé de prendre une telle responsabilité. Nous l'avons fait Après sa remise en état, nous avons demandé aux Américains de désigner un pilote pour l'essayer. Ils n'ont pas voulu. Un ordre de l'Etat major est arrivé, disant que c'était le capitaine Hachad qui devait faire l'essai. J'ai pris avec moi le capitaine Louafi, parce qu'il était le chef des moyens techniques, responsable de la remise en état de l'appareil. L'avion était comme neuf. L'essai s'est déroulé de manière impeccable. Le représentant de la compagnie « Northrop » qui était dans un pays d'Afrique a entendu parler de notre expédition. Il a tenu à venir voir de ses propres yeux ce que les Marocains avaient fait d'un avion de sa compagnie. Il n'en revenait pas et n'a eu d'autre choix que de nous féliciter. Une autre fois, nous devions faire des manœuvres devant le roi à Marrakech (Manœuvres du 18 novembre1968). Je devais passer en F5B avec un napalm que je devais larguer pour montrer ses effets. Amekrane était avec moi. Au moment de larguer la bombe, elle a refusé de se détacher. J'ai répété trois fois l'opération mais sans résultat. J'ai alors quitté le circuit pour survoler le Toubkal du haut Atlas, effectuant des virages serrés (à 4G). Rien à faire. Nous avions le choix entre deux options : actionner les sièges éjectables et abandonner l'avion ou nous poser avec la bombe napalm sous le fuselage. Là, le risque est imminent. Il suffit de rater l'atterrissage pour sauter avec la bombe. Je lui ai demandé ce qu'il en pensait. Il m'a dit de faire comme je le sentais. Je lui ai répondu que je voulais tenter l'atterrissage. Nous avons récité la prière de la *Chahada* et j'ai appelé la base pour les prévenir de la situation et leur demander d'être prêt à l'éventualité d'une catastrophe. Je ne sais pas par quel miracle j'ai réussi mon atterrissage. Un atterrissage en douceur, comme sur des oeufs. On ne

sentait pas les roues. Quand nous avons repris nos esprits et notre souffle, il m'a félicité. Il m'a dit : « *Allah i'tik assaha* ! »; que Dieu te donne la santé. Je me suis arrêté en bout de piste et nous avons quitté l'avion. Les techniciens sont arrivés pour détecter la panne. Ils avaient oublié de brancher le circuit électrique.

Voulait-il m'épargner ou pensait-il que je n'aurais pas accepté ? Il se souvient sans doute que lors du premier coupd'Etat, j'avais refusé d'aller bombarder le palais de Skhirat sans un ordre de Chef de l'état-major et peut être ne voulait-il pas se heurter à un autre refu de ma part.

Et qu'aurais-je répondu en effet ? Il m'est impossible aujourd'hui de répondre à cette question et je ne peux qu'hasarder quelques conjectures vu les circonstances et les conditions de l'époque, l'âge aussi, j'aurais probablement accepté. Dans le contexte politique des années soixante-dix, nous rêvions tous de devenir des héros ou des martyrs en participant au changement de la situation dégradée de notre pays. Nous étions dans l'ère de la libération des peuples opprimés et l'exploit d'Abdelkrim Khattabi dans le Rif nous faisait rêver d'un monde meilleur. Ceci dit, une question m'a hanté toute ma vie : « Oufkir était-il l'homme qu'il fallait pour le Maroc ? » Peut-être qu'à cause de lui je n'aurais pas accepté. Nous n'entendions que des choses affreuses sur lui. Pressentait-il cela ? Je ne puis l'affirmer. Mais encore une fois, dans le contexte de l'époque j'aurais marché dans la manoeuvre mais en imposant mon point de vue et en me donnant toutes les chances pour que le coup réussisse. J'aurais marché avec Amekrane parce que je le connaissais pour avoir travaillé plusieurs années à ses côtés et j'avais de l'estime pour lui. C'était un homme intègre qui était révolté par la situation politique au Maroc et voulait que ça change. Avec lui, oui. Avec Oufkir jamais. Dans ce cas, pourquoi Amekrane a marché avec Oufkir ? Il était trop naïf et vierge de toute mauvaise action. Il avait là une possibilité de voir les choses changer. C'était un homme intègre, révolté contre le système. Et sa révolte était sincère. Puis, Oufkir le tenait. Il n'avait pas le choix. Il ne faut pas oublier que le général était l'homme fort du pays. Il était déjà piégé dans le coup d'Etat de Skhirat. Je pense également qu'il savait qu'il ne survivrait pas au coup d'Etat. Oufkir avait l'intention d'exécuter tous ses complices. Le général Ben Abdeslam a avoué devant le tribunal qu'Oufkir lui avait donné l'ordre de se rendre à la base pour égorger tous les pilotes (Il expliqua le geste en portant la main à son cou).

Avant même la fin des opérations, Amekrane s'est enfui à Gibraltar à bord d'un hélicoptère. Il n'a pas attendu la suite des événements. Oufkir n'avait-il pas dit qu'il attendrait le roi à l'aéroport avec un détachement de blindés si jamais le coup échouait dans le ciel. Ce qui est certain, c'est que Kouera, Ziad et Boukhalif se sont embarqués dans cette histoire pour Amekrane, non pour Oufkir.

En 1983, quatre des huit prisonniers transférés au bâtiment « A » regagnèrent leur bloc d'origine. C'était un drame pour eux, persuadés sans doute qu'ils ne résisteraient pas à une infection ou à un hiver de plus là-bas. Il s'agissait de Haïfi Abdeslam, Fraoui Abdellah, Ben Doro Hamid et Achour Ghani.

Un seul de ces hommes survivra à l'enfer du deuxième bâtiment.

Les trois autres, restés au premier bâtiment après leur transfert, ont tous survécu.

Avant leur départ, nous leur avions remis une somme d'argent et leur avions expliqué comment ils devaient agir s'ils voulaient rester en vie ; prendre exemple sur notre organisation et l'appliquer là-bas, suivre notre discipline, essayer de corrompre un gardien pour leur faire parvenir des médicaments et un peu de nourriture... Leur survie dépendait essentiellement de leur capacité à résister au temps. Ils n'avaient, certes, pas les moyens adéquats pour faire face aux turpitudes de l'autre bloc, mais ils n'avaient pas le choix. Ils venaient de partager une nouvelle expérience qui leur avait démontré que la survie était possible mais qu'elle devait être arrachée à coups de patience, de discipline et de solidarité. Tous les prisonniers étaient d'accord pour céder une partie du budget de la caisse à ceux qui repartaient pour le véritable enfer de Tazmamart. La veille de leur deuxième transfert, même la cellule de Touil fut verrouillée. Grâce au système de cordage, je voulais faire parvenir la somme de 3000 DH à Ben Doro qui occupait la cellule 28. Pris de panique, ce dernier refusa cet argent. Par la suite, Touil se chargea de remettre la somme aux locataires de l'autre bâtiment. Jamais personne ne sût comment cet argent avait été géré.

Fin 1985, certains prisonniers avaient pris conscience de la gravité de leur situation, se rendant compte que l'aide de « Jeff » leur était nécessaire et qu'il fallait renouer coûte que coûte avec cet homme. Ils me supplièrent de faire le nécessaire pour regagner sa confiance et ses faveurs. Je refusai pour éviter des complications à tout le monde. Puisque certains ne voulaient pas comprendre que notre lutte était commune et que chacun oeuvrait pour la même cause, ils devaient subir les conséquences de leurs agissements. Nous étions tous logés à la même enseigne. Pas de privilèges, pas de contact avec le monde extérieur et par conséquent, pas d'espoir. Zemmouri qui dénouait toutes les situations difficiles qui surgissaient dans le bâtiment me rendit visite dans ma cellule et me parla longuement, du moral des camarades, de leurs souffrances, de leur désespoir. Il me dit que personne n'oubliait les efforts effectués par « Jeff » pour nous venir en aide. Ma position était inconfortable. Si j'acceptais, les mêmes problèmes risquaient de ressurgir et peut-être être fatals à « Jeff ». Si je disais non, je risquais de focaliser toute la haine sur moi, parce que la situation devenait insupportable. Encore fallait-il que le gardien accepte ! J'étais conscient que notre survie dépendait de Mohamed, mais aussi du nombre de prisonniers qui resteraient en vie. Plus nous étions nombreux, et mieux nous résisterions à l'horreur de Tazmamart. Peut-être aussi serait-il plus difficile au système d'expliquer la mort de tous ses prisonniers. Je posai mes conditions :

- Tu es mon compagnon d'armes et mon ami. Je ne peux rien te refuser. Cette situation nous concerne tous les uns autant que les autres puisque nous sommes tous embarqués dans ce vaisseau de malheur. Dis aux autres de se réconcilier d'abord avec l'homme qui nous a tendu une main secourable et de nous pardonner nos enfantillages. Ensuite, il va falloir qu'on le laisse travailler tranquillement, sans lui faire prendre de risques inutiles !

Plusieurs tentatives de réconciliation furent entreprises par tous les prisonniers. Le gardien Mohamed résista un temps, puis céda, par miracle, aux argumentations de Raïss. En fait, « Jeff » était affecté par notre situation et sa prise de distance par rapport à nous rendait sa conscience malheureuse. Il n'espérait qu'une chose ; pouvoir nous aider. Mais le risque était si grand qu'il devait prendre toutes les précautions pour qu'il n'ait pas à le regretter par la suite. C'était une leçon que les prisonniers avaient

assimilée. Le camarade Raïss fut donc le maître d'oeuvre de cette réconciliation et avait mis au courant le gardien de l'accord passé entre les hommes qui avaient tous promis de ne jamais l'importuner et de le laisser agir à sa guise. Tous reconnaissaient son dévouement et son sacrifice. Rassuré par l'humilité et la gratitude des hommes à son égard, il entreprit donc de reprendre son activité afin de nous aider à supporter l'absurde et de survivre à l'horreur. Le bâtiment fut en liesse. Notre stratégie n'était pas différente de la première. Dans un premier temps, le contact serait rétabli pour Hachad et Bel Kebir seulement. Chacun des deux devrait verser la somme de 3000 DH à la caisse, en plus des médicaments envoyés de la pharmacie Riyad. La deuxième phase consistait à joindre au courrier personnel de Hachad et de Bel Kébir, les lettres des autres camarades dont les familles étaient basées à Kénitra, Rabat et Casablanca.

Grâce à cet accord, la bonne ambiance revint dans le bâtiment et la camaraderie regagna les cellules de la honte et de la mort. Les nouvelles circulaient et le gardien Mohamed oubliait souvent de refermer les portes des cellules. Lassés par la routine probablement, les autres gardiens avaient commencé à fermer les yeux. Le tuyau d'eau restait, lui aussi, branché pendant plusieurs heures et un air de liberté relative commençait à se faire sentir. Puis le jour tant attendu arriva. « Jeff » m'avertit qu'il allait bientôt partir en permission. Je préparai ma lettre avant de regagner la cellule de Bel Lekbir pour l'aider à rédiger la sienne. Ma lettre contenait des explications sur l'accord passé entre nous, sur la condition physique et morale de chacun de nous et comportait quelques recommandations ; envoyer beaucoup de médicaments et des fortifiants. Dans cette même lettre, il y avait un exposé sur le cas Touil afin de sensibiliser les familles à l'injustice et à la ségrégation dans le mouroir de Tazmamart. « A propos de notre situation, écrivais-je à mon épouse, nous vivons toujours sous le même régime (marche ou crève !), privés de tous nos droits. Un seul parmi nous bénéficie de tous ses droits : nourriture équilibrée (viande tous les jours, oeufs le soir, beurre et confiture le matin etc.) matelas, soleil, savon... C'est Touil. Sa femme est arrivée à rentrer en contact avec lui par l'intermédiaire de l'ambassade américaine ; il reçoit colis et courrier régulièrement depuis 1984. »

Dans cette même lettre, je recommandais à ma femme d'intervenir auprès des hauts responsables de l'Etat pour attirer leur attention sur le

drame qui était en train d'être vécu par des militaires au bagne de Tazmamart. Si nous ne devions pas être libérés, que nous bénéficions au moins du même régime que notre camarade Touil. La lettre contenait ces quelques phrases de grande importance : « Magouti va bien. Notre affaire est entre les mains du général Moulay Hafid Alaoui et du général Housni Ben Slimane, tu taperas à leurs portes pour arriver à m'envoyer au moins des colis de survie »

« Jeff » s'envola enfin, emportant avec lui le courrier de l'espoir. Les portes des cellules se refermèrent avec fracas sur nous et l'attente recommença, pénible, douloureuse, insupportable, ponctuée par les rafales de vent, le cri des oiseaux de mauvais augure, les aboiements des chiens au loin et, surtout, par un silence parfois plus épais encore qu'un brouillard d'automne.

PERIODE DE DETENTE 1986-1991

Les jours s'écoulèrent dans une monotonie sans nom, pesants, irréels. Torturés par l'attente, les esprits voyageaient entre les rêves les plus fous, les fantasmes les plus inimaginables et l'espoir le plus extravagant. Cet espoir qui nous avait fait défaut jusque-là et qui devait, pourtant, se manifester un jour ou un autre sous un quelconque signe pour nous rassurer et alléger le poids de notre amertume. Tous étions conscients de l'importance de cette opération de la dernière chance. Le destin serait-il de notre côté cette fois-ci ? Et si « Jeff » se dégonflait à la dernière minute ? La situation au pays ne souffrait aucun dérapage. Un mot ou un geste déplacé était automatiquement interprété comme une déloyauté au trône et une trahison à l'unité territoriale du pays. Et Tazmamart était un sujet tabou dont il fallait taire le nom, parce que le système avait décidé qu'il en soit ainsi. Et il avait mis ses moyens de répression au service de sa paranoïa. Tazmamart n'existait donc que dans les esprits malveillants qui voulaient du mal au pays ! Chaque Marocain était vigilant, faisant preuve de sang froid et surtout, ayant appris à cacher ses sentiments et ses opinions politiques, enfonçait sa tête dans le sable et attendait que la tempête passe. Mais la tempête du Makhzen ne passait pas. Parler de Tazmamart revenait à choisir de plein gré une place de choix dans l'un des nombreux centres secrets de torture réservés par le système aux plus « impertinents » d'entre les sujets du roi. Le gardien Mohamed avait-il plus de courage que les autres pour affronter les foudres du démon ? Ou bien était-il inconscient du danger qu'il bravait ? Dans un cas comme dans l'autre, Mohamed était un ange envoyé du ciel pour aider les emmurés de ce mouroir maudit. Et si c'était cela, le signe du destin ?

1986. Quatorze ans plus tard. Et plusieurs morts dans les rangs des Tazmamartis. Surtout dans le bâtiment B. Quatorze déjà. Nous avions compris que le temps jouait contre nous. Plus le temps passait, plus l'espoir s'amenuisait et plus le moral des hommes faiblissait. Il fallait agir vite. Mais comment ? Et faire quoi dans nos conditions ? Nous savions que la seule personne dont dépendait notre vie était le roi. Alors, c'était dans ce sens qu'il fallait agir dès le début. Seul le roi pouvait faire en sorte que

cesse notre calvaire. Puisque c'était lui qui avait donné l'ordre de nous enfermer là, c'était à lui que nous devions adresser notre complainte. L'interpeller. Faire appel à sa générosité, à sa magnanimité. Lui adresser une lettre de grâce. L'accord était unanime. Ecrire au roi puisqu'il restait le dernier recours et notre dernier rempart. Les dispositions furent prises. On se procura du papier ministre et un stylo qui « écrivait bien ». Les phrases furent choisies, lues et relues plusieurs fois, corrigées, réaménagées, édulcorées… Sa Majesté aime entendre de telles phrases de louanges. Sa Majesté adore être magnifiée et suppliée. Il faut nous rendre encore plus coupables à ses yeux pour que sa grâce soit un signe d'altruisme de sa part. Ahmed Marzouki s'acharna à faire de son écriture une calligraphie. Dans sa cellule, il s'appliqua comme un écolier studieux devant sa feuille d'examen. Cet examen avait comme sujet « La liberté ». La pétition fut écrite en arabe, lue et relue, appréciée par tous. Les paroles étaient justes, fortes et l'écriture belle. La feuille passa de main en main et fut signée par trente et un prisonniers du bâtiment « A ». (Voir copie des documents pages suivantes).

Le gardien Mohamed reprit son service. Nos yeux scrutateurs épiaient chacun de ses gestes, suivaient chacun de ses mouvements. Rien n'échappait à notre surveillance. Les portes s'ouvraient, se refermaient dans le fracas métallique de leurs gonds et de leurs serrures. Le silence devenait pesant. Les yeux n'arrivaient plus à se fermer, ni de jour ni de nuit. Les jours passèrent dans l'angoisse la plus indéterminée, la plus folle. Talonné de près par les autres gardiens, Mohamed accomplissait son service et repartait, évitant notre regard pour ne pas trahir une émotion ou un signe d'espoir. Même cela était comptabilisé à Tazmamart. Heureusement que le gardien savait ce qu'il faisait. Il savait pertinemment aussi que l'une des cellules vides le recevrait si jamais un faux pas le jetait dans l'absurde folie du directeur. Les jours, les heures... s'écoulèrent comme du plomb fondu dans nos veines, si bien qu'à la longue, nous avions commencé à désespérer, croyant que Mohamed avait failli à sa promesse, par peur ou par manque de temps. Une semaine se déroula ainsi, dans l'expectative. Se réinstalla la routine meurtrière dans le bâtiment. Les yeux s'étaient habitués à des gestes vides de sens, dénués de tout espoir. Nous ne cherchions plus à déceler l'acte libérateur ou le mouvement d'apaisement. Les portes qui s'ouvraient puis se refermaient, les lentilles ou les fèves de misère qui

nageaient dans un bouillon d'eau grisâtre, les gardiens qui entraient puis ressortaient avec la même mine renfrognée, le même air de chiens abattus. Puis les bruits reprirent leur rythme des jours sombres. Chaque bruit devenait à lui tout seul une souffrance et le silence une épreuve. Surtout les bruits qui provenaient de l'extérieur. Les aboiements d'un chien, le cri d'un hibou, le braiment d'une bourrique... A quoi pouvait désormais ressembler un chien pour nous ? Et l'oiseau sur la branche ? Et le sourire d'une petite fille ? Et le goût d'un bonbon ou d'un baiser ? La réalité de ces petites choses de la vie n'existait plus. N'existaient alors que le désespoir et l'amertume. Puis le vide. La douleur dans le corps et dans la tête. A la fin de la première semaine, « Jeff » s'arrangea pour balancer un paquet dans ma cellule, avec la même dextérité que les fois précédentes. Personne n'avait rien vu. Ni les prisonniers ni les autres gardiens. Le service se déroula comme d'habitude, dans la monotonie la plus totale. La nourriture refusa de passer à travers ma gorge. J'attendis que la porte principale soit verrouillée pour me jeter sur le trésor qui gisait quelque part par terre ou sur les vieilles couvertures grises, endurcies par plusieurs couches de crasses. Mes membres tremblaient et je ne pouvais pas maîtriser mon émotion. Des larmes jaillirent de mes yeux et inondèrent mes joues creuses. Je pleurai, de bonheur cette fois-ci. Je savais que le contact avait été établi et que le monde extérieur ne nous abandonnait pas. Je caressai le paquet, le portai à mes lèvres, le pressai contre ma poitrine, m'essayai même à quelques pas de danse, mais la faiblesse de mes jambes me dissuada très vite. Je m'assis sur la dalle, celle-là même qui avait reçu mon corps plusieurs milliers de fois et avait bouffé ma peau. Un temps fou s'était écoulé depuis la fermeture de la porte principale et je n'arrivais toujours pas à défaire le bout de ficelle pour connaître le contenu du paquet. Comme si je voulais d'abord m'imprégner de l'odeur de la boite. Comme si je voulais prolonger ce plaisir que j'avais oublié. Finalement, je me décidai à passer à l'action. J'ouvris d'abord ma lucane pour annoncer la bonne nouvelle aux autres. Nous avions reçu médicaments et fortifiants. Une lettre de mon épouse accompagnée de la somme de 3000 DH en espèces pour la caisse commune. Bel Lekbir avait une lettre de sa tante et 3000 DH. Le père de Magouti avait envoyé une lettre et 500 DH.

بسم الله الرحمان الرحيم (ربنا عليك توكلنا وإليك أنبنا وإليك المصير) صدق الله العظيم.
تزمامارت ٦/8/86

نبذة عن الأوضاع التي يعيش عليها الضباط وضباط الصف السابقون المشاة والطيارون في السجن العسكري بتزمامارت

٣٠٣

نحن الموقعون في هذه الورقة الضباط وضباط الصف السابقون المشاة والطيارون المعتقلون في حادثتي ١٠ يوليوز ١٩٧١ و١٦ غشت ١٩٧٢ والمحبوسون حاليا في السجن العسكري بتزمامارت نعطي فكرة موجزة ونظرة مركزة عن مأساتنا الطويلة ومعاناتنا العصيبة الشديدة التي آلت إليها أمورنا في السجن العسكري بتزمامارت معتمدين على صدق حسيب في كل ما نقول والله علينا رقيب وشهيد.

كنا قبل حلول المآسي شبانا أطرا مثالية يافعة أعليتها الساكنة حديثة عهد بالتخرج من المدارس العسكرية، وقد كنا جميعا مولعين لنا خلقتهم من كا شدها سيكون إلا للالتزام بشعارنا المقدس الخالد الله الوطن الملك وكان تكريمنا صعبا إلا تشجيع على الكمال في الانضباط وعمق الصدق في الإخلاص لما تلقينا وما تربينا عليه الأعلى بنا وذلك بالتفاني في العمل شكرا في كل ما يحال إلينا عمله وما نقلناه من الإخلاص والعطاء ولم نكن نشكل دس بينكم فلان أصبحتم مصيبنا من طرف الجند الأول: إنهم مثل قادتنا الأعلى من صلحه. النقطة الحساسة التي تمثل سبب كل ما لحق بنا من عصيانهم فهذه عصيانهم ومكنتهم انقلابا الذي رغبه لنا ورسالتنا حين استعملوا أشمتنا وقلة تجربتنا ليوقعوا بنا في الشرك الدنيء إلى السياسة بطلة فوضوا الطبعية ما لهم إبعادنا عن كل ما يمت إلينا بشعور بمهمة عادية ثم زيفوا لنا المحجوبة موهمين إيانا في المرحلة الأولى حالهم ومطامعهم أننا نعمل في إطار شرعي بحيث المتعة في المرحلة الثانية لتحمي سلامة علينا الحيلة ولم ننتبه الإدعاء في ستنتنع عملية قطيعة بحذر سلامة العرش والملك. كما يطلب في عقولنا التفكير. وعندما زالت الغشاوة وظهرت قطيعة لحسنا دهشة وثبات وطأتها انتهينا وسلمنا أنفسنا للعدالة وحدة شرعية. اعتقلنا وقد كنا بعقوبات تتراوح بين السنة والمؤبد. واستعملنا في السجن العسكري بالقنيطرة الى السجن المركزي بسجن المدينة. وبعد إطلاق سراح الفوج الأول تم نقلنا في جمعنا طيارين بجناح لأول مرة ونقلنا الى السجن العسكري بتزمامارت في 7 غشت 1973. ومنذ تلك الآونة ابتلينا حياة فجة ونسبت لا نعلم إلى متى ستدوم معاناة شديدة وعيشة نكدة في غرفة لنا مثله جردنا فيها من أبسط أبسط حقوق السجين. فالزنزانة علبة ضيقة مظلمة ليس فيها ضوء ولا ماء ولا هواء بسبب الإسمنت المسلح يخرج منها إلا ميتا ومعنى ذلك أن الخروج إلى الشمس معدوم وزيارات الأسر والمراسلة والتطبيب والتمريض والحلاقة ووسائل النظافة والوقاية كلها معدومة بالمرة. زد على ذلك أن الفراش والغطاء معا يتكونان من غطائين بالين أما المعدة التغذية فهي كالتالي: خبز مع كأس قهوة تكاد أن تخلو من السكر في الصباح. مغرفة من الفول أو الحمص أو العدس في الزوال ومغرفة من الشعرية في المساء. وجمعة لتراب من الماء لكل نصيب في اليوم الواحد. أما اللحم فمرة في كل شهر أو شهرين فهو صغير لا يدعى خمسين جرام في قليل من الحالات. وقد انضاف إلى كل هذه العوامل عامل البرد الشديد الذي يدوم مدة تقارب ثمانية أشهر من السنة حيث تنخفض درجة الحرارة في كثير من الأحيان إلى ما تحت الصفر وبجانب ذلك من خلال الماء المتجمد في الصباح وأما في الصيف فالحرارة تجثم بشكل لا يطاق في جامعة معها إلى الدهاليز الوسخة والزنازين العفنة جحافل الذباب والبعوض والبق والعقارب مع ريح تكاد تلبسه من حين إلى حين الثعابين عطشى تبحث داخل الزنازين عن الماء. في هذا الإطار المحيف الحافل بكل السلبيات بدأنا نشعر بالمحنة والعذاب تنطبق علينا تلقي في دهشة واستغراب عن سر هذا النظام الجديد المتميز بالعزلة والشدة مع الحياة التاقهة فاشتد الغموض وقست بنا الحيرة ولم نجد لهذا اللغز مخرجا. وسكت الحراس وتلك الحراس معنا لا يتكلمون بالإشارة الصارمة الآمرة والمدرك لم نره أبدا وهو أول مرة للتفقد يبقى خارج العمارة. ولم تمض إلا أشهر قليلة حتى تبدلت أحوالنا وشعورنا ودب الهزال والضعف إلى أجسامنا وكلمت من شدة الظلام أبصارنا فغدونا في مظهرنا كسكان الكهوف في العصور البدائية الموغلة في القدم. ولقد قدر لرجل شجاع أن يرتبا لو في عمر راجح بعضهم وجوده الأمراض فينا والآلام بنسبة مرتفعة فعالكت وحالت بسطوة ما تدعاه وهكذا سقطت الضحية الأولى بسنة أشهر فقط من تاريخ تحولنا إلى هذا السجن ثم سقطت الثانية والثالثة وهكذا حتى أصبح يسقط الموت علينا بمعدل اثنين في كل سنة وقد بلغ اليوم إلى 24 قطرها 13 سنة

والمراحل التي يقطعها السجين من مرحله الى وقايه مراحل معدودة محسوبه اللهم الا
في مسافة واحده وريك حبس إعليف دوريات المياه سواقله الماء فتجمع الماء
العصير مما مبه لتوس ارضيه الزنازن ولم يسرع احد في هذا الباس مجانب
الحصله بعمله تمتلئ في وقاية العديد من الصناء جراء طغيان الرياح
الكريهة والاوبئة المختلفة . اجل ان السجين يصاب ولا يزال قطيع
في المرحله الاولى يتسع بعدها الى الشكوى في عضو معين من اعضاء جسمه
ثم يلزم الفراش تحت وطأة الحمى . ثم بعد ذلك يصاب بالشلل الكامل هذا
يشكوى كمال ارتياد النسيج فيما في حاجته في ثيابه ، ثم يتوقع عن
الاكل ثم و بعد هذه المرحلة مباشرة سيفقد عمله تماما ويظل طول يومه
وليله وحيدا يصرخ ويهذي ولا احد يقترب اليه او يتجده سيئي الى ان
يلفظ انفاسه عاشي مهمل ومنبوذ في مستشفى رهيب من مختلف الامراض
الافرازات والنفايات والنزيف الشديد . وقد تحمل الصنفيه الى هيكل عظمي
ليس كالمعهود منا كل فيه الا جلد رقيقا سيء ما مومس شاء وجلف على ذلك
الحاله في الحاميه المطالبين بعد ان يقرع العرابون عليه الساحه حيث يتناهى الى
التحقيب وصاة الاحه السديده ثم يحمونه الى الساحه حيث يتناهى الى
مسامعنا في كل مناسبة من هذه المناسبات وقع المعاول والفؤوس
وسوسها الحالة الصحيه التي توجد عليها اليوم عمال السواد الاعظم من السجناء
ضربهم العواصف في درجات متفاوته إذ منا من يأتي الى الباب لا قد ضعاف
جيوا ومنا من يأتي زحفا وقله قليله لا تقف الا استنادا على الحائط
أما بعض الامراض في حاله مخيره فحدث ولا حرج بالعديد من تارة مرة بالهذيان
أمرى مع اشاره خفيره الى ثلاث حالات من الحمى الكامل وحالة واحدة
لشلل شامل . بعد اوتشير اننا بعد وصولنا الى هذا السجن ونحن نتطلع بإعجاب
كبير الى مجيبها لجنة خاصة لتفقد احوالنا ومعاينة اوضاعنا فقبانه من
عباشرة لنرى اي العيش وتتحقق من كل ما نقول . ولكن بعد ذلك وجدنا
الذكر ان معظم السجناء قد انهوا محكومياتهم ولم يطلق سراح احد منهم بل ان
جل المتوفين قد قضوا نحبهم وهم مكملين لعشر الحبس بسنين عديدة . من مجموع
هؤلاء الذي قد ضاقت به ساحات وقاعات وبلغ عددهم السالفة كاد ان أن تشرح صدر
عاملت به المحكمة منذ سنين ، وان الكل ليوجد في حاله تشرف على الموت
الاكيد الا ان بلطف الله بلطفه الخفي خلق اتوجه ريحه حارة وجفاء
على اثناء شديد فيهما المسؤولين مباشرة انسانيه أن يوقعوا عنه المعطله حيل
أن يصبح الكل في خبر كان . وجزى الله سالم الاحسان كل من الان قلبه ويعمل على
صونا عن ذلك واخذا من قريب وبعيد . (وقل اعملوا فسيرى الله عملكم ورسوله والمؤمنون
صدق الله العظيم ، والسلام

النقباء

عبد اللطيف ملكبير (المشاة)
صالح مشاد (حلياز)
محمد عتلول (المشاة)
احمد العوفي (الطيران)
عبد الحميد بن دوير (المشاة)
محمد بن العربي منصيب (المشاة)
محمد الزموري (الطيران)
عبد العالي قرين الصغيروني
محمد بن ميمون الغالو
محمد مجاهد ملازم اول
عبد الرحمان الصدفي
عبد الكريم السعودي
احمد مرزاق
ادريس شبرق
محمد الرايس (مرشح)
عبد السلام حايض
العربي الكداوني
عن سجن بلعباس

ضباط الصف

الفضل الباشوق مساعد اول
ادريس المغوفي وفيب اول
عبد الكريم الشاوي رفيب
احمد الرحالي
محمد العقبي
عبد الله أخاو
لحسن أوحياد
احمد بوحبيرة
ميمون الباشوري
محمد حوتملات
عفا المحمدوبي
عاني عاشور
سليب لونيجب

القوات المسلحة الملكية
السجن العسكري بنزمارت

نزمارت فاتح غشت 1986

من الضباط و ضباط الصف السابقين بسجن نزمارت

الى صاحب الجلالة والمهابة القائد الأعلى للقوات المسلحة الملكية

الموضوع : طلب العفو

بسم الله الرحمان الرحيم : رحمة الله وبركاته عليكم أهل البيت
انه حميد مجيد. صدق الله العظيم.
نحن الموقعون أسفله الضباط وضباط الصف السابقون
المشاة والطيارون المعتقلون في حادثتي 10 يوليوز 1971
و16 غشت 1972 والمحبوسون حاليا في السجن العسكري
بنزمارت، نرفع الى المقام العالي بالله حضرة صاحب الجلالة
والمهابة قائدنا الأعلى ورائدنا الأسمى أعظم آيات
الولاء والاخلاص مقرونة بأجل وأعمق مشاعر التعلق
والوفاء و بعد.

مولانا الهمام : لم تفتنا أية فرصة منذ اعتقالنا في
التماس جميل صفحكم و عظيم عفوكم. وعندما أطلق سراح
الفوج الأول ثم الثاني من رفقائنا في السجن المركزي بالقنيطرة
تبددت أحوالنا الى معاناة شديدة لسبب تجهله ونغفله الى
السجن العسكري بنزمارت في 7 غشت 1973. ومنذ تلك الأونة ونحن
نحاول جاهدين في كل مناسبة وغير مناسبة بالحاح شديد واصرار عظيم
في السماح لنا بكتابة طلب العفو من طرف الإدارة ولكن الأبواب
والمسالك سدت كلها في وجوهنا.

مولانا الهمام : انا نشهد الله ونشهد ملائكته في الدنيا والأخرى
أننا براء كل البراءة من جميع التهم الموجهة إلينا ذلك أننا
ذهبنا ضحية الغدر والخديعة والمكر من رؤسائنا الذين استغلوا
ضباطنا وسذاجتنا لفائدة أغراضهم الدنيئة. نوهمين إيانا أننا
نعمل في إطار شرعي بخدم العرش العلوي المجيد.

مولانا الهمام : ان الأمل العظيم ليجدونا في التماس شامل عفوكم عظيم
عفوكم وحلم إذ نسعى سعينا هذا نقصد فيكم إيانا العطوف وقائدنا
سلمهم ورائدنا الأعظم سليل الدوحة المجيدة ونبراس الدولة العلوية
شريفة. وإننا يا مولانا لمتمسكون بشديد التمسك بشعارنا المقدس
دائم الله الوطن الملك. ملتحمون وراء شخصكم المبجل المعظم
في آخر رمق من حياتنا.

حفظ الله مولانا الهمام ورائدنا المقدام بما حفظ به الذكر الحكيم
السبع المثاني العظام وأدامه ذخرا للبلاء وملاذا ورحمة
لعباده و حرسه بعوارات سره وولي عهده سمو الشاب الأمير
سيدي محمد و صنوه الجليل مولاي رشيد وكل الأسرة العلوية المجيدة الطيبة. انه سميع مجيب.
والسلام على مقام مولانا المنصور بالله.

El Ouafi avait reçu la même somme d'argent et une lettre de la part de sa femme. Pour Sedki Abderrahim, il y avait également du courrier et 1500 DH. Même si les résultats ne devaient pas satisfaire tout le monde, les autres ne rechignèrent pas car ils savaient que les gestes faits pour les uns concernaient tous les autres. J'annonçai à mes camarades que ma femme et ma fille avaient réussi à approcher le roi au golf de Dar Essalam et lui avaient remis une lettre dans laquelle elles imploraient son pardon en faveur des détenus de Tazmamart. Les événements évoluaient donc en notre faveur. Il ne fallait pas perdre espoir. La nouvelle fit sauter de joie les prisonniers. Les plus sceptiques ne dirent rien. Ils savaient à qui ils avaient affaire et n'avaient aucune illusion sur le destin qui nous attendait. Malgré le doute, la bonne ambiance s'installa dans le bâtiment et la folie de l'espoir s'empara de nous à nouveau.

LA CHIENNE DE TAZMAMART

Chaque jour, Touil nous racontait ses aventures et expéditions dans la cour. Il nous entretenait des fourmis noires qui ne cessaient jamais leur ballet de labeur dans une discipline militaire. Nous parlait également des lézards et des scorpions, puis des murs et des guérites, de la montagne qui surplombe la caserne, du soleil quand il était haut dans le ciel et du vol des chouettes... Puis un jour, Hinda entra dans notre vie. Touil nous raconta qu'une chienne était entrée dans la cour du bagne, mais il ne savait pas par quel miracle. Nous allions apprendre, par quelque gardien, que la pauvre chienne avait été condamnée par le directeur et enfermée avec les militaires. Pourquoi ? L'homme était fou, tout simplement. Parce qu'elle n'avait pas ramené de gibier un jour de chasse, il l'avait condamnée à cinq ans et l'avait enfermée dans la cour. Une fois, elle rentra dans le bâtiment. Les portes étaient ouvertes. Elle fit le tour des cellules, l'une après l'autre. Elle commença par la cellule numéro 1, puis 2, puis 3 et ainsi de suite jusqu'à la cellule numéro 29. Quelle ne fût notre surprise quand nous vîmes l'animal pénétrer dans chaque local, faisait un tour, reniflait les murs et les couvertures avant d'aller se frotter contre le locataire des lieux. Elle se laissa caresser par nous et certains pleurèrent d'émotion. Sedki Abderrahim se rappela son propre chien. Il enlaça la bête comme s'il s'agissait d'une femme et l'embrassa tendrement sur le museau. Elle resta longtemps dans la cour puis un jour, elle disparut. Les gardiens racontèrent qu'elle avait été offerte par le directeur du bagne à l'un de ses proches.

Le drame le plus inhumain se déroulait dans l'autre bâtiment. Libre de ses mouvements, Touil pouvait s'en approcher en l'absence des gardiens et nous rapportait les détails de l'horreur où vivaient nos compagnons d'armes. Il nous apprit la mort d'un homme mystérieux qui s'appelait Miloudi et nous dit que les Bourequat, arrivés à Tazmamart en 1981, étaient dans un état lamentable.

L'Ghalou était cloué sur sa dalle depuis quatre ans déjà, les membres entièrement paralysés. Sa santé déclinait de jour en jour. Chacun contribuait

à soulager ses douleurs. C'était cela aussi, Tazmamart. Une solidarité a toute épreuve. L'entraide et la camaraderie sans faille, malgré les petites frictions et les mauvais tours du destin. Tazmamart et son malheur avaient créé des liens d'amitié solide entre nous qui n'avions pas choisi de vivre ensemble et qui avions compris que notre survie dépendait de l'effort de chacun. Ne pas heurter l'autre, pour que la bonne ambiance règne et que l'espoir, même le plus noir, ne disparaisse jamais. Touil nous aidait en médicaments et en nourriture et rendait régulièrement visite à L'Ghalou pour voir s'il ne manquait de rien. L'Ghalou ne manquait de rien, même s'il manquait de tout. Mais à Tazmamart, avoir un médicament ou quelques grammes de viande ou de beurre était le paradis. Une fois, je lui avais rendu visiste dans sa cellule en compagnie de Touil. Ce dernier lui demanda :

- Reconnais-tu cet homme ?

L'Ghalou releva les yeux et éclata de rire.

- Bien sûr que je le reconnais ; c'est le capitaine Hachad ! C'est curieux comme il ressemble à Salambo !

Seule sa tête remuait encore, le corps complètement ravagé par les escarres. Ses blessures béantes suintaient de pus et dégageait une odeur de viande avariée. Ses côtes meurtries n'avaient plus de chair ni de peau par endroits. Seules les larmes, en ce moment, pouvaient exprimer encore quelque chose dans ce lieu de souffrance et de mort. Il n'y avait rien d'autre à faire. Pleurer pour ces hommes, qui avaient choisi le métier où l'on ne pleure point, était le signe évident que le malheur dépassait tous les drames humains, toutes les misères connues, toutes les injustices possibles. Revenir sur le cas de L'Ghalou, encore et encore, pour dire la barbarie des uns et le courage des autres. Rappeler cette phrase de Machiavel : « Il y a deux manières de combattre : l'une par les lois, l'autre par la force. La première est le propre de l'homme, la seconde des bêtes. » Dire aussi combien le désir de vengeance et de haine ne détruit pas la volonté des hommes facilement autrement, comment expliquer cette longue agonie de plusieurs années dans un pareil état ? La vengeance et la haine peuvent détruire le corps, mais jamais le courage ni la volonté, ni surtout la dignité. Et notre volonté était de survivre à notre bourreau.

Les jours passèrent sans que rien ne vinne perturber l'injustice dans ce qu'elle avait de plus cruel et de plus inhumain. La mort avait une odeur de

charogne et rôdait comme un oiseau de proie affamé depuis le décès de L'Ghalou. Un sentiment de perte avait pris la place de l'espoir. Même Touil qui bénéficiait déjà de quelques droits n'avait pas retrouvé la liberté malgré l'intervention des autorités américaines. Le gardien Mohamed m'avertit qu'il partirait bientôt en permission. Je mis au courant mes camarades et le ballet du courrier reprit. Dans ma lettre datée du 7/7/87, j'expliquais à ma femme qu'il n'y avait pas de changement pour nous dans ce lieu de misère absolue. J'espérais que l'avenir nous apporte un peu plus de paix. Juste du courrier régulier et des médicaments. Touil recevait de temps en temps un colis que le lieutenant-colonel Feddoul lui ramenait par hélicoptère. Pourquoi pas nous ? Et les résultats de l'intervention de Dar Essalam ? Dans la même lettre, je lui demandais de joindre coûte que coûte la famille Raïss pour la mettre au courant de sa situation et d'établir ainsi le contact pour lui : « Joins au courrier de Bel Lekbir une lettre pour la famille Raïss, tu insisteras auprès du frère de Bel Lekbir pour qu'il fasse le nécessaire pour lui, car il tient coûte que coûte à avoir des nouvelles de ses enfants. Joins à mon courrier, celui des camarades, je te prie chérie de faire ton possible pour eux. »

« Jeff » quitta Tazmamart à la fin d'une journée comme les autres, après avoir fini son service. Il avait récupéré le courrier et était parti, comme les fois précédentes. Puis l'attente recommença, pénible, interminable, parfois insupportable. Le retour de « Jeff » devait nous apporter nouvelles des familles, argent, médicaments. Notre seul lien avec le monde extérieur. Mais plus encore. Il devait ramener une fois de plus l'espoir que nous n'étions pas complètement oubliés et que tout était encore possible. Le retour du gardien Mohamed fut un triomphe ; celui de la patience sur la barbarie. La deuxième phase des emmurés de Tazmamart venait de connaître le succès. Il fallait rendre hommage à Dieu s'il était pour quelque chose dans cette opération. Après le départ des gardiens, je lus la lettre de ma femme à mes camarades et leur distribuai le courrier. Raïss avait, lui aussi, une lettre de la part de son épouse accompgnée de 500 DH. El Ouafi avait reçu une lettre de sa femme également et 3000 DH. Une lettre pour Zemmouri avec 1500 DH de la part de son ami Abdejlil Regragui de Kénitra. Sedki avait reçu un courrier et la somme de 3000 DH. Le frère de L'Ghaloul avait envoyé une lettre et 1500 DH. Aousiad avait reçu la même somme de son frère et une lettre. Bel Lekbir 1500 DH et une lettre de son

frère. Une lettre pour moi accompagnée d'une somme de 3000 DH, plus un carton de fortifiants et de médicaments.

Le Bâtiment connut un instant d'euphorie. Les lettres passèrent de mains en mains. Nous pleurions de joie et de reconnaissance, nous nous embrassions, nous nous congratulions pour cette petite victoire contre les forces du mal. Comme des gosses qui venaient de gagner un match de football contre l'équipe adverse ! L'argent était là, et il allait servir, comme il avait servi, à maintenir ces loques humaines en vie, le plus longtemps possible, jusqu'à la dernière limite de nos forces, jusqu'au dernier battement de notre coeur. Nous n'avions pas l'intention d'abandonner, ni de démissionner. Nous avions compris que nous étions les dépositaires d'un pan de l'histoire de notre pays, que nous étions investis d'une mission ; celle de vivre pour témoigner plus tard, dire l'horreur que le système faisait subir, de manière arbitraire, aux enfants de ce pays. Survivre pour que la parole ne meure jamais. Dénoncer les tortionnaires des temps modernes et remettre les pages de l'histoire du Maroc dans le bon ordre. Il fallait que nous survivions pour parler au nom de ceux qu'on enterrait le long du mur d'enceinte de Tazmamat. Que l'un de nous au moins survive à la sauvagerie pour que la mémoire n'oublie pas. Pour que l'histoire n'oublie pas. Pour que la pierre n'oublie pas. Pour que le sang n'oublie pas...

L'argent entra dans la caisse commune. « Jeff » garda les vitamines et les médicaments chez-lui pour éviter les soupçons et l'éventuelle catastrophe d'une nouvelle fouille. Il était le pharmacien du bâtiment, notre fournisseur assidu en comprimés, sachets et sirops. Dès qu'un prisonnier tombait malade, il lui apportait ce dont il avait besoin. Mais notre statut de prisonniers utopiques nous incommodait car rien ne venait fixer notre destin une fois pour toutes. Nous aurions aimé savoir ce qui nous attendait en dehors de cette attente meurtrière. Tous les six mois, nous entendions le ronflement d'un hélicoptère qui se posait dans la cour pour remettre à Touil courrier, médicaments, biscuits, chocolat et autres produits (d'entretien). Nous autres, célibataires ou mariés à des Marocaines, notre destin s'écrivait à l'encre noire du mépris et du dédain. Mais nous ne devions pas tomber dans le piège des autorités pénitencières. Il ne fallait surtout pas perdre espoir et rester solidaires malgré tout. Les commissions désignées pour veiller à la bonne marche du bâtiment se remirent au travail pour éviter que le désespoir ne s'installe. Les consultations des malades et l'achat des

vivres occupa la plus grande partie de notre temps. Un accord fut passé entre nous pour qu'une partie de l'argent réuni parte à l'autre bâtiment. Touil se chargea de remettre la somme à l'un des prisonniers et lui expliqua ce à quoi elle devait leur servir. Les choses allaient plus ou moins bien jusqu'au 7 décembre 1987. La nouvelle tomba comme un coup de grâce. Le gardien Mohamed était muté à l'autre bâtiment. Le gardien Moulay Ali, le seul qui s'entendait avec « Jeff » avait quitté lui aussi le bâtiment, nous laissant dans un état de désarroi et d'abattement sans précédent. Nous avions assez d'argent dans la caisse, mais à quoi allait-il servir si personne n'était là pour le dépenser pour nous ? Les gardiens Mohamed et Moulay Ali furent remplacés par l'adjudant-chef Frih et le sergent Moulay Tahar. Le premier était un homme sans pitié. Le second, rapide comme l'éclair, faillit briser leurs bras à plusieurs d'entre nous en refermant les portes blindées avec violence et agilité après la distribution des repas. Il fut surnommé « Ser-fer », tellement ses gestes étaient rapides. Ne servant plus à rien, l'argent fut remis à ses propriétaires. Chacun reçut la part qui lui revenait et la vie reprit son cours de monotonie et de privations. Mais, l'atmosphère avait changé et même du côté des gardiens les plus insensibles, une certaine lassitude commençait à se faire sentir. Plus d'une quinzaine d'années d'un régime uniforme et terne, dans un lieu plus désolant que le trou du cul du bout du monde, face à une routine animale et avilissante... Les gardiens laissaient faire, persuadés que nous n'étions plus capables ni de creuser un tunnel pour nous évader, ni de faire le mur une nuit sans lune. Affaiblis, languissant, nous ne tenions plus sur nos jambes et les plus résistants se traînaient par terre pour arriver jusqu'aux toilettes ou à l'assiette de nourriture. Nous étions les morts vivants de Tazmamart.

Terrassé par une bronchite en 1988, Raïss garda la dalle pendant plusieurs jours. Sentant ses dernières forces l'abandonner, il profita de la présence du gardien Moulay Tahar dans sa cellule pour lui glisser un billet de cinquante dirhams dans la poche avec un mot comportant le nom d'un médicament : Tetracycline. Il lui chuchota dans le creux de l'oreille : « Je t'en supplie, remets ça à la pharmacie ! » Le miracle se produisit et Raïss réussit à se remettre de sa maladie. A partir de là, nous comprîmes que les gardiens les plus coriaces pouvaient avoir quelque faiblesse devant un billet. Raïss nous annonça la bonne nouvelle et nous dit : « Mes amis, la porte des commissions est ouverte et « Ser-Fer » est à votre disposition ! »

Il n'était pas nécessaire de nous rappeler deux fois la même chose pour sauter sur l'occasion. Les commandes d'emplettes déferlèrent sur « Ser-Fer » comme une pluie d'automne. Rapide et vif, il satisfaisait toutes les demandes et le Bâtiment connut un flux de produits de luxe : huile d'olive, transistors, fromage, piles sèches, médicaments en abondance, pommades dermatologiques... Ainsi, une dizaine de postes-radios étaient en fonction vingt-quatre heures sur vingt quatre. Les nouvelles du monde se déversaient à Tazmamart. L'argent était maître des lieux et de la situation.

Une nuit, dans un silence à couper à la hache, nous entendîmes un léger gémissement provenant de la cellule de L'Ghalou, suivi du bruit d'une chute ; celui d'un corps mou qui tombe du haut de sa dalle. Nous avions retenu notre souffle, collé l'oreille contre la porte métallique avant de nous mettre à appeler notre camarade. Aucune réponse. L'Ghalou était tombé de sa dalle. Nous nous étions mis à hurler en choeur pour donner l'alerte. La voix d'Agaou dominait celle des autres. Il s'époumonait comme un forcené en appelant à l'aide. « Eh ! *Assass* ! *Atkou Arrouh* ! » ; Gardiens ! Sauvez une âme ! Chaque détenu tambourinait la porte de sa cellule avec force et criait à qui voulait l'entendre qu'une vie humaine était en danger de mort. Le tapage dura une bonne demie heure avant que le bâtiment ne soit envahi par les gardiens munis de torches électriques. Un début de pagaille puis quelqu'un demanda ce qui n'allait pas. Mis au courant du drame, ils ouvrirent la porte de la cellule de L'Ghalou avant d'entrer dans une colère folle. Ils ne comprenaient pas qu'on puisse les déranger pour si peu. Après maintes remontrances et injures, ils finirent par autoriser Ghaloul et Touil de le remettre sur la dalle. L'Ghalou vivait encore, mais son corps trop affaibli et bien entamé par la maladie n'était plus qu'un amas d'os. Les deux camarades l'installèrent à même le sol pour lui éviter une nouvelle chute, le bordèrent, le couverirent du mieux qu'ils pouvaient, le réconfortèrent dans son malheur avant de rejoindre leurs cellules respectives. L'Ghalou traîna longtemps sa maladie avec courage et résignation. Il souffrit plus que n'importe quel détenu à Tazmamart. Sa chair partait en lambeaux et ses côtes étaient devenues visibles sous ses haillons. La paralysie n'avait entamé ni son sourire ni la vivacité de son esprit. Seule sa tête vivait encore alors que tout le corps avait pris congé du reste. Il rendit l'âme en janvier 1989, plongeant le bâtiment dans un deuil terrible que seules les larmes et la psalmodie du Coran adoucissaient. Durement ressentie par nous tous, la

mort de L'Ghalou fut vécue par nous comme l'expression de la barbarie et de la pire des injustices.

Mais déjà, un air de liberté commençait à souffler sur le pays. Toutes les stations radios ne parlaient plus que de démocratie, de liberté, et les droits de l'homme étaient inscrits à l'ordre du jour des instances internationales. Les aides extérieures étaient désormais tributaires de l'engagement des systèmes despotiques et répressifs à engager leurs peuples sur la voie de la démocratie. Mis à l'index par les défenseurs des droits humains, le régime de Hassan II lâcha du lest, inventant même un ministère des droits de l'homme pour continuer à bénéficier de la sollicitude de ses bailleurs de fonds.. Dans le mouroir de Tazmamart, nous avions suivi, avec soulagement, le changement que connaissait le monde. L'espoir était encore permis.

REPRISE DES CONTACTS, 1989

Rapide comme l'éclair, « Ser Fer » répondait à nos innombrables demandes, mettant rapidement à sec nos économies. De temps en temps, il passait me voir pour me dire : « Mon capitaine, je te jure que je n'ai pas de quoi faire le marché à mes gosses aujourd'hui ! » Je lui filais à chaque fois un billet pour l'encourager à nous servir sans rechigner. Et chaque fois, il repartait avec le sourire, convaincu que nous étions envoyés par la providence à Tazmamart pour arrondir ses fins de mois. Si la corruption n'était pas un chancre destructeur d'économie et d'intégrité, on pourrait croire, dans un cas comme celui-là, que cette pratique était l'invention la plus géniale du Makhzen.

L'évolution des événements politiques du monde laissait présager l'approche d'une solution. L'avènement de la Perestroika en ex-URSS initiée par Gorbatchev, les pourparlers pour la création de l'UMA (Union du Maghreb Arabe), l'arrivée des socialistes au pouvoir en France, la pression espagnole et algérienne sur le Maroc à propos du Sahara... Certaines organisations internationales de défense des droits de l'homme, mises au courant de notre drame, réagissaient violemment contre le régime Hassan II. RFI entamait ses programmes quotidiens (Afrique matin et Afrique soir) en évoquant les conditions inhumaines dans lesquelles nous vivions. Le livre de Gilles Perrault ; « Notre ami le roi » fit l'effet d'une bombe quand il fut publié en France et permit de faire connaître au monde entier cette plaie puante du système. Une station radio du Polisario s'acharnait contre le Maroc en dévoilant toutes ses tares et une lecture quotidienne était faite du livre de Perrault avec commentaires à l'appui. Depuis notre tombe, nous suivions les événements avec grande attention, persuadés que notre sort dépendait de la pression qui viendrait de l'étranger. L'espoir grandissait de jour en jour dans notre coeur et dans notre regard éteints. Mais l'espoir ne dure pas indéfiniment. Démoralisé par l'attitude de certains camarades, Touil demanda à être transféré dans l'autre bâtiment. L'adjudant-chef Frih, de sa propre initiative procéda à son transfert. Mais il le ramena dans sa cellule quarante huit heures plus tard sur ordre du directeur. Il fit les frais du mécontentement de ses camarades. Touil

réintégra sa cellule et s'enferma dans un long silence. Je lui demandai un jour d'oublier cet incident et de faire un geste de réconciliation envers les camarades. Il devait, coûte que coûte, convaincre l'un des gardiens de rétablir le contact avec nos familles. Le sergent-chef Boukebch était tout indiqué pour accomplir cette mission. Il construisait sa maison et ne parlait plus que de la hausse des prix des matériaux de construction. Le tour était joué. Contre quelques billets verts, le gardien Boukebch accomplit sa première mission en mai 1989, en faisant sortir du mouroir de Tazmamart une lettre pathétique qui expliquait les conditions épouvantables de détention à Tazmamart. Cette lettre volante allait bouleverser l'opinion internationale et faire le tour du monde. L'année suivante, en pleine crise franco-marocaine générée par le livre de Gilles Perrault « *Notre ami le roi* », le gardien Boukebch accomplit sa deuxième mission en notre faveur. Dans ses bagages, il y avait du courrier pour plusieurs familles des prisonniers de Tazmamart. Une station de radio du Polisario s'acharnait contre le Maroc en dévoilant toutes ses tares et une lecture quotidienne était du livre de Perrault avec commentaires à l'appui. **Voir copie du texte intégral de la lettre volante datée du 1er juillet 1989, reproduite dans les pages suivantes.**

(3) Tazmamart le 17/7/79

Voici un petit aperçu très succint de notre situation. Tout suivait le cours normal jusqu'au 7 Août 1973 où sans préavis nous avons été transférés les yeux bandés de nuit à la forteresse militaire de Tazmamart province Rachidia. A partir de cette date tout changea. Enfermés dans des cellules en béton armé, nous étions abondés, sommes sevrés des moindres nécessités pour la vie d'un être humain à savoir: eau (5 litres par jour) lumière (pas de fenêtres pas d'électricité), hygiène (pas de savon pas de coiffeur pas de nettoyage), literie (deux couvertures usagées) vêtements insuffisants ou combinaison climatiques (il neige en hiver pas de chauffage bien sûr). Il faut noter la disposition des cellules et l'étroitesse du couloir central: il règne une atmosphère infernale pour raison de bruit et de résonnance, impossible de dormir de jour et de nuit; ce-ci cause beaucoup de dispartes des états de névroses et des maladies mentales.

Quand à la nourriture une implacable monotonie, insuffisante en quantité et médiocre en qualité: un pain rond de 400 gr. pour vingt repas, un verre de café laide le matin; à midi quelques légumineuses flottant dans un bouillon sans saveur, le soir un bol de soupe ou de pâte alimentaire préparés à l'eau. Une fois par mois et lors des fêtes nationales et

religieuses le directeur se montre généreux, ils nous servent de la viande (un petit morceau de quelques gr. malodorant souvent un os).

Les conditions de vie et le regime très pauvre, le froid, la chaleur torride ont causé l'épuisement total de notre corps ce qui a pour conséquences des états de maladies de tout genre bien sur et qui aggrave ces maladies le manque de soleil, manque de mouvement et le manque de soins médicaux. Les cellules s'ouvrent 3 fois par jour juste le temps de servir et elles se referment. Sur si le malade est livré à lui même, pas de piticé ou il "marche ou il crève". Jusqu'à présent il y a eu 47 morts sur 58. Ceux qui restent ne sont pas brillants, beaucoup sont alités et font leurs besoins dans eux et restent ainsi jusqu'à la mort.

Ce regime de reclusion totale et d'isolement de nos familles et du reste du Maroc (car il y a toujours les mêmes gens qui s'occupent du gardiennage qui ont pris l'habitude des choses et sont devenus totalement indifférents) agit en notre défaveur; s'il n'y a pas de contact avec la famille, ils vous promettent ce qu'ils vous promettent il n'y aura pas de changement. La plupart des détenus ont fini leurs peines depuis des années et attendent d'être secourus si non nous allons tous périr et dans des conditions inhumaines, nous serons alors enterrés clandestinement et sans les rites de l'islam dans la cour de la forteresse.

L'Organisation Internationale des Droits de l'Homme « Humain Right Watch » s'empara de cette lettre et la diffusa en juin 1989 par « Middle East Watch ». Le Polisario se saisit de la lettre et la diffusa à son tour sur les ondes de sa radio. Les détenus purent suivre la lecture de cette lettre, mot à mot, sur leurs transistors. La joie était à son comble dans le bâtiment qui allait connaître un heureux présage à cette époque. Tombé de son nid, un pigeonneau échoua dans le couloir. Ahmed Marzouki le récupéra, le soigna et s'occupa de lui jusqu'à ce qu'il arrive à voler de ses propres ailes. Je proposai à mes camarades de l'appeler Faraj (libération), comme pour appeler sur nous la clémence de Dieu. Ils furent d'accord. Chaque jour, Marzouki nous racontait les progrès de Faraj et ses prouesses. Chacun gardait sa mie de pain pour nourrir l'oiseau qui devint le compagnon de tous. Dès qu'il pût s'envoler, Faraj fit le bonheur du bâtiment en sillonnant le couloir à grande vitesse et en se posant, de temps à autre, sur la lucarne d'une cellule ou d'une autre. Une fois l'oiseau arrivé à maturité, nous devions prendre une importante décision : le garder ou le laisser partir. A grand regret, nous décidâmes de lui donner la liberté parce que nous connaissions la valeur de la liberté pour l'avoir perdue. Nous étions persuadés qu'aucun être vivant ne méritait d'être privé de liberté. Faraj s'envola donc mais ne quitta les lieux qu'après plusieurs tentatives. Il revint quelques mois plus tard, accompagné d'une femelle, comme pour lui présenter ceux qui s'étaient occupés de lui quand il en avait grand besoin. Le couple resta un moment perché sur le double toit en tôle avant de prendre son envol et disparaître à jamais. La même année, une pétition signée par des officiers français, compagnons d'armes d'officiers marocains, fut envoyée au président de la ligue de défense des droits de l'homme au Maroc, lui demandant d'intervenir pour que cesse l'injustice que subissaient les officiers et sous-officiers détenus à Tazmamart. Cette pétition, fut initiée par le capitaine Hubert Legonidec, mon ex-moniteur à l'école de pilotage de Marrakech en 1957. Plusieurs copies de cette pétition furent adressées aux personnalités et organismes suivants : Filali (Premier ministre), Réda Guédira (Conseiller de Hassan II), Driss Basri (Ministre d'Etat à l'intérieur et à l'information), Jalal Essaïd (Président du parlement), Hubert Vedrines, Danielle Mittérand, Amiral Sanguinetti, général Buis, Ministre de la défense, AMDH, LMDDH, OMDH,

ASDHOM, AMF, CLCRM, ASADH, Ligue Française des Droits de l'Homme.

(3) Tazmamert le 17/1/79

Voici un petit aperçu très succint de notre situation. Tout suivait le cours normal jusqu'au 7 Août 1973 où sans préavis nous avons été transférés les yeux bandés de nuit à la forteresse militaire de Tazmamart province Rachidia. A partir de cette date tout changea. Enfermés dans des cellules en béton armé, nous étions abrutis, sommes devenus des moindres nécessités pour la vie d'un être humain à savoir: eau (5 litres par jour) lumière (pas de fenêtres pas d'électricité), hygiène (pas de savon pas de coiffeur pas de nettoyage), literie (deux couvertures usagées) vêtements insuffisants ou combinaison climatiques (il neige en hiver pas de chauffage bien sûr). Il faut noter la disposition des cellules et l'étroitesse du couloir central: il règne une atmosphère infernale pour raison de bruit et de résonnance, impossible de dormir de jour et de nuit; ce-ci cause beaucoup de dépressions des états de névroses et des maladies mentales.

Quand à la nourriture une implacable monotonie, insuffisante en quantité et médiocre en qualité: un pain rond de 400 gr. pour vingt repas, un verre de café laide le matin; à midi quelques légumineuses flottant dans un bouillon sans saveur le soir un bol de soupe ou de pâte alimentaire préparées à l'eau. Une fois par mois et lors des fêtes nationales et

religieuses le directeur se montre généreux, ils nous servent de la viande (un petit morceau de quelques gr. malodorant souvent un os).

Les conditions de vie et le regime très pauvre, le froid, la chaleur torride ont causé l'épuisement total de notre corps ce qui a pour conséquences des états de maladies de tout genre bien sur ce qui aggrave ces maladies le manque de soleil, manque de mouvement et le manque de soins médicaux. Les cellules s'ouvrent 3 fois par jour juste le temps de pervoir et elles se referment. Sur si le malade est livré à lui même, pas de piticé ou il marche ou il crève". Jusqu'à present il y a eu 47 morts plus 58. Ceux qui restent ne sont pas brillants, beaucoup sont alités et font leurs besoins sous eux et restent ainsi jusqu'à la mort.

Ce regime de reclusion totale et d'isolement de nos familles et du reste du Maroc (car il y a toujours de mêmes gens qui s'occupent du gardiennage qui ont pris l'habitude des choses et sont devenus totalement indifferents) agit en notre défaveur; s'il n'y a pas de contact avec la famille, ils vous promettent ce qu'ils vous promettent il n'y aura pas de changement. La plupart des détenus ont purgé leurs peines depuis des années et attendent d'être secourus si non nous allons tous périr et dans des conditions inhumaines, nous serons alors enterrés clandestinement et sans les rites de l'islam dans la cour de la forteresse.

L'année 1990 démarra dans la détente la plus totale. Nous avions rétabli le contact avec nos familles grâce à la situation matérielle du gardien Boukebch et les réserves en argent liquide étaient importantes. C'est à ce moment-là que Mimoun Fagouri, jeune armurier de l'aviation, commença à perdre la raison. Il parlait à tort et à travers, excité par l'évolution des événements. Un jour, il nous expliqua qu'il avait trouvé le moyen de quitter Tazmamart. Le suicide. Une fois jeté dans la fosse, il creuserait un tunnel et retrouver la liberté. Il fallait d'abord sortir de ce trou à rats. Et pour quitter les murs de ce maudit bagne, il n'y avait pas d'autre choix, disait-il. Nous l'engueulâmes sévèrement. Devant l'air sérieux des autres, il jura que c'était une simple blague. Mais déjà, nous ne savions plus quand il blaguait et quand il était sérieux.

Cette période fut marquée par un événement insolite. Un matin, nous fûmes réveillés par le bruit d'un compresseur. La rumeur circula encore une fois. Chacun y allait de ses suppositions. Nous finîmes par admettre l'évidence. Les autorités du pénitencier creusaient une fosse le long du mur d'enceinte, là où les premiers cadavres reposaient. C'était l'évidence même. Le bruit du compresseur dans la cour dura plusieurs jours à cause de la rigidité du sol rocailleux. Une fosse commune pour nous qui étions restés en vie et avions bravé la mort. Effacer à jamais les traces du crime et celles de la honte. Les autorités ne s'encombreraient pas de quelques squelettes, surtout que la situation politique du pays était mise à l'index par les instances internationales et les organisations de défense des droits de l'homme. Nous avions commencé à nous méfier de la nourriture qu'on nous distribuait. L'eau devenait suspecte. Le café du matin pouvait contenir de la poudre toxique. On nous empoisonnerait sûrement. Sinon, une balle dans la tête ferait tout aussi bien l'affaire. Morts- vivants de Tazmamart, nous étions persuadés que le moment était venu pour nous de dire adieu à la vie, une fois pour toutes. Nous nous étions mis à réciter des versets coraniques et à prier. Puis, nous avions pleuré à chaudes larmes. Non pas de peur, mais de désespoir de ne jamais connaître la liberté, ni de revoir le soleil ou ceux que nous avions laissés de l'autre côté ; nos enfants, nos familles, les amis... Les nerfs étaient tendus. Et entre les amateurs de la manière forte et ceux qui préconisaient de ne pas faire de vagues, les querelles allaient bon train. C'est parce que les nouvelles de Tazmamart avaient commencé à circuler que les autorités avaient pris la décision de se débarrasser de nos corps

encombrants. Il ne fallait pas provoquer l'irritabilité de nos tortionnaires. Attendre que Dieu veuille nous gratifier de sa sollicitude. A moins d'un miracle, notre destin était scellé. Nous connaissions le manque de générosité du système, nous savions le pouvoir aveugle et sans coeur dès qu'il s'agissait de sauver sa peau. Il n'aurait aucun scrupule à se débarrasser des quelques rescapés du bagne de la honte pour sauver son image de marque. Image de la honte, inscrite à l'encre indélébile de l'aliénation. Il fallait prier et attendre. Nous n'avions pas d'autre choix.

YVIAS le 16-09-1989

Monsieur le Président de la
Ligue Marocaine de Défense des
Droits de l'Homme.

Monsieur,

Sa Majesté le Roi du Maroc a admis dernièrement (hebdomadaire "le Point" en date du 12 Décembre 1988) qu'il n'avait jamais gracié les militaires des deux coups d'état de 1971 et 1972 par là même il reconnaissait les détenus toujours en détention.

Ces militaires furent autrefois nos compagnons d'armes; certains furent nos amis, nos élèves dans des écoles militaires françaises, nos camarades de promotion.

Nous apprenons bien tard leurs terribles conditions de détention, leur isolement total.

Nous savons aussi que, pour la plus grand nombre, leurs peines ont été purgées depuis longtemps et qu'elles le seront, pour presque tous en 1992.

En cette année du bicentenaire de la déclaration des droits de l'homme et du citoyen,

si le Maroc célèbre le soixantième anniversaire de son Roi, nous vous prions de tout faire pour obtenir de sa Majesté, la libération de ces hommes; quels qu'aient été leurs crimes il y a maintenant 17 et 18 ans, ils ont droit au respect du verdict prononcé contre eux, et à des conditions de détention humaines et non dégradantes.

Ainsi pourrait être mis fin à une situation qui nuit à l'image du Maroc et aux liens d'amitié entre nos deux pays.

Nous vous prions de croire, Monsieur le Président, à l'assurance de notre totale considération.

Capitaine Hubert LEGONIDEC - Bourg - 22980 YVIAS
Colonel Gilbert ROUBION 70 Rue du Lac à Pelle
78 320 Le MESNIL ST DENIS
Lieut. Colonel DAVID Robert 7 Rue du Ruisseau 31 470 SAYS
Colonel JAN Michel 6 Pl. Belle Fricie 78 000 Versailles
Lt Colonel [illegible]
Lieutenant Colonel Marcel Jean TY GUIRIEC PLENEUF 22730 LANVOLLON
Colonel F. HENRY Quemper Guezennec 22 460
Guezennec

Plusieurs stations de radios diffusèrent des informations sur le bagne de Tazmamart et une station du Polisario diffusa notre dernière lettre volante dans son intégralité. Le « jardin secret » de Hassan II commençait à perdre ses mystères. Etait-ce une bonne ou une mauvaise chose ? En tous cas, le lendemain de la diffusion de cette lettre par la station radio du Polisario, le compresseur et le dégageur s'étaient tus à jamais.

Le premier janvier 1990, Moujahid appela Mimoun et lui demanda de présenter son broc pour recueillir sa ration d'eau. Mimoun ne répondit pas. Il était suspendu à une corde confectionnée avec des morceaux de couverture. Le long du mur tâché de sang, les griffes plantées dans le crépi, le corps de Mimoun était froid. Le broc et les couvertures gisaient par terre. Il avait mis son idée à exécution, pensant probablement pouvoir échapper ainsi à l'horreur de Tazmamart. Se réveiller après un petit cauchemar, creuser la terre à mains nues et ressortir vivant, de l'autre côté du mur. Sauf que les cadavres de Tazmamart ne quittaient jamais les lieux. Ils étaient alignés dans l'anonymat le long du mur d'enceinte, jetés dans la fosse et recouverts de chaux vive et de gravats. Mimoun ne savait-il pas qu'on ne sortait jamais de Tazmamart, ni mort ni vivant ? Il avait besoin, sans doute, de cette croyance pour vivre l'étincelle d'un espoir possible ; celle de la liberté.

Premier janvier 1990, Mimoun quittait le monde des morts-vivants pour celui des morts tout court. Les murs de Tazmamart portent encore les traces de son sang ; celles du crime. Le sang a giclé de sa bouche et de son nez pour se répandre sur le ciment froid de sa cellule, laissant sur le mur et sur le sol les marques indélébiles d'une souffrance inconcevable, effarante.

Cette histoire se déroule au Maroc, sous le règne de Hassan II, à la fin du XXème siècle.

LA LIBERATION : 1991

L'adjudant chef Ben Driss, surnommé « Wire men », l'homme fils de fer, ou encore « Selk » en arabe, s'adressa un matin à moi et me dit :

- Si Dieu le veut, je pars cette année à la Mecque, accomplir mon pèlerinage !

- Félicitations ! lui répondis-je. N'oublie pas de prier pour nous là-bas ; peut-être que Dieu entendra ta prière et activera notre libération !

Le gardien baissa la tête et ne répondit pas. Il n'avait aucune once de bonté pour accorder une prière aux condamnés de Tazmamart. Et il partait à la Mecque se purifier des actes criminels qu'il avait commis sur des humains qu'il avait réduits, à des semblants d'êtres, exténués et impuissants, semblables à des ombres d'hommes ou à des épouvantails. Je savais que cet homme n'avait pas de cœur. Il était l'un des gardiens les plus sadiques. Mais l'occasion de gagner l'Ogre à notre cause était inespérée pour la laisser s'échapper.

- Tu sais, mon adjudant chef, lui dis-je, maintenant qu'Allah t'a choisi pour aller te recueillir dans les lieux saints de l'Islam et frotter ton front contre la pierre noire, tu devrais commencer à faire le bien pour que Dieu accepte ton repentir. Est-ce que tu connais les formules que chaque hadj doit savoir avant d'arriver là-bas ?

- Quelles formules ? avait-il grogné. Mais je ne sais rien, moi. Tout le monde va à la Mecque, même les gens de la campagne qui ne savent ni lire ni écrire !

- Ce n'est pas un problème de savoir lire ou écrire, mais c'est un problème de respect des rites et des formules qui vont avec. Ce n'est ni plus ni moins qu'un problème de mémorisation. Tu dois apprendre par cœur des formules que tu vas répéter avec les autres pèlerins une fois à la Mecque. Sinon, ton voyage n'aura aucun intérêt et ton pèlerinage ne sera pas effectif…

- Et quelles sont ces formules que je dois apprendre ? Tu les connais, toi ?

- Oui, je les connais et chaque jour, si tu veux, je t'apprendrai un segment de phrase. Tu seras prêt avant ton départ…

« Wire men » mit plus de dix jours avant d'apprendre une seule phrase. « *Labbayka Allahoumma Labbayk ! Labbayka Laa Charika Laka Labbayk Inna Alhamda wa Anni'mata laka Walmoulk, Laa Charîka lak* a *Labbayk* ! ...

Je profitai de ces leçons pour respirer l'air du couloir puisque la porte de ma cellule restait ouverte pendant que je faisais la leçon à l'Ogre. Dès le deuxième jour, je l'avais supplié d'ouvrir les portes des autres cellules pour que les prisonniers puissent respirer un peu d'air, ne serait-ce que quelques minutes. Un geste qui serait comptabilisé par les anges sur le registre de ses bonnes actions. Il accepta contre son gré mais exigea que l'entrebâillement ne dépasse pas plus de dix centimètres. Les portes s'ouvrirent l'une après l'autre, mais le gardien au cœur noir se mit aussitôt à hurler :

- Regarde, Haj ! Regarde le prisonnier du fond ! Tu vois, il a ouvert sa porte complètement ! ...

Dieu ne permit pas à ce sinistre personnage de se recueillir sur la tombe du Prophète, ni d'accomplir le pèlerinage à la Mecque. Il fut terrassé par une maladie et trépassa en 1989. Il fut remplacé par « Jeff ». Son retour au bâtiment fut accueilli avec enthousiasme et allégresse. A partir de ce moment-là, les portes restaient ouvertes et nous sortions tous dans le couloir pour nous dégourdir les jambes et respirer un peu d'air frais. Les plus téméraires se hasardaient même jusqu'à la porte principale pour admirer le bleu du ciel et inspecter la lugubre cour du bagne.

A partir de 1990, le climat à Tazmamart avait changé et la détente régnait. En plus des cellules qui restaient ouvertes toute la journée, l'eau était distribuée avec profusion. La nourriture avait, elle aussi, connu des améliorations notables grâce à l'argent de la caisse. Le gardien « Ser fer » avait trouvé le moyen de nous détrousser en nous proposant des produits à prix d'or. Ses services coûtaient très cher mais nous n'avions pas le choix. Mohamed nous aidait autant qu'il pouvait mais refusait de toucher à notre argent. Un jour de l'Aïd el Kébir, il avait ramené une vingtaine de morceaux de brochettes (*Boulfaf*) dans la poche de son treillis et nous les avait distribués.

Le monde entier parlait de Tazmamart et de ses prisonniers enterrés vivants. La question sur ce mouroir était systématique chaque fois que

Hassan II accordait une interview à des journalistes étrangers. En 1990, le gardien Mohamed effectua son dernier contact en remettant une lettre à ma femme. Ce courrier exprimait notre espoir de voir un jour prendre fin ce cauchemar.

Tazmamart le 6.10.90

Ma chérie.

Louange à Dieu le tout puissant. Une occasion d'or m'a été offerte et je n'ai pas voulu la rater. Notre ancien ami est rentré dans notre bâtiment pour une part je lui ai demandé de faire d'argent pour moi car je n'ai plus rade chérie.

Quand à moi je vais mieux que avant et le moral est bon. Ma rétention urinaire a diminué de moitié et je fais de mon mieux pour ne pas m'énerver. Mon espoir est grand de vous revoir prochainement et revoir les enfants. L'intervention des organisations internationals en notre faveur, la naissance du conseil national des droits de l'homme ect... m'encouragent à tenir bon et Dieu est grand.

Je suis avide de connaitre de tes nouvelles et de celles des enfants; plus particulièrement le résultat du B.AC de Khalil.

Je me dirais Chérie tout ce que tu as de nouveau de notre problème.
Notre vie à Tazmamart est toujours la même. Réclusion totale : pas de soleil, pas de médecin, pas d'hygiène et nourriture pourrie. Au manque de soleil nous sommes devenus jaunes comme des citrons.

Nos enfants sont adorables, Houda me parle beaucoup de toi et m'a fait une description détaillée de la nouvelle villa. Toutes mes félicitations Chérie, je te demande d'aménager un petit coin pour mes prières (Mikhaled) et penser à aménager une petite piscine.
J'avais les mêmes idées que toi et ce qui conforme d'aménagement de Mr Bou Selham, je crois qu'il est devenu joli maintenant.
Tu sais Chérie tu me feras énormément plaisir si dorénavant tu appelleras notre fille Houdaillath (الله هدى) et non Houda

(2) Tout court. Ce nom me plaît beaucoup parce que je le prononce chaque fois que je révise mon coran et plus particulièrement le verset suivant : "

(2)(282) ... إن الله ...

La visite de notre ami Legendre m'a fait énormément plaisir. Il était très chic et correct avec moi et m'a invité deux fois chez lui. Tu lui passeras un grand bonjour de ma part et tu lui diras cette phrase : "Sois courageux, mais prudent et vole". Mes hommages à sa femme.

Comment va Hadja, tu lui diras de venir bon pour moi. J'ai une envie folle de la revoir pour lui raconter beaucoup de choses. Parle-moi d'elle. Et toi chérie comment vas-tu, je n'ai pas besoin de t'encourager ou te donner des conseils tu es la personne qui assume tout et sans toi tout s'effondre. Prend la vie du bon côté et laisse faire la volonté de Dieu. Les enfants ont grandi et sont arrivés et cela grâce à toi bien sûr. Moi

avec c'est grâce à toi que je respire encore. Tu es la plus belle Da= me du monde et je t'aime plus que moi même. Dorénavant je ne te cau= serai plus jamais de problème de mes cauchemars. Je peux si tu veux faire quelque chose pour toi (N'AGOUT' à mon oublié) le. (Si tu as quelque chose entre les mains pour toi tu me l'envoies).

Il va y avoir peut être un chan= gement de gardien, mais à titre de précaution j'envoie mon peu d'argent qui a vraiment été vidé:

1 000 DH pour l'aîné et 2 000 DH pour moi (100 DH en billets de 10 DH) et 500 DH en billets de 50 DH et reste en 100 DH.

Ci-joint deux petits mots pour les enfants, je n'ai plus de papier pour écrire plus. N'oublie pas quand tu me= diras : "Une à Dody, Flexaper et Tétracycline".

Je t'embrasse chaleureusement chérie et t'embrasse Hadjé et toute la famille. Envoie moi une petite montre si possible.

Ton mari Hachad qui t'aime.

Hachad

Cette même année, pour la première fois en dix-sept ans, une nouvelle équipe de gardiens arriva pour remplacer d'autres, morts ou partis à la retraite. La surprise qui les attendait à Tazmamart dépassait leur imagination. Ils ne s'attendaient à nous voir dans cet état et ne pouvaient concevoir que des êtres humains puissent être traités pire que des bêtes. Le choc était terrible pour ces hommes qui n'avaient pas accompagné notre décrépitude depuis le début de notre incarcération. Perturbés par les cadavres ambulants que nous étions devenus, ils pleuraient souvent d'impuissance devant notre état. Leur comportement à notre égard était marqué de sollicitude, contrairement à tous les sadiques qui avaient été témoins de la dégradation que subissaient, d'année en année, notre physique et notre moral. Devenus peut-être blasés par le rituel infernal de Tazmamart, la plupart des premiers gardiens avaient le réflexe animal, ayant perdu toute notion du Bien et du Mal, ne gardant dans leur cœur que le Mal.

L'année 1991 démarra dans une joie relative et l'espoir de voir enfin le bout du tunnel. Un événement important vint bouleverser encore plus notre vie. Quatre rescapés du deuxième bâtiment nous avaient rejoints pour occuper les cellules des morts. Quelle ne fut notre consternation quand nous vîmes arriver chez nous des épouvantails désarticulés, des fantômes d'outre-tombe à l'état désespéré. Leurs corps n'étaient plus que des squelettes tordus, brisés comme des statues de glaise qui avaient trop cuit au soleil. La peau collée sur les os, les côtes saillantes et les yeux hagards, enfoncés dans leurs orbites. Leurs cheveux tombaient à terre et leurs barbes balayaient le sol. Juste des squelettes sortis droit de leur tombe. Seule la respiration les retenait encore à la vie vie. Devant eux, nous étions des athlètes tout en muscles. Quatre rescapés de l'Enfer. Comment avaient-ils fait pour résister à la mort et comment avaient-ils fait pour narguer le destin du bâtiment de l'horreur ?

Sans contact avec le monde extérieur, sans médicaments ni nourriture, sans eau suffisante ni lumière, sans discipline ni convivialité entre eux, portes et judas clos à longueur d'années, recroquevillés sur eux-même dans leurs cellules sombres, ils ont vécu entièrement coupés du monde des vivants pendant la moitié du règne de Hassan II. Eux, ont connu l'enfer de Tazmamart, le vrai calvaire. Eux, ont fait le voyage de l'au-delà et sont revenus entièrement décharnés, la peau brûlée, recouverte de plusieurs

couches de crasse, les mâchoires sans dents, les ongles recourbés plusieurs fois, les dos voûtés, les jambes maigres et arquées. Ils se tenaient à peine debout, marchaient pieds nus avec grande difficulté en s'appuyant contre les murs. Ils étaient méconnaissables. Skiba, jeune armurier de l'aviation au moment du deuxième coup d'Etat, élégant et grand athlète qui mesurait 1m 80, n'était plus à ce moment qu'un amas d'os et de chair. Courbé jusqu'à terre, il avait perdu son aspect humain et était devenu lilliputien puisqu'il avait rapetissé de plusieurs centimètres. Il était torse nu, frêle comme une branche qu'on retire du brasier. Il leur fallut plus d'une semaine pour s'acclimater à leur nouvel environnement, se méfiant de tout et refusant de parler aux autres. Ils résistèrent également longtemps avant d'accepter d'endosser des vêtements. Skiba avait sa philosophie : tuer le mal par le mal. Il leur apprit qu'il faisait du yoga et qu'il arrivait à combattre le froid en restant nu.

Dans la géhenne du deuxième bloc, restaient les frères Bourequat. Leur état était lamentable. Bayazid et Midhat étaient cloués au sol. Seul Ali pouvait encore bouger un peu. Daoudi dit : « S'ils restent encore six mois dans ce maudit bâtiment, ils y passeront tous ; c'est certain ! »

Skiba, Daoudi, Achour et Bin Bin !

Quelles paroles peuvent exprimer l'enfer qu'ils ont vécu ? Quels mots peuvent soulager leur mémoire de tant d'inhumanité, de tant de cruauté ? Quelles phrases peuvent leur faire oublier leurs camarades restés là-bas, enterrés sous le mur d'enceinte ? Leur rendre simplement hommage et leur dire merci d'avoir tenu jusqu'à aujourd'hui, juste pour témoigner de l'horreur, dire au reste de l'humanité ce qu'à été Tazmamart, dire au monde les souffrances subies par les sujets de Hassan II dans les geôles de la barbarie. Témoigner contre les systèmes totalitaires et contre l'arbitraire est déjà une victoire sur la tyrannie et l'injustice. Ces hommes devraient avoir une statue au cœur de chaque ville marocaine pour la mémoire, pour l'histoire et pour que l'homme n'oublie jamais que partout dans le monde, il existe des fous qui torturent, assassinent, piètinent la dignité humaine… au nom de la sécurité de l'Etat et de la stabilité politique.

Les quatre morts vivants du bâtiment B restèrent avec nous pendant quatre mois durant lesquels ils furent remis sur pieds ; de vieilles carcasses esseulées et décharnées qu'on récupère et auxquelles on essaie de donner,

petit à petit, forme humaine. Sortis de leur réclusion solitaire, ils avaient repris goût à la vie puisque la différence entre les conditions du bloc A et du bloc B était une différence entre le paradis et l'enfer. Nos camarades Skiba, Daoudi, Bin Bin, Achour et les frères Bourequat étaient au cœur même de l'enfer.

Au lendemain de la nuit du 14 au 15 septembre 1991, je racontai à mes amis le rêve que je venais de faire. Un long tunnel sombre et étroit. Interminable. Je marchais sans jamais savoir si j'allais jamais atteindre le bout. Mes forces m'abandonnaient petit à petit. Mais je savais que mon salut dépendait de l'effort que je fournirais et que, par conséquent, je n'avais pas le choix si je voulais sauver ma peau. Je devais encore marcher, longtemps. Finalement, une lueur apparut au loin. Je me dirigeai dans la direction de cette lueur qui se transforma peu à peu en lumière qui grandit, grandit et devint aveuglante. La sortie était au bout de cette lumière. Des voix me parvinrent, distinctes. Des voix de lecteurs du Coran qui psalmodiaient des versets. Et je me retrouvai dehors.

Les plus pessimistes se moquèrent de moi, me suggérant de ravaler son rêve et de revenir à la dure réalité de Tazmamart. Le rêve était clair et les prisonniers avaient compris son sens. Mais ils avaient raison de ne pas croire à l'éventualité d'une libération. S'ils avaient passé tant d'années enfermés dans ce lieu maudit, qu'est-ce qui empêcherait les responsables de les garder là jusqu'à la fin de leurs jours. Et puisque la majorité était déjà enterrée sous le mur, le reste de la troupe suivrait sûrement le même chemin.

A Tazmamart, on ne rêve pas. Mais on vit la dure réalité des jours et des nuits, celle des hivers et des étés, celle aussi de la maladie, du manque de nourriture, de soins, d'eau, d'hygiène, de la faiblesse physique, de la folie et de la mort.

Le lendemain matin, les gardiens étaient tout excités. Nous étions surpris par la « qualité » du petit déjeuner qu'on venait de nous servir. Ordre était donné pour que nous nous débarrassions de nos guenilles parce qu'on allait nous distribuer des vêtements neufs. Ne rien garder sur nous, absolument rien. La panique s'empara alors de nous. On cherchait certainement à nous leurrer. On voulait se débarrasser de nous d'une manière plus abjecte

encore. Comme pour mieux nous punir d'avoir trop longtemps résisté à la mort. L'image de l'extermination des Juifs par les Allemands durant la deuxième guerre mondiale traversa l'esprit de plus d'un. Nous déshabiller en fait pour nous liquider. L'ordre fut rejeté. Mourir pour mourir, il valait mieux mourir dans la dignité. Aucun prisonnier n'ôta ses haillons. D'ailleurs, nos corps s'étaient habitués à nos vêtements de fortune, durcis de crasse sur nos os depuis des lustres. Ils s'étaient transformés en véritables armures qui nous protégeaient contre le changement de température et contre les piqûres d'insectes. Aousiad hurlait qu'il mourrait aussitôt qu'il quitterait sa « *hlasa* ». Le gardien Mohamed réussit à nous convaincre que nous ne risquions rien. Nous avions confiance en lui. Les responsables ne comprenaient pas que ces haillons étaient devenus une deuxième peau pour nous. Dix-huit ans de crasse, de transpiration dans les mêmes chiffons avaient fini par transformer le tissu en carapace de plâtre qui adhérait à notre peau.

- Je vous jure, nous dit « Jeff » qu'ils ne vont pas vous exécuter. Ils veulent vous donner des vêtements neufs parce que vous allez bientôt être libérés !

Des heures de tractations, de pourparlers, de dures négociations. Finalement, nous cédâmes et nous fûmes habillés de neuf. Pantalon et chemise kaki pour chacun et une paire d'espadrilles. Vers midi, on nous plaça deux par cellule. Le déjeuner était « copieux » ; viande et dessert ! Nous ne savions quoi penser devant ce changement brusque. Le dernier repas du condamné ? La journée se déroula dans les suppositions, les commentaires, les investigations… et chacun y allait de ses convictions ou de ses doutes. De toutes les manières, nous n'allions pas tarder à être fixés sur notre sort une fois pour toutes. La mort ou la libération. Et nous préférions mille fois mourir plutôt que de continuer à subir toutes sortes de monstruosités dans ce maudit trou.

Vers la fin de la journée, le ronflement des moteurs des camions militaires stationnés dans la cour centrale fit vibrer les murs des cellules. La voix aiguë et hystérique du colonel Feddoul retentit comme la fatalité : « Dépêchez-vous ! Nom de Dieu ! » répétait-il sans interruption. On ouvrit les portes des cellules et on nous fit sortir l'un après l'autre dans la cour. Quand vint mon tour, Feddoul me demanda :

- Quel est ton nom ?

- Capitaine Hachad

- Est-ce que tu me reconnais ?

- Non !

- Bon ! On verra ça plus tard !

Deux gendarmes me firent enfiler une djellaba de Mokhazni, plaquèrent deux morceaux de coton sur mes yeux avant de serrer un bandeau noir autour de ma tête. Les autres subirent le même sort. On nous passa ensuite des menottes autour des poignets. Avions-nous encore assez de force pour nous enfuir dans le cas où nous serions tentés ? Nous étions des régicides qui avions attenté à la vie du Commandeur des croyants. Nous étions donc des hommes dangereux et il ne fallait prendre aucun risque avec nous. On nous entassa dans les camions bâchés et le convoi quitta les lieux. La nuit était déjà tombée. Trente de nos cinquante-huit camarades n'allaient jamais quitter le bagne de Tazmamart. Leurs corps sont toujours dans cet ignoble mouroir, enfouis sous le mur d'enceinte, rongés par les vers et la chaux vive. Plus de la moitié des effectifs était sacrifiée sur l'autel d'une vengeance aveugle et barbare.

L'un des frères Bourequat gisait sur un brancard, entre nos pieds, au milieu des deux rangées de bancs en bois. Son état de santé était tel qu'il ne pouvait plus marcher, se tenir debout, ni même bouger. Son corps était complètement déformé et une bosse lui sortait par l'épaule. Sa bonne humeur ne le quittait pas pour autant. La valse des camions dura toute la nuit. Les secousses et les virages étaient une véritable épreuve pour nos corps meurtris, vidés de toute vie humaine, cassés, annihilés… Chaque secousse était ressentie jusqu'au plus profond de notre chair. Certains gémissaient, d'autres pleuraient en silence. D'autres encore se contentaient de serrer les mâchoires et de lire des versets coraniques dans leur tête. Les engins de la nuit ne s'arrêtaient que quelques minutes pour permettre aux conducteurs de prendre une pause pour se dégourdir les jambes et peut-être prendre une tasse de café. Le bois labourait nos dos, blessant nos os saillants. Celui qui était allongé sur le brancard réclama un récipient pour uriner. Aucune réponse. En désespoir de cause, il dit : « Tant pis, je vais

pisser dans mon pantalon ! » Raïss exhorta les gendarmes de faire passer une bouteille vide au malade. S'il pissait dans son froc, ça sentirant tellement mauvais que l'odeur dérangerait le voyage qui n'était déjà pas confortable. Une bouteille vide passa de main en main et le frère Bourequat réussit à se soulager sans trop de dégâts.

Les camions arrivèrent à destination le lendemain matin. Le trajet avait été un véritable supplice pour nous. Le dernier peut-être, le plus insupportable. Nos corps n'étaient plus qu'amas d'os et l'acier des menottes coupait la peau qui recouvrait encore les os des mains.

Mon rêve ! Une longue marche dans un tunnel sombre !

Des ordres furent donnés. On nous fit descendre un à un. Des bras soutinrent les cadavres, les dirigèrent ensuite vers un lieu inconnu, à travers des cours, des marches à monter, des couloirs à traverser, des portes à passer… Puis, on demanda à chacun de nous de s'asseoir. Un matelas ! La douceur de la ouate, la fraîcheur des draps… Les mains tâtonnèrent. Un oreiller soyeux. La djellaba, les menottes et le bandeau noir furent retirés. La lumière et la blancheur des murs éblouirent les yeux. Puis les yeux s'habituèrent petit à petit à la lumière. Une chambre immense, badigeonnée de blanc, avec des fenêtres hautes. Une table et une chaise dans un coin. Un grand lit avec des draps blancs et propres. Chaque rescapé de Tazmamart pouvait imaginer que cette chambre était le paradis. Les hommes caressèrent les oreillers, les matelas et pleurèrent. De chambre en chambre, certains rescapés trouvèrent encore la force pour psalmodier des versets coraniques.

Le rêve de Hached se confirma.

Des hommes en blouse blanche arrivèrent quelques minutes plus tard, des plateaux à la main. Sur le ton de la courtoisie, on invita chaque prisonnier à prendre son petit déjeuner. Café au lait, confiture, beurre, croissants, yaourt, fruits, pain grillé… Des produits dont ils avaient oublié jusqu'à l'existence. Privés de ces choses pendant dix-huit ans, ils avaient effacé le goût de ces produits et même leur nom de leur mémoire.

Le petit déjeuner était tout simplement magique pour nous qui revenions de l'enfer où l'absence de tout était une épreuve quotidienne insupportable.

L'enfer des temps modernes où l'homme brise l'homme, le réduit à l'état animal, juste pour assouvir sa soif de vengeance. Dans l'après-midi, le colonel Feddoul arriva. Il rendit visite à chacun de nous et posa la même question à tous.

- Est-ce que tu me reconnais ?

- Oui, répondis-je ! Tu es le lieutenant Feddoul…

- Je ne suis plus lieutenant ; je suis colonel !

Il me rassura ensuite sur ma famille, me dit que ma femme était à Kénitra et qu'elle avait fait du chemin. Mes enfants poursuivaient leurs études en France. Tout allait donc bien pour moi. Je ne dis rien. Repensai à ces dix-huit ans de géhenne et à tout ce gâchis. Mes enfants qui avaient grandi sans moi. Ma femme qui avait passé ses plus belles années à m'attendre. Mes enfants privés de l'amour paternel. Ces enfants qui avaient grandi sans père. Une fillette d'un an en 1972 et un garçon dans le sein de sa mère. Oui, tout allait pour le mieux pour moi. Puisque le colonel le pensait ; c'est que c'était vrai. Il ignorait sans doute que je savais tout sur ma famille et que les dix-huit années de ma vie passées à Tazmamart étaient marquées à jamais dans ma chair et dans ma mémoire. Tout allait pour le mieux ! Ces hommes au destin brisé, dont les familles avaient été dispersées, dont la vie avait été entièrement bouleversé et les souvenirs saccagés à jamais, car ne demeurait plus et ne demeurerait plus pour nous que la mémoire de Tazmamart.

Des médecins de toutes les spécialités défilèrent les uns après les autres pour ausculter, soigner, « retaper » ces épaves humaines avant de les remettre à leurs familles. Il fallait sauver la face. Montrer ces hommes sous leur meilleur jour. Et même si on réussissait à leur donner forme humaine, comment guérir les blessures de l'esprit ? Et les blessures du cœur ? Et les injustices ? Et dix-huit ans de solitude, d'horreur, de mort lente et d'extrême humiliation ? Que guérir quand le mal est ailleurs, dans la mémoire du pays et du peuple, quand la blessure est profonde et qu'elle ne se cicatrise pas ?

Après plusieurs semaines de soins où le ballet des dentistes suivait la valse des psychiatres, des neurologues, traumatologues, gastronomes, ophtalmologues, ORL, et autres cardiologues. Le colonel Feddoul arriva un jour, accompagné de plusieurs autres personnalités. La délégation s'enquit

de la santé des monstres du Jurassik Park marocain et, satisfaite du travail des carrossiers-médecins, félicita chaleureusement nos bricoleurs pour leur efficacité. A la fin de la visite, le colonel Feddoul m'annonça sur le ton du triomphe :

- Sa Majesté le roi Hassan II, que Dieu le glorifie, te comble de sa grâce royale. Tu vas pouvoir rejoindre les tiens ! Tu es gracié par Sa Majesté ! Oublie tout ce qui s'est passé et recommence ta vie depuis le début. Choisis un autre métier pour vivre et oublie que tu as été soldat ! C'est la vie, qu'est-ce que tu veux !

Je ne répondis pas ; il se retourna vers ses compagnons et leur dit :

- Celui-là est un dur à cuir !

- Dix-huit ans de cuisson, lui répondis-je en arabe, ne te suffisent-ils pas ?

Oublier. Tourner la page. Comme si dix-huit ans n'avaient jamais existé. Comme si la haine et la misère pouvaient s'oublier. Comme si la page noire de Tazmamart pouvait être tournée avec facilité, à la faveur d'une grâce royale. Dix-huit ans de vie perdus, jetés dans les orties des murs de l'histoire, effacés par la seule volonté des décideurs. Mais la mémoire n'oublie pas, ni l'histoire. Tazmamart est inscrite à l'encre de la honte sur le front du pays, parce que des hommes avaient le pouvoir absolu et en avaient usé et abusé. Tazmamart ne s'oublie pas. Et Tazmamart n'oublie pas.

On nous distribua des costumes neufs, des chemises, des chaussures, des pyjamas, des survêtements de sport et des trousses de toilettes. Nous étions à l'école des cadets d'Ahermoumou, le lieu d'où était parti le premier coup d'Etat contre la monarchie. Ahermoumou comme un symbole. Retour à la case départ. Comme si le passé n'avait jamais existé. Comme si ceux qui avaient passé dix-huit de leur vie à Tazmamart étaient en permission ou qu'ils n'avaient jamais quitté ce lieu. La boucle venait d'être bouclée. Mais d'Ahermoumou à Tazmamart et de Tazmamart à Ahermoumou, dix-huit ans s'étaient écoulés, trente corps encore enterrés à Tazmamrt et ving-huit vies brisées à jamais, dans la haine des gardiens, la mauvaise grâce des décideurs, la sauvagerie des sbires du régime… Dix-huit ans de l'autre côté de la vie. Dix-huit ans de souffrance inhumaine, soldés par trente morts qui, je l'espère, hanteront le sommeil de tous ceux qui ont été mêlés de près ou de loin à notre malheur.

Rappeler Tazmamart pour les mémoires oublieuses. Nous avions été jugés et condamnés. On nous avait dénié le droit à la justice et à la vie. A nous, à nos familles, on ne pourra jamais dire d'oublier et de tourner la page du passé. Cette page de l'histoire du pays est écrite avec le dernier souffle de notre sacrifice, avec le sang de Ben Aissa, de Fagouri, de Mimoun, de L'Ghalou, de Ben Doro, de Haifi, de Faraoui… La liste de l'horreur est trop longue. Elle a duré dix-huit ans dans les pires conditions qu'un être humain puisse imaginer. A ces corps enterrés sous le mur d'enceinte de Tazmamart, on ne pourra pas faire comme si. On ne pourra pas leur dire, à eux, d'oublier et de tourner la page. Pour ces hommes morts injustement, l'histoire n'oubliera pas et la mémoire ne pourra jamais pardonner aux responsables de cette horreur programmée.

Un matin, nous étions cinq rescapés de Tazmamart à monter dans un camion militaire qui nous déposa à la prison centrale de Kénitra. Le voyage fut moins pénible que celui de Tazmamart vers Ahermoumou. Pour la première fois, les menottes et le bandeau noir n'avaient pas été utilisés pendant le transfert de nos cadavres remis sur pieds, retapés presque à neuf à coups de soins médicaux, de vitamines, d'hormones, de fortifiants... Le directeur de la prison nous reçut dans son bureau et nous fit la lecture de la lettre de grâce du roi Hassan II. Il était presque vingt-deux heures.

- A partir de cet instant messieurs, ajouta-t-il, vous êtes des hommes libres !

Nous le regardâmes sans comprendre vraiment ce qui arrivait, ni le sens du mot liberté. Libre ! Que voulait dire ce mot pour des hommes qui venaient d'être enterrés pendant dix-huit ans et qui n'avaient plus aucun repère, aucun lieu d'attache ? J'avais la chance d'avoir ma famille qui habitait à quelques pas de la prison.

- Je peux donc partir ? demandai-je, l'air plus surpris que le directeur. Moi j'habite juste à côté ! ...

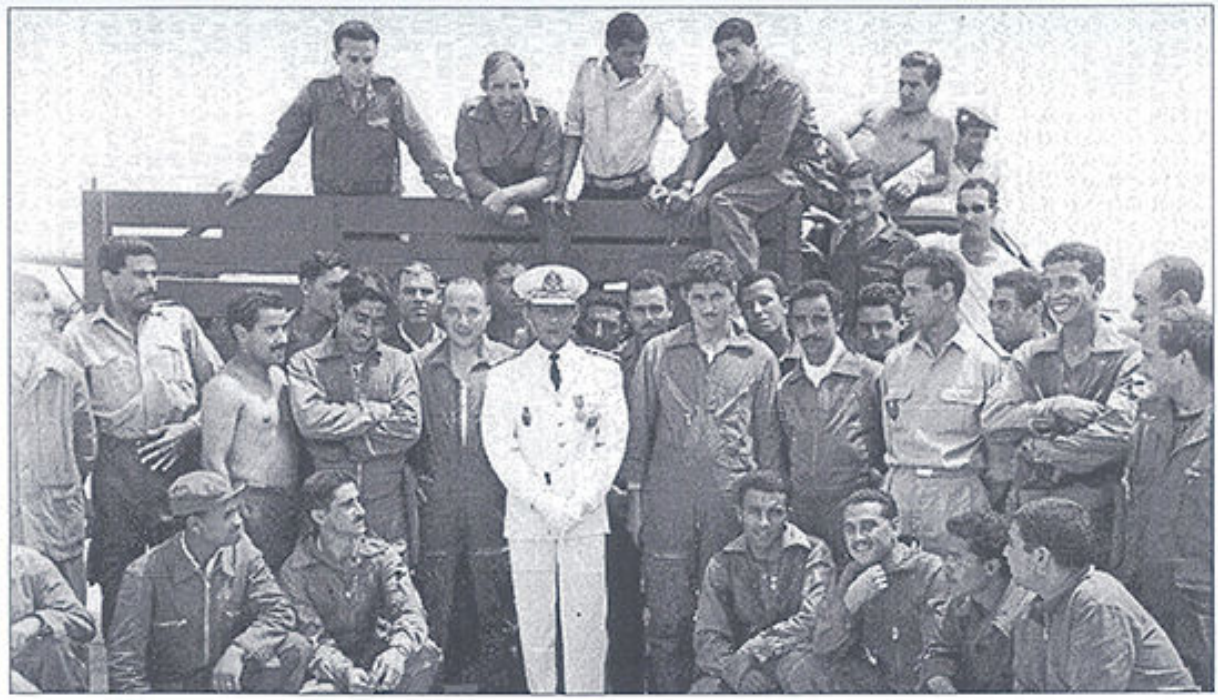
- Il n'est pas question de déranger votre famille à cette heure tardive de la nuit ! Vous êtes tous mes invités ce soir, messieurs ! Et les règles de l'hospitalité ne me permettent pas de laisser partir mes hôtes au milieu de la nuit. Soyez les bienvenus ! Ici, vous êtes comme chez vous ! ...

Il ne croyait pas si bien dire, monsieur le directeur de la maison d'arrêt de Kénitra. Ils étaient comme chez eux. Ils étaient plutôt chez eux. La prison était devenue leur première demeure, leur pays, leur terre natale et…

leur tombe. Curieux cet itinéraire en sens inverse. Comme si, inconsciemment, les responsables cherchaient à remonter le temps, non pas pour effacer l'erreur et l'horreur, mais pour détecter l'endroit où leur plan diabolique avait échoué. Rechercher le grain de sable qui avait fait foirer leur mécanique répressive. Nous étions les « hôtes » de la prison, pas de son directeur. Nous passâmes la nuit dans son bureau où nous veillâmes jusqu'au matin, entourés par « l'hospitalité » des lieux et du maître des lieux. Là, nos destins se séparaient. Chacun de nous fut embarqué dans une fourgonnette et envoyé vers une destination inconnue, sous bonne escorte. Je me retrouvai dans un autre bâtiment, dans un autre bureau et devant un autre responsable du ministère de l'intérieur ; le Caïd El Alami. Celui-ci me souhaita la bienvenue et me parla longuement de ma famille. Il me rassura sur le sort des miens, ponctuant ses phrases par : « tout va bien ! ». Durant mon absence, l'épouse (la pharmacienne comme on l'appelle) avait fait du chemin et les enfants poursuivaient leurs études en France et réussissaient sans problème. Des enfants bénis par Allah ! La vie était donc belle pour le rescapé que j'étais et n'avais pas à me plaindre.

Qu'avaient-ils tous à vouloir me rassurer sur le sort des miens ? Un malheur serait-il arrivé à l'un de mes enfants ? Ma femme avait-elle refait sa vie, comme tant d'autres, fatiguées d'attendre un mari qui ne reviendrait peut-être jamais ? La mort aurait-elle frappé ma famille ? Pourquoi tous ces rendez-vous avec les uns et les autres ? Pourquoi ne pas me laisser retourner chez moi tout simplement puisque j'étais un homme « libre » ? Non ! Ça ne se passait pas comme ça avec le Makhzen. J'étais peut-être « libre » mais je devais me plier aux rites imposés par l'Etat-Makhzen qui voulait me signifier que j'étais toujours un sujet du système et que ma « liberté » demeure une liberté provisoire. Une mise en condition. Une sorte de pression psychologique. Une régénération de la peur makhzen et une réactivation de la dynamique de l'assujettissement au pouvoir. La liberté de chaque Marocain commence là où le Makhzen décide qu'elle commence pour lui. Pour moi, comme pour mes camarades, la liberté ne commençait nulle part parce que nous devions nous taire, ne rien révéler à personne de notre calvaire. Nous taire. Oublier. Et la mise en scène de ce circuit n'avait d'autre but que celui de raviver notre conscience par rapport à la toute puissance du Makhzen dans le cas où nous aurions oublié. Nous n'étions donc pas tout à fait libres puisque nous devions nous plier à toutes les

exigences symboliques ou autres du pouvoir. Libres ! Nous ne l'étions pas. Ne le serions jamais. Et même une fois dehors, notre mémoire reste prisonnière des souvenirs de Tazmamart, des murs de Tazmamart, du froid de Tazmamart, de la faim de Tazmamart, des maladies de Tazmamart, de la mort à Tazmamart. Même libres, nous restons là-bas, loin derrière les murs des vivants parce que, quelque part, le Makhzen avait assassiné nos espoirs, notre avenir, nos rêves et brisé notre destin. Rescapé de Tazmamart, je savais que je resterais à jamais enfermé dans le bagne de la honte, par l'esprit, le souvenir de tant de camarades enterrés là-bas et que j'avais vus souffrir, que j'avais assistés dans leur agonie et qui avaient quitté le monde des humains, celui de la honte et de la déchéance, sans jamais se plaindre ni faiblir, comme des héros sans gloire. S'ils gémissaient de temps en temps pour s'assurer que le corps n'était pas parti de l'autre côté de la vie, qu'il répondait encore à la douleur de la maladie, à l'acharnement des vers qui dépeçaient la chair après avoir percé la peau, ils n'avaient jamais rien regretté, jamais baissé les bras… Gémir pour s'assurer qu'un souffle de vie habitait encore ce corps humain qui n'en était déjà plus un, mais à peine un cadavre jeté dans l'enfer d'un cachot sans fenêtre, sans aération, sans possibilité de sortie, de soins, sans nourriture suffisante, sans soleil et sans lumière…



14 mai 1961 à Meknès. Après le défilé, Hassan II s'est rendu à la base pour féliciter les pilotes et les mécaniciens. À droite du roi : Capitaine Larabi (fusillé). À sa gauche : Colonel kabbaj. Assis, 3e et 4e à partir de la droite : Capitaine Hachad et Colonel Bamarouf.

Début 1972. De d. à g., 1er, 4e et 7e : Lieutenant Zemmouri, Lieutenant El Ouafi et Capitaine Hachad (tous trois rescapés de Tazmamart).

1972 Séance de briefing. De g. à d. : Lt Echemsi (1er décédé à Tazmamart), A^djt-C. Magouti, C^ne Hachad (rescapés), A^djt-C. Chana (descendu par le Polisario).

1972. Le général Oufkir au mess des officiers de la base de Kénitra. De g. à d. : C^ne^ Hachad, C^dt^ Aguizoul, C^el^ Amekrane, Gal Oufkir, C^el^ Bamarouf.

1972. Le général Oufkir, en compagnie du colonel Amekrane, inspecte les avions F5 au parking.

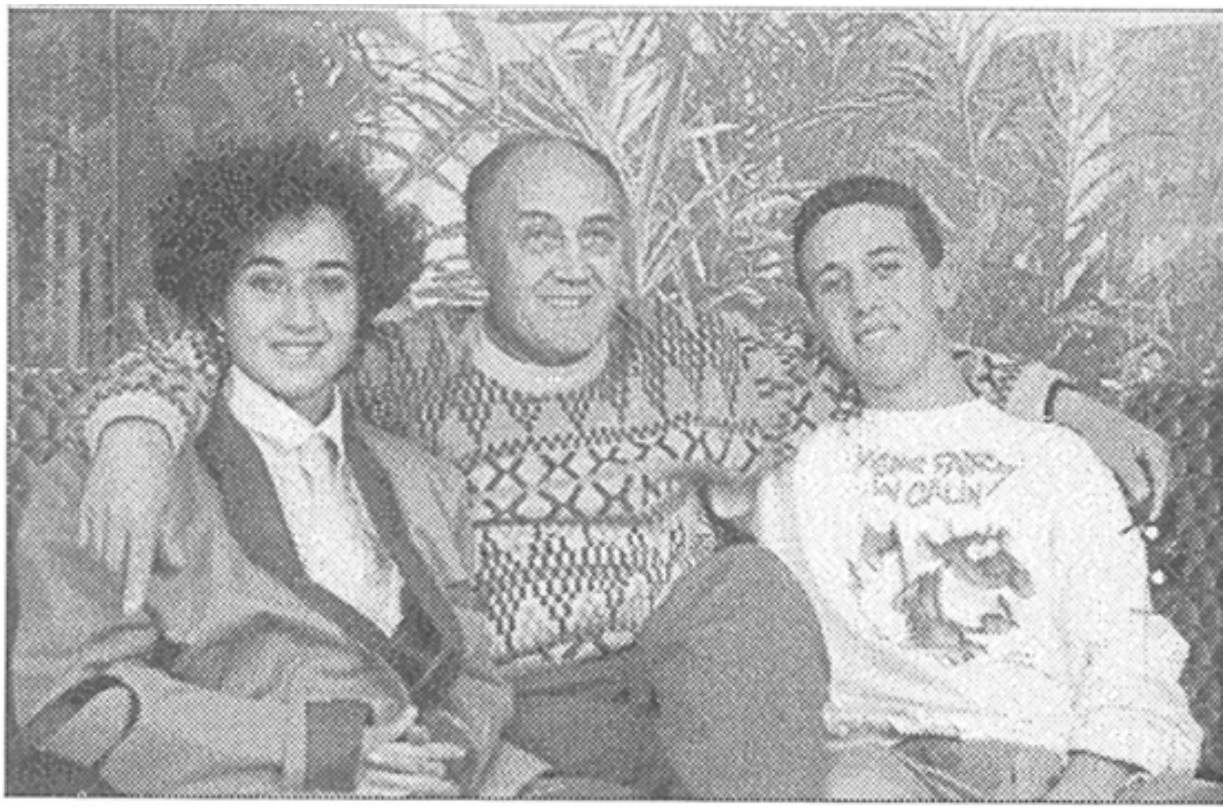
107
01610

15 août 1972 : avant dernier vol du capitaine Hachad, ici entre le lieutenant M'barek Touil (à gauche) et le colonel commandant la base américaine (à droite).

1972
Salah Hachad, en compagnie de sa fille Houda, quelques mois avant le coup d'État.

1972

Aïda Hachad, en compagnie de ses deux enfants : Houda et Khalil.



4 novembre 1991
Salah Hachad, en compagnie de ses deux enfants, quelques jours après la libération.

1992
Salah et Aïda Hachad, avec leurs enfants Houda et Khalil.

DEUXIEME PARTIE

LE COMBAT D'UNE FEMME

« Il faudra plus d'hommes politiques prêts à écouter, à débattre, à partager leur pouvoir. Il faudra des femmes qui osent transgresser des interdits séculaires. Il faudra surtout que les femmes soient solidaires entre elles, non pour évincer les hommes, mais pour permettre à chaque femme, là où elle le souhaite, d'apporter à la vie publique sa part d'humanité. »

Elisabeth Guigou

LE COUP D'ETAT DE 1972

Le séisme du 16 août 1972 allait faire basculer ma vie et celle des miens pour nous plonger dans un désastre sans nom. Ce jour-là allait marquer notre existence du sceau de l'horreur alors même que rien ne laissait supposer qu'un événement tragique allait se produire. J'étais loin d'imaginer qu'un coup d'Etat se préparait contre le Boeing qui ramenait Hassan II de France, comme j'étais loin d'imaginer que mon mari serait mêlé à cette histoire dont il ignorait tout. Vingt ans de notre de notre existence allaient être marqués au fer rouge de la répression d'un système sourd et aveugle aux appels des innocents.

La chaleur faisait fondre les pierres ce jour-là. J'avais décidé de rester à la maison pour profiter un peu plus de la compagnie de ma fille Houda qui était dans son quinzième mois. Comme d'habitude, la journée s'écoulait paisiblement, et c'est vers dix-sept heures, lorsque la chaleur se faisait moins oppressante, que je décidai de sortir de chez moi pour me rendre à mon travail. A la porte de sortie, des soldats armés m'empêchèrent de quitter la Base J'ai tenté de savoir ce qui ce passait. J'ai posé des questions aux officiers. Pour toute réponse, je me suis heurtée à un mur de silence. L'agitation me paraissait anormale mais je ne donnais pas d'importance à ce remue ménage. Il s'agissait probablement d'une personnalité qui rendait visite à la Base ou d'une opération de contrôle de dernière minute. Sur les conseils d'un officier, j'ai rebroussé chemin et je suis revenue auprès de ma fille. J'étais intriguée mais pas inquiète outre mesure car j'ignorais ce qui s'était passé quelques heures auparavant et que mon mari se trouvait, lui aussi, au cœur de l'action. Je n'avais rien vu, rien entendu alors que le drame qui allait bouleverser ma vie se déroulait au-dessus de ma tête.

Vers dix-neuf heures, la sonnerie du téléphone retentit. Mon mari était au bout du fil. Il me demanda de ne pas quitter la maison, de ne pas m'inquiéter et qu'il allait tout m'expliquer à son retour. Puis il a raccroché immédiatement. Je n'ai même pas eu le temps de lui poser des questions sur ce qui se passait. Quelques instants plus tard, Monsieur Magouti M'fadel appelle à son tour et me pria de rassurer sa femme et de la prévenir qu'il

rentrerait en retard ce soir-là. Les Magouti étaient nos voisins ; ils habitaient juste derrière chez nous. J'étais loin d'imaginer que nous étions les acteurs d'un grand drâme. J'ai alors allumé la télévision pour voir les programmes de la soirée. Aux informations de 20h 30, on annonça la nouvelle. Des avions de chasse de la troisième base aérienne de Kénitra avaient attaqué le Boeing royal à son retour de France. Tout le monde était sain et sauf. Sa Majesté le roi a regagné son palais à Rabat. Madame Ziad et madame Larabi ont fait irruption chez moi. J'appris alors que mon mari faisait partie de l'escorte du Boeing. J'étais prise de vertige. Mon sang s'est glacé dans mes veines et j'avais l'impression que le sol se dérobait sous mes pieds. Je serrais très fort Houda dans mes bras. J'écoutais les deux femmes parler et j'ai compris la gravité de la situation. Vers vingt-deux heures, des bruits de bottes se firent entendre à l'extérieur et des soldats armés envahirent la maison à la recherche de mon époux. Sous les ordres du commandant Kamah, ils fouillèrent la demeure de fond en comble. Ils passèrent au peigne fin la chambre à coucher, les placards, la salle de bains, le jardin. Le commandant Kamah m'interrogea : « Où est votre mari, madame ? » Je lui dis que je ne savais pas où il se trouvait depuis qu'il avait quitté la maison ce matin pour regagner son travail. Le commandant Kamah me rappella alors le coup de téléphone reçu de la part de Salah vers dix-neuf heures le jour même. L'appel fut enregistré. Je ne sais pas pour quelle raison j'avais nié. « On verra tout ça devant le général ! » s'exclama-t-il. « Eh bien, on verra ! » ai-je répondu.

Le bruit des brodequins crissait sur le parquet en bois ciré. Je vivais un véritable cauchemar. La présence de ces hommes me donnait le vertige. Une dizaine de soldats en treillis, nerveux et l'oeil mauvais circulaient dans tous les sens. Ils vidèrent le contenu des tiroirs, firent tomber des objets, fouillèrent les placards sans ménagement… Ne trouvant mon mari nulle part, les soldats ont fini par quitter la maison. Le commandant Kamah m'ordonna alors de prendre quelques affaires et de l'accompagner, probablement pour passer la nuit dans le mess des officiers avec les autres familles ou pour subir un autre interrogatoire de la part du « général ». Je m'apprêtais à prendre ma fille dans mes bras lorsqu'un deuxième officier arriva pour m'annoncer que je ne devais pas quitter la maison et attendre les consignes qui viendraient de l'Etat major. Les deux officiers ont quitté la maison et je suis sortie juste après pour voir ce qui se passait. Des soldats

de l'armée de terre patrouillaient partout dans des rues mal éclairées. De l'autre côté, les habitations des officiers et sous officiers américains continuaient leur vie paisible. Au bout de la rue, deux soldats brutalisaient madame Ziad en la tirant par le bras devant la porte de chez elle. Je fus prise de panique. Allaient-ils nous arrêter, nous aussi, avec nos enfants ? Je fus prise de panique. Je regagnai aussitôt mon domicile et m'allongeai sur mon lit, perturbée par la scène dont je venais d'être témoin. Vers minuit, madame Ziad frappa à ma porte. Les soldats voulaient l'emmener au mess des officiers pour y passer la nuit avec ses enfants. Puis, ils renoncèrent à la dernière minute. Toute la nuit, nous avons essayé de capter des stations étrangères à la recherche de nouvelles sur ce qui se déroulait dans notre pays, mais sans résultat. Vers six heures du matin le lendemain, madame Touil arriva en larmes et se jeta dans mes bras. J'appris alors que nos maris furent arrêtés vers cinq heures et conduits vers une destination inconnue. Ils étaient partis la tête haute. Elle me demanda si je n'avais pas mal à cause de ma grossesse. J'étais au septième mois. J'ai confié Houda à la femme de ménage, enfilé une djellaba et pris ma voiture. Le colonel Amekrane devait être en mesure de m'expliquer ce qui se passait. Un défilé impressionnant de blindés et de voitures R16 noires se déploya devant mes yeux, me barrant le chemin. J'arrêtai le moteur de ma voiture et me ramassai sur mon siège. Chaque voiture était prise en sandwich entre deux blindés. Impossible de voir ce qui se passait à l'intérieur des véhicules. Après le passage des blindés, j'ai foncé vers la demeure du colonel Amekrane. Sa sœur Fatma était sur le pas de la porte. Elle m'apprit que madame avait quitté le pays la veille à dix heures du matin. J'abandonnai Fatma et me dirigeai vers le domicile du commandant Kouera. La femme de ce dernier me confirma la thèse du coup d'Etat militaire. Sur un ton de révolte, elle me dit : « Puisqu'ils l'ont fait, ils n'ont qu'à assumer ! »

Mes dernières forces m'abandonnent. Je restai clouée au sol un bon moment. Je n'ai rien pu lui dire. Que dire dans pareilles circonstances ? Et que valent les mots quand on a la sensation que tout est perdu ? Le souvenir de ma fille vint occuper mon esprit et je suis retournée chez moi. Je l'ai serrée contre moi et avais pleuré en silence. Les familles étaient restées cloîtrées chez elles. La nuit était interminable et j'étais sans nouvelles de mon mari. Le troisième jour, un autre groupe de soldats, dirigés cette fois-ci par le commandant Boutaleb, fit irruption chez moi pour une perquisition.

Une deuxième équipe de gendarmes s'installa dans la cuisine avec une machine à écrire. Le commandant Boutaleb remarqua mon état et me pria de m'asseoir. Le même scénario que le premier soir se reproduisit. Le plancher grinça dans un bruit d'enfer sous les pas des soldats qui sillonnaient la maison dans tous les sens. Tout fut soigneusement fouillé, vérifié, contrôlé…Les livres feuilletés, les documents de navigation de mon mari examinés, les objets personnels inspectés. Un soldat brandit soudain un livre devant moi, pensant avoir découvert la preuve irréfutable de notre trahison. « Vous êtes des communistes ! » beugla-t-il sur le ton du triomphe. Le livre en question traitait de tout autre chose. Je l'ai regardé en face et je lui ai dit :

- Monsieur, ce livre parle de la guerre entre les Arabes et Israël. C'est expliqué sur la quatrième de couverture. Vous devez confondre sionisme et communisme !

Le commandant Boutaleb ordonna à l'adjudant de reposer le livre en question et de se taire. Quelques hommes se dirigèrent ensuite vers le placard en face de nous, ouvrirent la porte et y découvrirent une valise métallique fermée à clé. Ils forcèrent la serrure et en sortirent le contenu. Des fusées éclairantes de couleur rouge, une carte et un rapport. L'adjudant qui voulait absolument que nous fûmes des communistes fit des siennes. Il alerta tout le monde en exhibant les fusées devant ses camarades et s'engagea à décoder la carte et le rapport. A bout de patience, il finit par renoncer à l'opération et fourra le contenu de la valise dans une grande enveloppe. Un gendarme me demanda si j'étais en possession d'un passeport et me somma de le lui remettre sur le champ. Ce que je fis. Je ne savais pas que je venais de perdre mon premier droit et que j'allais mener une bataille de vingt-cinq ans avant de pouvoir disposer à nouveau de ce document.

- Et les bijoux ? Où sont les bijoux ? Et la ceinture en or, où l'avez-vous cachée ? Vous n'allez pas me faire croire que vous ne possédez pas de ceinture en or ! Sortez-la tout de suite !

Les questions sur les bijoux pleuvaient de partout et durèrent un bon moment. Je ne savais pas de quoi ces hommes parlaient ni l'intérêt d'une telle discussion sur mes bijoux. Quelqu'un hurla que je les avais probablement vendus pour financer ma pharmacie. Je réalisai à ce moment

que ces hommes devaient penser que nous étions riches et qu'ils avaient là l'occasion de s'emparer de quelques objets de valeur. J'étais hors de moi, au bord des larmes. Je dis à ces hommes que je n'avais jamais possédé de ceinture et que ma pharmacie, je l'avais financée avec un crédit bancaire. Ils n'avaient qu'à vérifier auprès de la banque si cela les intéressait.

A quinze heures, les gendarmes suspendirent leur recherche pour aller manger un morceau. Au même moment, ma mère fit une entrée remarquée par la cuisine, se débarrassa de sa djellaba et entreprit de préparer du thé à la menthe. Les gardiens n'y virent que du feu. Comment avait-elle fait pour passer la ceinture de sécurité, les contrôles armés et entrer à la Base ? Je compris, au regard qu'elle m'avait adressé, qu'elle avait bénéficié de complicités pour pouvoir arriver jusqu'à moi. Dans ce pays, il existait encore des hommes courageux et pleins de générosité.

A dix-huit heures, les enquêteurs quittèrent les lieux pour revenir le lendemain poursuivre leur perquisition et établir des procès verbaux. Une nouvelle nuit sans sommeil et sans nouvelles de nos hommes. L'image sombre de l'exécution télévisée des mutins de Skhirat traversa mon esprit. Et si le même destin attendait mon mari et ses camarades d'infortune ?

Les mêmes hommes revinrent le quatrième jour ; soldats et gendarmes pour compléter les formalités de l'enquête. Vers la fin de la matinée, l'un des gendarmes me présenta un procès verbal et me demanda de le signer. Devant mon refus, il me foudroya du regard. Je ne le ferais pas avant d'avoir lu ce qui était écrit. Je fus ahurie de lire les premières lignes : « Moi, madame Rachidi Ida, épouse Hachad, reconnais que mon mari Hachad Salah a participé au coup d'Etat contre le Boeing royal… »

Pourquoi vouloir mêler les familles à cette histoire ? Je refusai de signer le papier et le tendis au gendarme qui me menaça de rendre compte à ses supérieurs de mon refus d'obtempérer. Je n'ai pas assisté aux évènements, je n'ai rien vu et rien entendu. Pour moi, mon mari s'est rendu à son travail, comme d'habitude, rien de plus. Je n'étais au courant de rien. Le gendarme s'absenta une heure environ. Quand il revint, il m'annonça que le problème était réglé.

Excédée par toute cette agitation, rompue de fatigue et de manque de sommeil, éreintée par la chaleur de ce mois d'août dans une maison en

préfabriqué et en forme de demi tonneau, j'avais souvent le vertige et j'étais sujette aux vomissements. Ne voyant plus son père et traumatisée par le vacarme ininterrompu des enquêteurs, ma fille pleurait sans discontinuer. Chaque fois qu'un soldat ou un officier arrivait, elle hurlait comme une possédée. Perturbée moi-même par tout ce qui se passait, j'avais perdu l'appétit et le sommeil. En peu de jours, j'avais maigri de plusieurs kilos et mon ventre avait diminué de volume. Mon inquiétude grandissait d'heure en heure. Je faisais tout pour me convaincre que je devais me reposer et prendre des forces. Mais les évènements ne me laissaient aucun moment de répit. Prise dans l'engrenage de l'action j'oubliais de me nourrir et de me reposer comme devait le faire une femme enceinte.

Le jour suivant en fin de matinée, un officier fit irruption dans la maison, accompagné de quelques soldats. Il m'apprit que je devais quitter la maison le jour même. Je pris ma fille dans mes bras, demandai à ma mère et à la femme de ménage de me suivre et leur lançai à la figure :

- Nous partons tout de suite ! Et si cela vous chante, vous pouvez y mettre le Feu ! Je me rappelai alors les bruits qui avaient couru à propos des pillages des demeures appartenant aux officiers impliqués dans le coup d'Etat de Skhirat. Particulièrement la maison de Lekbir Belabsir située dans la région de Oued Zem et pillée par le gouverneur de la province de Khouribga à cette époque. Je me dis que le même scénario était en train de se reproduire pour nous. Mais, devant de tels agissements de la part de l'armée et de la gendarmerie, je quittais cette maison sans regrets. Le lieutenant Souklani, client de ma pharmacie m'observait sans rien dire. Je me retournai vers lui et lui dis :

- Qu'est-ce que c'est que ces comportements, monsieur Souklani ?

Il me regarda et me pria de me calmer. Il me conseilla aussi de prendre mes effets personnels et quelques vêtements pour ma fille. Ma mère se mit à l'œuvre avec la femme de ménage et elles réussirent à rassembler le maximum de vêtements dans des sacs ou des baluchons. Elles sauvèrent également un tapis et plusieurs draps. J'entassai le tout dans ma Simca 1000 et m'apprêtais à quitter les lieux. L'officier me demanda d'attendre et ordonna aux quatre militaires de monter la garde. Il revint au bout de quelques minutes, moins crispé qu'avant. Ordre fut donné de décharger la voiture et de ne pas quitter la Base. Un ordre de l'Etat major exigeait que

les familles restent sur place. Les soldats prirent leur poste de surveillance aux quatre coins du jardin. Nous n'avions pas le droit de sortir, ni de recevoir de la visite. Les familles n'étaient pas autorisées à se contacter ni à communiquer. Pour la nourriture, elle nous parvenait du mess des officiers. Les ordres pleuvaient sans cesse. Les contre ordres aussi. Cela expliquait l'efficacité de l'organisation de l'administration marocaine. Grande fut ma surprise lorsqu'un cousin, officier de la gendarmerie, vint me rendre visite un jour et s'enquérir de mes nouvelles. En bravant les consignes de sécurité, cet homme avait fait preuve de courage et de générosité. Sa sollicitude à mon égard n'allait jamais faire défaut pendant les vingt ans qu'allait durer ma lutte pour la libération de mon mari.

Les jours succédaient aux jours avec la même angoisse, la même peur, la même inquiétude. J'étais toujours sans nouvelles de mon mari. Les questions se bousculaient dans ma tête et chaque jour, j'avais la certitude que je ne le reverrais jamais. Qu'était-il devenu ? Qu'avait-on fait de lui ? Où était-il enfermé ? Mangeait-il à sa faim ?... Mais la question la plus dramatique qui taraudait mon esprit était la suivante : est-ce qu'il n'était pas torturé ? Je savais que dans de telles situations, les enquêteurs n'avaient aucune pitié pour ceux qui étaient impliqués dans ce genre de complot contre le système. Après une dizaine de jours de réclusion, je manifestai le désir de me rendre à mon travail qui devait souffrir de mon absence. Une fois encore la panique chez mes interlocuteurs. On alla se renseigner, recevoir des ordres. Finalement, on m'autorisa à y aller mais sous bonne escorte. Pas plus de une heure ou deux par jour. Un gendarme m'accompagnait dans chacun de mes déplacements et ne me quittait pas d'une semelle. Je profitais alors de ces courts moments pour donner les nouvelles à ma famille, à mes amis et faire quelques courses. Je revenais immédiatement après à la Base. Cette situation dura un mois environ. A la mi septembre, on nous autorisa à sortir mais nous devions regagner nos demeures avant dix-sept heures ; l'heure du couvre-feu.

A la Base aérienne, c'était la débandade. Les soldats pillaient tout ce qui tombait entre leurs mains. Les bureaux des officiers arrêtés étaient dévalisés et leurs effets personnels cambriolés. Les voitures dépouillées. Les quelques officiers de la Base, épargnés par les événements, n'osaient plus s'approcher de nous, évitant de se retrouver en compagnie des familles des

insurgés. Même la voiture ambulante qui nous livrait certains produits laitiers avait changé d'itinéraire, évitant les demeures des officiers impliqués dans le coup d'Etat. Le marchand avait sans doute reçu des consignes, ou avait tout simplement peur d'être l'objet de représailles de la part des nouveaux maîtres de la Base. Dans ce genre de situation, certains aiment faire du zèle pour montrer leur obséquiosité et leur allégeance au système. Heureusement que la nourriture était distribuée aux familles matin et soir. Les plantons et autres jardiniers avaient disparu. Les moustiques et les herbes sauvages avaient envahi les espaces verts auparavant. La climatisation arrêtée, les maisons étaient devenues de véritables fournaises. Les soldats et les gendarmes suaient à grosses gouttes, se demandant comment on pouvait vivre dans ces serres. La plupart des habitants de ces lieux n'avaient pas les moyens pour acheter un climatiseur ou un simple ventilateur.

UN PROCES POUR L'EXEMPLE :

La rumeur commença à circuler, à se préciser. Les officiers impliqués dans le coup d'Etat contre le Boeing royal allaient bénéficier d'un procès équitable. Ce fut un soulagement pour les familles. Les heures de liberté qu'on nous accordait servaient aux contacts et à l'échange de renseignements et d'informations. Bien qu'il fût l'avocat du colonel Amekrane, maître Farouki accepta d'assurer la défense de mon mari également. Son cas était défendable puisqu'il était dans l'escadrille non armée et n'avait pas tiré sur l'avion. L'optimisme des premiers jours fit place à l'inquiétude et rapidement, le cas de mon mari devint problématique. Salah était commandant en second de la Base et chef des moyens opérationnels. Le procureur du roi lui reprochait sa passivité devant les événements. En tant que responsable, il était de son devoir d'agir et de faire de son mieux pour sauver le roi. C'était un alibi. Le capitaine Hachad n'avait pas agi et n'avait rien fait pour sauver son roi ! Comment leur expliquer que les choses n'étaient pas aussi simples et que la rapidité du déroulement des faits ne permettait à personne de prendre des décisions et de les exécuter.

Le 11 octobre vers sept heures du matin, les premières contractions me tordirent de douleur et je perdis les eaux. Je demandai à madame Ziad de me conduire à la clinique Khattabi là où j'accouchai la première fois. On me conduisit directement à la salle d'accouchement où je donnai naissance à mon fils Khalil. Je regagnai la chambre No1. Ma mère ne me quittait pas. Le lendemain, deux gendarmes se présentèrent à la clinique et demandèrent à me voir. Ils m'apprirent alors que mon mari était inculpé dans le coup d'Etat qui avait failli coûter la vie au roi, qu'il allait bénéficier d'un procès en bonne et due forme. J'étais donc tenue de lui procurer un avocat pour assurer sa défense. Tous les rebelles étaient incarcérés à la prison militaire de Kénitra mais ils n'étaient pas autorisés à recevoir des visites pour le moment. Ils me présentèrent une espèce de convocation et me firent signer un cahier de charge. Une fois les deux hommes partis, je téléphonai à maître Farouki pour le mettre au courant de ce qui venait de se produire. Il m'assura qu'il allait faire le nécessaire. Je regagnai mon domicile à la Base

au bout de quelques jours, mon bébé dans les bras. Ma douleur ne pouvait être expliquée. Cet enfant né dans des circonstances dramatiques et dont le père était emprisonné. Appelée à bouger sans cesse, j'avais abandonné mes enfants à ma mère qui s'occupait d'eux plus que moi. Maître Farouki me dit un jour :

- Madame, je ne vous cache pas que le cas de votre mari est épineux. Autant le dossier du colonel Amekrane est clair autant celui de votre époux est complexe. Je sais à quoi m'en tenir avec Amekrane mais pas avec Hachad dont le cas m'inquiète. Je peux gagner son procès comme je peux le perdre. Mais je garde espoir. Je me devais de vous prévenir pour vous préparer psychologiquement à affronter la réalité. Mais comme je vous l'ai déjà dit, l'espoir n'est pas perdu ! ...

Vers la fin du mois d'octobre, deux officiers se présentèrent chez moi et me demandèrent une tenue militaire pour mon mari. Probablement pour qu'il se présente correctement à la barre. Le procès débuta à la fin du mois de novembre, en plein mois de ramadan. Les audiences se déroulaient le soir, après la rupture du jeûne et se terminaient tard dans la nuit. Un véritable spectacle. Hommes, femmes et enfants s'amassaient le long des trottoirs pour voir défiler les camions militaires, bâchés et escortés par la gendarmerie, transportant les mutins chaque jour vers le tribunal de Kénitra. Le procès se déroulait à huis clos. Et à l'exception des avocats et de quelques journalistes, personne n'était autorisé à assister au déroulement du procès. Amassées non loin du Tribunal, les familles attendaient chaque soir un miracle, celui d'apercevoir l'un des leurs à travers la toile des camions. De temps en temps, une mère fondait en larmes ou un père atteint de vieillesse perdait connaissance au milieu de l'affolement des autres. Les seules informations qui nous parvenaient étaient celles données par la radio et la télévision nationales. La population s'arrachait les quotidiens pour voir la photo de ceux qui avaient osé mettre la vie du roi en péril. Les avis étaient partagés, mais l'admiration l'emportait souvent sur la critique ou le reproche. Comme les autres, j'étais devenue un sujet de curiosité pour tout le monde. Les gens m'observaient sans oser m'approcher, de peur qu'on le leur reproche un jour. Au marché, à la boulangerie, à la banque, dans mon officine chaque fois que j'y mettais les pieds… les gens me regardaient avec curiosité, avec envie parfois, avec admiration, rarement avec mépris

ou dédain. Les hommes étaient considérés comme des héros dans la conscience populaire. Ce n'était pas pour me déplaire.

Un brave militaire en treillis fit un jour irruption dans la pharmacie et demanda des renseignements au sujet d'un médicament. Il tourna en rond pendant un moment puis finit par me chuchoter dans le creux de l'oreille :

- Votre mari vous fait dire qu'il a froid. Il est au pénitencier. Je repasse demain à la même heure pour récupérer un pull en laine pour lui !

L'homme disparut comme il était arrivé, sans attirer l'attention sur lui. Il revint le lendemain et s'empara du pull sans dire un mot. Il enfila le pull pour échapper à la fouille. Une fois à l'intérieur du pénitencier, il enleva le pull et le remit à Hachad. Quelques jours plus tard, il me ramena un petit mot écrit de la main de mon mari. Depuis ce jour, ces messages allaient être le seul lien entre mon mari et moi durant dix-neuf ans et quatre mois. Le temps passait et les rumeurs colportaient nouvelles et suppositions, tergiversations et postulats. A la fin, nous ne savions plus où était la vérité et où se trouvait l'erreur. Vers la fin du mois, le procureur du roi demanda quatorze condamnations à mort. Le nom de mon mari figurait sur cette liste. Ce jour était un jour de deuil. L'une de mes clientes était arrivée en larmes pour m'annoncer la nouvelle, diffusée par la radio. Je ne savais quoi faire. La gravité de la situation paralysait mes muscles. J'étais incapable de bouger, ni même de parler. Je ne savais ni quoi dire ni quoi penser. Quatorze condamnations à mort ! Je finis par réaliser que je ne devais pas me laisser abattre et que la situation exigeait de moi plus de courage et de présence d'esprit. Je pris ma voiture et rentrai chez moi. Les familles étaient dehors, pleurant à chaudes larmes, hurlant leur douleur, criant à l'injustice. Une véritable atmosphère de deuil. Je téléphonai à mon avocat qui me demanda d'aller le voir le lendemain dans la matinée. Il me posa la question suivante :

- Votre mari avait-il des rapports d'amitié ou de travail avec le colonel Dlimi ? Connaissez-vous cet officier ?

Je répondis pas la négative. Jamais mon mari ne m'avait parlé de cet homme avec qui nous n'avions aucune relation. A l'époque, Dlimi n'était pas encore tristement célèbre et nous ne le connaissions ni d'Eve ni d'Adam.

Maître Farouki m'apprit que Dlimi voulait la tête de mon mari. Injustice flagrante puisque cet officier était victime et juge à la fois. Ne se trouvait-il pas dans l'avion royal au moment des faits ? Comment pouvait-il juger les mutins de ce coup d'Etat raté ? En plus, mon mari ne méritait pas une telle peine puisqu'il occupait un avion biplace non armé et était accompagné du lieutenant Doukkali ; le neveu du colonel Bouchaïb Doukkali, aumônier des FAR. Je ne comprenais rien à cette histoire. Un ancien résistant, ami de mon père, alla trouver le président du tribunal chez lui et lui expliqua que la condamnation à mort de Hachad était une grave erreur judiciaire et que si ce dernier était exécuté, ce serait une méprise impardonnable de la part de la justice. Le président lui apprit que le colonel Dlimi, qui ignorait tout des lois, lui causait beaucoup de problèmes. S'il s'agissait de lui, il enverrait tout le monde devant le peloton d'exécution. Le jury, composé de militaires, présidé par un éminent homme de lois, entra en délibération. Le mois de ramadan touchait à sa fin.

A la veille de l'Aïd El Fitr (la fête qui annonce la fin du ramadan), le verdict fut prononcé tard dans la nuit. Amassées devant le tribunal, les familles attendaient des nouvelles des leurs. Accompagné de quelques avocats, un gendarme se présenta devant nous avec la liste des condamnations. Le verdict définitif avait retenu onze condamnations à mort. Hachad Salah était condamné à vingt ans de réclusion criminelle. Autant dire toute une vie. Le spectacle était impressionnant. Les hommes pleuraient. Les femmes se roulaient par terre et se lacéraient le visage avec leurs ongles. Les enfants criaient. Des agents de police essayaient de nous calmer en cherchant des paroles réconfortantes.

A la cruauté du verdict s'ajoutait la brutalité du moment de sa prononciation. Comme pour renforcer l'idée de vengeance, les décideurs avaient choisi la fête de l'Aïd El Fitr pour prononcer leurs condamnations. Puis, les insurgés du Boeing seraient exécutés la veille de la fête du mouton. Quelle cruauté et quel manque de prévenance ! Choisir ces deux rendez-vous religieux pour endeuiller les cœurs et le pays. Etant dans un pays d'injustice, il ne fallait pas trop demander au destin. Je demandai à maître Farouki de déposer un pourvoi en cassation. Doukkali qui accompagnait mon mari avait été acquitté. Ben Boubker et Dahou qui pilotaient les autres avions non armés avaient également été acquittés. Pourquoi mon mari ne l'était pas ?

A la mi-novembre, le groupe des mutins fut transféré à la prison centrale de Kénitra. Je continuais à réclamer des visites à mon mari auprès du procureur du roi et auprès du tribunal militaire. Mes demandes restaient sans réponses. Vers la fin du mois de décembre, le pourvoi en cassation fut rejeté. Ne restait plus que la demande de grâce. J'étais prête à faire n'importe quoi pour sauver mon mari. Outré par la sévérité du verdict, maître Farouki était réticent à la demande de grâce. Ma détresse n'avait d'égal que mon incapacité. Je ne savais plus quoi faire. Comme les autres familles, je m'étais résignée à attendre la suite des événements.

Nous habitions toujours la maison de fonction à la Base. Ce mois de décembre, le froid était aussi cruel que le verdict du tribunal. Les Américains qui avaient l'habitude de nous approvisionner en fuel pour réchauffer nos maisons avaient cessé leur approvisionnement. Même eux nous abandonnaient à notre sort. Je compris que j'étais désormais seule et que je ne devais compter que sur moi-même. Je pris alors la décision d'agir pour éviter à mes enfants de mourir de froid. Je devais acheter mon gazole moi-même. Je devais également m'occuper de tout ce qui concernait ma famille. Et je n'avais même plus assez de courage pour m'occuper de mon bébé. Heureusement que ma mère le faisait à ma place. J'avais l'impression qu'un cyclone était passé dans notre vie et avait tout détruit sur son passage. Mais je n'avais pas le droit de me laisser abattre. J'avais deux enfants en bas âge et un mari cassé à jamais par l'injustice des hommes.

Les jours se déroulaient dans la monotonie et la peur. Comme les autres, j'attendais un miracle. Et ce miracle, d'après les dires de tout le monde, ne pouvait arriver que du roi. Une grâce royale. Beaucoup de personnes y croyaient. Durant le mois de décembre, madame Midaoui Saadia vint un jour me donner un coup de main à la maison. Elle me raconta comment s'était déroulée la perquisition chez elle. Les soldats avaient déchiré les matelas du salon, cassé tout ce qui était fermé à cléfs… Même les braseros en argile avaient été fouillés et brisés. Ils étaient probablement à la recherche de quelque chose. Saadia était incapable de dire ce que c'était. Peut-être que c'était fait exprès. Le mari de Saadia avait un oncle, ancien résistant et combattant de l'armée de libération. Ne supportant pas l'injustice qui régnait dans le pays au lendemain de l'indépendance et n'acceptant pas la récupération de la révolution par des groupes parvenus, il

préféra s'exiler en Algérie. A cause de cette histoire, Midaoui allait avoir toutes sortes d'histoires dans l'armée. Il payait pour la défection de son oncle. Sa condamnation à mort confirmait cette hypothèse.

Saadia n'avait jamais fréquenté l'école et avait six enfants. Avec le peu de moyens dont elle disposait, elle avait réussi à affronter les multiples difficultés de sa nouvelle vie. L'attente devenait une véritable épreuve pour ceux et celles qui étaient dans ma situation. Nous ne savions pas quel destin on nous réservait. Nos larmes ne tarissaient pas. Chaque jour était une nouvelle épreuve pour nous. Nous étions perdus entre rumeurs et suppositions. Le mois de ramadan tirait vers sa fin et nous n'avions jamais perdu totalement espoir. Nous pensions que le roi finirait par grâcier au moins quelques uns pour montrer sa sollicitude en ce mois de magnanimité et d'absolution. Le mois de ramadan se termina dans la désillusion la plus absolue.

La grâce royale ne vint pas. Le 13 janvier 1973, jour de la Waqfa, celui du rassemblement de tous les Musulmans du monde entier sur le mont Arafat à la Mecque, la veille de l'Aïd El Kébir, la fête du sacrifice du mouton et jour de la trêve, eut lieu l'exécution des onze condamnés à mort sur le champ de tir de la base de Kénitra.

EXECUTION BARBARE

Exécution lâche ! Juste pour l'exemple. Et pour assouvir une vengeance impitoyable. La bêtise et la vengeance humaines avaient pris le dessus sur la sagesse et la tolérance. Le choix du jour pour l'exécution des onze condamnés à mort avait une portée symbolique très grande. Plonger le peuple tout entier dans le deuil et transformer sa fête en enterrement. C'étaient la bravoure, le courage, l'intégrité, le refus des injustices sociales, la fidélité à la nation… qu'on avait condamnés et décapités. Le message était clair car l'ennemi le plus intransigeant aurait évité cette bavure historique impardonnable. Faire fusiller onze jeunes officiers et sous officiers de l'armée de l'air la veille de la plus grande fête islamique, au moment même où des millions de Musulmans s'adressaient à Allah pour expier leurs fautes et implorer son pardon ! Quelle cruauté ! Quelle abomination !

J'avais l'impression que même Dieu nous abandonnait à notre triste sort. J'étais comme un animal blessé, tournant en rond et me répétant que le pays ne méritait pas tant de haine et tant d'injustice. Je pleurais en pensant à toutes ces familles qu'on venait de poignarder de manière abjecte. Je compris alors que le destin n'aurait aucune pitié pour ceux qui restaient et qu'il fallait s'attendre au pire. Le téléphone sonna et madame Louafi m'annonça la nouvelle, croyant que je n'étais pas au courant. Elle était chez madame Ziad. Dehors, les familles étaient hébétées, blessées au plus profond de leur être. « Quelle horreur ! Le jour de l'Aïd El Kébir ! Mais c'est injuste ! C'est inhumain ! Où sont cette grâce et ce pardon dont on nous parlait tant ? » Les enfants Midaoui entouraient leur mère, complètement abattue, plus morte que vivante. Les familles Larabi et Mehdi avaient quitté la Base pour aller se réfugier chez les leurs, en ville. Fatima Amekrane et la famille Kouera étaient restées sur place, frappées par le deuil. Je ne savais pas quoi faire et ne croyais pas totalement à la chose. C'était trop cruel pour être vrai. Je pris ma voiture et me dirigeai vers la prison centrale. Un gardien me barra le chemin en me menaçant de son arme. Je lui expliquai le but de ma visite. Il me montra la note collée sur la porte d'entrée de la prison. C'était la liste des onze condamnés à mort

passés par les armes. Amekrane, Kouera, Ziad, Boukhalif, Mehdi, Larabi, Midaoui, Belkacem, Bahraoui, Kamoun, Binoua. Le gardien me fixa un moment et devant mes pleurs, récita le verset coranique suivant :

« *Laa tahsibanna alladîna qoutilou fi sabîli Allah amouâtan bal ahiyâan inda rabbihim yourzaqoûn* ! » (Ne croyez pas que ceux qui sont morts au nom d'Allah soient morts, mais sont vivants auprès de Dieu qui les entretient) Je retournai chez moi en répétant le passage coranique au fond de moi. A l'entrée de la Base, la consternation et la révolte se lisaient sur le visage des militaires en service. Trois femmes, venues de Tiflet en habit traditionnel du moyen Atlas étaient en quête de nouvelles de Larabi. La famille de ce dernier avait quitté la Base, probablement pour rejoindre les siens à Tiflet. De retour chez moi, je serrai mes enfants contre moi en leur parlant de ce qui venait de se produire, comme s'ils étaient en mesure de comprendre ce que je disais. J'avais besoin de leur contact, culpabilisée sans doute de ne pas m'occuper d'eux davantage. Chargé de nuages noirs, le ciel s'était assombri. Le froid glaçait nos os. Une tempête se leva et dévasta les arbres de nos jardins. Le ciel participait lui aussi à cette atmosphère de deuil et de désolation. Dans l'après-midi, on avisa les familles des morts de venir récupérer les cadavres afin qu'ils soient enterrés selon les vœux de chacun. Larabi fut inhumé à Tiflet. Nous étions nombreux à assister son épouse dans ce moment difficile. Midaoui avait émis le souhait d'être enterré à Fès, près de la tombe de Ben Driss, grand combattant de l'armée de libération. Ziad et Belkacem furent enterrés au cimetière de Sid El Boukhari à Kénitra où un cortège impressionnant avait suivi les deux corps jusqu'à leur dernière demeure. Dans la foule, des policiers en civil essayaient de prendre discrètement les gens en photo. Le système n'avait aucun respect pour l'âme des morts. L'enterrement des officiers se déroula dans la détresse, la frayeur et la discrétion la plus totale. La police veillait à ce que le deuil passe inaperçu. Pour intimider les personnes ayant assisté aux enterrements des mutins, la police prenait des photos de tout le monde. Selon le vœu d'Amekrane et Kouira, leurs deux cadavres furent conduits au cimetière de la ville de Chaouen. A l'entrée de la ville, le gouverneur de la province intercepta le cortège et interdit l'enterrement des deux hommes dans le cimetière de la ville. On enterra les deux pilotes dans un petit cimetière situé en pleine montagne.

Peu de temps après, on me fit savoir que je devais quitter le logement de fonction le plus tôt possible. Les autres familles devaient également libérer les lieux. Les difficultés matérielles commencèrent à se faire sentir. A part madame Ziad qui enseignait dans le primaire et moi, les autres femmes ne travaillaient pas et n'exerçaient aucun métier, mais devaient faire face à une charge familiale de plusieurs enfants. Leurs époux étant des officiers intègres, ils n'avaient trempé ni dans le vol de carburant ni dans la corruption, ni n'avaient une occupation parallèle. C'étaient des gens honnêtes qui vivaient proprement. Ils n'avaient donc pas d'économies de côté. Madame Larabi connut une longue période de déprime et finit par s'installer dans une grave dépression. Elle frôla la folie mais s'en sortit de justesse. Personne ne comprenait ni n'acceptait ce qui était arrivé. Devant tant de sauvagerie, l'être humain se sent démuni, fragilisé, insécurisé… Nous n'avions pas le choix. Nous devions agir si nous ne voulions pas nous retrouver dans la rue avec nos enfants. Vers la mi-février, toutes les familles quittèrent la Base, sauf madame Nancy Touil, de nationalité américaine. Elle fut autorisée par Kabbaj, alors commandant en chef des forces aériennes à l'Etat major, à habiter la troisième base aérienne des FAR. Les nationaux, eux, devaient quitter les lieux.

Après toutes les difficultés de notre nouvelle installation, nous devions faire face aux tracasseries administratives et aux détails du quotidien. Accepter de louer sa maison ou son appartement aux familles des mutins relevait du miracle et exigeait un courage hors du commun. Nous étions devenus les parias de la nouvelle société. La peur avait habité le cœur des gens. On ne rigolait plus avec le Makhzen qui avait décrété que les insurgés du Boeing et leurs familles étaient devenus ses ennemis publics numéro un. Un compteur d'eau et d'électricité était un véritable parcours du combattant. L'inscription des enfants à l'école ou l'obtention d'un papier administratif prenait des dimensions gigantesques… Le plus spectaculaire était l'obtention d'une autorisation de visite aux détenus. Le marathon commença de la maison centrale de Kénitra jusqu'à l'administration pénitentiaire de Rabat en passant par l'Etat major des Far, le ministère de la justice, la présidence du tribunal militaire… J'étais ballottée de service en service, d'étage en étatge de bureau en bureau, d'administration en administration, de bâtiment en bâtiment… Personne n'était capable de m'orienter ni de me dire clairement qui était responsable de ces

autorisations. J'étais comme une balle de ping-pong que chacun renvoyait à l'autre dans un jeu médiocre d'irresponsabilité. A bout de forces, je décidai d'aller voir mon avocat pour le consulter à ce propos et lui demander d'agir à son niveau. Je vis alors un homme fatigué, brisé. Malade, les traits tirés et affaibli physiquement, le choc de l'exécution l'avait achevé. Hospitalisé dans une clinique de Rabat pour une opération chirurgicale, on l'obligea à quitter son lit d'hôpital pour assister à l'exécution en tant qu'avocat de l'un des condamnés à mort, le colonel Amekrane. La police était venue le chercher à deux heures du matin pour l'acheminer vers la prison centrale de Kénitra avant de le conduire sur le lieu de l'exécution. Son unique satisfaction était le courage des condamnés. Tous avaient la tête haute. Kouera psalmodiait la parole religieuse suivante : « *Labbayka Allahoumma Labbayk, Labbayka laa charîka lak Labbayk ! Inna Alhamda wani'mata laka walmoulk, Laa Charika laka Labbayk* ! Maître Farouki m'apprit qu'il était bouleversé par le nombre d'officiers de l'armée qui avaient assisté à l'exécution de leurs camarades d'armes. Exécution pour l'exemple et message politique clair. Amekrane avait demandé pardon à ses camarades d'infortune. Larabi s'était adressé à lui dans ces termes :

- C'est un honneur de mourir à vos côtés, mon colonel !

Devant le peloton d'exécution, Ziad et Boukhalif scandaient en chœur :

- Vive la République Démocratique Populaire Marocaine !

Devant mon désarroi, maître Farouki me conseilla de me calmer et de garder mes forces et mes esprits pour obtenir cette fameuse autorisation. Le combat allait être ardu et le chemin très long, hérissé d'obstacles. Il n'y avait plus rien à faire et je n'avais pas le choix. Les hommes avaient été passés par les armes et la vie avait repris son cours normal pour les gens ordinaires. Sauf pour les épouses et les enfants des assassinés. L'avocat m'établit une demande pour le tribunal militaire afin qu'une autorisation de visite me soit délivrée. Chaque responsable m'envoyait vers un autre. J'allais passer des mois entre les services, les administrations, les étages, les bâtiments, les bureaux… Ainsi, j'allais attendre cette autorisation pendant près de vingt ans.

MENACES ET INTIMIDATIONS :

Au mois d'avril 1973, je me rendis en compagnie de madame Louafi et madame Lamine au ministère de la justice pour revendiquer une autorisation de visite. Décidées à jouer le tout pour le tout, nous faisions comprendre aux responsables que nous n'étions pas prêtes à quitter les lieux tant que nos doléances n'avaient pas été écoutées. Après beaucoup d'insistance et maintes tractations, nous fûmes finalement reçues par le secrétaire général du ministère. Nous demandions juste une autorisation pour rendre visite à nos maris jugés et incarcérés. On nous répondit que ce cas ne relevait pas du ministère de la justice mais de la justice militaire puisqu'il s'agissait de détenus appartenant au corps de l'armée. Nous repartîmes bredouilles. Madame Lamine nous quitta pour aller demander conseil à un membre de sa famille à Rabat. Sur le chemin du retour, ma mère remarqua que nous étions suivies par une voiture ; une Peugeot 404 de couleur grise sans numéro d'immatriculation. Malgré son insistance, je ne voulais pas croire ce qu'elle racontait. Il commençait à faire nuit et la voiture roulait toujours derrière nous. Soudain, la voiture nous doubla et exécuta une queue de poisson devant nous, cherchant à nous jeter dans le ravin. Je ralentis et, avec sang froid, je réussis à redresser le volant de ma voiture pour repositionner le véhicule sur la chaussée. La Peugeot ralentit alors sa course et m'obstrua le passage. Je m'arrêtai sur le bas côté et fis signe à un grand taxi de s'arrêter. Je dis au chauffeur que des « voyous » nous importunaient. Il me conseilla alors de rouler derrière lui en sorte que sa voiture protège la mienne. Je le suivis jusqu'à Kénitra. Nos agresseurs s'étaient volatilisés comme par miracle. Mais leur voiture était stationnée devant un hôtel à Kénitra. Un ami de la famille, magistrat à l'époque, me conseilla de limiter mes visites et mes déplacements et d'oublier les services de l'armée. De temps en temps, je recevais des nouvelles de mon mari et je lui envoyais quelques petites bricoles de manière clandestine. Des sous-vêtements, des médicaments, un peu de nourriture. Par l'intermédiaire de quelques gardiens, j'avais chaque semaine de ses nouvelles. Cela ne m'empêchait pas de me rendre régulièrement à la maison centrale pour voir comment les choses évoluaient. L'administration nous refusait toujours le

droit de visite. Une fois pourtant, à la veille de la fête religieuse du Mouloud commémorant l'anniversaire de la naissance du Prophète, les gendarmes en garde devant la porte de la prison vinrent vers moi et me demandèrent de ramener de la nourriture pour tout le groupe. C'était une exception pour ce jour de fête et que cela ne devait en aucun cas être su par d'autres personnes. Les gendarmes étaient conscients qu'ils faisaient une entorse au règlement et savaient ce qui les attendait si la nouvelle s'ébruitait.

Le 27 mars 1973, je reçus la première lettre de mon mari dans laquelle il m'expliquait les conditions de détention à la maison centrale de Kénitra. Il était écroué sous le numéro 18149. Il me demanda un peu d'argent pour ses cigarettes et ses achats personnels. Je pensais que je pouvais le voir en allant lui remettre la somme d'argent. Les consignes étaient fermes ; pas de visites ! Je poursuivis mes démarches auprès des autorités concernées. Je rédigeai une lettre au protocole royal en insistant sur le fait que mon mari avait fait l'objet d'une erreur judiciaire et je joignis les photos de mes enfants à la lettre. Ne recevant pas de réponse, je décidai d'aller voir le colonel El Ouazzani, responsable du protocole à l'époque. Il me reçut à l'entrée du palais royal et me dit gentiment qu'il fallait laisser un peu de temps sur cette affaire avant d'entamer des démarches. Je repris le chemin du retour dans un état de découragement extrême, voyant surgir à chaque moment une voiture sans immatriculation pour me projeter dans le ravin. Aucune voiture ne vint distraire l'état de désillusion et d'accablement dans lequel je me trouvais.

Le 8 août 1973, Si Abdeslam, le gardien de prison qui me donnait des nouvelles de mon mari vint me trouver à mon officine et m'apprit que les prisonniers des deux coups d'Etat avaient été transférés dans une autre prison militaire, peut-être dans le sud du pays. Il ne connaissait ni le nom du nouveau bagne ni la région où il se trouvait. Mais il aurait entendu dire que les militaires impliqués dans les événements de Skhirat et ceux de l'attentat contre le Boeing royal avaient été transférés dans une prison militaire située dans la région de Ksar Souk (rebaptisée Errachidya). Les gendarmes étaient venus les chercher à deux heures du matin et qu'ils n'avaient pas laissé aux prisonniers le temps de ramasser leur affaires. Terrassée par cette nouvelle, je ne savais pas quoi faire. C'était une nouvelle épreuve pour toutes les familles des détenus. Nous nous demandions tous si on allait revoir les

nôtres un jour. Il s'agissait là d'un véritable kidnapping ou d'une réelle déportation. Les choses se compliquaient de plus en plus et toute lueur d'espoir avait disparu dans cet acte criminel.

AHMED KHARBOUCH :

Au début du mois de septembre, un homme dans la cinquantaine, grand de taille, le visage mangé par la variole, se présenta à la pharmacie et demanda à parler à la propriétaire. Je m'approchai de lui. Son visage souriant m'avait mise en confiance. Il me chuchota à l'oreille qu'il travaillait là où mon mari était incarcéré et m'apportait des nouvelles de lui. Je m'emparai de la lettre qu'il me remit et disparus dans mon bureau. Il n'y avait aucun doute. Il s'agissait bien de l'écriture de mon mari et sa signature. Ma surprise et ma joie furent sans bornes. Je relus la lettre plusieurs fois, comme pour m'assurer de la véracité de la chose. M'imprégner encore davantage de l'espoir que cet événement faisait naître en moi. L'homme accepta de m'accompagner à la maison afin que nous parlions à l'aise. J'appris alors que les mutins des deux coups d'Etat manqués avaient été transférés à quelques kilomètres de la localité de Rich et enfermés dans une forteresse militaire appelée Tazmamart. L'homme refusa l'invitation de passer la nuit à la maison. Il devait se rendre chez lui à Souk El Arba et visiter d'autres familles. Il promit de repasser dans quelques jours et me conseilla de répondre à la lettre de mon mari et de lui préparer quelques effets personnels (sous-vêtements, chaussettes, transistor, papier lettre, stylos, médicaments…) L'homme avait déjà rendu visite à la famille Belkébir à Fès et avait du courrier pour madame Raïss qui travaillait dans le cabinet de Docteur Hadi Messaouk, ORL à Rabat. J'appris de la bouche de notre homme que les familles Ababou et Chellat s'étaient rendues à Tazmamart dans l'espoir d'avoir des nouvelles des leurs. Ces deux hommes n'étaient pas enfermés dans ce bagne. Ces noms ne disaient rien pour moi à l'époque car ils faisaient partie des mutins de Skhirat. Un sentiment ambigu de joie et d'inquiétude mêlées s'empara de moi. Ce que je vivais était réel ou bien était-ce un rêve qui ne tarderait pas à prendre fin. Je savais que le réveil serait terrible car il m'enfoncerait davantage encore dans la réalité que le mauvais sort avait imposée à mon couple.

Les amis et plusieurs membres de la famille évitaient de nous rendre visite, nous abandonnant à notre sort de famille de putschiste. Le cercle de nos connaissances s'était rétréci considérablement. Nous étions seuls. Et à

part quelques parents courageux, les autres préféraient s'éloigner de nous pour éviter d'avoir des comptes à rendre au Makhzen si jamais ils s'affichaient avec nous. Ils savaient que nous étions étroitement surveillés et qu'il n'était pas conseillé de nous approcher ou de dire qu'il y avait des liens familiaux avec nous.

Ahmed Kharbouch, le gardien de Tazmamart, nous quitta le même jour en promettant de revenir. Il tint parole. Je préparai un paquet avec tout ce que mon mari demandait et attendit le retour du messager de l'espérance. Le fait de savoir mon mari en vie me remplissait d'aise et d'espoir. Et en même temps, toute la tristesse du monde envahissait mon cœur à cause de cette injustice sans nom qui avait frappé les mutins des deux coups d'Etat et leurs familles. Ces hommes n'avaient-ils pas été jugés par un tribunal militaire et condamnés à des peines d'emprisonnement ? Pourquoi les tenir ainsi au secret ? Et qui était derrière cette décision ? Les questions se bousculaient dans ma tête sans que je puisse leur trouver de réponses. Ma plus grande satisfaction était que mon mari était toujours en vie, ainsi que ses camarades. Et tant qu'on ne l'avait pas exécuté ou assassiné, l'espoir de le revoir vivant un jour ne me quittait pas. Ma solitude et ma charge familiale pesaient lourdement sur mes épaules. Je n'étais pas habituée à faire face aux problèmes de la vie quotidienne. Etant l'épouse d'un officier, je ne savais rien de ce qui alimentait la vie des gens. Les plantons s'occupaient de tout et notre existence filait dans une certaine facilité. Puis, du jour au lendemain, je devais tout faire moi-même et seule. J'étais si débordée par les multiples occupations du quotidien que mon existence passait à côté de l'essentiel. Et l'essentiel était mes enfants. Je les voyais si peu et ne m'occupais pas d'eux comme j'aurais voulu le faire. Heureusement que ma mère était là et me remplaçait auprès d'eux. Heureusement aussi que Abdelkébir, un neveu à Salah, scolarisé à Kénitra et vivant avec nous, jouait le rôle du grand frère auprès d'eux. La présence de ces deux personnes soulagea ma vie et rendu moins lourde ma charge familiale.

Le gardien Ahmed revint à la fin de la semaine et me rejoignis directement à la maison. Je lui remis le paquet pour mon mari. Il avait d'autres commissions pour plusieurs autres prisonniers. Il refusa, une fois de plus, de passer la nuit à la maison et s'en alla pour Tazmamart en emportant nouvelles, médicaments et objets divers aux oubliés du régime.

Avant de me quitter, il me promit de revenir lors de sa prochaine permission et qu'il serait porteur de nouvelles de mon mari. En effet, vers la fin du mois d'octobre, il me donna rendez-vous à Souk Et Arbaa, à l'entrée de la ville, près de la balance municipale. Comme s'il avait commencé à peser la gravité de son geste et voulait s'entourer de précautions. Je comprenais parfaitement son attitude. Revenir chez-moi était le meilleur moyen de se faire repérer ; ma maison et ma pharmacie étant constamment sous haute surveillance. Les risques étaient grands et bien réels. Je n'avais pas le droit de mettre sa vie en danger en lui faisant prendre des risques qui pourraient entraver son action. Nous avions tous et toutes la responsabilité de protéger cet homme qui constituait notre seul lien avec les emmurés de Tazmamart. Je pris ma voiture et me dirigeai seule à Souk Et Arbaa. Ahmed m'attendait au lieu du rendez-vous. Il me donna des nouvelles de mon mari et je lui remis un petit paquet et une lettre accompagnée de deux petites photos de mes enfants. Je le quittai en nourrissant l'espoir d'un éventuel changement dans les conditions de détention des tazmamartis. Peut-être ne tarderions-nous pas à recevoir une autorisation pour rendre visite à ces condamnés ? Ne serait-ce qu'une fois par mois ou par trimestre. Je savais que le trajet était long, qu'il fallait s'organiser pour cet interminable voyage. Mais j'étais prête à tout, et quelles que soient les conditions, pour entreprendre ce pèlerinage et revoir mon mari. J'étais consciente que la lutte ne faisait que commencer et que je devais économiser toute mon énergie. Je savais que mon mari se trouvait à Tazmamart et qu'il était en vie. C'était la chose la plus importante.

Une quinzaine de jours plus tard, madame Lamine Souad, dont le mari était avec le mien, me rendit visite pour m'apprendre que le gardien Ahmed avait été découvert. Etait-ce possible ? Notre contact venait de se faire prendre et tout mon espoir venait de s'écrouler. C'est un officier commandant du génie qui lui avait conseillé de venir me voir pour me transmettre la chose suivante :

- Votre lien avec les prisonniers de Tazmamart vient d'être pris. Laisse tomber cette histoire sinon tu risques de subir des représailles. Ne te fais pas d'illusions. Ils ne respectent rien ni personne. Vois ce qu'ils ont fait subir au Docteur Omar Khattabi. Ils sont capables de mettre le feu à ton officine…

La menace ne laissait aucun doute sur les intentions de nos détracteurs. L'image de la Peugeot 404 qui avait essayé de nous verser dans le ravin sur la route de Kénitra occupa mon esprit. Je savais qu'on ne pouvait pas s'amuser avec le pouvoir sur des choses qui remettraient en cause sa crédibilité et son image de marque à l'étranger. En effet, comment expliquer à l'opinion internationale que les officiers et sous-officiers, impliqués dans les deux coups d'Etat ratés contre le roi Hassan II, jugés par des tribunaux, aient pu être enlevés de cette manière et gardés dans le secret le plus absolu ? De quel droit ? Et comment justifier un si grand mépris pour la loi et le droit dans ce pays ? Comme à chaque catastrophe qui s'abattait sur moi, je ne savais ni quoi dire ni quoi penser. Je finis par lâcher :

- Je ne connais personne et jamais personne n'est venu me donner des nouvelles de mon mari. Je ne sais même pas où il se trouve. Ils n'ont pas besoin de tant de justifications pour me rendre la vie plus dure qu'elle ne l'est déjà. S'ils veulent mettre le feu à ma pharmacie, qui peut les en empêcher ? Et bien, qu'ils mettent le feu à la pharmacie comme ils ont déjà mis le feu à ma vie. Mais tu peux rassurer cet homme et lui dire que j'ai une assurance. Leurs menaces ne m'impressionnent pas.

Depuis ce jour, une voiture Fiat 124 de couleur vert bronze commença à rôder autour de chez moi. L'officier chargé de ma surveillance faisait partie des renseignements militaires. On m'avait parlé de lui quand j'habitais encore à la Base. Je faisais semblant de ne rien remarquer d'anormal et continuais à vivre ma vie le plus normalement possible.

Mme Touil était venue me confirmer la véracité de ce renseignement et m'avait dit qu'elle savait la chose de la bouche d'un autre gardien originaire de Khémisset et qui avait établi le contact pour elle et son mari. J'essayais de garder mon sang froid en attendant, avec patience et résignation, la suite des événements. J'étais persuadée que c'était un coup monté et que je n'allais pas tarder à revoir notre ami Ahmed Kharbouch. Ceci ne m'empêchait pas d'avoir peur pour lui. Si la nouvelle s'avérait vraie, il était certain qu'il serait sévèrement puni. Pauvre Ahmed ! C'était le destin de ce pays. Les personnes les moins crapuleuses étaient les plus exposées au châtiment, au rejet, à la délation.

Il ne refit son apparition qu'en 1976, trois années plus tard. Il m'apprit alors qu'il avait été dénoncé par l'un de ses camarades et arrêté à son arrivé

à Rich. Le colonel Bel Kadi l'avait mis dans les mêmes conditions que les autres prisonniers et qu'il s'en était tiré de justesse, grâce à la complicité du gardien Mohamed qui avait subtilisé les lettres des familles ; preuve flagrante de son implication dans les contacts entre les prisonniers et leurs familles. N'ayant pas de preuves contre lui, les responsables l'avaient mis à la retraite, selon son propre vœu. Bel Kadi, le directeur du bagne, s'en était mordu les doigts après. Il avait juré devant témoins que si le destin de Kharbouch allait connaître cette fin heureuse, il n'aurait jamais prévenu l'Etat major, mais il aurait enfermé l'homme dans une cellule jusqu'à la fin de ses jours. Nous gardâmes de bonnes relations et Ahmed revint me voir plusieurs fois avec ses deux épouses.

L'année 1974 se déroula dans un isolement total. Tout contact fut interrompu entre mon mari et moi. Aucune nouvelle. La pression autour de moi se faisait de plus en plus forte. Je ne savais pas qui contacter ni à qui demander de l'aide. L'atmosphère de suspicion qui régnait dans le pays devenait inquiétante et les gens qui pouvaient encore avoir quelque sympathie pour nous, avaient fini par déserter notre cercle. En 1973, il y eut les événements de Moulay Bouazza, Khénifra et tout l'arrière pays où des groupes armés, venus d'Algérie et de Libye, dirigés par Fqih Basri depuis l'étranger, étaient entrés en rébellion contre le régime. Des hommes les avaient rejoints et avaient pris le maquis. Les arrestations succédaient aux arrestations et une chape de plomb s'était abattue sur tout le pays. La situation politique se dégradait et le régime avait durci le ton. C'est ainsi que j'appris l'arrestation du Docteur Omar Khattabi. Le pays connut une vaste opération d'arrestations des militants de gauche. Une lourde atmosphère de suspicion s'abattit sur le pays. Le tribunal militaire de Kénitra reprit ses activités. Le procès des militants du parti de l'UNFP se déroula à la fin de l'année 1973 dans un climat de confusion et d'inquiétante appréhension. A l'issue d'un procès houleux, le tribunal prononça 26 condamnations à mort, des dizaines d'années d'emprisonnement contre plusieurs militants et une centaine d'acquittements. Comme d'habitude, les autorités choisirent l'occasion d'une fête religieuse pour exécuter les condamnés à mort. Cette fois-ci, le rendez-vous avait lieu le lendemain de l'Aïd du Mouloud. Les autres détenus, séjournant à la prison centrale de Kenitra, furent enlevés et conduits dans un centre secret de détention. Le système ne s'embarrassait

d'aucun scrupule et sa politique de répression et d'abus se dessinait avec plus de certitude. La période était étrangement difficile et un bras de fer s'instaurait entre le régime et les forces vives du pays.

Un jour, je reçus une lettre anonyme à mon officine dans laquelle un expéditeur inconnu se proposait de me donner des nouvelles de mon mari. Je devais adresser ma réponse en poste restante à Khémisset où la rencontre devait avoir lieu si j'acceptais. La lettre et la proposition m'intriguèrent. Je me disais qu'il ne fallait reculer devant aucune opportunité. Des gardiens m'avaient prouvé qu'il existait encore des hommes de bonne foi dans ce pays. D'un autre côté, j'avais peur de tomber dans un traquenard. Et si c'étaient les services de renseignements qui cherchaient à savoir si le secret de Tazmamart avait été découvert ? Certaines personnes devaient également vouloir profiter de cette situation pour escroquer les familles des détenus. J'étais dans l'embarras. Pourtant, je m'étais promis de ne laisser échapper aucune occasion qui avait un lien avec le destin de mon mari. Je répondis alors à la lettre en proposant à l'inconnu de venir me rencontrer dans ma pharmacie. Lieu public où personne ne pouvait le soupçonner et moi, je serais plus en sécurité. Il n'y eut aucune réponse.

Après trois semaines de vacances passées à Moulay Bousselham en compagnie de mes enfants, je repris mon travail en gérant la routine du quotidien. Au mois d'octobre, un monsieur demanda à me voir. Il était grand de taille et paraissait être au courant de beaucoup de choses. Il se pencha sur moi et me demanda si j'avais des nouvelles de mon mari. Non ! Je n'avais aucune nouvelle. Il m'apprit alors que mon mari avait mis fin à ses jours dans sa cellule. Le sol se déroba sous mes pieds et je faillis perdre conscience. L'homme était catégorique. Voyant l'état de désespoir dans lequel je me trouvais, il s'en alla immédiatement, sans même me laisser le temps de lui poser quelques questions. Que faire ? Le bagne de Tazmamart étant un sujet tabou, personne n'était capable de me donner plus de précisions sur mon mari. J'eus alors l'idée d'aller me renseigner auprès de la gendarmerie. On me fit entrer dans le bureau d'un officier à qui j'exposai le problème. Il essaya de me calmer en me disant qu'il s'agissait d'une fausse nouvelle et que, si cela s'était produit, la gendarmerie aurait pris le soin de m'en informer. Ce n'était probablement qu'une grossièr plaisanterie. Il me conseilla de demander à quiconque m'apportait de telles

informations s'il était en mesure de les confirmer devant la police. Je ne revis plus jamais ce monsieur.

Les mois passaient, pénibles, sans aucune surprise. Plus tard, la sœur de Larbi Ziane me rendit visite. Elle habitait à Azrou et son mari, Français, était responsable du domaine royal d'Adarouch. Elle m'apprit qu'elle s'était rendue à Tazmamart pour s'enquérir de l'état de son frère et me traça une carte pour que je puisse situer l'endroit. Les gendarmes de la ville de Rachidia l'avaient arrêtée et l'avaient gardée vingt-quatre heures dans les locaux de la gendarmerie. Après avoir avisé l'Etat major, ils lui avaient retiré sa carte d'identité, les papiers de sa voiture en lui intimant l'ordre de quitter immédiatement la région et de ne plus y remettre les pieds, sinon les conséquences seraient terribles pour elle. La même année, la famille Sidki m'avait également rendu visite pour me demander si j'avais des nouvelles de Tazmamart. Elle s'était rendue jusqu'à l'entrée de la caserne mais avait été refoulée sur le champ par des militaires armés. Je savais qu'il n'y avait plus aucun espoir. Aller à Tazmamart ne servait donc à rien puisque les autorités avaient l'œil sur les déplacements de chacun. Je serais moi aussi refoulée ou arrêtée. Sensible à mon chagrin et à mon désarroi, mon père décida d'aller rendre visite au général Moulay Hafid El Alaoui, sorte de ministre de la Maison royale, directeur des ordres royaux et du protocole ; l'homme le plus influent, le plus proche de Hassan II et l'un des hommes forts du régime. Après plusieurs tentatives et malgré l'intervention d'amis communs, mon père baissa les bras, n'ayant jamais pu l'approcher, ni lui parler, essuyant, à chaque fois, un refus sans appel. Il comprit que ces gens n'étaient pas accessibles ou refusaient tout simplement d'aborder ce sujet tabou avec n'importe qui. N'étaient-ils pas les premiers visés des deux coups d'Etat manqués ? N'était-ce pas eux que les mutins voulaient balayer pour instaurer un nouveau système, peut-être plus équitable et plus humain ? Nous étions donc face à des ennemis irréductibles. Pour l'instant ils avaient gagné et ils prenaient leur revanche sur les nôtres avec toute la brutalité que leur désir de vengeance pouvait leur dicter. C'était épouvantable parce que leur attitude punissait aussi bien les insurgés que leurs familles.

AHMED OSMAN :

Je savais que les prisonniers enduraient toutes les souffrances imaginables à Tazmamart. Il était de mon devoir d'alerter les responsables et l'opinion publique. Et si le directeur du bagne prenait des initiatives personnelles ? Je devais en avoir le cœur net et agir avant qu'il ne soit trop tard. Je décidai alors de me présenter au secrétariat du premier ministre Ahmed Osman pour exposer mon problème. Il était le chef du gouvernement, c'est-à-dire la deuxième personne après le roi qui pouvait prendre des décisions concernant une affaire d'Etat. J'étais persuadée que l'affaire trouverait une issue aussitôt que le premier ministre serait mis au courant. Après une longue attente, on m'apprit que le premier ministre ne pouvait pas me recevoir mais que je pouvais lui exposer mon problème par écrit. J'avais une lettre pour lui, rédigée en arabe par un éminent magistrat. La secrétaire me promit que la lettre serait jointe au courrier du premier ministre. Ce dernier ne répondit jamais à mon courrier. Monsieur Ahmed Osman avait certainement mieux à faire que de s'encombrer du destin de quelques soldats qui avaient osé mettre en danger la vie de son roi. Il était premier ministre à l'époque. C'est-à-dire rien du tout en réalité. Seuls la peur et le manque de courage motivaient ses actes, exactement comme ils motivaient ceux d'une grande majorité de personnalités qui n'existaient que pour faire de la figuration. Monsieur Ahmed Osman, premier ministre et beau frère du roi, ne pouvait comprendre le désarroi d'une femme seule face à un pouvoir sourd et aveugle aux sollicitations des petites gens du peuple. Il n'était pas le premier ministre du Maroc, mais juste le commis de Hassan II. Le silence de cet homme donna un sens à ma révolte.

L'été tirait péniblement ses jours et la chaleur écrasait l'atmosphère. Ma maison était sous surveillance permanente. Un flic était toujours pointé dans l'immeuble d'en face pour épier mes allées et venues, voir qui me rendait visite et relever l'immatriculation des voitures garées devant chez moi. Pendant la première semaine du mois d'août, une estafette de la sûreté nationale était stationnée à quelques mètres à peine de ma maison. Je refusais de rentrer dans leur jeu en essayant de me cacher ou de montrer que

j'avais peur. Je continuais mon train train quotidien aussi normalement que possible.

Premier ministre et beau frère de Hassan II à l'époque, Ahmed Osman savait. Il ne pouvait pas dire qu'il ignorait puisqu'il était au centre du pouvoir. Bien entendu, il était tout simplement dans l'incapacité de parler de ce problème à son roi. Pourtant, il était premier ministre de Sa Majesté le roi et faisant partie de la famille royale. Est-ce que cela suffisait pour avoir juste le courage de poser quelques questions ? Apparemment non puisque l'homme ne donna aucune suite à ma lettre. Il fallait que je me rende à l'évidence dès le départ. Nous étions d'un bord et ils étaient de l'autre. Cela ne devait en aucun cas me décourager. Ils avaient leurs prisons et leurs polices, j'avais ma patience et ma détermination. Et le temps devait jouer en ma faveur.

LE GENERAL HOUSNI BEN SLIMANE :

Vers la fin de l'année 1974, je rendis visite, une première fois, au général Housni Benslimane, chef de la gendarmerie royale. Il me reçut dans son bureau et me tint ce discours :

- Calmez-vous ! Madame, me dit-il. Ce qui est arrivé à votre mari pouvait arriver à n'importe quel officier impliqué dans cette affaire. Je vous conseille de faire preuve de patience et d'avoir confiance. Les choses finiront par se tasser et vous ne tarderez pas à avoir des nouvelles de votre époux. Je vous promets de vous tenir informée si j'ai du nouveau ! ...

Mon amertume était grande bien que mon espoir fût inébranlable. Je quittai cet homme en me demandant si je devais lui faire confiance ou non. L'important c'est qu'il savait et qu'il me demandait de patienter. Mais pourquoi ? Nos hommes n'avaient-ils pas été jugés par leurs tribunaux ? Par leurs juges ? N'avaient-ils pas été enfermés dans leurs prisons, sous leurs ordres ? Que voulaient-ils de plus ? Patienter pourquoi ? Et jusqu'à quand ? Je n'avais pas assez de patience pour rester les bras croisés. Je savais que le combat serait long et difficile.

Le mois de juillet de l'année 1975 se distingua par la rumeur de l'évasion du groupe Ababou/Chellat du PF3 et par le départ des forces armées américaines des Bases qu'ils occupaient jusqu'à présent. Madame Touil quitta la Base à son tour et s'installa en ville. Son fils Amine fut scolarisé dans la même école que mes enfants. Ce mois de juillet, le colonel Mohammed Ababou, le capitaine Chellat, l'adjudant-chef Akka, l'aspirant M'zireg, tous rescapés du coup d'Etat manqué de Skhirat, et Houcine Manouzi, syndicaliste condamné par contumace dans le procès des gens de l'UNFP à Marrakech et kidnappé en Tunisie par des policiers tunisiens et marocains en civil, s'étaient évadés. Quelques jours après, un communiqué fut diffusé à la radio et télévision pour annocer que les fuyards avaient été repris ; un seul a refusé de se rendre, il a été abattu (c'était l'adjudant-chef Akka). Les services de renseignement m'affich-rent un policier habillé en

civil au coin de la rue pour épier mes allées et venues comme si j'avais des relations avec les fuyards que je ne connaissais même pas à cette époque.

Le 6 novembre 1975 eut lieu « La marche verte » pour la récupération des provinces du Sud occupées par l'Espagne. Toute l'énergie du pays était concentrée sur le problème du Sahara et l'attention de tout un peuple était portée sur cet événement. Je savais que le problème des emmurés de Tazmamart allait tomber dans l'oubli et serait définitivement enterré. Je ne pouvais me résigner à cette nouvelle éventualité. Je rendis visite au commandant Kabbaj qui pilotait le Boeing royal à son retour de Paris et lui demandai d'intercéder auprès des autorités militaires pour qu'elles me permettent de rendre visite à mon mari. Il m'expliqua, sans ambages, qu'il était incapable de faire quoi que ce soit pour ces gens-là. Le problème le dépassait et dépassait tout le monde. Je compris que tout le monde savait mais refusait d'aborder ce problème. Comme si le problème relevait d'une autorité que nul ne pouvait ébranler ou même interroger à ce sujet. Chacun se débinait, croyant bien faire pour éviter de perdre ses privilèges et peut-être même d'avoir des ennuis. Il y avait bien quelqu'un dans ce pays qui était en mesure de trancher dans cette affaire et de prendre des décisions. Mais qui ?

Les années 1976 et 1977 se déroulèrent sans changement notable dans notre situation et sans qu'aucune nouvelle ne nous parvînt de Tazmamart. J'avais l'impression de vivre dans les ténèbres et que ces ténèbres devenaient de plus en plus denses au fur et à mesure que le temps passait. Je croisais madame El Ouafi de temps à autre. Elle venait de décrocher un travail à la banque populaire et s'y accrochait avec tout le désespoir de sa santé fragile. Madame Lamine regagna Ben Slimane pour travailler dans une institution éducative afin de pouvoir élever ses trois enfants. La vie poursuivait le cours normal de ses petites habitudes et certaines personnes me gratifiaient de leur méchanceté. Comme cet homme en tenue de gardien qui acheta un jour un produit et me demanda entre deux regards inquisiteurs :

- Est-ce bien vrai, madame, que vous avez divorcé de votre mari pour refaire votre vie ?

Je vis rouge, ce jour-là. L'homme ne savait probablement pas à qui il avait affaire. Je le fixai du regard le plus méprisant et lui répondis :

- Pourquoi voulez-vous que je demande le divorce ? Mon mari n'est ni un assassin, ni un bandit, ni un corrompu. Vous vous trompez sur notre compte. Et dites à ceux qui vous envoient que s'il devrait rester une seule femme pour leur tenir tête, eh bien je serai cette femme-là !

Je le chassai de ma pharmacie sans ménagement et le priai de ne plus jamais y remettre les pieds s'il ne voulait pas que je prévienne la police. Il ne s'attendait pas à cette réaction explosive de ma part et les clients présents firent semblant de n'avoir rien entendu.

En 1977 eurent lieu les élections législatives. Au moment de la campagne électorale, j'eus droit à la visite de Mohamed El Yazghi, accompagné de maître Jawad El Iraki et de Abdelkrim Boussiri. Ils m'exprimèrent verbalement leur solidarité et me souhaitèrent beaucoup de courage dans le combat que je menais ! La même année, je déposais un dossier pour l'obtention de mon passeport. Le Pacha me convoqua pour me dire que mon dossier était incomplet car y manquait l'autorisation maritale. Je lui expliquais ce qu'il savait déjà. Il envoya le dossier aux services de la province. Le gouverneur devait prendre une décision dans ce dossier étrangement épineux. Le gouverneur ne s'embarrassa pas de formalités. Il transmit le dossier au ministère de l'intérieur et s'en lava les mains. Les services de la province me remirent le numéro et la date d'envoi de mon dossier et on me conseilla de me rendre au ministère de l'intérieur pour réclamer mon passeport. Personne ne put me conseiller ni ne me renseigner dans ce ministère. Je relançai l'affaire en 1979 mais sans résultat. Je reconstituai plusieurs dossiers et plusieurs fois de suite. Un jour, pourtant, les autorités me firent comprendre que je perdais mon temps.

Le mois de janvier fut terrible. Je perdis coup sur coup ma mère adoptive et mon père. La première fut emportée par une crise d'asthme le 9 janvier et le second le 11 du même mois à la suite d'un accident vasculaire cérébral. Je perdis deux êtres chers et deux soutiens en l'espace de quarante-huit heures. Leur mort subite me désarçonna totalement. Ils considéraient Salah comme leur enfant et cette situation avait porté un coup dur à leur fierté et à leur dignité. Quand je fus remise de mon choc, j'allai voir maître El Farouki pour lui demander de saisir officiellement le premier ministre de ma requête concernant la possibilité de rendre visite à mon mari. La correspondance fut

envoyée le 21/03/1978. Elle resta sans réponse. (VOIR COPIE DE LA LETTRE)

C'est à cette période que madame Amekrane tenta un procès contre le gouvernement anglais. Après l'échec du coup d'Etat, Amekrane et Midaoui avaient quitté la Base de Kénitra à bord d'un hélicoptère et s'étaient rendus à Gibraltar où ils demandèrent l'asile politique qui leur fut refusé par les autorités anglaises. Ils furent extradés vers le Maroc où ils furent condamnés à mort et exécutés. Madame Malika Amekrane gagna son procès contre les Anglais et fut indemnisée pour cette bavure anglaise. Ce procès lui fit perdre toute possibilité de retourner au Maroc. Elle quitta l'Allemagne, son pays natal, et alla vivre avec ses enfants en Australie. Depuis, nous n'eûmes plus jamais de leurs nouvelles.

محمد الفاروقي
محام
مقبول لدى المجلس الاعلى
التلفون : 888.66
تلكس البريد 888.45
الرباط

ع : 792
حماد سالم
ض/
النيابة
ملف جنائي : 8200/10588 ع ع
حكم : 7 / 11 / 1972
استئناف من مصير سجين
مع القاضي الاذن بزيارته للمحافظة

كتاب مضمون مع ارجاع
الاشعار البريدي
بالاستلام

الرباط في 21 / 3 / 1978
الرباط - 81 شارع علال بن عبد الله

معالي السيد الوزير الاول
الوزارة الاولى
المشور السعيد - الرباط -

معالي الوزير الاول ،

يشرفني تذكيركم بكتابي المؤرخ في 5 أكتوبر 1973 أن أتشرف الى كريم علمكم أني كلفت من زوج السجين سالم حماد بالكتابة الى معاليكم وفي اطار ما لكم من اختصاص شؤون السجون المدنية والعسكرية بمقتضى المادة الموكلتي زوجة السيد سالم حماد المحكوم عليه بالسجن 20 سنة من مصير اعتقال هذا الاخير والاذن لها بزيارته وفقا لما يسمح به نظام السجون ببلادنا .

ان موكلتي اضطرت الى التوجه الى جنابكم بعد أن فشلت مساعيها في الحصول على رخصة لزيارة زوجها دون جدوى .

وهي لا تطلب في أكثر من اجراء هذه الزيارة في حدود ما يسمح به القانون ووفقا للرابطة الانسانية التي تلزمها بالحفاظ السجين المذكور بحكم أبوته .

ان موكلتي لها عظيم الامل في حسن تفهم معاليكم واعتباركم

../..

الكامل لهذا الجانب الانساني .

وتتشرف الى جنابكم التفضل باصدار تعليماتكم للجهة المختصة لمساعدتها على زيارة زوجها .

وتفضلوا معالي الوزير الاول بقبول فائق التقدير والاعتبار .

MOHAMED CHERBADOUI ; L'ANGE SURNOMME « JEFF »

L'année s'écoula avec son lot de malheur. Mais chaque fois que le noir de la vie prenait possession de l'existence, un rayon de lumière venait me dire que l'espoir n'était pas tout à fait mort. Ainsi, je vis apparaître un jour, l'homme qui allait devenir le maître d'œuvre d'une longue et patience complicité entre les détenus du bagne maudit et moi. Cet homme s'appelle Mohamed Cherbadoui et était gardien au bagne du malheur. Mon mari, comme la plupart des détenus, lui doivent leur salut. Grand de taille et le visage chaleureux, le personnage était généreux et plein de bonté. Il se présenta un jour de juin de l'année 1978 à mon officine et attendit patiemment son tour pour me parler. Il vint vers moi et me tendit la main pour me saluer. Dans le creux de sa main, il avait glissé une boule de papier qu'il coulissa dans la mienne. Je compris alors qu'il s'agissait d'un message important qui avait un rapport avec mon mari. Les employés ne remarquèrent rien. Je fis semblant de le connaître de longue date et lui posai des questions sur des personnes fictives tout en lui donnant des nouvelles de ma famille. Je l'avais fait passer pour un fellah qui cherchait à louer un lopin de terre mitoyen au sien à Béni Mellal. Il n'y avait pas de problème. Mais il devait s'entretenir avec L'hajja avec qui il pouvait régler les formalités de la location. Mohamed ne comprit rien à cette histoire rocambolesque que je venais d'inventer pour ne pas éveiller les soupçons. Il se contenta de remuer la tête et de faire des gestes approbateurs. Je lui demandai alors de me donner cinq minutes avant de le conduire auprès de L'hajja afin de régler cette histoire. Il acquiesça une fois encore de la tête et je m'isolai dans mon bureau le temps d'ouvrir le bout de papier. Je reconnus l'écriture de mon mari. Sans perdre de temps, j'enfouis la lettre dans mon sac et quittai la pharmacie en prenant soin de dire aux employés que j'allais chez moi et qu'ils pouvaient m'appeler en cas de nécessité. Dans la voiture, il me remercia d'avoir gardé mon sang froid devant les clients et les employés. Nous arrivâmes à la maison. La femme de ménage qui partait à ce moment-là me proposa de rester. Je lui fis comprendre que

j'étais assez grande pour me débrouiller toute seule et que le monsieur était juste de passage pour régler un problème de terrain avec L'hajja.

J'abandonnai mon hôte avec ma mère et m'enfermai dans ma chambre. J'ouvris la lettre. Elle datait de 1978 et relatait ce qui était arrivé à Ahmed en 1973, notre premier messager. Cela expliquait la rupture de notre contact. Le mot de mon mari était accompagné de ma dernière lettre datée de 1973 et interceptée par Mohamed au moment de l'arrestation d'Ahmed par le directeur du bagne Bel Kadi. L'homme voulait de donner une preuve irréfutable de sa bonne foi. La lettre relatait les conditions inhumaines dans lesquelles étaient enfermés les insurgés des deux coups d'Etat militaire de 1971 et 1972. Mohamed le gardien m'exposa un tableau détaillé sur le drame que ces gens étaient en train de vivre. Il me donna des nouvelles de chaque détenu, me parla des souffrances des malades et me donna le nom de ceux qui étaient morts.

Je retournai à mon travail, donnai congé au personnel à l'heure de la fermeture de la pharmacie et m'y enfermai pour préparer les médicaments demandés par mon mari. J'écrivis sur une feuille de papier les explications utiles à l'utilisation de chaque médicament. Je me ravitaillai chez l'épicier du coin et rentrai à la maison. Avant de partager mon repas avec Mohamed et les enfants, j'entrepris de répondre à mon mari pour lui donner des nouvelles de la famille. Cet homme était pour nous le messager de l'espoir. Il passa la nuit chez nous et à cinq heures du matin, il regagna Meknès où il devait prendre l'autocar qui le ramènerait à Rich. Je lui remis argent, médicaments et objets personnels réclamés par mon mari. Je joignis à ma lettre deux photographies de mes enfants et une troisième de Amine Touil accompagnée d'un petit mot de la part de Nancy pour son mari. Je l'avais mise au courant de cette opportunité et lui avais remis le mot écrit en anglais par son mari et qui faisait partie de la boule de papier. J'hésitai à donner des nouvelles à madame El Ouafi sur l'état de santé de son mari parce qu'elle m'avait appris, quelque temps auparavant, qu'elle était en contact avec lui par l'intermédiaire d'un soldat, originaire de Casablanca, de garde à Tazmamart. A cinq heures du matin, j'accompagnai notre ami à la station de taxis et rentrai chez moi. J'étais dans un tel état d'énervement et d'excitation que je ne réussis pas à quitter mon lit ce jour-là. L'hajja était également atterrée par ce qu'elle venait d'apprendre sur les conditions de détention des détenus. Deux jours plus tard, madame Touil me rendit visite

et nous discutâmes longuement sur une stratégie commune à adopter. Mais que pouvions-nous entreprendre ? Certes, nous étions décidées à nous battre jusqu'au bout, mais l'affaire échappait à tous ceux que nous pouvions approcher. La vie des nôtres était certainement entre les mains du seul homme dont dépendait le destin de tous : Hassan II.

TOUT LE MONDE SAVAIT POUR TAZMAMART

Les enfants me harcelaient de questions au sujet de leur père. L'argument du stage aux Etats-Unis ne marchait plus. J'étais à court de justifications. Khalil me demanda une fois :

- Puisque mon père est aux Etats-Unis et qu'il ne peut pas venir nous rendre visite, pourquoi n'irions-nous pas le voir là-bas ?

- Mais comment ?

- En avion, comme Amine Touil !

- Mais nous n'avons pas assez d'argent pour payer les billets d'avion…

- Tu n'as qu'à le prendre à la banque !

Je lui promis de réfléchir à cette possibilité et de les emmener en voyage aux Etats-Unis dès que mes moyens matériels me permettraient ce caprice. La seule solution était de frapper à toutes les portes et de contacter toute personne influente dans le pays, capable de sauver les emmurés de Tazmamart d'une mort programmée. Ma décision était prise. Je verrais Dieu lui-même s'il le fallait. Qu'est-ce qui pouvait m'arriver de pire que ce qui est déjà arrivé ? Il fallait agir et vite. J'établis un programme et passai à l'action.

MAHJOUBI AHARDANE :

La deuxième visite de Mohamed me plongea dans le désarroi. Il m'apprit que le régime des détenus n'avait pas changé et qu'il craignait pour leur vie. Pour lui, le directeur du bagne était un psychopathe et un sadique. Il fallait faire quelque chose d'urgence autrement tous les prisonniers risquaient de laisser leur peau entre les murs de la honte et du silence. Je ne savais pas quoi faire ni à qui m'adresser. Un client me suggéra de voir monsieur Mahjoubi Ahardane, leader du Mouvement Populaire, ministre d'Etat et ami de Hassan II selon les dires de ce client. Je connaissais monsieur Ahardane de nom et de réputation. Etant le défenseur de la berbérité dans le pays, il était sans doute en mesure de me rendre service. Un berbère, m'étais-je dit, avec la réputation qui était la sienne d'homme frondeur, Ahardane aurait certainement plus de courage pour attirer l'attention de son roi sur une injustice qui touchait des éléments de son armée. Mon amie Fatima, enseignante, me proposa sa compagnie. Nous partîmes à trois en direction de Rabat. J'étais excitée à l'idée que cet homme politique puisse être capable de régler mon problème. Au moment où nous arrivions, la voiture de monsieur le ministre quittait le domicile. Le monsieur descendit et fit signe à la voiture de s'arrêter. J'exposai mon cas à monsieur Ahardane qui entra dans une colère à peine simulée. C'était un sujet tabou que personne n'était capable d'aborder devant Sa Majesté, que je ne mesurais pas la gravité d'un tel projet ni ses retombées fâcheuses si la folie lui prenait de prononcer le nom des putschistes ou celui de Tazmamart devant le roi. Le Berbère du moyen Atlas (la région des guerriers et des hommes fiers) était ministre d'Etat et chef de l'un des plus importants partis politiques du pays. C'est dans ce sens que j'étais allée le voir. Le monsieur qui m'avait accompagnée ne s'attendait pas à cette réaction explosive de la part de son leader. Il resta figé, ne sachant que dire. Je commençais à comprendre que la peur était plus forte que le courage politique et que cet homme, qui n'avait pas la langue dans sa poche, craignait de défendre la justice et le droit devant Hassan II qui l'avait fabriqué de toutes pièces. Ma déception fut grande et l'homme tomba dans mon estime.

Plus tard, la personne qui m'avait orientée vers la figure charismatique du Mouvement Populaire m'informa qu'elle avait revu monsieur le ministre et que ce dernier était prêt à m'aider si j'avais des problèmes personnels, mais qu'il était dans l'impossibilité d'intercéder auprès du roi en faveur des militaires qui avaient mis sa vie en péril. C'était une question délicate qui ne dépendait de personne car le roi en faisait une affaire personnelle. Monsieur Mahjoubi Ahardane ne pouvait m'être d'aucun secours, ni d'aucune utilité s'il ne pouvait même pas évoquer le problème des putschistes de Skhirat et du Boeing devant son roi.

LE COMBAT CONTINUE

Le gardien Mohamed revint me voir vers la fin de l'année 1979. Les nouvelles qu'il me donna sur mon mari et ses camarades n'étaient pas réjouissantes. Il me remit du courrier pour madame Touil. Malgré l'aide qu'il leur apportait, leur situation demeurait critique parce que le directeur du bagne était complètement fou qui se prévalait de la protection du roi et de Dlimi. Aucune commission ne pouvait enquêter sur l'état du bagne car il disait n'avoir de compte à rendre qu'au palais et à Dlimi. Il avait les coudées franches pour faire ce qu'il voulait, impunément. Il me transmit également des messages verbaux pour les familles El Ouafi, Magouti, Zemmouri. Madame El Ouafi m'apprit que son messager venait la voir plus souvent pour lui soutirer plus d'argent. Il devenait exigeant et encombrant. Avant le départ du gardien Mohamed, je répondis à la lettre de mon mari, lui expliquant la situation du pays et l'atmosphère de suspicion dans laquelle nous vivions. Empaqueter soigneusement les vitamines et les médicaments dans un carton. Les plus utiles et les plus efficaces : antibiotiques, antiémétiques, antihémorroïdaires, antiseptiques, antitussifs, antihistaminiques, antidiarrhéïques, pommades ophtalmiques… Une note explicative pour chaque médicament. Une grosse somme d'argent pour les besoins des détenus sur place : fromage, biscuits, bougies, piles sèches pour transistor, savon, papier à lettres, stylos…Il n'était pas nécessaire d'encombrer Mohamed avec tous ces achats qu'il trimballait de taxi en taxi et d'autocar en autocar. J'appréciais beaucoup la prudence avec laquelle il agissait, refusant de me livrer sa véritable identité et son adresse. Il dit être juste un ami de la famille et qu'il voulait aider ces malheureux pour être en règle avec sa conscience. Je ne connaissais donc que son prénom « Mohamed » et je me demandais même si ce prénom n'était pas inventé.

Un dimanche, madame Touil recevait plusieurs femmes qui travaillaient à l'Ambassade des Etats-Unis. Elle me demanda de me joindre à elles. La discussion tournait autour de M'barek Touil. Ces dames apprirent que mon mari subissait le même sort. Elles suggérèrent d'écrire au Président américain pour le sensibiliser au cas de Nancy Touil et lui demander d'intervenir en faveur de son mari séquestré à Tazmamart. Et concernant les

autres détenus ? Les dames hochèrent la tête. Elles ne pouvaient pas s'immiscer dans les affaires intérieures du royaume. Elles pouvaient le faire pour Nancy car elle était citoyenne américaine. Je ravalai mon courroux. Les épouses marocaines ne valaient pas un radis. Je gardai mon sang froid leur expliquant qu'il ne s'agissait pas là d'un problème politique, mais bien d'un problème humain qui touche le respect des droits de l'homme. Ces emmurés avaient été jugés par des tribunaux. Pourquoi ne pouvaient-ils pas bénéficier de leurs droits les plus élémentaires. Elles ne voulaient rien entendre. En désespoir de cause, je pris congé d'elles en leur souhaitant bonne chance dans leur démarche. Quelque temps après, Nancy Touil s'installa à Rabat pour se rapprocher de son lieu de travail.

Au cours de l'année 1980, le gardien Mohamed me rendit visite deux ou trois fois. Les nouvelles de Tazmamart n'étaient pas réjouissantes. Les conditions d'incarcération des détenus ne s'amélioraient pas. Et le scénario des médicaments avait repris. Mohamed accepta avec difficulté de remettre un numéro de « Jeune Afrique » à mon mari. Il ne réussit pas à me donner des informations sur Rachid Lamine et sur Chemsi. Les deux hommes étaient, sans doute, retenus dans l'autre Bâtiment qui dépendait d'autres gardiens. Le frère de Rachid Lamine venait souvent me voir pour avoir des nouvelles. Les gardiens d'un Bâtiment n'avaient pas le droit de se hasarder dans l'autre. Il était donc impossible de savoir ce qui était advenu des deux hommes. A la deuxième ou troisième visite de Mohamed, il y avait du courrier pour madame Touil. Je l'appelai au téléphone. Elle vint récupérer son courrier et le lut la lettre en ma présence. Son mari lui demandait de quitter le Maroc le plus tôt possible et de regagner les Etats-Unis. Si elle partait, elle ne pourrait plus jamais remettre les pieds au Maroc puisque le ministère de l'intérieur avait émis un non catégorique pour son visa de retour. Elle craignait aussi qu'on ne lui permette pas de voyager avec son fils de père marocain. Mon avis était clair. Puisqu'on nous n'arrivions pas à débloquer la situation de l'intérieur, peut-être serait-il plus efficace de le faire de l'extérieur. Madame Touil finit par comprendre que c'était la seule solution et quitta le Maroc la même année en passant par Ceuta avec la complicité de quelques amis.

Une lettre datée du 5 août 1980 et signée de la main de mon mari ne laissait aucun doute sur les intentions des autorités marocaines de tuer lentement ces régicides qui avaient raté leur coup. Je fus prise de panique

devant les détails de l'infamie qu'ils subissaient dans l'indifférence généralisée. Cette lettre était un appel au secours. Personne ne pouvait accepter la monstruosité avec laquelle étaient traités ces hommes. Enfermés dans des cellules individuelles sans jamais voir le soleil ni la lumière, affamés, sans soins et sans contact avec le monde extérieur, dans des conditions inhumaines d'hygiène… Quelle catastrophe ! Quelle injustice ! Quelle ignominie et quelle abomination !

Le docteur Omar Khattabi fut pris de colère à la lecture de cette lettre (reprise par Gilles Perrault dans son livre « Notre Ami le roi »). Il ne comprenait pas comment les prisonniers pouvaient encore écrire avec autant de précision et de discernement dans de pareilles conditions. Je fis plusieurs photocopies de la lettre que je distribuai à tous ceux qui étaient susceptibles de m'aider. Dépêché par le docteur Omar Khattabi, Ali Oumlil vint me voir en sa qualité de président de l'Association Marocaine des Droits de l'Homme. Il y eut une longue discussion autour de la lettre et des conditions de détention des emmurés de Tazmamart. Il emporta une copie de la lettre en me promettant de faire le nécessaire et d'inscrire ce drame à l'ordre du jour de la prochaine réunion de son association. Nos rapports durèrent trois bonnes années.

1981. Mme Nancy Touil ne donnant pas signe de vie, je décidai de lui écrire pour savoir si, de son côté, il y avait quelque espoir. Une cousine habitant Paris se chargea de poster la lettre à partir de là-bas. Je ne reçus jamais de réponse de sa part. Monsieur Ali Oumlil m'apprit un jour qu'un émissaire d'Amnisty International était en mission au Maroc. Je le suppliai de me mettre en contact avec lui. Rendez-vous fut pris à l'entrée de l'hôtel Hilton (aujourd'hui Hayat Regency). Je m'y rendis, mais ne voyant pas les deux hommes, j'entrai les chercher à l'intérieur de l'hôtel. Mais ils n'y étaient pas. En ressortant, je les vis arriver. Ils s'inquiétèrent de me voir sortir de l'hôtel alors que le rendez-vous avait lieu à l'extérieur. Ils me posèrent cette question :

- Mais que faisiez-vous à l'intérieur ?

Je répondis que j'avais un besoin urgent et que j'étais dans les toilettes de l'hôtel. Ils suggérèrent que nous quittions Rabat. Nous prîmes la direction de Mohamedia. En cours de route, le représentant d'Amnesty International me posa plusieurs questions sur ma vie. Mon travail, le

nombre d'enfants que j'avais, leur âge… J'arrêtai ma voiture devant l'hôtel Le Méridien. Les questions politiques furent posées au cours du repas. D'abord sur le coup d'Etat et l'implication de mon mari dans cette histoire, sur le procès, le lieu de détention des insurgés, les démarches effectuées par les familles, les visites de nos prisonniers… Il m'écouta avec intérêt jusqu'au bout. Il finit par m'expliquer que son organisme ne pouvait pas prendre en charge la défense de militaires ayant pris les armes dans un coup d'Etat. Amnisty International ne s'occupait que de cas de prisonniers d'opinion. J'eus alors cette réponse :

- Mais, monsieur, ne nous comparez pas à vos démocraties occidentales. Dans les pays du tiers-monde, l'armée est une force « politique » parce qu'elle est issue du peuple. Et puis, chacun à sa manière et ses moyens d'expression. Le poète s'exprime par sa poèsie, l'écrivain par ses écrits… le militaire avec ses armes…

M. Ali Oumlil intervint alors pour suggérer que le problème soit posé d'un point de vue humain. Je remis au représentant d'Amnisty International une photocopie de la lettre reçue de Tazmamart en 1980, expliquant les conditions de détention des bagnards. Il lut le document avec attention, s'enferma dans un long silence méditatif avant de poser la question suivante :

- Avez-vous déjà entendu parler d'un certain Manouzi ?

Ce nom ne me disait rien. Nous ne savions rien de ce qui se passait au Maroc, surtout concernant les problèmes politiques. La presse ne relatait presque jamais ce genre de faits divers. Il nous écouta, posa plusieurs questions sur la politique générale dans le pays… Nous retournâmes à Rabat et nous quittâmes sur une promesse : Amnisty International ferait tout pour défendre le dossier des détenus de Tazmamart.

Jusqu'en 1980, je ne connaissais pas toutes les familles des détenus ayant échappé au coup d'Etat de Skhirat. J'en connaissais deux ; celles de Bel Kébir et Sefrioui pour être venues me dire qu'elles avaient échoué dans leurs démarches administratives mais qu'elles avaient finalement établi le contact avec leurs fils par l'intermédiaire de l'un des gardiens du bagne. La même année, l'épouse et le père de Magouti me rendirent visite en quête de nouvelles. Magouti était toujours en vie. Un numéro de « Jeune Afrique »

reporta les événements sanglants de juin 1981 à Casablanca, la photo de couverture représentant une émeute avec le mot « GREVE » écrit en gros caractères. Ma fille Houda me demanda ce que le mot grève signifiait et pourquoi il y avait le feu sur la photo de couverture de la revue. Je sautai sur l'occasion pour lui expliquer certaines choses :

- Quand les gens sont mécontents de leur situation, ils se fâchent contre les responsables et sortent dans la rue pour exprimer leur mécontentement. Et des fois, certains mettent le feu aux voitures ou cassent les vitrines des boutiques…Tu sais Houda, il y a quelques années, ton père et ses camarades n'étaient pas contents de la gestion politique du pays. Ils se sont alors révoltés pour manifester leur mécontentement. Les responsables les ont arrêtés et les ont enfermés dans une prison d'où ils ne peuvent pas sortir. Leurs familles ne peuvent même pas leur rendre visite… Mais il nous reviendra un jour ! Je te raconte tout ceci parce que j'estime que tu es une grande fille à présent et que tu as le droit de savoir. Mais ne répète pas ce que tu viens d'entendre à ton frère ; ce n'est encore qu'un enfant ! ...

Elle m'écouta avec attention, touchée par mes propos :

- Là où il est, est-ce que papa a de la nourriture, des vêtements, des couvertures ?

Je lui dis que oui. J'étais soulagée d'avoir mis ma fille dans la confidence concernant le destin de son père. Le lendemain, elle s'approcha de moi et me chuchota dans l'oreille :

- Dis-moi maman, à quoi je ressemblais (quel âge j'avais) quand papa m'a laissée ?

Je regardai autour de moi et lui montrai du doigt un bébé de quelques mois. Houda avait quinze mois quand son père fut arrêté. Toute la semaine se déroula entre questions et réponses. Un véritable interrogatoire.

INSTANCES GOUVERNEMENTALES ET PARLEMENTAIRES

La même année 1981, j'ai décidé d'alerter les instances gouvernementales et parlementaires sur la disparition de mon mari. J'ai alors adressé un télégramme au protocole royal, au premier ministre, au président du parlement, aux responsables de tous les partis politiques. Voici le texte du télégramme : « Sans nouvelles de mon mari le capitaine Hachad Salah, condamné à 20 ans de prison par le tribunal militaire de Kénitra, dans l'affaire du coup d'Etat du 16 août 1972 et écroué sous le numéro 18149 à la maison centrale de la même ville, je vous saurais reconnaissante, de m'aider à avoir de ses nouvelles, ou à lui rendre visite. Veuillez agréer monsieur l'expression de mon profond respect. »

Je mis Karima El Ouafi dans la confidence de ma démarche et lui suggérai de faire de même. Mes efforts furent vains. La famille L'Ghaloul refusa également ma proposition. J'ai compris que le manque de solidarité nous était fatal, à nous en tant que familles, mais aussi aux nôtres, enfermés dans les pires conditions que des êtres humains puissent supporter.

Durant l'année 1982, le gardien Mohamed m'a rendu visite deux fois et m'a ramené du courrier pour plusieurs familles. Trois paquets en tout. Un pour le groupe de Casablanca. Un deuxième pour celui et Rabat et un troisième pour les gens de Kénitra. Madame El Ouafi se chargea de la distribution du courrier casablancais. Je me suis occupée, quant à moi, des familles habitant à Kénitra. Madame Raïss devait s'occuper des familles se trouvant à Rabat. Elle ne vint pas récupérer son courrier comme prévu. C'est madame El Ouafi qui contacta alors les familles de Aousayad et de L'Ghaloul. De mon côté, j'ai contacté le père de Magouti et la tante de Abdelkébir Abdellatif. J'ai réussi à récupérer les réponses et des sommes d'argent pour certains prisonniers. Magouti, Sidki, El Ouafi et Abderrahim. Les autres familles ne sont pas venues à temps, ignorant les diverses contraintes qu'une telle opération exigeait. Discrétion, temps, déplacements, efficacité… Ce n'était pas une situation normale de détenus ordinaires. Nos hommes étaient des « renégats » que le régime enfermait dans le secret le plus absolu. Nous n'avions même pas le droit de nous

lamenter sur notre sort ou sur celui des nôtres. Les modalités de détention de ces derniers étaient telles que je ne n'avais plus aucun doute sur les intentions funestes des responsables. La fragilité de notre situation et la précarité des conditions des détenus ne permettaient aucune marge d'erreur. Il fallait être vigilant, d'autant plus que la liste des morts ne cessait de s'allonger. Les noms des disparus étaient consignés dans la lettre que je reçus cette année de Tazmamart. La liste comportait dix-neuf noms : El Kouri Mohamed, Boutou Moha, El Yakidi Mahjoub, Boumaakoul M'hamed, Dick Jilali, Kouien Amaaroch, Ababou Abdelaziz, Chemsi Mohamed, El Aïdi Mohamed, Kasraoui KAcem, Rabhi Abdeslam, Sejji Mohamed, Aziane Larbi, Abounsi Thami, Mouhaj Allal, Bahbah Driss, El Hadan Bouchta, Kinat Mohamed, El Bettioui Rabah. Dans le même paquet de lettres, je trouvai un mot de Moncet (voir copie p. 119)

A la réponse envoyée à mon mari, j'ai joint un mot pour tout le groupe afin de lui remonter le moral et de lui expliquer que des gens se battaient pour eux à l'extérieur. « Vous êtes des officiers, leur disais-je. Il faut garder la tête haute, rester dignes et ne pas vous décourager. Je vous promets que je ne baisserai pas les bras tant que vous resterez dans des conditions pareilles. »

Ma colère fut grande cette même année lorsque j'ai appris que M'barek Touil bénéficiait d'un régime de faveur et que les autres continuaient à crever à petit feu. La cruauté ne pouvait avoir ici que l'image du machiavélisme. Ces hommes rendus à l'état animal, comment pouvaient-ils se sentir devant quelqu'un qui partageait leur sort il y a peu et qui pouvait désormais manger, boire, sortir au soleil... ? Pourquoi lui et pas les autres ? Parce que sa femme était Américaine. Car nous, les Marocaines, nous ne valions rien pour le régime. Nous n'étions que de « petits sujets » insignifiants, taillables et corvéables à merci. Devant tant de mépris, je me suis juré de montrer à nos responsables de quoi était capable la femme marocaine. Je répétais partout et à tout le monte la honte que l'on faisait subir aux familles marocaines. La ségrégation à l'intérieur des prisons. Un régime spécial pour étrangers et leurs conjoints. Pour les nationaux, l'enfer. Ce n'est pas possible, répétaient certains, persuadés que c'étaient de fausses nouvelles pour créer la discorde entre les familles des détenus et briser leur solidarité. A ceux qui voulaient savoir comment j'eus cette nouvelle, je répondais que c'était madame Nancy Touil qui m'informa de l'amélioration des conditions de détention de son mari, pensant que ce régime avait

bénéficié aux autres détenus. C'était la seule manière pour protéger mon contact.

Le 4 janvier 1983, je fus convoquée au commissariat central ; service politique. Je me suis habillée et maquillée pour la circonstance, pour ne pas donner à mes détracteurs l'occasion de s'apercevoir que j'étais malheureuse, découragée ou abattue. Un commissaire m'invita à m'asseoir et me mit au courant de l'objet de la convocation. Leurs services avaient reçu une note des renseignements généraux de Rabat qui mentionnait des contacts entre moi et mon mari par l'intermédiaire d'un adjudant. Je niai les faits en disant que je perdis tout contact avec mon mari depuis le 16 août 1972 et que jamais personne n'était venu me donner de ses nouvelles. J'ai adressé plusieurs requêtes à toutes les instances gouvernementales et parlementaires pour leur demander de 1'aide. Mais, si vous me convoquez pour me parler d'un contact entre moi et mon mari, c'est que ce dernier est toujours en vie ? Le commissaire m'observa un long moment puis me dit qu'il n'en savait rien et que c'étaient les renseignements généraux qui l'avaient chargé de faire cette enquête. Je fis semblant de tout ignorer du sort de mon mari et le suppliai de m'indiquer un chemin à suivre.

- Une femme de caractère comme vous doit se battre. Pourquoi n'allez-vous pas voir le colonel Dlimi ? Peut-être vous aidera-t-il ?

La chose était irréalisable pour moi puisque je ne connaissais pas le colonel et je ne savais même pas où le joindre.

- La prochaine fois qu'il sera dans sa ferme à Sidi Kacem, je vous le ferai savoir. Il faut tenter votre chance de ce côté-là !

Je quittai cet homme avec un nouvel espoir. Or, le 25 janvier 1983, le colonel Dlimi fut tué dans l'explosion de sa voiture. L'atmosphère générale au Maroc était celle de l'incertitude, de la suspicion et de la délation. Nous avions peur les uns des autres et n'importe quelle dispute se transformait en procès politique dès que l'un des protagonistes affirmait que son adversaire avait insulté le roi ou dit que le Sahara n'était pas marocain. Le frère de Belkébir, architecte à Rabat, me rendit une deuxième visite après celle de 1982. Je lui remis une photocopie de la lettre de Tazmamart que j'ai reçue en 1980, décrivant les conditions inhumaines que vivaient les détenus. Ce document fut reproduit intégralement par Gilles Perrault dans son livre : *« Notre ami le roi »* et signé Abdellatif Belkébir. Cette lettre, dont l'original est manuscrit dans la première partie de ce livre, a été écrite et signée par

mon mari. L'architecte m'apprit que les détenus avaient subi, à cause d'une revue découverte sur l'un d'eux, une fouille sévère à l'issue de laquelle ils avaient tout perdu. C'est-à-dire tous ces trésors accumulés le long de leurs années d'incarcération : bouts de ficelles, morceaux de couvertures, mie de pain, fil de fer, médicaments, transistors, papier-ministre, stylos, boîtes de sardines vides, piles sèches, Kabazal… Il me raconta le désespoir des nôtres et j'imaginai le pire. Ces gardiens, livrés à eux-mêmes, étaient capables de toutes sortes de cruautés. Les représailles seraient sans doute plus terribles que la fouille. Il n'y eut pas de représailles. Y avait-il plus grand châtiment que celui d'être enfermés nuit et jour dans une cellule étroite et sombre pendant de longues années ? Y a-t-il pire souffrance que celle de ces hommes traités pire que des rats ? Il restait la mort. Alors pourquoi ne pas les exécuter et qu'on en finisse une fois pour toutes ? Pourquoi tant de sauvagerie ?

Le ridicule ne tue pas. Une décennie après la disparition de mon mari, deux officiers de l'armée de l'air vinrent me retrouver à la pharmacie. Je pensais qu'ils m'apportaient des nouvelles du détenu. Non ! Ils venaient réclamer, au nom de l'Etat major, deux mois de salaire (septembre et octobre 1972) que l'armée aurait virés sur le compte de mon mari après son arrestation. Je leur dis d'aller réclamer ces sommes à leur destinataire. L'Etat major devrait connaître son adresse.

Le gardien Mohamed ne donna plus signe de vie. Et son silence dura deux très longues années. Par prudence, le gardien passa cette fois-ci par mon beau-frère de Oulad Aych à qui il remit une lettre à mon intention. Ma réponse lui parvint par le même chemin. Il refusa cependant de venir à Kénitra, la situation étant critique. C'est à cette période que j'ai revu Ali Oumlil et lui ai remis une copie de l'ensemble du courrier des détenus de Tazmamart pour un nouveau représentant d'Amnisty International. Ce dernier se dirigeait en Afrique du Sud pour l'affaire Mandela et faisait escale à l'aéroport de Casablanca. Mais, depuis l'arrestation de maître Benameur et sous la pression des autorités, l'Association Marocaine des Droits de l'Homme (AMDH) a gelé ses activités. Je ne revis plus jamais Ali Oumlil.

LE GENERAL MOULAY HFID ALAOUI :

En 1984, l'idée me vint de rencontrer l'un des hommes forts du Maroc ; le général Moulay Hfid Alaoui. Un cousin, officier de la gendarmerie, a déniché son adresse à Marrakech où il séjournait à ce moment-là car le roi y était. Les secrétaires me conseillèrent d'attendre le général devant la porte d'entrée. Pour passer le temps ou tromper son ennui, le gardien devant la porte me harcela de questions, voulant savoir, coûte que coûte l'objet de ma visite. J'étais l'épouse d'un officier disparu au Sahara. L'homme ne trouva rien à redire à ce prétexte et me permit d'attendre le général sans chercher à me chasser ou à me nuire. J'ai attendu deux heures. La voiture du général s'arrêta devant la grille. J'ai accouru. Le général baissa la vitre et me demanda ce que je voulais. A la première phrase, il ordonna à son chauffeur de descendre, me fit signe de monter à l'arrière de la voiture et de décliner mon identité. Je lui présentai ma carte d'identité nationale puis je commençai mon réquisitoire. Il m'écouta jusqu'au bout. A la fin, il me fixa de son regard sévère et me demanda de lui écrire une lettre pour exposer mon problème. J'avais une lettre dans mon sac, rédigée par l'avocat Jawad El Iraki à l'intention du roi Hassan II et dans laquelle il était dit, entre autres, que la grâce, la clémence et le pardon étaient les vertus des rois. Il a pris la lettre, l'a lue attentivement, s'est assuré que mon adresse figurait sur la lettre avant de me faire la promesse qu'il ferait de son mieux pour régler ce problème. On m'avait avertie du caractère incommode du général. Il ne m'a pas réprimandée, ni brutalisée comme il avait l'habitude de le faire avec d'autres. Peut-être étais-je tombée un bon jour ou alors parce que j'avais pris soin de lui parler le langage des Zaouias. L'attente dura six mois. Le jour du mariage de son fils, je me présentai de nouveau devant son palais. Il m'a reçue dans son bureau. Je lui rappelai ma visite à Marrakech et lui donnai une nouvelle lettre. Il l'a prise, l'a lue, m'a fixée sévèrement et m'a dit de faire preuve de patience. C'était un homme fatigué, qui avait perdu de sa vivacité et de son énergie. Il n'a jamais répondu à mes lettres comme il n'a jamais levé le petit pour que les conditions de détention des emmurés de Tazmamart soient améliorées. Pourtant, il était capable de tout.

DOCTEUR EL KHATIB et MADAME BOLIVAR :

Sur les conseils de quelques amis, je suis allée voir le Docteur El Khatib à la clinique mutualiste située avenue d'Alger. Homme influent et personnalité politique, on m'avait dit qu'il était l'un des rares Marocains capables de parler sans fioriture au roi. Ma joie était sans borne. Quand j'eus fini de lui exposer mon problème, il me regarda un moment comme si je sortais d'un film d'horreur ou de science-fiction avant de me répondre qu'il ne pouvait rien faire parce que le roi ne le recevait plus en tête à tête. Mon espoir se brisa aux pieds de ce monument politique qui, comme les autres, avait peur d'évoquer le problème des officiers et sous officiers enlevés de la prison centrale de Kénitra où ils purgeaient leurs peines. Je ne savais pas que la « *Za'ama* » était compatible avec la couardise et le manque de courage politique.

Je pris congé de lui, les larmes aux yeux. Il s'est levé et m'a suivie jusqu'à la porte.. Devant mon désarroi, il m'a demandé de revenir me rasseoir. Il me donna le nom d'une femme à contacter ; madame Bolivar qui dirigeait les palais du roi à Marrakech. Elle habitait une suite à l'hôtel Mamounia et était bien introduite dans le milieu. Il me conseilla de ne pas révéler l'origine de ma source. Une amie proche du palais dans le passé, me dit que je ne perdais rien à aller la voir. Elle ajouta :

- On est tombé bien bas !

Je retournai donc à Marrakech, me disant qu'elle détenait peut-être la solution à mon problème. Madame Bolivar me reçut dans sa suite à la Mamounia, m'écouta longuement. Je lui montrai les photos de mes enfants, essayant de la prendre par les sentiments. Elle me dit qu'elle devait d'abord demander conseil au prince Moulay Ali avant de me donner une réponse par téléphone. Quinze jours plus tard, ne receant pas de coup de téléphone de sa part, je décidai de l'appeler moi-même.

- J'ai discuté avec mon ami de votre problème, me répondit-elle. Il m'a conseillé de rester loin de cette histoire ; ça pourrait être dangereux pour moi !

Case départ et moral bien bas.

Mohamed Boukebch, dit le bélier, un autre gardien de Tazmamart me rendit visite la même année. Brun, gros, de taille moyenne et le visage mangé par la variole, il se présenta à la pharmacie et déclina son identité et l'objet de sa visite. Je lui proposai d'aller chez-moi. Il n'avait pas de courrier pour moi, mais en avait pour la famille Bel Kebir. C'est hajja Bel Kebir qui lui avait conseillé de venir me voir pour récupérer des médicaments pour les détenus. Ce monsieur, je ne l'avais jamais vu auparavant et mon mari ne m'avait jamais parlé de lui. N'ayant pas reçu de courrier, j'ai longtemps hésité avant de lui remettre 2000 DH et une boite de médicaments. Je me suis dit que je devais répondre à l'appel des « nôtres » même s'ils ne devaient jamais recevoir cet envoi. Ne rien envoyer, c'était perdre l'espoir. Or, je devais, même dans des moments de doute, croire à la sincérité de ce gardien et aller jusqu'au bout de l'espoir. D'ailleurs, c'est cet espoir qui m'avait aidée à continuer le combat. Et chaque fois que toutes les portes se refermaient devant moi, chaque fois que le désespoir prenait le dessus sur ma lutte, chaque fois que la nuit enveloppait mes yeux, une petite lueur apparaissait au bout de ce long et pénible tunnel. Une fois dans l'image d'un gardien. L'autre fois dans une main amicale qui était sortie des ténèbres et s'était tendue dans ma direction. Une fois encore dans une parole d'encouragement… Je n'avais pas le droit de fermer une porte qui venait de s'ouvrir même si cette porte dissimulait un doute ou comportait un risque.

A la même période, j'ai reçu une convocation du ministère de la justice avec les recommandations suivantes. Me présenter au bureau « X » munie de ma carte d'identité nationale. Un certificat de vie collective des enfants et une photo de mon mari. Le bureau en question comprenait le service des grâces, dirigé par Doumou à l'époque. J'étais excitée et heureuse, sûre d'être arrivée au bout de mes peines. J'expliquai à l'homme l'objet de ma visite. L'arrestation de mon mari, le coup d'État, le procès, l'incarcération et le numéro d'écrou de mon mari puis sa disparition… Il m'écouta, appuya sur une sonnette. Un homme arriva. Doumou lui tendit la convocation et lui dit :

-Vous avez convoqué cette dame ; alors voyez avec Elle !

Il m'invita à suivre le fonctionnaire qui s'était saisi de la convocation. Une fois dans le bureau de ce dernier il me dit ceci :

- Nous n'avons pas le dossier de votre époux. Mais nous avons reçu cette lettre du général Moulay Hfid Alaoui pour étude. Nous vous avons convoquée pour vous dire que nous allons écrire au tribunal militaire pour qu'il nous envoie son dossier ; s'il veut bien nous répondre. Nous vous convoquerons dès que nous aurons du nouveau. En attendant, laissez-nous ces documents !

Je voulais bien mais contre un récépissé. Il refusa. J'ai compris alors que tout ce cinéma était une manière polie pour me faire comprendre que les autorités s'activaient pour ne rien résoudre. Du moment que le général les a saisis de cette affaire, il s'en déchargeait en impliquant le ministère de la justice. En me convoquant, le soi-disant ministère fait semblant de s'intéresser au problème. Mais n'ayant pas le dossier du détenu, il ne pouvait pas se prononcer. Et toute cette mise en scène était inutile puisque le général, lui, savait et pouvait utiliser son poids et son influence pour mettre fin à cette mascarade. J'ai compris que personne n'était disposé à bouger le petit doigt pour les emmurés de Tazmamart. Chacun faisait son cinéma et nous étions, nous, le peuple de ce pays, les victimes d'un mauvais scénario.

AHMED REDA GUEDIRA :

Sur les conseils de quelques amies, j'ai écrit une lettre à Ahmed Réda Guédira, conseiller du roi, pour lui dire ceci :

« Monsieur, j'ai l'insigne honneur de solliciter de votre bienveillance de bien vouloir m'accorder une audience à votre meilleure convenance, et ce afin de me permettre de vous soumettre le cas de mon époux monsieur Hachad Salah, arrêté et incarcéré suit à l'affaire du 16 août 1972. J'ose faire appel à votre aimable collaboration pour réserver une suite favorable à ma présente demande, et me donner aussi l'occasion de vous exprimer mes doléances, à propos de ce problème déterminant aussi bien pour mon avenir, que pour celui de mes enfants. Je reste à votre entière disposition pour vous fournir toute autre précision que vous jugeriez utile, et vous remercie vivement de votre habituelle compréhension. Veuillez agréer, monsieur… »

Une lettre de grâce adressée au roi accompagnait ce message. Envoyer le courrier au protocole royal était la meilleure façon qu'il n'arrive jamais à bon port. Je décidai donc de lui remettre ma lettre en mains propres. Je fus surprise de ne voir ni guérite, ni gardien devant la porte de chez-lui à Témara. Une jeune domestique m'a ouvert la porte et m'a demandée ce que je voulais. Monsieur Guédira n'était pas présent. Mais sa femme si. Celle-ci m'a reçue et m'a fait entrer dans le salon :

- Entrez ! madame, nous serons plus à l'aise à l'intérieur !

J'étais stupéfaite par la simplicité de cette famille, lorsqu'on sait que n'importe quel petit fonctionnaire du ministère de l'intérieur, qui a la moindre petite parcelle de pouvoir, se fait passer pour un roi. Je déclinai mon identité à madame Guédira et lui dis le motif de ma visite. Elle n'avait pas oublié le coup d'Etat de 1972. Dans ce procès, son mari assurait la défense du jeune Boukhalif Hamid, condamné à mort et exécuté. D'après elle, son mari avait gardé un souvenir atroce de cette exécution. Je lui expliquais l'affaire Touil et ne lui cachais pas mon indignation ni ma colère quant à cette ségrégation instaurée entre les détenus. Parce qu'elle était Américaine, Nancy Touil avait réussi à obtenir un régime spécial pour son mari. Il avait commencé à sortir dans la cour, mangeait convenablement,

prenait des douches et dormait dans un lit confortable. Elle écrivait régulièrement à son mari et son cas s'était officialisé dès l'instant où l'ambassadeur des Etats-Unis avait exigé des autorités marocaines qu'il voie Touil et que les conditions de détention de ce dernier soient améliorées. Elle avait donc réussi à se faire entendre par les siens. Moi, rares étaient les personnes qui « osaient » m'écouter et les autorités marocaines auxquelles j'avais adressé plusieurs lettres ne m'avaient jamais répondu. Jamais. Ma visite chez les Guédira coïncidait avec celle du colonel Chenna, venu lui aussi pour essayer de débloquer la situation de sa fille ; madame Fatima Oufkir et de ses enfants, détenus dans une prison secrète. Madame Guédira m'écouta sans m'interrompre avant d'exprimer toute son indignation pour tout ce qui se passait. Avant de la quitter, je lui remis une lettre pour son mari et une lettre de grâce à l'intention du roi. Ses promesses ne redonnèrent espoir. Elle m'invita à revenir la voir à tout moment.

Deux semaines plus tard, je téléphonai à madame Guédira pour avoir des nouvelles et je tombai sur le conseiller du roi. Je lui expliquai la raison de cet appel et il m'invita à passer le voir chez lui. Le couple me reçut dans sa villa à Témara et nous abordâmes le problèmes de Tazmamart. Monsieur Guédira lut la lettre de grâce et me demanda de faire preuve de patience. Le sujet était trop délicat et il devait profiter d'une situation favorable pour remettre la lettre à Sa Majesté. Sa femme évoqua alors l'affaire Touil. Ahmed Réda Guédira me posa alors la question suivante :

- Est-ce bien vrai ce que vous me racontez-là ?

- Pourquoi, monsieur le conseiller, voulez-vous que je vous raconte des mensonges ? Je suis sûre de ce que je dis. D'ailleurs, lisez vous-même ce qu'écrit mon mari ! Parce que sa femme est Américaine, monsieur Touil mange, boit, sort au soleil alors que les autres ont été réduits à l'état d'animaux. C'est une honte ! ...

Monsieur Guédira ne dit rien. Je continuai : … Mme Nancy Touil s'est adressée à son président et il a répondu rapidement et favorablement à son appel. Moi, j'en appelle aux hommes responsables de ce pays pour que cette affaire trouve une solution. Cet enfer ne peut pas continuer pour les détenus et pour leurs familles. Malheureusement, personne ici ne désire être mêlé à cette histoire. Je ne demande rien d'autre que des conditions normales de détention pour ces hommes, monsieur le conseiller…

Ce dernier essaya de me calmer et détourna la conversation en me posant des questions sur mon travail, sur mes enfants, leur âge, leurs études… Il me demanda si les autorités ne me créaient pas de difficultés à cause du statut de mon mari… La discussion dura un moment et je quittai les Guédira avec l'espoir que le conseiller du roi ferait quelque chose pour que cesse l'arbitraire. J'étais persuadée d'avoir frappé à la bonne porte et que, désormais, ce serait juste une question de temps. Je m'armai alors de patience et attendis.

Au début de l'année 1986, je retournai voir madame Guédira. Elle s'apprêtait à aller en France le jour même pour un grave problème de santé. J'ai eu toute la peine du monde pour cette dame qui, dans chacune de mes visites, m'a témoigné sa compréhension et sa sollicitude. Avant de nous quitter, elle me remit le numéro de téléphone du secrétariat de son mari et me conseilla d'appeler de temps en temps au téléphone pour avoir des nouvelles. Les secrétaires étaient au courant de mon problème et pouvaient me renseigner sur l'évolution de ce dossier.

Maître Ziane fut contacté par monsieur Guédira et lui demanda d'établir une demande de grâce officielle en revoyant le dossier de mon mari. Maître Farouki céda le dossier à maître Ziane et lui confirma la thèse de l'erreur judiciaire puisque mon mari n'était pas au courant du coup d'Etat et n'avait pas tiré sur le Boeing royal.

Pendant nos vacances à Moulay Bouselham, je reçus la visite de Kébir Belkébir qui m'apporta du courrier de Tazmamart par l'intermédiaire d'un gardien originaire de Taza, surnommé « Chouibini » ou « Tazi ». Je devais alors préparer un carton de médicaments pour le groupe, du courrier pour mon mari et une somme d'argent. Je regagnai Kénitra et agis selon le scénario habituel. Attendre le départ du personnel, choisir soigneusement les médicaments et fortifiants avant d'emballer soigneusement le tout dans un petit carton. Ce jour-là, j'ajoutai dix flacons de « One day » que j'avais fait venir d'une base américaine en Espagne. Un comprimé de ce fortifiant contient les vitamines dont le corps humain a besoin pour vingt-quatre heures. La commission n'arriva jamais à destination. Le sergent Kakhti Mohamed était déjà à la retraite. Il n'allait plus jamais retourner à Tazmamart. Comme un voleur, il avait gardé pour lui ce qui pouvait sauver plusieurs vies humaines. Ma rage était capable d'engloutir tout un univers.

Cet homme était conscient du tort qu'il faisait à ces hommes par sa conduite. Il savait dans quelles conditions vivaient les prisonniers et il trouvait le moyen de voler le peu d'espoir qui pouvait leur parvenir de l'extérieur. Plusieurs questions se bousculèrent dans mon esprit. Et si cet homme avait été envoyé par les autorités pour nous démasquer ? Et s'il avait dénoncé notre action à ses supérieurs ? Quelles sanctions devaient subir nos hommes dans ce lieu maudit où ils étaient traités comme des rats ? J'étais à bout de nerfs. Pour essayer d'en savoir plus, je voulais retrouver cet homme pour lui poser quelques questions et lui réclamer tout ce qu'il avait pris. Monsieur Kébir Belkébir refusa de me donner les coordonnées de ce voleur.

ABDERRAHIM BOUABID :

Sur l'insistance de nombreux amis, je décidai de rendre visite au secrétaire général de l'USFP, monsieur Abderrahim Bouabid. Monsieur Ghalloul, architecte à Kénitra et frère du capitaine Ghalloul détenu lui aussi à Tazmamart, décida de m'accompagner à Rabat ainsi que notre ami commun Abderrahman Siyad. Arrivés devant le siège de l'USFP à l'Agdal, mes deux compagnons me demandèrent de les attendre. Ils s'absentèrent pendant une demie heure et quand ils réapparuerent, ils m'apprirent qu'ils avaient vu Moulay Mahdi Alaoui, membre du parti politique qui leur aurait suggéré de ménager un rendez-vous secret entre monsieur Bouabid et moi ; le sujet étant trop sensible et trop grave à la fois. J'en fus indignée, outrée même. Je n'avais aucune envie de jouer à ce jeu. Je ne proposais rien d'illégal à cet homme. Je voulais le voir pour discuter avec lui d'un problème humain : les conditions de détention des emmurés de Tazmamart. La gêne de mes deux compagnons n'avait d'égale que mon exaspération et ma colère. Même du côté des socialistes, on n'était pas plus courageux ni plus déterminé. Je commençais à croire que tout le monde était pareil et que la politique et la peur faisaient, somme toute, bon ménage. Si ces hommes ne pouvaient pas m'aider, cela voulait dire que personne ne pouvait le faire.

Deux jours après cet incident, mes deux compagnons revinrent me voir à la pharmacie pour me conseiller d'arrêter ces démarches qui devenaient dangereuses pour tout le monde. Je gardai mon sang froid et leur répondis :

- J'estime que je ne fais rien d'illégal. Mon mari est emprisonné quelque part et je veux savoir où il est et comment il est. Je veux qu'il soit traité comme un prisonnier ordinaire. Tous ses camarades sont en danger et je ne peux pas les abandonner à leur sort. Par le serment que j'ai prêté, j'ai le devoir et l'obligation de leur venir en aide. Pour moi, ces hommes sont des individus en détresse, condamnés à mourir, et mon devoir en tant qu'épouse de l'un d'entre eux, en tant que pharmacienne, mais surtout en tant qu'être humain, de leur donner espoir jusqu'à leur dernier soupir. Si vous vous pouvez, moi je ne peux pas abandonner ces gens !

LE COLONEL BEN ALI :

La même année, je pris la résolution de contacter tous ceux qui étaient proches du roi, par leur poste, leur fonction ou leur relation. Je ne pouvais pas compter uniquement sur les politiciens puisque, d'une manière ou d'une autre, ils manifestaient leur incapacité à parler au roi. Affronter ce dernier était donc une affaire d'une énorme gravité. Ma tournée commença par le colonel Ben Ali, chef du deuxième bureau militaire. Après les explications d'usage avec les plantons, le colonel me reçut dans son bureau avec la courtoisie due à une femme seule venue solliciter un service ou un privilège. Je lui exposai le problème mon mari, lui expliquant que je ne savais pas où il se trouvait et que l'armée devait me renseigner. Il était de mon devoir d'épouse de m'inquiéter sur son devenir et j'insistai sur le fait que les hommes avaient été jugés et qu'ils devaient bénéficier d'une détention normale. Même la justice du pays n'était pas respectée. Je ne voulais pas tirer de conclusions hâtives mais je savais que les ordres étaient dictés d'en haut puisque personne n'était en mesure de me fournir le moindre renseignement sur cinquante officiers et sous officiers qui purgeaient leur peine dans la prison centrale de Kénitra et qui avaient disparu du jour au lendemain. Quelqu'un devait savoir. Je ne cherchais pas une aiguille dans une motte de foin !

Il m'écouta attentivement, visiblement embarrassé par mes propos. Il hésita un moment avant de me répondre qu'il ignorait tout de ce problème. Il ne savait pas ce qu'étaient devenus ces officiers et sous officiers impliqués dans les deux coups d'Etat contre Hassan II. Il était désolé, me dit-il, de ne pas pouvoir m'aider. Je le mis alors au courant du triste sort des emmurés de Tazmamart et lui expliquai que j'avais une longue liste de personnalités à consulter et que je ne m'arrêterais pas à cette visite. Je lui remis une demande de grâce à l'intention du roi à l'occasion de ses vingt-cinq ans de règne. C'était devenu un réflexe chez moi. Il me rétorqua que j'avais bien fait d'avoir cette lettre sur moi et m'informa qu'il était obligé de signaler ma visite à ses supérieurs.

LE GENERAL KADIRI :

La semaine suivante, je me rendis à la DGET pour rencontrer son directeur, le général Kadiri. L'officier de service m'arrêta à l'entrée. Par réflexe, je lui tendis ma carte d'identité nationale et avant qu'il me demande le motif de ma visite, je lui dis que je venais voir le général au sujet de mon mari. Il me fournit lui-même la réponse à sa question :

- Votre mari est au chômage, vous lui cherchez du travail ?

Oui, c'était bien ça. Il leva la barrière et me laissa passer. Dans le couloir, je croisai le colonel Filali qui venait de quitter le bureau du général. J'étais, encore une fois, munie d'une demande de grâce à l'intention du roi et d'une lettre explicative. Le général m'écouta comme les autres, avec la courtoisie due à une femme. S'il avait su l'objet de ma visite, il n'aurait jamais accepté de me recevoir. Je racontai pour la énième fois mon histoire devant cet homme en essayant d'être la plus expressive possible et en faisant appel à la dignité des Forces Armées Royales et à leur sentiment de justice et d'abnégation. Je ne jouais pas à la femme désespérée puisque je l'étais réellement. Mais je ne voulais pas pleurer devant cet homme pour ne pas lui donner l'impression qu'ils nous avaient brisés et qu'ils avaient atteint leur but. Malgré cette situation insupportable, je voulais qu'il comprenne que nous avions encore assez de fierté pour suivre le combat et que rien n'arrêterait notre détermination. Nous luttions pour une cause juste et personne ne pouvait nous en blâmer. Le général eut la même réponse que le colonel Ben Ali :

- Je suis obligé de signaler votre visite en haut lieu, madame. Mais croyez-moi, je ne sais rien au sujet de ces hommes. Leur cas ne dépend pas de moi, comme vous savez. C'est une affaire interne à l'armée et c'est à elle de vous fournir les réponses concernant ses cadres.

S'il y avait quelqu'un à blâmer, c'étaient bien ces hommes complices, par leur silence, dans le drame le plus inhumain de cette fin de siècle.

LE COLONEL FEDDOUL :

Le nom du colonel Feddoul me revint soudain à l'esprit. Responsable du transfert des détenus et intermédiaire privilégié entre M'barek Touil et les instances américaines, il était un élément important dans ce drame. Dans ma naïveté, je pensais qu'il me dirait quelque chose ou m'indiquerait un voie à suivre. L'officier de garde m'informa que le colonel était absent pour la matinée. Je laissai mes coordonnées à l'officier et regagnai ma maison à Kénitra. Le téléphone sonna vers treize heures trente. C'était le colonel Feddoul. Il voulait connaître l'objet de ma visite.

- Le sujet est grave, colonel. Je ne peux vous le confier par téléphone. Je préfère venir vous voir !

Il me fixa rendez-vous pour seize heures. J'acceptai par politesse le verre de thé qu'il m'avait offert. Encore une fois, j'exposai le problème des détenus dont on ne savait rien depuis leur incarcération en 1972, ceux qui avaient purgé leur peine mais ne réapparaissaient pas, le désespoir des familles… Je le suppliai de me dire le sort qui était réservé à ces hommes, si un jour ils retrouveraient la liberté, si on n'avait pas décidé de les exterminer... Je savais que les gens du pouvoir n'avaient pas le sens des réalités. Pour lui donner à réfléchir, je lui rappelai le cas de Haj Mohamed Balafrej qui détenait le plus haut poste puisqu'il était le représentant du roi. A cause de son fils, il avait tout perdu et était devenu un simple citoyen, attendant devant l'entrée de la prison centrale de Kénitra qu'on veuille bien lui permettre de rendre visite à son fils. Il ne saisit pas l'allusion, me fixa de son regard interrogateur, visiblement troublé par mes paroles. Il me dit, comme les autres, qu'il ignorait tout au sujet de ces hommes, qu'il avait perdu leurs traces depuis la maison centrale de Kénitra en 1973. Au moment où je m'apprêtais à quitter son bureau, il m'interpella et me dit :

- Attendez ! Madame. Essayez de voir du côté de la princesse Lalla Meryem. Mais je ne vous ai rien dit !

Je lui demandai s'il pouvait me ménager une entrevue avec le général Benslimane.

- Le général ne reçoit pas les femmes ! me dit-il sur un ton laconique.

- Pourtant, lui dis-je, la moitié des électeurs au Maroc sont des femmes !

LE GENERAL HOUSNI BENSLIMANE Bis :

Le chef de la gendarmerie nationale était bien placé pour me renseigner sur le destin de mon mari. Trois jours après ma visite chez le colonel Feddoul, je me présentai au bureau de Hosni Benslimane un matin vers neuf heures trente, pour la deuxième fois. Le ballet des questions/réponses avec l'officier de garde se passa dans les normes. Nom, prénom, profession, objet de la visite. Je venais pour affaire personnelle. L'officier de garde téléphona au secrétariat du général. On me demanda ma carte d'identité nationale qu'un gendarme emmena au secrétariat. J'attendis. Un autre gendarme vint à ma rencontre et me dit la chose suivante :

- Le général n'est pas là. Il est en réunion à l'état major des Forces Armées Royales. Nous avons relevé vos coordonnées que nous communiquerons au général dès son retour. Il vous contactera sûrement.

Je me rappelai les paroles de Feddoul. Peut-être que le général ne recevait pas les femmes ! Je repartis, assez furieuse. Avant de quitter Rabat, j'eus l'idée de rendre visite à madame Housni Benslimane à son domicile. Je n'avais rien à perdre, et j'étais décidée à aller jusqu'au bout. C'est-à-dire frapper à toutes les portes. J'avais eu l'occasion de connaître madame Benslimane à Kénitra, du temps où son mari était gouverneur de la province. Un jour, elle avait invité les femmes des officiers et j'en faisais partie. Les gendarmes de garde m'apprirent que madame serait absente pendant toute la journée. Je leur laissai mes coordonnées et retournai chez moi. La gendarmerie de Kénitra avait téléphoné à la maison mais n'avait pas laissé de message. A la pharmacie, on m'annonça que la gendarmerie avait téléphoné là aussi, laissant le message suivant : « Ne retournez pas à Rabat, mais contactez la brigade régionale de Kénitra ! » Je téléphonai sur le champ à la gendarmerie. Le commandant Radi me dit de ne pas me déplacer et qu'il viendrait lui-même chez-moi. Nous nous connaissions puisque nous étions voisins pendant plusieurs années. Il arriva et, sans perdre de temps, aborda ma visite à l'état major de la gendarmerie.

- Oui, lui ai-je répondu. Je suis allée voir le général à son bureau mais il n'était pas là. Je suis allée ensuite rendre visite à son épouse qui était absente. Vous savez bien, monsieur Radi que je n'ai pas de problèmes. Mais les enfants ont grandi et réclament leur père. Ils veulent savoir ce qui lui est arrivé et demandent à le voir… J'ai décidé de rendre visite à tous ceux qui sont proches du roi afin de dénoncer cette injustice et ce drame. Dites au général qu'il n'est pas seul sur ma liste !

- C'est lui qui m'a demandé de venir vous voir. Il s'est inquiété et voulait connaître le motif de votre visite. Seulement, il ne peut pas vous recevoir car Sa Majesté l'envoie en mission aux Etats-Unis !

- Il me recevra alors à son retour !

Je remis une copie de la lettre au commandant Radi avec mes doléances. Il me promit de faire le nécessaire auprès du général. Nous nous quittâmes sur cette promesse.

LA PRINCESSE MERIYEM :

Le conseil du colonel Feddoul trottait dans ma tête depuis un moment. Mais qui connaissait la princesse pour m'obtenir une entrevue avec elle ? Je fis appel, une fois de plus à mon amie Touria Berrada. Celle-ci m'appela quelques jours plus tard pour me dire que madame Lemrabet, bras droit de la princesse aux œuvres sociales des FAR, pouvait me recevoir. J'allai la voir. Elle me reçut et je lui fis le récit de mes malheurs. Elle sembla indignée lorsque je lui appris la discrimination établie à Tazmamart. Parce que Nancy Touil est de nationalité américaine, son mari bénéficiait d'un régime spécial alors que les autres subissaient l'enfer d'un enfermement plus inhumain qu'arbitraire. Il était impossible à madame Lemrabet de m'arranger un rendez-vous avec la princesse, mais elle me promit de lui remettre une lettre si je lui écrivais. Elle la glisserait dans son courrier. Depuis le temps, j'avais appris à être munie de lettres d'explications, de grâce, d'information, d'appel au secours… J'avais préparé d'avance une lettre dans laquelle je suppliais la princesse de m'aider dans mes démarches. Nous étions fin février 1986, juste avant la fête du trône.

Cette lettre n'eut jamais de réponse.

Je comprenais pourquoi une Américaine était écoutée et respectée. Une Américaine est par définition une citoyenne, un être humain reconnu dans ses droits. Nous autres Marocains, nous étions juste des sujets qui n'avaient aucun droit, parce que le pouvoir ne nous considérait pas comme des êtres humains. Sinon, comment expliquer que cinquante huit officiers et sous officiers aient été enlevés en pleine nuit alors qu'ils purgeaient leur peine dans une prison de l'Etat ? Comment justifier le traitement injuste subi par ces hommes pendant treize ans dans l'indifférence de tous ? Qui avait décidé du sort de ces gens dans l'irrespect le plus absolu des lois et de la justice de ce pays ? Plusieurs questions me taraudaient l'esprit mais aucune réponse satisfaisante ne vint éclairer mon chemin.

BOUNAILAT ET HASSAN LAAREJ :

1986. Les vacances de deuxième trimestre pour les enfants. Nous décidâmes de les passer à Beni Mellal pour revoir la famille. Profitant de mon séjour à Béni Mellal, j'allais voir Bounaïlat dont le compagnon de lutte n'était autre que le grand résitant Hassan Laarej. Ce dernier, me dit-on, était intime avec Hassan II et pouvait aborder avec lui n'importe quel problème. Bounaïlat me reçut gentiment et après avoir écouté mon prêche, me promit de voir ce qu'il pouvait faire. Il parlerait à son ami et me donnerait une réponse. Cette réponse ne vint jamais. Ma patience était à bout. Je décidai d'appeler Bounaïlat qui m'informa que Hassan Laarej ne pouvait en aucun cas intervenir dans l'affaire des aviateurs du coup d'Etat contre le Boeing. C'était une affaire trop délicate et qu'il n'était pas prêt à se fâcher avec qui que ce soit pour le sort de quiconque. Ce n'étaient pas les termes employés, mais quand des hommes qui avaient participé à la résistance refusaient d'intervenir pour réparer une injustice flagrante. Il fallait croire que la résistance n'avait servi à rien. Certainement pas à redresser les torts subis par la société. A quoi avait servi le sacrifice de tant de vies humaines si certains résistants du passé avaient tout simplement tourné la page ? Avant cette affaire, je n'étais ni politisée ni militante. Mais je gardais l'espoir dans les hommes qui avaient fait l'histoire de ce pays. Je gardais surtout l'image de la dignité et du sacrifice d'un Allal Ben Abdallah, d'un Zerktouni… Je considérais ceux qui restaient comme des héros qui pouvaient intervenir, à tout moment, pour réparer les injustices.

Je m'étais lourdement trompée.

Je savais que je n'avais rien à attendre de personne, mais je ne baisserais pas les bras pour autant. Personne ne voulait ou ne pouvait lever le petit doigt pour nous. Il restait le roi, le seul, peut-être, qui pouvait dénouer cette énigme. Et s'il fallait le voir, je le verrais !

HASSAN II : TENTATIVE DE LA DERNIERE CHANCE

Il ne me restait plus que lui. J'avais contacté tous ceux qui avaient du pouvoir ou prétendaient en avoir. Personne n'était capable de faire un geste en notre faveur. Ma décision était prise, je rencontrerais donc le roi à n'importe quel prix. Mais comment arriver jusqu'à lui. Les cercles concentriques qui le protégeaient ne me permettraient jamais de l'approcher. Je ne perdais rien à essayer. Les amis essayaient de me trouver la meilleure solution pour arriver jusqu'à lui sans encombres. Chacun avait un avis ou une suggestion. Tous voulait que cette affaire trouve une sortie honorable pour tout le monde. Et c'était cette lueur d'espoir qui n'avait jamais quitté mon combat de femme marocaine pour que son mari, jugé par un tribunal militaire, se retrouve enterré vivant dans un centre secret de détention dans des conditions monstrueuses et atroces.

Novembre 1986. Une amie m'informa que le roi allait régulièrement jouer au golf à Dar Essalam et m'encouragea à y aller. Je m'étais dit que ma fille pouvait l'approcher plus facilement que moi. S'agissant d'une enfant, on la laisserait probablement lui embrasser la main. Je devais auparavant la préparer, lui enseigner les gestes à exécuter et lui apprendre par cœur les paroles à lui dire. Le matin du 9 novembre 1986, nous prîmes la résolution, ma fille et moi, d'aller à Dar Essalam pour y rencontrer le roi, coûte que coûte. Nous entrâmes au royal golf sans difficulté. Croyant avoir à faire à une dame de la cour ou de la haute société, le gardien ne prit même pas la peine de vérifier mon identité et leva la barrière pour libérer le passage devant nous. Vers onze heures du matin, le dispositif de sécurité se mit en place et le roi arriva à treize heures trente. Nous venions de le rater à l'entrée. Je devais faire preuve de plus de vigilance à la fin de la partie. Nous nous installâmes au restaurant avec nos amis qui essayaient de nous distraire. Houda avait les traits tirés de peur. Ni elle ni moi n'arrivions à avaler quoi que ce soit. La mission qui nous attendait était capitale pour nous. Arrivées là où nous étions arrivées, nous obtiendrions, sans aucun doute, un résultat positif. N'était-il pas le roi ? N'était-il pas notre dernier rempart contre le silence qui tuait les prisonniers de Tazmamart ? Ne faisions-nous pas partie de son « cher peuple » dont il avait la charge et la

destinée ? A seize heures, nous allâmes l'attendre sur le bord du trottoir, non loin du lieu où passerait son cortège. Je conseillai à mes amis de s'éloigner de nous ou de quitter le golf pour qu'ils n'aient pas à subir les conséquences de notre acte. Ils le firent avec regret. Vers dix-sept heures, le dispositif de sécurité s'ébranla de nouveau. Le roi quittait le golf. Une cohorte de gendarmes, de policiers en civil, de militaires, de gardes du corps… était en effervescence. Les hommes couraient dans tous les sens et chaque mouvement était épié, chaque geste signalé et noté. Je m'approchais avec Houda. Un officier de gendarmerie nous recommanda de nous éloigner.

- S'il vous plait, monsieur, nous n'avons jamais vu Sa Majesté de près ; laissez-nous le voir !

Je parlai en Français et l'officier crut qu'il avait affaire à des étrangères. Il nous conseilla alors de rester sur le trottoir. Il allait passer devant nous. Mon cœur avait accéléré le rythme de ses battements. Je tremblais de peur devant tant de protocole. Houda devait, sans doute, ressentir la même faiblesse que moi. Le roi apparut soudain, accompagné de sa cour. Je me tournai vers Houda et lui dis que c'était le moment. Elle se lança comme une fusée, sa lettre à la main, en direction du roi, au milieu d'hommes ahuris et de gardiens impatients. L'officier de gendarmerie vint vers moi et pointa son arme sur moi. Je hurlais :

- Laissez-la ! Laissez-la ! C'est moi qui l'ai envoyée. Hassan II est le roi de tous les Marocains ! Laissez-la le voir !

Un garde du corps mit fin à la course de Houda, la saisissant par la taille et la soulevant du sol. Entouré de personnalités étrangères, le roi donna l'ordre à ses gardes de la laisser s'approcher. Elle parla au roi de son père, incarcéré à Tazmamart. Elle pleura toutes les larmes de son corps. A l'issue de l'entrevue, deux gardes du corps la firent monter dans une Mercedes 190 pour la conduire au palais où la roi la recevrait. On m'intima l'ordre de ne pas bouger de ma place et d'attendre le retour de ma fille. Le cortège s'ébranla et, prise soudain de panique, je sentis le sol se dérober sous mes pieds. Un officier de gendarmerie me demanda si j'étais motorisée. Il me permit de les suivre au palais de Dar Essalam. Je courus comme une folle. Bien sûr, j'avais oublié où j'avais garé ma voiture. Je la retrouvai avec peine, démarrai et me dirigeai vers le palais. Arrivée devant l'entrée, on

m'ordonna de stationner et de ne pas quitter le véhicule. Je m'exécutai. Des gendarmes arrivèrent et le premier interrogatoire commença, dans la voiture. Nom, prénom, date et lieu de naissance, adresse, nom de votre mère, de votre père, profession, nombre d'enfants, études primaires, secondaires, supérieures, quelles villes, fin des études supérieures, installation à Kénitra, adresse personnelle et professionnelle… Et la dernière question était la suivante :

- Qui vous a informé que Sa Majesté venait jouer au golf aujourd'hui ?

Je répondis à toutes les questions en pensant à ma fille qui devait être en compagnie du roi en ce moment. Ce n'était qu'un mauvais moment à passer. Bientôt, tout rentrerait dans l'ordre et Salah serait gracié. Les autres aussi probablement. Il suffisait d'arriver jusqu'au roi pour le mettre au courant de cette grave injustice que subissait, dans leur chair et dans leur dignité, une partie de ses enfants. Après l'interrogatoire de la gendarmerie, venait celui des services de Médiouri. Même scénario et mêmes questions. Ma carte nationale passa de main en main. Je dis que j'avais l'habitude d'accompagner mes enfants à Dar Essalam et que j'y avais aperçu le roi la semaine dernière. C'était comme ça que j'eus l'idée de revenir aujourd'hui pour essayer de rencontrer le roi. Personne ne m'avait rien dit et je ne connaissais aucun proche du palais qui aurait pu m'informer de son emploi du temps. Une fois les interrogatoires terminés, j'appuyai ma tête contre le volant et attendis. Une image dramatique traversa mon esprit. Je me rendis compte de la gravité de mon geste, de mon irresponsabilité. Je revis ma fille courir vers le roi. Pris de panique, les gardes du corps et la ceinture de sécurité royale s'étaient mis en mouvement. Quelqu'un aurait pu sortir son arme et tirer. On pouvait craindre pour la vie du roi. Que valait la vie d'une fillette ou du peuple tout entier devant celle de Sa Majesté ? Je fus prise d'un soudain malaise. Un sentiment de culpabilité. Je n'avais pas le droit de mettre la vie de ma fille en danger. Mes larmes ne voulaient plus s'arrêter. J'étais inconsciente de penser que ce serait une partie de plaisir. Je n'avais pas mesuré les conséquences de mon acte. Houda était à peine âgée de quinze ans et je n'avais pas le droit de la mêler à nos histoires d'adultes.

Elle réapparut vers dix-neuf heures, accompagnée d'un colonel de gendarmerie. Elle se jeta dans mes bras et nous fondîmes en larmes toutes les deux. Le colonel m'informa que Sa Majesté était très occupée. Elle avait

des invités étrangers et ne pouvait pas recevoir Houda. Il nous faisait dire de rentrer chez nous à Kénitra car il n'allait pas tarder à faire nuit. Le roi nous assurait d'étudier notre dossier et de tirer les conclusions qui s'imposaient. Houda s'écria :

- Je voulais lui remettre cette lettre en mains propres !

Le colonel s'empara de la lettre et promit de la joindre à notre dossier. Nous reprîmes la route et regagnâmes Kénitra.

Depuis ce jour, nous fûmes, mes enfants et moi, placés sous haute surveillance policière. Deux voitures (une R12 et une Simca Horizon) suivaient mes allées et venues du matin au soir. Quand elles n'étaient pas stationnées devant la maison, elles étaient devant la pharmacie. Les rares amis et les clients étaient fichés et nos proches interrogés par la police ou la gendarmerie. Ainsi, mon beau frère Mohamed d'Oulad Aych fut l'objet d'un interrogatoire de la part de la gendarmerie qui enquêtait sur les biens de mon mari. Salah n'avait rien et ce que possédait la famille me revenait ainsi qu'aux enfants. Un héritage du grand père maternel. Les gendarmes voulaient interroger mes parents adoptifs, décédés en 1978. De la folie.

La gendarmerie de Khouribga s'employa à son tour à interroger quelques membres de la famille et même des amies d'enfance depuis l'école primaire. Les questions étaient aussi saugrenues les unes que les autres. Mais les enquêtes les plus malsaines et les plus dégradantes étaient celles effectuées par les Services de Renseignements Généraux et la DST. Mon personnel fut littéralement harcelé de questions à chaque fin de journée. Mes confrères n'échappèrent pas à l'assaut des enquêteurs. Qui vient rendre visite à madame Hachad ? Quelles sont les personnes qu'elle fréquente ? A-t-elle quelques vices ? Est-ce qu'elle s'adonne à l'alcool ? Est-ce qu'elle fume ? Fréquente-t-elle des hommes ? Que savez-vous sur sa conduite ?...

Les enfants également furent l'objet d'une enquête officielle auprès du personnel administratif et de la direction du lycée. On voulait savoir s'ils se droguaient, s'ils s'adonnaient à la prostitution, s'ils fréquentaient de mauvais garçons… Salir la réputation des gens et trouver le moyen de faire pression sur la famille. Je faisais fi de toutes ces tracasseries parce que l'espoir venait de renaître. J'étais arrivée jusqu'au roi et il était le seul à pouvoir faire un geste en notre faveur. N'avait-il pas promis qu'il étudierait

notre cas et agirait en conséquence. J'étais persuadée que j'avais frappé à la bonne porte et que ce n'était plus qu'une question de jours. Les nôtres, c'est-à-dire les officiers et sous-officiers impliqués dans les deux coups d'Etat de 1971 et 1972, ne tarderaient pas à recouvrer leur liberté. Ne disait-on pas du roi Hassan II qu'il était clément et miséricordieux ? Nous attendions, avec beaucoup de patience et d'espérance, cette clémence et cette grâce ! Ni l'une ni l'autre ne vinrent frapper à la porte de notre désespoir. Il n'y avait plus de doute à présent. Le dernière personne qu'on pouvait voir, nous l'avions vue. Mais Sa Majesté n'était pas prête à pardonner. Pour la petite fille qu'était Houda, pour l'opinion publique nationale, tout le monde serait sorti grandi de cette épreuve. Dieu avait probablement décidé autre chose pour nos hommes.

Il fallait croire que le sort des rescapés des coups d'Etat de Skhirat et du Boeing s'acharnait à demeurer obscur. Les emmurés de Tazmamart étaient frappés d'une malédiction si royale qu'ils n'avaient aucune possibilité d'échapper à leur destin. C'est-à-dire une mort certaine ; programmée et décidée en haut lieu.

CROISADE POUR UN PASSEPORT

Pendant que je menais mon combat, les enfants continuaient leurs études avec sérieux et assiduité, malgré leur handicap. Ils ne connaissaient leur père que sur des photographies. Pour les récompenser, je décidai de leur offrir des vacances à l'étranger. Rassembler tous les documents relevait du parcours du combattant. Déposer les dossiers au service des passeports à la municipalité qui envoyait le dossier à la sûreté nationale pour enquête. Attendre le retour des dossiers avec les résultats de l'enquête. Dès la première démarche administrative, mes dossiers étaient refusés parce qu'il manquait toujours un document essentiel : « L'autorisation paternelle ». Et je ne pouvais pas avoir ce document. Tôt ou tard, le problème devait se poser car j'avais pris la décision d'envoyer mes enfants faire leurs études à l'étranger. Il valait mieux commencer le combat très tôt. J'essayais de biaiser. Je rédigeai alors une autorisation à mon nom et la présentai dans le dossier. Autorisation de la mère. Les autorités refusaient toujours. Seule l'autorisation du père était administrativement valable. « Ils » savaient que le père de mes enfants était dans l'incapacité de leur établir cette attestation. Puis, j'étais leur mère, leur tutrice. Je n'avais aucun droit sur mes enfants ? Je travaillais et avais la charge des miens. Personne n'avait jamais exigé que le père vienne subvenir aux besoins de ses enfants. Mais on exige une autorisation paternelle pour leurs passeports. Moi-même j'avais besoin d'une autorisation maritale pour mon propre passeport. Sans ce papier, ce n'était pas possible. Curieux la contradiction essentielle dans laquelle nous vivions. Je pouvais avoir un permis et conduire une voiture. Je pouvais également avoir du travail et du personnel sous ma responsabilité. Je devais payer mes impôts et m'acquitter de mes tâches de mère et de citoyenne. Mais on me refusait l'obtention d'un passeport. Symboliquement, le passeport était synonyme de liberté. Synonyme d'un ailleurs possible, où la parole pouvait se libérer et la langue se délier. Je savais que je ne serais jamais une citoyenne autonome parce que le système ne voulait faire de nous tous que des sujets asservis et privés de liberté.

- Etes-vous mariée ?

- Oui !

- Votre mari est en vie ?

- Oui !

- Dans ce cas, cette attestation est obligatoire ! C'est le règlement. Apportez-moi ce document signé et légalisé et on vous établira les passeports de vos enfants dans la semaine !

Je repartais toujours avec le goût amer d'une injustice infinie et de l'échec. Mon dossier comportait cette mention : « Pas d'opposition. Mais femme dont le mari est impliqué dans le coup d'Etat du 16 août 1972 et condamné à 20 ans de prison. » A cause de cette note, nos dossiers étaient automatiquement rejetés. Salah a été condamné. Mais la famille devait, elle aussi, être sanctionnée. Du coup, le pouvoir condamnait toutes les personnes ayant un lien familial avec les putschistes. C'est pour cette raison que certains avaient renié ces derniers, ou avaient nié leur relation avec eux. Quelques uns étaient même allés jusqu'à changer de nom pour éviter d'avoir des problèmes avec le Makhzen. Découragée, dégoûtée par l'administration et ses attitudes perverses, je décidai d'aller voir le gouverneur en personne pour qu'il trouve une solution à ce problème qui, apparemment, n'en avait pas. J'ai déposé mes dossiers au secrétariat du directeur du cabinet du gouverneur. On me téléphona quelques jours plus tard pour me dire de revenir récupérer mes dossiers. Le gouverneur me reçut enfin dans son bureau et m'expliqua qu'il ne pouvait rien faire sans ce document.

- J'assume l'entière responsabilité de mes enfants en l'absence de leur père. Et la justice m'aurait convoquée pour répondre de leurs actes s'il leur arrivait de commettre un impair. Dans la situation présente, je réponds d'eux et prends l'entière responsabilité par rapport à ce problème. Vous savez qu'il m'est impossible d'obtenir cette autorisation paternelle et vous savez pourquoi. Les enfants n'ont rien fait pour qu'on les sanctionne de la sorte. Vous êtes un homme de loi, monsieur le gouverneur, et vous n'accepteriez pas qu'on se comporte de la sorte avec vos enfants !

Je me levai et quittai le bureau du gouverneur sans prendre congé de lui. Une semaine plus tard, le directeur de son cabinet m'appela au téléphone

pour me dire de passer récupérer les passeports de mes enfants.

En 1985, j'envoyai une requête au ministre de l'intérieur pour l'obtention de mon passeport. Jamais on ne prit la peine de me répondre. Gênés par cette situation et par mon insistance, certains responsables locaux m'ont conseillée de divorcer de mon mari pour débloquer cette situation, en attendant son retour. Je refusai. Un passeport n'était ni l'oxygène que je respirais ni l'eau que je buvais. Ce n'était pas si vital pour moi. « Ils » devaient juste se rendre compte qu'ils me privaient de mon droit parce que j'étais l'épouse d'un insurgé contre le système. D'ailleurs, même avec un passeport je n'aurais jamais pu quitter le pays parce que j'étais fichée à la police des frontières. Le ministre de l'intérieur, Driss Basri, avait envoyé une liste de noms interdits de sortie à tous les postes frontières du Maroc. Cette liste comportait le nom des familles des officiers et sous officiers impliqués dans les deux coups d'Etat ratés de 1971 et 1972. Mon nom y figurait. Les autorités n'avaient pas de scrupules à faire débarquer les « suspects » des avions ou à les refouler à la douane. Après avoir enregistré ses bagages et embarqué, la femme du commandant Brahim Ami, fusillé après le coup d'Etat de Skhirat, a été contrainte par la police des frontières à quitter l'avion.

ET LA ROUTINE REPREND SES DROITS :

Le gardien Mohamed Cherbadoui me rendit deux fois visite. Une première fois à la fin du mois de novembre 1986 et la seconde en juillet 1987. Il ramena du courrier pour les familles Belkébir, Galloul, Sedki, Raïss, Magouti, El Ouafi, Aousiyad. Le branle bas de combat reprit et nous réussîmes à réunir argent et courrier avant le départ de notre ami qui fut mis au courant de notre tentative auprès du roi. Le carton de médicaments et de fortifiants fut prêt en même temps que les réponses au courrier des hommes emmurés à Tazmamart.

En décembre 1986, eut lieu la première rencontre entre le ministre de l'intérieur Driss Basri, émissaire de Hassan II et l'opposant marocain Fqih Basri qui vivait à Paris. D'après certains médias, qui avaient révélé l'information, il s'agissait d'une négociation entre le palais et l'opposant qui aboutirait à une amnistie pour le Fqih s'il acceptait de regagner la mère patrie. L'amnistie toucherait également quelques détenus politiques. Le retour du Fqih était même fixé au 20 août 1987. N'ayant pas entendu évoquer les prisonniers militaires, j'allai voir le docteur Omar Khattabi pour lui dire ce que je pensais de toute cette mascarade. Une amnistie pour Fqih Basri uniquement alors que tout le monde savait qu'il était impliqué dans le coup d'Etat de 1972 et qu'il comptait parmi ceux qui avaient poussé les aviateurs à l'acte. Comment pouvait-il les ignorer aujourd'hui ? Comment pouvait-il accepter de négocier son retour alors que des hommes croupissaient à Tazmamart à cause de lui ? Quelle honte pour le pays si des hommes comme lui trahissaient leurs hommes et leur cause ?

Fqih Basri ne réintégra pas le pays cet été-là. Dans une interview accordée à « *Jeune Afrique* », il posa quelques conditions à son retour au Maroc et précisa que le roi devait prononcer une amnistie générale en faveur de tous les prisonniers politiques civils et militaires. Il déclara qu'il rentrerait quand tous ces hommes seraient libérés, pas avant. Cette décision me remonta le moral. L'espoir était encore possible.

Le gardien Mohamed réapparut en juillet 1987. Il accepta mon invitation et resta quarante huit heures parmi nous. Pour le mettre à l'aise, j'avais renvoyé les ouvriers qui refaisaient la peinture de la maison. Cette fois-ci, il y avait du courrier pour toutes les familles. Le frère de Ghalloul tenait à rencontrer notre émissaire. Mohamed refusa de voir qui que ce soit et monsieur Ghalloul fut vexé. Nous devions tous protéger cet homme qui demeurait notre dernier lien avec les nôtres. En multipliant les contacts et les rencontres, le gardien Mohamed risquait de se faire démasquer. Il ne tenait pas à subir les foudres du Makhzen et à rendre ses enfants orphelins. Il mesurait le danger de son acte et savait, d'expérience, qu'on serait impitoyable avec lui si son manège venait à être découvert. Je refusai de mettre sa vie et celle de sa famille en danger. Nous savions tous que le pays était sous haute surveillance policière et que les familles des détenus de Tazmamart étaient placées sous surveillance spéciale de la police. La vigilance et la raison exigeaient de nous fermeté et discrétion.

1989. Janine et Hubert Legonidec nous rendirent visite. Hubert Legonidec était instructeur à l'école de pilotage de Marrakech où Salah avait fait ses pas dans l'aviation en tant qu'élève pilote. Ayant appris la nouvelle de l'arrestation de mon mari, il était venu nous prêter main forte. Il eut toutes les peines du monde à avoir nos coordonnées. Survolant souvent la région de Béni Mellal avec mon mari, il s'était rappelé que son élève lui montrait souvent son petit village : Oulad Ayche. Il s'adressa à la gendarmerie de Kasba Tadla qui le conseilla de contacter plutôt le Caïd de Oulad Aych. Ce qu'il fit. Le Caïd le mit en contact avec un membre de la famille qui lui confirma la nouvelle de l'enlèvement et lui donna nos coordonnées. A son retour en France, il contacta les anciens camarades de promotion de Salah et les mit au courant du drame que l'un des leurs était en train de subir dans un bagne secret au Maroc. Datée du 16/09/1989, la pétition fut signée par plusieurs officiers français et envoyée au ministre des affaires étrangères français, à l'ambassadeur du Maroc à Paris. Une copie fut adressée au cabinet royal, à l'occasion du soixantième anniversaire de Hassan II, année du bicentenaire de la déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Cette pétition faisait mention des militaires des deux coups d'Etat et rappelait trois vérités essentielles : plusieurs personnalités et instances gouvernementales ou non gouvernementales étaient au courant. L'irrespect du verdict prononcé contre les putschistes. Les conditions

atroces de détention de ces derniers. La pétition, rappelons-le, concernait tous les militaires impliqués dans les coups d'Etat de 1971 et 1972. (Cf. original de la pétition dans la première partie).

La même année, le gardien Mohamed Boukebch, surnommé « L'hirondelle », m'apporta une lettre de mon mari, datée du 03/07/1989. Cette lettre détaillait les conditions dégradantes et inhumaines dans lesquelles les détenus vivaient. Les quelques familles actives commençaient à se décourager. Aucun espoir malgré une lutte acharnée de plus de seize ans. Le frère de Belkébir, dont la mère hajja Aïcha est la demi sœur de l'épouse du ministre d'Etat Moulay Ahmed Alaoui, espaça ses visites puis cessa de venir me voir au sujet de son frère. Il prétexta que cela ne servait plus à rien. Que pouvions-nous contre le système ? Personne ne daignait nous renseigner ou même répondre à notre courrier. Personne n'agissait et les hommes de pouvoir avaient peur d'évoquer ce problème ou simplement prononcer le nom du bagne. Apparemment, le courage n'était pas l'apanage des hommes « puissants » de ce pays. Je me résignai à continuer le combat avec deux ou trois autres familles.

Fin 1989, une délégation d'Amnisty International devait se rendre au Maroc pour s'enquérir des droits de l'homme au Maroc et, éventuellement, rencontrer Hassan II, installé à Marrakech. La visite et l'entrevue n'eurent pas lieu. La même année, le monde assistait à la chute du mur de Berlin. Un souffle d'espoir s'était emparé du cœur des gens.

DOCTEUR OMAR KHATTABI :

Neveu du grand Abdelkrim, le sphinx du Rif, cet homme fier et entièrement voué à la lutte pour la démocratie et l'Etat de droit au Maroc, est l'un des rares hommes qui a soutenu ma cause depuis le début sans faiblir, ni renoncer. Il était présent à chaque fois que j'avais besoin de lui. Homme au franc parler, il connaît la valeur de la dignité pour avoir payé de sa santé, sa lutte pour la libération du peuple marocain. L'un des rares hommes à avoir résisté par conviction à sa récupération par le Palais. L'année 1990 commença sous une forte pression étrangère sur le Maroc à propos du respect des droits de l'homme. Le pays était dans le collimateur de l'Union Européenne et les aides ou prêts étaient soumis à la condition du respect des droits de l'homme. Le Maroc avait beaucoup de peine à démontrer qu'il n'y avait pas de dérive concernant ce problème. Les prisons étaient remplies de détenus d'opinion et l'arbitraire makhzanien régnait. La police avait les yeux et les oreilles partout. Tous les prétextes étaient bons pour arrêter et condamner les citoyens. Jeunes ou vieux. Sans distinction de sexe.

Mars 1990. Le docteur Omar Khattabi me téléphona pour m'inviter à aller le voir immédiatement. Par l'intermédiaire de Tahiri, il m'avait organisé une entrevue avec un groupe de sénateurs américains de passage au Maroc. Spécialiste des droits de l'homme, le groupe envisageait des rencontres et entretiens avec les responsables des ONG et des victimes d'exactions du système. Rendez-vous fut pris à Rabat au quartier Agdal à quatorze heures. Je m'y rendis. Tahiri avait mon signalement et n'eut pas de mal à me reconnaître. Il me posa deux questions :

- Etes-vous madame Hachad de Kénitra ?

- Etes-vous Marocaine ou Européenne ?

Il me demanda alors de le suivre. Il me pria d'attendre devant un immeuble, me dit que monsieur Fouad Abdelmoumni allait venir à ma rencontre et il s'éclipsa. Je restai dans ma voiture.

L'attente fut longue. Très longue. Le temps passait et personne n'arrivait. Si ce n'était pas Omar Khattabi qui m'avait organisé ce rendez-vous, j'aurais cru à une blague ou à un piège de la part de la police. J'étais décidée à passer la nuit sur place s'il le fallait. Et j'étais décidée à rencontrer les sénateurs américains. Finalement, Fouad Abdelmoumni arriva vers dix-neuf heures. Je l'abordai pour m'assurer de son identité et lui dis que je l'attendais depuis quatorze heures. Avait-il oublié notre rendez-vous ? Apparemment, il avait eu un empêchement de dernière minute et n'avait aucun moyen pour me prévenir. Il monta dans ma voiture et nous regagnâmes l'hôtel « Terminus » où logeaient les sénateurs. Abdelmoumni s'absenta une dizaine de minutes et réapparut, accompagné de deux hommes. Ils me demandèrent si je connaissais un endroit isolé ou nous pourrions discuter tranquillement et à l'abri des regards indiscrets. Un endroit public était tout indiqué pour passer inaperçu au milieu de la foule. Nous nous installâmes au salon de l'hôtel « Sofitel ». Les questions, nombreuses et pertinentes des deux sénateurs sur les détenus de Tazmamart, prirent une bonne partie de la soirée. Ils m'interrogèrent ensuite sur les démarches que moi-même ou d'autres familles avaient effectuées auprès des autorités marocaines. Je leur expliquai alors que j'avais frappé à toutes les portes, que j'ai vu toutes les personnalités influentes du pays et que j'étais arrivée jusqu'au roi qui devait savoir, lui aussi. Je leur parlai de mes expéditions, de la tentative de la dernière chance avec Houda à qui le roi avait promis de faire un geste. Cet espoir, devions-nous l'avoir ? Je ne savais plus. Je voulais aller jusqu'au bout des choses. Et puisque personne n'avait répondu à mon appel, j'avais tenté cette dernière démarche. Le roi savait donc, depuis toujours peut-être. Il n'y avait plus de doute depuis que Houda était parvenue jusqu'à lui et lui avait parlé de son père. Les deux sénateurs comprirent qu'il n'y avait aucun espoir à attendre de l'intérieur puisque le roi lui-même ne réagissait pas pour régler ce problème. Avant de nous quitter, je leur donnai une copie de la lettre sortie de Tazmamart en 1989, qui décrivait les conditions atroces dans lesquelles vivaient les prisonniers. Ils furent choqués à la lecture de la lettre mais exigèrent de voir l'original. Ils m'invitèrent à un déjeuner le surlendemain. L'hôtel « Firdaous » de la plage des nations me paraissait tout indiqué pour y passer un moment tranquille avec monsieur Fouad Abdelmoumni et les deux sénateurs américains. Au cours du repas, je leur montrai l'original de la lettre que je leur avais donnée deux jours auparavant. Ils s'assurèrent de

l'authenticité de la signature et de l'écriture. Aussi bien l'écriture que la signature appartenaient à mon mari. A l'issue du déjeuner, ils me remirent leurs cartes de visite : Monsieur Edwin B Rekosh (attorney Al Raw) et Salem Mezhand (Senior Associate-Middle East Watch), tous deux à New York. Je les reconduisis à Rabat et ils me quittèrent en me faisant la promesse solennelle de s'occuper de ce dossier. Je devais, en cas de pépins, les en aviser. L'espoir réapparut de nouveau et il avait un visage américain. Quelque temps après, les deux sénateurs m'envoyèrent des coupures de journaux où la presse américaine dévoilait l'existence d'un camp secret de détention dans le sud du Maroc où croupissaient, dans des conditions effroyables, les insurgés des deux coups d'Etat de 1971 et 1972. Le nom de Tazmamart venait d'être prononcé aux Etats-Unis. Enfin !

CHRISTINE DAURE SERFATY :

Printemps 1990. De passage au Maroc, madame Christine Daure Serfaty m'appela au téléphone et manifesta le désir de faire ma connaissance, mais dans la plus grande discrétion. Nous convînmes de nous retrouver au parking des Oudayas. Une R12 station wagon arriva et Christine, camouflée sous une couverture, en descendit. Je la récupérai et nous regagnâmes la plage des nations où nous prîmes notre déjeuner ensemble. Nous discutâmes de notre combat de femmes pour la libération de nos époux. Elle me posa des questions. Je lui donnai toutes les informations que j'avais. Elle était troublée par ce que je lui racontais. Je lui remis une copie de la lettre de 1989, décrivant les conditions inhumaines et scandaleuses dans lesquelles vivaient les prisonniers. Vers dix-sept heures, je la reconduisis à l'endroit où je l'avais prise et ses amis étaient venus la chercher de nouveau.

Au début de l'été 1991, je revis madame Christine Daure Serfaty au siège de l'OMDH. Restées en tête à tête dans ma voiture après la réunion, nous bavardâmes et échangé quelques informations. Au moment de la déposer près de l'ambassade de France, je lui proposai de venir passer le week-end à la maison. Elle accepta volontiers. Mais, deux jours plus tard, considérée « persona non grata » par les autorités marocaines, Christine fut contrainte de quitter le pays. Au mois de septembre de la même année, les autorités essuyèrent leur première grosse défaite relative aux droits de l'homme. Abraham Serfaty fut relâché sous la pression internationale et expulsé vers la France. Dans les micros des deux chaînes officielles de télévisions marocaines, Driss Basri, ministre de l'intérieur, justifiait cette relaxation par le fait que monsieur Serfaty était de nationalité brésilienne. Personne n'était dupe. Harcelé par les instances internationales au courant des multiples atteintes aux droits de l'homme au Maroc, le régime de Hassan II n'avait d'autre choix que de lâcher du lest pour redorer son blason devant une scène internationale désormais sceptique aux discours officiels mensongers sur la liberté d'expression et l'état de droit. Un vent de liberté commençait à souffler sur le Maroc, et il venait de l'extérieur.

Interrogé par des journalistes à son arrivé à Orly, Abraham Serfaty parla de l'enfer de Tazmamart devant les caméras de télévisions.

GILLES PERRAULT ET « NOTRE AMI LE ROI » :

En octobre 1990, le monde fut secoué par la publication du livre de Gilles Perrault : « Notre Ami le roi ». Les révélations que contenait ce livre avaient mis les relations entre la France et le Maroc à l'épreuve. Rien n'avait pu empêcher la parution de ce livre qui relate, entre autres, notre tentative auprès du roi. Mon nom et celui de ma fille étaient consignés sur les pages de ce brûlot. La majorité ignorait ce qu'il y avait dans le livre. Et la majorité s'était mobilisée, consentante ou forcée, pour dénoncer l'ignoble ignominie et le chantage dont le pays était l'objet de la part de l'ancien colonisateur. Les consciences étaient en effervescence et chacun y allait de ses insultes. Bien sûr, nous n'avions de leçons à recevoir de personne. La France se mêlait des problèmes internes du Maroc qui, de l'avis de tous, était un pays indépendant depuis 1956. L'indignation de quelques journalistes était à son comble, rivalisant d'obséquiosité et de vulgaires propos. Le peuple fut mobilisé par les autorités du Makhzen et des millions de télégrammes d'indignation furent adressés, des quatre coins du Maroc, à l'Elysée, au ministère de l'intérieur et au ministère des affaires étrangères en France. L'opération, dont le peuple ignorait tout, lui avait coûté des milliards. *« Notre Ami le roi »* avait ouvert les portes du jardin secret marocain pour présenter aux lecteurs les horreurs qui s'y perpétraient. Tazmamart n'avait plus de secrets pour ceux qui avaient lu le livre. Et ils étaient nombreux, ici au Maroc, les gens qui l'avaient lu en cachette. La méthode la plus sûre restait le fax ou la photocopie.

Au beau milieu du bouillonnement créé par « *Notre Ami le roi* », le gardien Boukebch arriva de Tazmamart avec du courrier pour plusieurs familles (Ghalloul, Raïss, Belkébir, El Ouafi, Aoussiyad, Sidki, Zemmouri, Hachad). J'étais heureuse et en même temps prise de panique. La situation était très sensible et les autorités devaient avoir leurs espions partout. Je savais que la surveillance des familles des prisonniers allait s'accroître et que le moindre faux pas risquait d'être fatal aussi bien pour nous que pour les détenus et davantage encore pour l'émissaire. Je ne lui dis rien sur la situation du moment. Il accepta de rester vingt quatre heures avec nous, le temps de contacter les familles pour leur remettre leur courrier et recevoir

d'elles une réponse et un peu d'argent. Les médicaments furent soigneusement empaquetés et le gardien reprit la route de Tazmamart en emportant sur lui une véritable bombe.

Dans le courrier des prisonniers, une lettre collective décrivant une fois de plus leurs conditions morales et physiques. Certains étaient paralysés depuis des années. D'autres ne se déplaçaient qu'en se traînant par terre. Plusieurs d'entre eux étaient morts dans des souffrances affreuses ou atteints de folie. Mimoun Fagouri avait mis fin à ses jours en se pendant avec une corde confectionnée dans des morceaux de couvertures. La situation devenait critique. Nos hommes ne supporteraient pas une année de plus dans cet enfer. Mais que pouvions-nous faire ? Nous faisions tout ce qui était en notre pouvoir. Mais la situation restait bloquée. Une nouvelle, cependant, me paraissait d'une importance capitale et pouvait faire réagir l'opinion française. La lettre mentionnait le nom de trois frères : les Bourequat, de nationalité française, détenus au bagne de Tazmamart avec les insurgés des deux coups d'Etat. C'était une occasion pour mettre devant ses responsabilités politiques et historique un gouvernement socialiste français, plus intéressé par ses intérêts économiques au Maroc, que par le destin de trois ressortissants marocains de nationalité française et d'origine tunisienne. Je fis plusieurs photocopies de cette lettre et les distribuai à toute personne en partance pour l'étranger. L'objectif était de d'alerter l'opinion publique française. La nouvelle se propagea bien vite et le quotidien « Libération » publia un article sur Tazmamart sur plusieurs colonnes avec les conditions de détention des prisonniers, les noms des morts et ceux des vivants. A la publication de cet article, madame Christine Daure Serfaty m'appela au téléphone pour que je lui confirme la nouvelle sur les Bourequat. A présent, les dès étaient jetés et il n'y avait plus rien à cacher. Je n'avais plus rien à perdre non plus.

Tazmamart existait bel et bien dans la réalité marocaine et pas uniquement dans l'imagination des ennemis de notre unité territoriale ou dans la tête des mercenaires jaloux de notre prospérité nationale. Tazmamart fait partie de l'histoire du Maroc, écrite à l'encre noire de la honte.

Personne ne pouvait plus dire qu'il ignorait. Personne ne pouvait mettre en doute l'existence de ce mouroir infâme du Makhzen.

ET LES INSTANCES MAROCAINES ?

Novembre 1990. Certaines familles des détenus militaires des deux coups d'Etat manqués contre le roi et enlevés à la maison centrale de Kénitra en 1973, décidèrent d'écrire une pétition collective pour s'interroger sur le sort de leurs enfants. Des familles refusèrent, estimant que c'était trop dangereux et qu'une telle démarche pouvait avoir l'effet inverse. D'autres pensaient qu'il n'y avait rien à faire et qu'il fallait se rendre à l'évidence. Le frère d'un détenu, haut fonctionnaire au ministère des affaires étrangères, fut contacté par Kébir Belkébir à ce sujet. Il nous envoya son numéro de téléphone pour le prévenir au moment de la signature du document. Son téléphone ne répondit jamais. Il nous avait donné un faux numéro.

Nous fûmes peu nombreux à signer cette lettre. Finalement, nous avions pris l'aveugle responsabilité de porter les noms de toutes les familles et de signer à leur place. Qu'avions-nous à perdre ? Dix-huit ans de lutte acharnée sans résultats. Si les autorités décidaient de nous mettre à Tazmamart nous aussi, et bien nous étions prêts. Cette lettre fut adressée au premier ministre, au président du parlement, au ministre de la justice et aux différents représentants des groupes parlementaires. Pas un seul n'eut la délicatesse de répondre à notre appel ! Les instances marocaines étaient frappées du manque de courage le plus indigne et le plus incompréhensible. La peur et l'insignifiance politique de ces institutions étaient flagrantes. Un silence de mort, plus épais que celui de Tazmamart, accompagnait chacune de nos démarches auprès de nos responsables et dirigeants politiques. Madame Nancy Touil avait mille fois raisons d'être Américaine !

A partir de ce moment, Bennani Abdelwahad et Soumia Bouazzaoui ne me quittèrent plus d'une semelle et m'accompagnèrent dans mes démarches revendicatives. En décembre 1990, je rencontrai monsieur Hihi de l'AMDH au domicile du docteur Omar Khattabi. Il partait pour New-York pour exposer le problème de Tazmamart à « Humain Rights Watch ». Je décidai d'envoyer mon neveu Mouaddib Noureddine pour assister aux travaux de cette association et parler en tant que parent de l'un des détenus. Monsieur

Hihi, lui, parlerait de Tazmamart au nom de l'AMDH. Je revis monsieur Hihi à la fin du mois de décembre, toujours au domicile du docteur Omar Khattabi. Il me fit le reproche d'avoir dévoilé le secret de son voyage à une épouse de détenu. Dans la discussion, j'avais dit à madame Raïss qu'on devait attendre les résultats de la démarche de monsieur Hihi après son retour de New York. J'eus tort de le faire. Monsieur Hihi était contrarié. Il ne m'expliqua cependant pas comment il avait appris la chose. Probablement qu'il avait été l'objet de complications de la part de la police. Je reconnus mon erreur et lui présentai mes excuses.

BEN SAID AIT IDDER :

Quand je fis la connaissance du secrétaire général de l'OADP, il était déjà au courant du dossier des prisonniers militaires des deux coups d'Etat contre la personne du roi. Il me fit la promesse d'agir dans le cadre de la loi. En effet, quelques jours plus tard, monsieur Ben Said Ait Idder posa une question orale au sein du parlement à l'intention du ministre de la justice concernant le sort des détenus militaires des deux coups d'Etat, enlevés à la prison centrale de Kénitra depuis 1973 et leur éventuelle incarcération dans un bagne secret du nom de Tazmamart. Le mot tabou de Tazmamart fut, pour la première fois, prononcé à l'intérieur de cette enceinte, devant les représentants du gouvernement et ceux du peuple. Le ministre de la justice esquiva la question en répondant qu'il ignorait tout du bagne et ne savait rien sur les putschistes de 1971 et 1972 car le cas des militaires ne relevait pas de son ministère. Monsieur le ministre savait. Mais le problème dépassait les prérogatives de son ministère.

Après la séance parlementaire, certains représentants du peuple reprochèrent à Ben Said d'avoir évoqué le problème des putschistes dans ce lieu « hautement respectable » alors que la majorité des députés avait tout simplement commencé à éviter sa compagnie.

Ben Saïd Aït Idder fut le premier responsable politique marocain à parler de manière officielle des détenus de Tazmamart, sous la coupole du parlement. Personne ne pouvait plus dire qu'il ne savait pas. Les représentants du peuple marocain représentaient tout, sauf leurs électeurs et leurs électrices. Ils représentaient surtout le Makhzen dans ce qu'il avait de plus laid et de plus répugnant.

LE COMBAT CONTINUE :

Fin 1990 vit le jour, à Paris, le Collectif des 57, groupant cinquante-sept ONG sous la direction de SOS Racisme qui devait médiatiser le problème de Tazmamart à Paris et en France. Ce collectif fut créé suite à une réunion de Christine Serfaty et Gilles Perrault. Roger Ferrari était le secrétaire de ce collectif dont Sylphide Chelhani, morte depuis dans un accident de la circulation en Algérie, et Rémi Barroux furent les principaux animateurs. Son action était multiple et s'inscrivait dans la lutte contre la répression et la défense des droits de l'homme. Les démarches entreprises par le collectif comportaient plusieurs conférences de presse et rédaction de communiqués pour sensibiliser l'opinion à ce problème. Intervention auprès du Conseil de l'Europe, à Matignon auprès du conseiller technique pour la justice et les droits de l'homme monsieur Louis Jouanet. Mémorandum présenté à l'ONU. Intervention auprès de l'ambassade des Etats-Unis à Paris etc.

Début 1991. Sur proposition d'un ami, Jacques Levrat, j'envoyai un dossier sur Tazmamart au Vatican. Mais, vu la précipitation des événements au cours des dernières années, le Vatican ne donna pas suite à ce dossier. Informé de manière précise de la situation des détenus de Tazmamart et de celles des prisonniers d'opinion en 1985 avant la visite du Pape Jean Paul II à Casablanca, le Vatican ne réussit à obtenir que la libération des détenus de droit commun d'origine étrangère, considérés comme chrétiens.

Mars 1991. Avec la fille Raïss et le frère Binebine, nous avions chargé Maître Soulaz de la Rivière du dossier de nos détenus. L'avocat se déplaça à Genève et à New York pour exposer le problème devant la commission des droits de l'homme. Monsieur Soulaz de la Rivière avisa le ministre marocain de la justice de son intention de lui rendre bientôt visite pour déposer plainte contre l'Etat marocain au sujet de ses trois clients : Raïss, Hachad et Binebine. Maître Benameur fut chargé par quelques familles du dossier des leurs. Le mien en faisait partie. Benameur avisa à son tour le ministre de la justice marocaine que son bureau était saisi du dossier de plusieurs prisonniers militaires disparus depuis 1973. Il lui fit savoir également qu'il mettait son bureau à la disposition de maître Soulaz de la

Rivière et maître Simon Forman pour qu'il leur soit permis de plaider devant les tribunaux marocains.

14 mai 1991. Nous adressâmes une lettre signée par plusieurs familles au président du Conseil Consultatif des Droits de l'Homme, dans laquelle nous demandions des explications sur le sort des nôtres. Le secrétariat du CCDH refusa de me délivrer un récépissé de dépôt et on me conseilla de ne pas évoquer le nom de Tazmamart. L'entretien que j'eus avec un responsable relevait d'une mauvaise pièce de théâtre :

- Excusez-moi ! monsieur, mais je continuerai à parler de Tazmamart parce que mon mari y est séquestré et je suis sûre de ce que j'avance, n'en déplaise à ceux qui veulent cacher le soleil avec un tamis !

- J'ai reçu la visite d'une dame il y a quelques jours ; madame Rabéa Bennouna, mariée au capitaine Belkébir Abdellatif. Elle a divorcé pour avoir la paix. Et vous ? Pourquoi ne faites-vous pas de même ?

- Ma vie ne concerne que moi et je suis mariée à cet homme pour le meilleur et pour le pire. Nous vivons le pire pour le moment et je l'assume parfaitement. Quant à madame Bennouna, peut-être l'a-t-on abligée à demander le divorce ! ...

Notre entretien prit fin. J'étais décidée à aller jusqu'au bout, indignée que j'étais par cette injustice que personne ne voulait arrêter. Injustice monumentale et irrespect inacceptable des lois et des droits élémentaires des humains. Les emmurés de Tazmamart n'étaient plus considérés comme des humains, mais comme des rats qu'on affamait, humiliait, diminuait… au grand bonheur de quelque inconscient.

Un nouveau journal baptisé « Al Mouâtine » (Le Citoyen), dirigé par Omar Zaïdi, relata l'existence du bagne en première page avec la photo d'un homme enchaîné. Le journal resta en vente pendant trois ou quatre jours avant d'être retiré des kiosques par la police. Tout le monde parlait de Tazmamart. Le journal de l'AMDH fut saisi à son tour et définitivement interdit.

Mai 1991. Je rendis visite à quelques membres du CCDH. Messieurs Habib El Malki, Thami Khiyari, Abdelhafid Bouzoubaâ, Benamour (de

l'Istiqlal) me promirent d'aborder la question. Mais il fallait qu'ils réunissent les deux tiers des voix pour pouvoir poser officiellement la question à l'ordre du jour du conseil. Je contactai toutes les associations des droits de l'homme. L'AMDH suivait le dossier de près grâce à la présence de maître Benameur. Le comité actif dans les démarches et les contacts était bien réduit. Il ne comptait que cinq familles en tout. Raïss, Hachad, Dick, El Ouafi et Ghalloul. Quelques amis s'étaient mobilisés pour nous prêter main forte. Ensemble, nous rendions visite au siège de l'OMDH. Une voiture « UNO » nous fila depuis le parking de la CTM jusqu'au siège de l'organisation situé à l'Agdal. Pour nous intimider ou nous effrayer, le conducteur se mit à nous prendre en photos. Indignées par son attitude, les femmes voulaient lui arracher son appareil photo. J'essayai de les calmer :

- C'est peut-être ce qu'il cherche ! Nous provoquer et occasionner un scandale. Nous ne faisons rien d'illégal. Et s'il veut des photos, nous pouvons lui en fournir autant qu'il veut. Ne perdons pas notre temps ; on est attendues à l'OMDH !

Quelqu'un avisa le président de l'organisation de notre arrivée et le mit au courant des tracas que nous venions de subir par la police. Le président décida de faire sur le champ un communiqué et de le publier dans la presse pour dénoncer les attitudes d'intimidation employées par la police contre les citoyens.

Le lendemain, visite au président de la Ligue Marocaine des Droits de l'Homme. J'étais accompagnée, ce jour-là, de deux de mes amis. Maître Abdelhadi Lakbab me reprocha d'être venue le voir avec beaucoup de retard. Il s'indignait de l'état des prisonniers qui ressemblaient à « Ahl Al Kahf » (Les hommes de la caverne) dont parlait Dieu dans son Livre. Il ne comprenait pas comment ces hommes tenaient encore le coup dans pareilles conditions. A l'issue de son discours enflammé, il me fit la promesse « de faire de son mieux ». Il interviendrait auprès d'un comité de coordination pour la libération des prisonniers politiques, aussi bien civils que militaires. Ce comité était à peine en gestation.

11 mai 1991. Premier congrès de l'OMDH. Je m'y rendis, munie d'une lettre portant les noms de quinze détenus et exposant le problème de Tazmamart. Le président de l'organisation me promit d'en parler. A la séance inaugurale, le président de l'organisation tint sa promesse. Il parla

du bagne de Tazmamart dans son discours d'ouverture et se demanda ce qu'étaient devenus les militaires des deux coups d'Etat manqués contre Hassan II et qui avaient disparu de la maison centrale de Kénitra depuis 1973.

4 juillet 1991. Une lettre fut envoyée aux membres du vingtième congrès des différentes associations des avocats du Maroc.

20 août 1991. Une lettre fut envoyée à chaque membre du Conseil Consultatif des Droits de l'Homme dans laquelle je m'interrogeais sur le sort de mon mari disparu de la prison centrale de Kénitra depuis 1973.

2 septembre 1991. Une lettre fut adressée au comité de coordination pour la libération des détenus politiques qui annonça officiellement sa constitution.

Septembre toujours, courut le bruit d'un éventuel transfert des nôtres de Tazmamart vers un autre lieu inconnu. La rumeur allait bon train. Les uns pensaient que les autorités voulaient les « retaper » avant de nous les livrer. D'autres, par contre, supposaient qu'elles allaient les faire disparaître définitivement.

Le Collectif des 57 ONG s'activait à Paris et une manifestation d'indignation fut organisée devant l'ambassade des Etats-Unis pour protester contre l'existence d'une prison secrète appelée « Tazmamart » située au sud du Maroc. Présidé par Gilles Perrault, le collectif comprenait maître Soulaz de la Rivière, maître Simon Forman, les membres de l'ASDHOM et plusieurs familles et amis.

« JEFF », TEMOIN DE L'HORREUR :

Vers la fin du cauchemar, vingt ans s'étaient déjà écoulés dont dix-huit au cœur même de la géhenne. Quelqu'un peut-il comprendre ce que signifient toutes ces années, ces mois, ces semaines, ces jours, ces heures… sous une pression constante ? Le doute. La peur de chaque instant. Le vide autour de soi et en soi. Vingt ans de lutte face à un système qui écrase l'être humain par sa tyrannie schizophrénique. Le monde qui se referme sur son silence et sa lâcheté. Heureusement que ce monde compte encore des cœurs charitables. Heureusement que des hommes et des femmes courageux, épris de justice et de liberté, continuent à hanter le sommeil des assassins et des scélérats. Sans l'aide de ces gens, jamais les nôtres n'auraient recouvré la liberté. L'un de ces hommes s'appelle Mohamed. Il était gardien au bagne de la honte. Quelques mois avant la libération des morts-vivants de Tazmamart, il me fit le récit détaillé de l'horreur dont il fut témoin.

- Avant d'être muté à Tazmamart en 1972, j'étais à El Hajeb. Ma mutation est arrivée à la caserne alors que j'étais en congé. Mes camarades étaient au courant puisque le message mentionnait le lieu de ma nouvelle mutation : Tazmamart. Je m'y suis rendu treize jours après l'arrivée des prisonniers. Donc je n'ai pas assisté à leur transfert, ni à leur installation, et je n'ai pas fait la connaissance du premier directeur du bagne. Mes camarades m'ont raconté qu'il s'agissait d'un capitaine qui n'est pas resté plus d'une semaine avant d'être remplacé par Bel Kadi. Le capitaine avait avait fait un état des lieux et envoyé un rapport à l'Etat major dans lequel il mentionnait la précarité des lieux et expliquait comment il pensait gérer le bagne ainsi que les aménagements à effectuer : réfectoire pour les prisonniers, cuisines, douches, infirmerie pour les soins, promenades quotidiennes, terrain de sport, salle pour les visites des familles… Il demandait, par ailleurs, un budget pour la gestion du bagne et pour les besoins des détenus en nourriture, vêtements, médicaments…

…Il fut remplacé immédiatement par Bel Kadi, officier déjà à la retraite et homme de la tribu de Dlimi. Au départ, la nourriture des prisonniers venait directement des cuisines du 13ème bataillon, basé à la caserne. Les

détenus mangeaient exactement ce que mangeaient les autres soldats en service. Dès que Bel Kadi est arrivé, le régime a changé. Toute la nourriture passait d'abord par chez lui avant d'être distribuée. Il a commencé par supprimer les desserts du menu, prétextant que ces hommes étaient là pour être punis et non dans un centre de villégiature. Après, il a supprimé le repas du soir. Il disait également que ces hommes réfractaires, qui ne fournissaient aucun effort physique, n'avaient pas besoin de tant de vitamines. Ensuite, il a commencé à diminuer les rations de nourriture jusqu'à les réduire au minimum, jetant le surplus aux chiens par-dessus le mur d'enceinte. Mais les choses se sont vraiment dégradées le jour où il a obtenu l'autonomie financière. Le ravitaillement qui était destiné à nourrir les détenus était détourné par camions vers son domicile à Meknès et revendu à des boutiquiers et des grossistes. Plus le temps passait, plus les rations diminuaient au point de devenir insuffisantes pour nourrir un bébé. La viande était un luxe qui avait fini par déserter la nourriture des hommes. Quelques fayots ou lentilles au fond de l'assiette, jamais débarrassés de graviers ou d'asticots, un pain par jour, de l'eau sale en guise de café, des pâtes mal cuites… Aoussiad a perdu une canine en mordant dans le fermoir d'une fermeture éclair. Il faisait le maximum de bénéfices sur le dos des prisonniers et les hommes de corvée comme certains gardiens avaient du goudron à la place du coeur. Aveuglé par l'argent, il cherchait à faire le plus de bénéfices possible et rien n'échappait à sa rapacité. Mamane, un commerçant juif de Rich était son fournisseur en denrées alimentaires. Il avait un pourcentage sur les fausses factures gonflées au maximum. Le carburant était acheminé vers Meknès, à la station Ifriquia, où là encore il était associé à un Juif. Et personne ne disait rien car, même si quelqu'un savait quelque chose sur les manoeuvres de Bel Kadi, personne ne pouvait rien entreprendre pour mettre fin à ses agissements criminels.

…L'ombre du colonel Dlimi veillait sur le Monstre et la corruption de quelques officiers supérieurs faisait le reste. Un colonel de l'intendance de l'Etat major recevait de Bel Kadi la somme de deux-mille dirhams chaque mois pour qu'il ferme les yeux sur les escroqueries et les détournements du budget alloué à Tazmamart. J'ai envoyé une lettre anonyme à l'Etat major pour mettre les responsables au courant du crime que le directeur était entrain de commettre à Tazmamart. Rien n'a été fait. Après la mort de Dlimi, Moulay Hfid Alaoui est devenu le responsable principal et direct

avec qui négociait Bel Kadi. Une commission d'enquête est arrivée finalement de l'Etat major mais s'est heurtée à un refus catégorique de la part du directeur qui est allé se plaindre auprès du général de la suspicion dont il faisait l'objet depuis la mort de Dlimi. Moulay Hfid Alaoui donna ses ordres pour qu'on le laisse tranquille. Il avait les mains libres, comme toujours, pour continuer son œuvre satanique. Il y avait certes l'argent. Mais dans ce cas, pourquoi priver les prisonniers du soleil, de l'air, de l'eau, de sorties dans la cour ? Il voulait réduire au maximum les risques. Comme il passait son temps à se saouler dans les bars ou au bord de l'oued, il voulait avoir la paix. Les faire sortir exigeait plus de responsabilité de sa part et plus de présence. Or, il était incapable de rester sobre et par conséquent, avait donné ses ordres pour ne pas avoir de tracas. Dans sa tête, ces hommes ne devaient pas exister ou étaient déjà morts. Bel Kadi est le premier coupable de ce drame humain. C'est certain. Mais les dirigeants sont tout aussi responsables que lui car certains ont couvert ses actions et d'autres n'ont tout simplement pas fait leur devoir. Ils ont laissé faire, impunément, un monstre et un malade.

…Très vite, les prisonniers ont compris que leur vie était en danger et qu'ils devaient, coûte que coûte, entrer en contact avec leurs familles le plus rapidement possible. Kharbouch, a été le premier gardien à accepter cette aventure. Et les prisonniers ont réussi à faire sortir les premières lettres dans lesquelles ils décrivaient leur vie à Tazmamart et demandaient de l'aide. Je ne sais pas combien de temps le manège a duré. Mais une fois, à sa descente du car à Rich, après une permission de quelques jours, Kharbouch a croisé Bel Kadi et quelques autres gardiens qui lui ont proposé d'aller prendre un verre avec eux. Sous l'effet de l'alcool, Kharbouch a sans doute lâché un mot de travers qui a mis la puce à l'oreille du directeur. De retour au bagne, Bel Kadi a entrepris de fouiller le gardien. Celui-ci a résisté autant qu'il a pu mais a fini par céder à la pression de son supérieur. Le regard qu'il m'a jeté était un appel au secours. J'ai compris qu'il avait quelque chose à se reprocher et me suppliait de le tirer de cette impasse. Je bousculai tout le monde et m'approchai de Kharbouch en le traitant d'irresponsable et d'inconscient qui mettait notre vie à tous en danger. Réaction immédiate des autres, ils se sont alors précipités sur ses affaires pour les fouiller. J'ai profité d'un moment d'inattention des autres gardiens et du directeur pour dissimuler dans ma poche les lettres des familles qu'il transportait sur lui.

Preuve irréfutable de son implication dans un trafic entre les prisonniers et le monde extérieur. La preuve de sa trahison était évidente. Son sac contenait plusieurs sous-vêtements, des piles sèches, des bougies, des stylos et du papier à lettre, plusieurs sortes de médicaments… Bel Kadi l'a enfermé dans une cellule et a envoyé un rapport à l'Etat major. Une commission d'enquête du 2ème bureau est arrivée rapidement, a fait ses premières investigations sur place puis a emmené le suspect à Rabat pour un complément d'enquête. Mais l'examen de cette affaire n'a abouti à rien puisqu'il n'y avait aucune preuve contre lui. Pour les médicaments et le reste il dit qu'ils étaient destinés à ses enfants et à ses besoins personnels. Comme il avait dépassé l'âge de la retraite, on le libéra et on lui accorda une pension de retraite. Bel Kadi était furieux contre les autorités de la capitale. Il nous a avoué regretter le rapport qu'il avait envoyé à l'Etat major et qu'il aurait dû garder Kharbouch prisonnier jusqu'à la fin de ses jours.

…Il nous avoua également qu'au moment de prendre son service à Tazmamart, Dlimi l'avait présenté personnellement au roi qui lui avait fait juré sur le Coran une discrétion sans faille au sujet de Tazmamart. Le roi, nous a-t-il confié, lui faisait confiance pour cette mission et il devait tout faire pour que le secret soit bien gardé. Sa vie était en danger puisque le roi l'a menacé de « le suspendre des cils de ses yeux » si la volonté royale n'était pas respectée. Depuis ce jour, la suspicion est devenue grande entre les gardiens. Bel Kadi a profité de cet incident pour nous effrayer. Chacun cherchait à éviter les problèmes, d'autant plus que le directeur était le protégé du deuxième homme fort du pays : Ahmed Dlimi. Dans un cas similaire à celui de Kharbouch, nous savions qu'il n'y aurait ni rapport ni commission d'enquête, mais une condamnation à mort pure et simple. Qui pouvait demander des comptes à Dlimi et à ses protégés à l'époque ? Les consignes de Bel Kadi étaient respectées à la lettre. Cinq litres d'eau par prisonnier et par jour. Un semblant de nourriture pour chacun. Ouverture des cellules à peine le temps de glisser l'assiette et le broc aux détenus. Interdiction absolue de bavarder avec eux ou de répondre à leurs questions. Interdiction de lui rapporter les souffrances des hommes ou l'état de leur santé. Le « déranger » uniquement pour lui annoncer un décès.

…C'est vrai que le directeur avait installé une atmosphère de terreur dans le bagne, mais nous étions quelques gardiens, pas tous bien sûr, à garder un peu d'humanité en nous. Les autres étaient simplement des machines humaines qui accomplissaient les ordres aveuglèment et avec beaucoup de zèle. Les actes accomplis en faveur des détenus étaient dérisoires certes, mais d'une importance capitale pour eux. Un cachet d'aspirine, un tube de pommade ophtalmologique ou dermatologique, une bougie, un morceau de fromage, un stylo, une feuille de papier, quelques allumettes, un bout de ficelle… pouvaient sauver une vie à Tazmamart. Vus de l'extérieur, ces menus gestes sont d'une banalité epouvantable. Mais pour des gens qui n'avaient strictement RIEN, que des murs sombres et une dalle en béton, chaque brindille, chaque poussière, chaque cheveu… pouvait servir. De manière individuelle, chacun de nous achetait de sa poche ce qu'il estimait vital pour l'un ou pour l'autre. Et chaque jour, un petit produit atterrissait dans une ou deux cellules. Cela a duré de 1973 à 1978. Comment aurions-nous pu abandonner ces hommes à leur triste sort alors que nous les côtoyons tous les jours et nous étions témoins de leur dégradation physique et morale ?

…En 1976, j'ai été envoyé à Meknès pour effectuer un stage de courte durée. A mon retour, Salah Hachad m'a souhaité la bienvenue et a réussi ainsi à rétablir le dialogue entre nous. Nous avons alors commencé à échanger quelques paroles chaque jour. Il fallait faire très attention parce que Bel Kadi attendait de l'un de nous un faux pas pour qu'il serve d'exemple aux autres. Mais à force de voir ces hommes diminuer chaque jour, il m'était impossible de ne pas agir. Bien sûr, je ne mettais pas ma vie en danger car je ne faisais que ce qui n'était pas compromettant. Il ne s'agissait pas pour moi de les faire évader ou de les munir en armes. Un cachet d'aspirine par ci, une bougie par là, une feuille de papier, des allumettes, un morceau de savon, plus d'eau pour permettre aux détenus de nettoyer leurs cellules ou déboucher le trou de leurs toilettes… Puis, un jour, Salah m'a dit que ce n'était possible de continuer ainsi. Mon salaire suffisait à peine à nourrir mes enfants. Il m'a dit : « nous sommes épuisés physiquement. Nous ne sommes plus que des squelettes. Nos cheveux et nos barbes touchent le sol. Les maladies rongent nos corps. Tu ne pourras pas, à toi tout seul, faire face aux demandes de tous les camarades. Un jour toi-même tu vas être fatigué ou muté ailleurs. Si tu veux vraiment rendre

service à ces hommes, il n'y a qu'une chose à faire ; rétablir le contact avec les familles ! C'est le seul moyen pour nous aider à nous en sortir ! »

…La proposition de Salah m'a troublé. Elle m'a paru d'une audace démesurée parce que très compromettante. L'exemple de Kharbouch devait en dissuader plus d'un. J'ai quitté sa cellule dans un état anormal car je savais qu'il avait raison, mais que je ne pouvais, en aucun cas, faire la seule chose qui pouvait les aider à survivre dans cet enfer. Et je me voyais déjà apostasié, mes enfants sacrifiés, ma vie dépouillée, saccagée. On ne badine pas avec le Makhzen ! A force de réfléchir à la question, j'ai fini par me persuader que s'il y avait une action humanitaire à accomplir dans l'intérêt de ces êtres, c'était bien celle-ci. Mais j'avais une condition. Je ne voulais avoir affaire qu'à une seule famille. Je ne pouvais pas me permettre de traîner d'une ville à l'autre et de maison en maison. Je n'en avais ni les moyens ni la disponibilité. La multiplication des contacts rendait problématique ma sécurité, celle des prisonniers et de leurs familles. Je voulais bien les aider, mais ils devaient, de leur côté, faire preuve de discipline et de responsabilité. Nous avons commencé à procéder de la manière suivante. Salah se chargeait de réunir le courrier des prisonniers en un seul paquet qu'il me remettait avant mon départ en permission. Je m'arrêtais à Kénitra et vous restituais le paquet. Vous vous chargiez de distribuer le courrier et de récolter les réponses. Sur le chemin du retour, je m'arrêtais une fois de plus à Kénitra pour récupérer ce que les familles avaient préparé. Le premier contact a eu lieu en 1978 à votre pharmacie. Les premiers temps, j'ai refusé de vous donner mon nom. Vous avez compris la situation et promis de garder le secret sur l'origine du contact. Ce n'était pas un jeu d'enfants, mais une expédition dangereuse qui pouvait nous coûter cher à nous tous.

…Je remettais le courrier aux hommes plusieurs jours après monn retour pour ne pas éveiller de soupçons et j'entreposais les médicaments chez moi. Je ne les délivrais que sur « ordonnance ». Chaque fois que quelqu'un tombait malade, on m'écrivait sur un bout de papier le nom du médicament qu'il lui fallait. Quand les prisonniers ont compris qu'ils pouvaient recevoir des médicaments, ils tombaient tous malades de quelque chose. A commencé alors le stockage des médicaments et de la nourriture. L'argent envoyé par les familles servait à faire renter des denrées de l'extérieur. Achetés à prix d'or, ces produits les maintenaient en survie. Le gardien

surnommé « Ser Fer » trouvait son compte en rendant quelques services aux prisonniers. Une confiance relative a commencé à régner dans le bloc. Ayant repris confiance en eux-mêmes, les détenus négligeaient la vigilance, pensant qu'ils bénéficiaient de la compassion et de la diligence de tous les gardiens. Un jour, Chaoui a voulu passer une revue à Mimoun. Le gardien Ben Saïd l'a vu et a ameuté tous les gardiens qui ont décidé d'entreprendre la fouille des cellules. Ils ont sorti des brouettes de médicaments, de nourriture, de piles sèches, de transistors, de bougies, de journaux, de boites d'allumettes… Heureusement, le directeur était absent, autrement, nous aurions tous passé un mauvais quart d'heure. J'ai pu convaincre les autres gardiens de brûler tout ceci et de ne rien révéler au directeur qui, sûrement, nous accuserait tous de négligence et de manquement à notre devoir. J'ai compris que le contact ne se limitait pas à moi tout seul mais que d'autres avaient réussi à convaincre d'autres comme ils l'avaient fait avec moi. Au moment de brûler toutes les affaires trouvées en possession des détenus, deux transistors ont été sauvés des flammes. Moulay Saïd s'est emparé d'un appareil pour son fils et Ben Driss a mis un deuxième dans sa poche pour son usage personnel, a-t-il dit. Le soir même, il a été rapporter l'événement à Bel Kadi qui nous a réunis le lendemain dans son bureau. Sa rage n'avait d'égale que la dureté de son cœur. Il nous a traités de tous les noms, nous a menacés, puis ordonné de reprendre la fouille du bâtiment « A ». Il savait d'intuition que les détenus du bloc « B » n'avaient strictement rien puisque les morts, là-bas, étaient plus nombreux que les vivants. Les choses se sont compliquées et nous étions, de temps en temps, nous aussi, sujets à des fouilles impromptues. Malgré tout, ils me faisaient pitié. Privés de soleil, d'air, de nourriture, de soins, de visites, de parole, de lecture… comment rester insensible à leur état et faire comme si tout cela n'existait pas ? La deuxième fouille a permis de sortir un seau plein de produits. Mais les détenus étaient intelligents et certains avaient réussi à sauver leur trésor. Durant toutes ces années, ils ont creusé des fissures ou des trous dans les murs ou dans le sol pour dissimuler leurs menus objets. Depuis ce jour, j'ai refusé de ramener des médicaments de Kénitra et me suis contenté de maintenir le contact avec les familles par le courrier. Une année terrible durant laquelle la méfiance s'est installée dans le bagne. Et avec elle, la peur, la fouille au corps, la délation, la méfiance, l'insécurité…

…En 1984 j'ai été muté au bloc « B », en remplacement d'un gardien parti à la retraite. Et là j'ai vu l'horreur de mes yeux. Il y avait les frères Bourequat qui étaient dans un état physique déplorable et cinq autres détenus dont deux, cloués au sol, ne présentaient presque plus aucun signe de vie. Seule la respiration qui montait et descendait en eux les maintenait vivants. Les trois autres pouvaient à peine bouger. Il s'agit de Binebine, Daoudi, Achour, Skiba et Ben Doro. Des corps déformés, brisés comme des poupées de roseau. Ils n'avaient plus que la peau sur les os. Couverts de haillons, les yeux hagards. Des morts vivants. Leurs cheveux tombaient au sol. Leurs ongles ressemblaient à des racines de thuya. Plusieurs couches de crasse avaient recouvert leur peau… Je vivais près d'eux mais je ne pensais pas qu'ils étaient arrivés à cet état avancé de déchéance physique et morale. Je ne savais pas que des êtres humains pouvaient être capables de supporter tant de cruauté et rester en vie. La mort a expliqué mieux que n'importe quelle parole ce que ces hommes ont enduré. Vingt quatre sont morts en l'espace de peu de temps. Enterrés sous le mur d'enceinte, les morts étaient lavés par leurs camarades avant d'être enterrés dans une fosse, recouverts de chaux vive et d'une plaque en tôle avant de niveller le sol avec de la terre. Au début, un registre était tenu à jour pour consigner les noms et les dates des décédés. Un numéro en peinture indiquait la tombe de chacun. Le colonel Feddoul a ordonné la destruction du registre et la suppression des numéros sur le mur. J'ai commencé à agir comme je l'ai fait avec les détenus de bloc « A ». Oublier de refermer les cellules, sortir ces cadavres dans le couloir pour leur permettre de marcher un peu et de voir le soleil. Leur fournir nourriture et médicaments.

…Accompagnés par des gendarmes, seize Africains noirs aux yeux bandés et mains liées derrière le dos sont arrivés un jour en car et ont été internés avec les prisonniers du bloc « B ». C'est le colonel Feddoul en personne qui les a livrés au directeur. Il était responsable des prisonniers de Tazmamart et chargé de toutes les opérations qui concernaient le bagne. Personne ne savait ni qui étaient ces Africains, ni pourquoi ils étaient là. Ils ne parlaient ni en arabe ni en français, mais baragouinaient des dialectes et des langues que nous ne comprenions pas. Certains d'entre eux faisaient certes leurs prières, mais ne parlaient pas un seul mot en arabe. L'un d'entre eux est mort peu de temps après leur arrivée et a été enterré comme les

autres. Les survivants sont repartis quelques mois plus tard en emportant leur secret avec eux.

…Tazmamart a abrité également un homme mystérieux qui refusait de parler. Seddik Miloud. Homme sportif, il a entrepris de faire des exercices dans sa cellule. Il s'est brisé le bras dans une chute et il est mort à suite d'une gangrène. Personne ne savait exactement pour quelle raison il était là et il refusait de communiquer. Il n'avait peut-être pas confiance. On dit qu'il était de garde au palais royal un soir et qu'il aurait refusé l'accès au palais à une princesse qui avait oublié le mot de passe. Il est mort en emportant son secret avec lui.

…Le nombre des effectifs à Tazmamart est arrivé à quatre-vingt deux prisonniers. On dit que cinquante-huit sont arrivés le premier jour. Non. Ils étaient soixante-deux. Quatre sont repartis sur le champ et n'ont pas intégré les cellules. Il s'agit du colonel Ababou, du commandant Chellat, de l'aspirant Mzireg et de l'adjudent-chef Akka. Soixante deux en tout. Plus les trois frères Bourequat, les seize Africains et le malheureux Seddik Miloud, nous sommes arrivés a quatre-vingt deux prisonniers. Les Africains sont repartis, les deux tiers des prisonniers et Seddik Miloud sont morts. Mais le directeur ne déclarait ni les décès ni les départs pour bénéficier d'un budget qui lui permettait de s'en mettre plein les poches. Il pouvait se permettre tous les abus et tous les excès car il était le protégé de Dlimi.

…L'affaire Touil a permis plus d'espoir. Le traitement de faveur que les autorités pénitentières lui ont accordé m'a assuré que l'état de santé de cet homme les intéressait ou les inquiétait. Et de ce fait, ils ne pouvaient pas se permettre le luxe de sa disparition. Et si lui reste en vie, les autres avaient aussi une chance de rester également en vie. Ce que je peux dire, c'est que Touil n'a jamais oublié ses camarades. Il partageait sa nourriture avec eux. Plusieurs fois il m'a chargé de faire parvenir un peu de nourriture ou des médicaments aux autres. C'était le repas d'un seul. Partagé entre une trentaine de bonhommes affamés, il ne restait pas grand-chose et cela créait des frustrations chez certains qui pensaient avoir été lésés par rapport à d'autres. Des problèmes de jalousie et d'envie ont commencé a empoisonner la vie des prisonniers qui était largement défaillante.

…En 1991, je fus convoqué à l'Etat major. Le colonel Feddoul m'a demandé de lui faire un rapport détaillé sur la situation des prisonniers de

Tazmamart. Je suis resté vingt-quatre heures avec lui et lui ai raconté le régime du bagne, les souffrances des détenus, les morts, les malades, les dos courbés, les exactions de Bel Kadi… Il a pris note de tout ce que je lui ai dit, s'embrouillant dans ses chiffres. Il ne savait plus qui était venu, qui était reparti et n'avait probablement pas pensé à la mort alors que c'était lui qui nous délivrait ce qu'il appelait « la marchandise ». Le directeur lui signait une décharge et il repartait. En dix-huit, il n'a jamais mis les pieds dans les cellules. A mon retour au bagne, j'ai dit aux détenus que l'heure de la délivrance était proche. Ils m'ont cru, sans me demander d'explications. Quinze jours plus tard, Feddoul est arrivé avec un médecin qui lui a confirmé ce que je lui avais dit. Le quinze septembre 1991, un convoi de camions militaires a stationné dans la cour de la prison. Accompagné d'officiers de l'armée et de la gendarmerie, le colonel Feddoul nous a ordonné de faire sortir les prisonniers un par un, de leur ôter leurs haillons et de les habiller de neuf. Survêtements, espadrilles et djellabas. Aoussiad hurlait, refusant d'enlever ses haillons. Il disait qu'il allait mourir dès qu'on lui aurait ôté « sa peau ». Il a fallu utiliser des cisailles pour arriver à bout des chiffons crasseux qui avaient durci sur leurs corps. Les gendarmes leur ont mis des menottes, des lunettes noires et du coton sur les yeux. Létat de santé de l'un des frères Bourequat était si précaire qu'il a fallu le transporter sur un brancard. Les autres se tenaient à peine sur leurs jambes. Leurs effets personnels sont restés dans les cellules et ont été brûlés le lendemain. Vers vingt-deux heures, le convoi s'est mis en route vers Aharmoumou.

…Le lendemain matin à l'aube, un bataillon du génie militaire est arrivé avec du matériel de construction Des hommes se sont mis aussitôt au travail. Ils ont entrepris d'abattre le mur de séparation entre deux cellules pour n'en faire qu'une seule. Pour arriver à bout de la résistance des murs, ils ont utilisé de la dynamite. Un carrelage a été placé au sol et les murs repeints. Faire croire que Tazmamart a toujours été comme ça. Tazmamart n'a jamais été comme ça. Tazmamart était le cœur même de l'enfer et j'ai vu ce cœur, palpitant de misères humaines, de souffrances, de folie, de mort… mais aussi de haine, d'injustice, de monstruosité, de barbarie, de bêtise… Je n'étais pas prisonnier à Tazmamart. Mais Tazmamart m'a fait prisonnier de ces dix-huit ans contre lesquels je n'ai pas pu hurler mon indignation et mon désarroi. Je n'étais pas prisonnier à Tazmamart pendant que des hommes souffraient puis mouraient dans le silence complice du

monde et celui, coupable des autorités. Je suis une partie de la mémoire de Tazmamart, toujours prisonnier des souvenirs de Tazmamart, des souffrances inédites de Tazmamart, de la mort de Tazmamart, de l'arbitraire de Tazmamart. Ma mémoire reste à jamais marquée par le souvenir de ces dix-huit ans d'enfer.

…Je suis, sans doute, l'un des derniers « prisonniers » de ce drame humain.

HOUDA HACHAD

Aussi loin que je remonte dans mes souvenirs, la présence de mes deux enfants Houda et Khalil m'a aidée à supporter le supplice du vide, le tourment de la solitude et l'affliction de l'attente. Elle m'a donné le courage de continuer le combat et de ne pas céder aux pressions du système ni au poids du temps. Pour eux, mais pour moi aussi. Pour ne pas ressentir la faiblesse. Pour ne pas m'installer dans la lâcheté du démissionnaire. J'ai fait ce que je pouvais, ce que je pensais être la meilleure chose à faire. En fait, je n'ai fait que mon devoir envers un homme avec qui j'ai choisi de partager ma vie. Et la vie, c'est le meilleur et le pire. Nous avons vécu le meilleur. Restait le pire. Mon devoir d'épouse et de mère me dictait de partager aussi le pire avec lui. Je pensais que le problème serait résolu une fois cette « histoire » terminée. Je me trompais. Les blessures du corps se cicatrisent avec le temps. Celles de l'esprit nous poursuivent toute la vie. Et Tazmamart a été une blessure qui a du mal à guérir définitivement, aussi bien pour mes enfants que pour moi. Quelque temps après la libération de Salah, Houda m'avait dit qu'elle avait besoin de guérir de Tazmamart. Je l'ai regardée, étonnée, et lui ai dit que Tazmamart, c'était fini. J'avais tort. L'histoire de Tazmamart est un long fleuve qui ne s'arrête jamais. Et nous portons à jamais en nous ce fleuve, comme une marque indélébile. Houda m'a demandé de l'écouter jusqu'au bout et de ne pas l'interrompre. Elle ne cherchait ni réconfort ni réponses à ses questions. Elle avait juste besoin de se confier, de parler d'elle-même et du « problème » qui avait teinté de noir notre existence. Elle avait besoin de dire sa douleur et m'avait choisie, moi sa mère, pour écouter sa blessure dire ce qu'elle avait à dire.

- J'ai compris très tôt, me dit-elle, que nous vivions un drame qui ne se disait pas parce qu'il y avait un grand secret dans la famille. Un secret impossible à dévoiler. Et j'ai vite compris que ce secret était en relation avec mon père. Je surprenais de temps en temps des bribes de conversations : « Des nouvelles ? », « Et alors ? », « *Amadra, chi khbar* ? »… Tes réponses mitigées, évasives. Puis je voyais que tu souffrais dans ta solitude. Tu vivais seule, tu travaillais seule. Tu élevais seule tes deux enfants. Tu étais une femme triste même si tu t'arrangeais pour nous cacher ta tristesse. Cette tristesse, je l'ai associée à l'absence de la famille. A l'absence d'un soutien moral. Le vide autour de nous. Je garde de toi

l'image d'une femme seule, assise face à l'immensité de la mer. Une fois par mois, à Moulay Bouselham, tu passais des heures assise face à la mer, l'oreille collée à ton transistor. Tournée vers quelque chose de grand, de majestueux, peut-être pour fuir l'enfermement, la douleur. Je comprenais que tu étais une femme dont le destin a été marqué par une grande épreuve. Le nôtre aussi. Mais, mon frère et moi, nous ne savions pas quelle était la nature de ce drame.

…J'ai très tôt compris que ce qui nous arrivait était également en rapport avec le roi. Chque fois qu'il était question de lui, qu'il apparaissait à la télévision ou qu'une photo de lui était exposée, tes paroles et tes pensées à son égard étaient toujours empreintes d'animosité critique, de rejet et de scepticisme. Toutes les pièces du puzzle étaient rassemblées mais je n'arrivais pas à faire le lien entre les différents élements qui étaient là, mais dans le désordre. A partir de là, j'ai conclu que c'était quelque chose de « terrible ».

…A l'école, un camarade de classe m'a dit un jour que mon père était en prison. Mon père, le roi et la prison. Il ne me fallait pas plus pour rapprocher ces trois éléments. Et j'ai compris, par intuition, que mon père avait fait quelque chose contre le roi et que ce dernier l'avait jeté en prison. D'autant plus que les raisons que tu me donnais pour justifier l'absence prolongée de mon père n'étaient plus convaincantes. Quand je t'ai fait part de cet incident, tu ne m'as pas répondu clairement pour me dire si c'était vrai ou pas. Tu es allée voir les parents du gamin pour leur dire que tu ne permettais à personne de dire du mal de mon père. J'ai alors compris que notre vie était différente de celle des autres. A cause de ce secret. Mais tu nous as élevés, mon frère et moi, dans le refus de l'indignité et de la pitié d'autrui. Chaque fois que quelqu'un me traîtait de « *maskina* », tu t'insurgeais pour dire que nous n'avions rien fait pour avoir honte ou nous sentir diminués. Curieuse, je n'arrêtais pas de poser des questions. Et partir de ce que les uns et les autres me disaient, j'ai construit une image de lui en relation avec le manque du père et en rapport avec notre secret. Je l'imaginais grand, beau, courageux. Image somme toute banale d'identification.

…Or, je pensais que le courage de mon père relevait de quelque chose de noble, de désintéressé. J'ai passé des heures à contempler ses photos et à

construire cette image de lui, en fonction du manque que je ressentais. La construction de ma personnalité s'est faite justement à partir de tous ces éléments qui allaient, par la suite, déterminer mes choix, mes rapports à l'autre… Dans ma tête, je me sentais seule. J'étais dure avec moi-même et avec mes camarades de classe. Je me donnais des limites dans le bonheur. Je m'interdisais d'être heureuse alors qu'autour de moi, une grande douleur régnait. Dès que le gamin m'a dit que mon père était en prison, je me suis dit : « Ton père est dans un trou à rats, tu n'as pas le droit d'oublier ça d'agir comme si de rien n'étais ! » Je me posais beaucoup de questions. Ceci dit, notre drame m'a permis de construire une personnalité forte et distincte, qui n'a rien à voir avec celle de monsieur tout le monde. Je ne devais céder à aucune faiblesse pour démontrer à tous que je pouvais réussir même en l'absence du père. Je n'avais pas droit à l'échec, à cause de cette absence justement.

…Je sais. Tu voulais m'épargner. Or, insatisfaite de tes réponses et de tes justifications, j'ai tenu à connaître la vérité coûte que coûte. Harcelée par mes questions, tu as fini par me dire : « Ton père a fait quelque chose contre le roi et il est dans une « maison » tenue par des militaires. Ça s'appelle un coup d'Etat ! » Je n'étais pas satisfaite, même lorsque tu m'as donné à lire ses lettres dans lesquelles il disait être fier de moi et de mon frère et où il nous embrassait. Arrivée à ce stade, je savais que je finirais par découvrir le secret. Pour se faire, j'ai fouillé la maison. Tes horaires fixes de travail, me donnaient la liberté de chercher. J'ai trouvé beaucoup de choses. Et, au milieu de ces montagnes d'objets appartenant au secret familial, j'ai découvert une lettre de mon pére où il décrivait les conditions de vie à Tazmamart. Cette découverte a bouleversé ma vie. J'ai découvert ce mot tabou, objet de tant de mystère et chargé de tant de douleur. Non seulement j'ai compris et vécu la douleur, j'ai également intégré les souffrances des détenus de ce bagne maudit. Dès que je fermais les yeux, je m'imaginais à Tazmamart avec eux. J'imaginais leurs barbes longues, leurs cheveux jamais coiffés, leurs ongles crochus, leurs haillons… Vivre ce lieu en magination était une manière, pour moi, de me rapprocher de mon père, de lui dire que je n'oubliais pas. Je pouvais imaginer mon père à Tazmamart. J'imaginais le noir, le froid… J'imaginais mon père seul dans une cellule étroite. Je voyais surtout cette obscurité épaisse et oppressante. J'ai passé beaucoup de temps à Tazmamart, ce qui m'a aidée à relativiser beaucoup de

choses. A comprendre la valeur de l'humilité et m'attacher à des valeurs plus nobles. Il est certain que Tazmamart m'a fait aussi régresser, a perturbé l'évolution normale de ma personnalité, m'a marqué au fer rouge de la douleur et de l'arbitraire. Tazmamart c'est le manque d'assurance que j'ai aujourd'hui. Mon intransigeance face à la vie et face à moi-même, à mes amitiés… Mes comportements sont conditionnés par Tazmamart et liés à la peur, au doute, à la frustration. Quand je pensais à mon père là où il était, j'avais peur. Il m'arrive encore aujourd'hui d'avoir peur sans savoir ni pourquoi, ni de quoi. Mais Tazmamart, pour moi, avait cette relation directe avec la peur, la douleur, la frustration, l'obscurité, la privation... Mais au-delà de ces sentiments négatifs de persécution et de manque d'assurance, Tazmamart a fait de moi ce que je suis. Si mon père n'avait pas été mêlé à ce coup d'Etat, j'aurais été une petite bourgeoise, fille de général, mariée à un fils de bourgeois, avec deux ou trois enfants, beaucoup de vent dans la tête, mais couverte d'or et d'argent, tabassant ma petite bonne et méprisant mon personnel. Sans Tazmamart, comment aurais-je pu prendre conscience de la souffrance de tout un peuple ? Et pourquoi me serais-je posé des questions si j'avais été protégée contre le mal que je ne verrais même pas ? Tazmamart m'a rendu service parce qu'elle m'a humanisée, réduisant mes rêves aux choses essentielles, complètement détachée de tout ce qui est matériel, de tout ce qui brille. Mes rêves sont aujourd'hui des rêves très simples, mais fondamentalement rationnels et positivistes.

…A un moment de ma vie, j'ai eu des sentiments de haine terrible et des envies de vengeance. Capable d'aller jusqu'au dégoût de soi. Jusqu'au meurtre. Avec le temps, la fatigue psychologique a pris le dessus et Tazmamart m'a fait justement comprendre que le désir de vengeance est néfaste. Mon père subissait les affres de Tazmamart à cause d'une vengeance que le roi cherchait à assouvir. Je ne devais pas ressembler au Mal dans ses agissements et dans ses sentiments. J'ai donc vite évacué ces sentiments de haine et de vengeance pour m'en sortir d'abord et pour débarrasser ce stade de blocage psychologique. Je voulais arrêter la souffrance, mettre fin à la douleur. Haine et désir de vengeance m'enfermaient dans la souffrance. Je savais que j'étais différente, par conséquent, je n'avais pas le droit de ressembler aux autres dans tout ce qui était négatif. La haine et le désir de vengeance sont des sentiments négatifs et des attitudes puériles que j'ai vite rejetés. Je ne pouvais pas refuser le mal

et agir en mal. Pour moi, Tazmamart était le mal, la haine, la vengeance, l'arbitraire, la barbarie… Mes lectures sur la non-violence m'ont aidée à dépasser ce stade et à tourner la page de la violence même si on continuait à me faire violence à travers mon père. J'ai pu surmonter cette situation en refusant le silence. J'ai toujours exprimé, avec désinvolture, exactement ce que je pensais et ce que je ressentais. Dépasser la peur de dire tout simplement. Et autant Tazmamart m'a enfermée dans la peur, autant elle m'a aidée à la dépasser aussi. Chaque fois que j'avais l'occasion de parler de notre problème, je ne me suis jamais privée de dire, avec violence, ce que je pensais de ceux qui nous faisaient violence, à mon père et à moi. Aucun compromis avec le mal. Et le mal s'incarnait pour moi dans le système. D'un côté il y avait mon père, de l'autre le sytème. Et j'ai compris que le système voulait du mal à mon père. Mais pas uniquement à lui, mais à tout le monde. Bien entendu l'idée du système n'était pas claire dans ma tête, mais je me représentais la « chose » comme une bête immonde qui écrasait tous ceux qui se mettaient en travers de son chemin. Système hiérarchisé, en bloc, homogène et uni pour défendre ses intérêts contre ceux de la société. Et ce système utilisait la peur comme moyen de gouvernance pour protéger ses acquis et ses privilèges. Déjà, pour moi, la frontière entre le bien et le mal était clairement tracée. Je considérais, de manière subjective bien sûr, que mon père était du côté du bien et que le système, lui, se plaçait du côté du mal. Comment ne pas raisonner ainsi quand j'ai appris que mon père faisait partie d'une élite qui a essayé de se débarrasser des symboles du mal ? Mon père et ses camarades ont tenté de renverser le régime. Arrêtés et jugés, ils ont été kidnapés par ce même système pour assouvir mieux sa vengeance et pour donner l'exemple. C'est alors qu'une vérité s'est imposée à moi. Le système ne cherchait pas à punir des hommes, mais à briser des symboles. Ces hommes étaient des symboles de courage, d'intégrité et de sacrifice. Mais aussi des symboles de changement, de la fin d'une époque et d'un système.

…Tu m'as inculquée une chose importante. Ne jamais baisser les bras. Dans ta lutte quotienne, tu me transmettais ton refus de l'iniquité et tu me réconfortais dans cette frontière que j'avais tracée entre moi et le système. Tu semblais dire à ce dernier : « J'intègre la douleur et l'arbitraire dont tu fais preuve à mon égard mais je ne les accepte pas. Je me battrai jusqu'au bout pour te prouver que tu es dans l'erreur parce que tu es la voie du mal.

Nous sommes un peuple fier et digne. Ce n'est pas ton comportement qui va altérer cette dignité et cette fierté pour lesquelles des milliers de Marocains ont sacrifié leur vie ! » Tu es restée une femme debout parce que tu étais convaincue de la légitimité de ton combat. Pour moi, tu incarnes le symbole de l'échec de la politique du système. Les survivants de Tazmamart symbolisent également l'échec de ce régime qui a voulu les briser et qu'ils ont vaincu par leur volonté de s'accrocher à la vie pour témoigner contre la tyrannie et l'arbitraire. Déshumanisés par leurs souffrances à Tazmamart, ils ont réussi à faire de ces souffrances une raison de rester en vie. Ceux qui ont refusé la douleur sont morts. Une belle leçon. Croire à la vie et vaincre la souffrance physique et morale, la douleur de la séparation avec leurs familles. Ils ont vaincu le froid, la soif, la saleté, la maladie, le silence, l'isolement, le noir, le dénuement… et sont restés des hommes alors qu'on voulait faire d'eux des bêtes. Une belle victoire sur la mort qui remet en question les procédés barbares du système. Le corps qui partait en lambeaux. La souffrance terrible qui habite les os et le reste. Puis cette volonté de dire « je veux vivre ! » C'est un message d'espoir que ces hommes m'ont livré à la fin du cauchemar. L'espoir dans le désespoir. Rien n'est jamais définitivement achevé parce que j'ai compris que Tazmamart n'existe pas uniquement à Rich, mais dans la tête de chaque citoyen marocain. Tu as tenu à ce que nous fassions nos études dans les écoles marocaines alors que ta situation matérielle te permettait de nous mettre à la mission. C'est là où j'ai vécu, à mon tour, l'enfermement psychologique. Endoctrinement, prosélytisme, mensonge, falsification de l'histoire, annihilation de la personnalité, apprentissage de la peur, intégration de l'assujettissement comme seule valeur… Quant à l'enfermement physique, je l'ai vécu à travers ceux qui étaient dans le besoin. Ceux qui n'avaient pas de travail, qui n'avaient pas accès aux soins, qui vivaient dans la misère des bidonvilles… Que nous le voulions ou non, nous sommes tous enfermés dans la misère du pays. Devons-nous tous être enfermés à Tazmamart pour qu'enfin nos consciences se réveillent aux malheurs d'autrui ? Tazmamart m'a appris à être sensible aux autres, à leurs douleurs. Ce qui me pose également des problèmes car je suis sans compromis avec la faiblesse, le mensonge, la pusillanimité…

…L'envie de me libérer de mes anciens démons. Exorciser mes peurs et mes angoisses. Une fois pour toutes. Je ne te parle pas de Tazmamart pour

cacher quoique ce soit, ou pour oublier. Je t'en parle parce que nous n'avons justement pas le droit d'oublier. Surtout pas maintenant. Je n'oublie pas par réaction et par vigilance. Tazmamart ne doit pas être oubliée parce que nous ne sommes jamais définitivement à l'abri des dérapages des hommes au pouvoir. Parler de Tazmamart. Encore et toujours. Pour que Tazmamart ne soit plus être réinventée. Ne plus permettre à l'horreur de se matérialiser dans un autre lieu. Et pour cela, l'histoire n'a pas le droit d'oublier. Parce que l'histoire de ces hommes est tout simplement l'histoire de chacun de nous. Il ne faut que cette douleur et cette misère humaines ne servent à rien. L'histoire de ces hommes est une page de l'histoire du Maroc. Celle écrite à l'encre de la haine et de la honte. C'est vrai qu'ils sont sortis grandis de cette expérience malheureuse tout en restant humains, avec leurs faiblesses d'hommes. Ce qui les grandit encore davantage à mes yeux. Et pour cela, ils méritent notre admiration. Un gardien qui a sauvé quelques uns d'une mort certaine mérite tout autant notre reconnaissance. C'est l'essentiel de ce qu'il faut garder de Tazmamart et des gens de Tazmamart. Ils ont souffert et nous avons souffert avec eux. Plusieurs sont morts de maladies et d'épuisement. Mais ils transmettent, pour les générations futures, le plus beau des héritages, celui de l'Espoir.

…J'arrive à l'essentiel. J'ai participé à la lutte quand j'ai réussi à parler au roi de Tazmamart et du cas de mon père. Tout le monde m'a prise pour Jeanne d'Arc, car tout le monde n'avait pas l'audace d'approcher le roi et encore moins de lui parler de Tazamamart. Analysant les choses avec du recul je considère mon geste comme une infidélité à mes principes. La trahison suprême. Aller demander pardon au bourreau de mon père. Autant j'en ai ressenti quelque fierté au début, auatnt je l'ai regretté par la suite. Je me souviendrai toute ma vie, et même au-delà, de cette journée au golf royal. J'étais habillée correctement, mais de manière pratique parce que j'étais appelée à courir. J'étais en salopette et portais des chaussures légères. L'attente devenait interminable et douloureuse. Je ressentais des crampes au niveau de l'abdomen et dans mes jambes. Puis, il est arrivé. Tu m'as dit : « C'est lui, vas-y ! » et tu m'as poussée dans sa direction. J'ai alors couru, couru... Des bras puissants m'ont happée avant que j'arrive à lui et m'ont soulevée du sol. J'ai continué à courir dans le vide. Et il m'a vue. Devant ses hôtes étrangers, il a demandé à ses gardes du corps de me lâcher. Je suis allée vers lui et je lui ai embrassé la main. Je lui ai tendu la lettre et répété

cette phrase apprise par cœur : « Je suis la fille du capitaine Hachad, impliqué dans le coup d'Etat de 1972, je vous supplie de le gracier, majesté ! » Surpris par mon message et ma démarche, il a sursauté quand j'ai prononcé le mot « Tazmamart ». Il pensait sans doute que je venais pour un problème banal de vol ou de corruption. Comme cette fillette qui a intercédé pour son père auprès de lui pour une question d'abus de biens sociaux et qu'il a invitée à prendre le café avec les princesses. Moi, c'est de Tazmamart que je voulais lui parler. Je t'assure, il a sursauté. Et j'ai compris qu'il savait puisqu'il a demandé à l'un de ceux qui l'accompagnaient : « Il en reste combien ? » Il a surtout compris que le secret fut dévoilé. Il n'a pas pris la lettre mais m'a promis de faire quelque chose. Il m'a demandé de cesser de pleurer et d'accompagner ses hommes au palais où il me parlerait. « Ne pleure pas ! me dit-il. Je ne peux pas te parler ici devant mes invités. Va avec ces gens ! Ils te conduiront au palais où on prendra le temps de discuter ! » Je me voyais déjà attablée avec les princesses autour d'un café. Je suis montée avec quatre hommes dans une Mercedes qui s'est arrêtée à la grille du palais pour laisser passer le cortège royal. Je n'ai eu droit ni au café au lait ni aux croissants avec les princesses. On m'a fait entrer dans une petite pièce nue où il n'y avait qu'une table et deux chaises. Là, on m'a fait subir un interrogatoire qui a duré plus de deux heures. J'ai crié pour dire à ces hommes que le roi allait me recevoir. Rien à faire. Les mêmes questions posées par différents individus. « Nom, prénom, date de naissance… Qui est ton père ? Où est-il ? Comment sais-tu qu'il est à Tazmamart ? Qui t'a dit qu'il était à Tazmamart ? Est-ce que tu sais où se trouve Tazmamart ? Pourquoi es-tu venue rencontrer sa majesté ? Qui vous a mis au courant qu'il jouait au golf aujourd'hui ?... » A la place du roi et des princesses, j'ai eu droit à un ballet d'enquêteurs de la DST, des RG, de la gendarmerie et autres services secrets du pays. Le roi n'est pas venu me voir. J'avais quinze ans à peu près. La parole donnée est sacrée pour un enfant de cet âge. Tu m'avais appris qu'on ne fait pas une promesse quand on ne peut pas la tenir !

…Nous sommes rentrées chez-nous et le lendemain, une enquête policière a été ouverte sur toute la famille, dans le quartier, à la pharmacie, au lycée, auprès des voisins et des autorités pour savoir qui nous étions exactement, qui nous rendait visite, si on avait des choses à nous reprocher… A partir de cet instant, nous étions tous mis sous surveillance

permanante. Beuacoup de monde était payé pour surveiller une gamine, un petit garçon et une femme qui réclament leur droit, demandent que justice soit faite. Nous avons attendu. Nous espérions recevoir un courrier de Tazmamart qui nous dirait que les conditions de détention des prisonniers furent améliorées. Le messager est arrivé avec un message de désespoir. Rien ne fut fait. Rien ne changea à Tazmamart. Depuis, l'image du roi a été altérée dans mon esprit et j'ai ressenti une douleur indéfinissable avec un mélange de haine au fond de moi. Tu m'as fait promettre de lui embrasser la main. Tu m'as dit que si je ne le faisais pas, tu risquais de ne plus jamais me revoir. J'ai embrassé la main du roi. Et je me souviens d'une chose. Il avait les mains douces, cet homme. Et je me suis dit : « Un homme avec des mains aussi douces ne peut pas être cruel ! » C'était idiot de ma part. Toute personne qui ne travaille pas de ses mains ne peut avoir que des mains douces. Et j'ai regretté mon geste. C'est peut-être pour ça que j'avais besoin de te parler à toi. Juste de cet instant de ma vie que je n'oublie pas et que je regrette. Aucun homme n'aurait été insensible à l'appel d'une fillette. Rien n'a changé dans les conditions de vie des « rats » de Tazmamart. Donc il savait et il était d'accord. Là, j'ai perdu tout espoir.

…C'est le livre de Gilles Perrault « Notre ami le roi » qui m'a redonné un peu d'espoir. L'affaire n'était plus une affaire secrète maroco-marocaine mais une question qui touchait les droits de l'homme en général. Fatiguée, usée moralement, je me suis dit que ce livre allait permettre à la douleur de Tazmamart d'être exportée en Occident. Une chance puisque seule une pression étrangére pouvait dénouer cette histoire atroce. Au moment de me dédicacer son livre à Nancy, Gilles Perrault m'a montré la page où il parlait de moi. Et c'est toujours ce mélange de peur et de satisfaction, ou de fierté qui m'a envahie. J'avais fait quelque chose que les gens retenaient, que l'histoire n'oublie pas. Et en même, connaissant le système, j'avais peur qu'une vengeance s'abatte sur les derniers survivants de Tazmamart. Il s'est excusé de ne pas m'avoir consultée avant de publier ce qu'il a écrit sur moi dans son livre. Il m'a expliqué qu'il n'a pas réussi à obtenir les autorisations nécessaires pour interroger les gens au Maroc. Avec toute sa machine policière répressive et ses multiples services de renseignement, le système n'a pas vu qu'un journaliste français entra sur son territoire sous un pseudonyme.

…Guérir de Tazmamart, t'ai-je dit au début. Guérit-on jamais de ce lieu quand on l'a vécu pendant dix-huit ans dans sa chair et dans sa mémoire ? J'avais besoin de te dire ce que j'ai tu pendant toute ma vie, parce que je suis, moi aussi, une victime de Tazmamart, une victime du système qui a inventé Tazmamart. Mais je suis loin d'être une victime facile. Parce que Tazmamart m'a donné la possibilité de transcender la peur et donné la volonté d'aller au-delà de moi-même pour dire tout simplement « non ». Non à la tyrannie, non à l'injustice, à l'abus, à la haine et à la mort.

…Tu vois, maman, il n'y a pas que ton mari ou mon père qui a été à Tazmamart. Nous sommes très nombreux à avoir été enfermés là-bas. C'est, sans doute, tout un peuple que le système a enfermé dans ce bagne maudit.

AU BOUT DU TUNNEL, LA LIBERATION

Le téléphone n'arrêtait pas de sonner. Tout le monde se réveillait enfin au son de cloche de Tazmamart. Chacun voulait quelque chose. Un renseignement sur les détenus. L'histoire de dix-huit ans de solitude. Certains journalistes se rappelèrent que deux coups d'Etats militaires avaient ébranlé le trône de Hassan II et cherchaient des scoops pour leur presse. D'autres encore voulaient tout simplement renouer une amitié qu'ils avaient mise en veille pendant tout le temps qu'ont duré les années noires du Maroc. Et les flics étaient partout…

Septembre 1991. Après quinze ans de silence, madame Touil appela à son tour des Etats-Unis. J'étais troublée et inquiète devant cette voix qui me demandait si les nôtres avaient réapparu. Non ! En tous cas, pas encore. Je ne savais pas quoi lui répondre. D'après elle, les prisonniers de Tazmamart devraient être libérés le jour même, jour de l'Aïd du Mouloud (anniversaire de la naissance du Prophète). Aucune nouvelle de ce genre n'avait circulé au Maroc. Il fallait attendre. D'ailleurs, personne ne nous mettait au courant de rien. Nous étions considérés un peu moins que des êtres humains, un peu plus que des Tazmamartis. Personne ne répond jamais à notre courrier, à nos doléances, à nos cris de détresse, à nos appels au secours. J'écoutais madame Touil me parler et vingt ans de ma vie se déroulèrent devant moi comme un film d'horreur. Tout ce temps perdu. Toute cette énergie gaspillée. Et tant de vies brisées. Ma pensée alla à ceux qu'on avait détruits, et plus encore à ceux qui ne reviendraient jamais. Madame Touil parlait au téléphone et sa voix me transporta dans un lieu que je ne connaissais pas. Un lieu secret où des hommes étaient traités comme des cafards. Cet endroit porte un nom. Il s'appelle Tazmamart. Je m'y suis sentie enfermée. J'y ai passé dix-huit ans de ma vie. Exactement comme les bagnards de ce maudit mouroir. Car chacun de mes jours et chacune de mes nuits je les avais passés en mémoire avec mon mari, dans sa souffrance et dans son isolement. Je peux dire aujourd'hui, sans fausse modestie, que j'ai passé, moi aussi, dix-huit ans de ma vie à Tazmamart. Dix-huit ans. Je respirais Tazmamart, mangeais Tazmamart, rêvais Tazmamart… Et si j'étais libre de mes mouvements, le système m'avait enterrée vivante avec les emmurés de

Tazmamart de 1973 à 1991. A aucun moment, je n'ai oublié Tazmamart, ni les prisonniers de Tazmamart. A aucun moment je ne suis sentie totalement libre dans mon pays, totalement femme, totalement être de droit. Le système avait annihilé toutes les valeurs auxquelles nous croyions et auxquelles nous espérions encore. Tout un peuple était prisonnier à Tazmamart et de Tazmamart !

Hassan II préparait une visite officielle aux Etats-Unis et les associations américaines de droits de l'homme (Humain Rights Watch) faisaient pression sur le gouvernement et sur le Congres pour que soient libérés les prisonniers de Tazmamart. Madame Touil me rappela vers midi pour m'annoncer la libération de son mari. On l'aurait appelée du bureau du gouverneur de la province de Khémisset pour lui confirmer la libération de M'Barek Touil. Elle promit de me tenir au courant de l'évolution et je lui promis de me rendre immédiatement à Khémisset pour m'assurer moi-même de la véracité de la nouvelle. Mon amie Sanaa Bouazzaoui, maître Bennani Abdelwahad et mon fils Khalil m'accompagnèrent dans cette expédition. Le choc des retrouvailles était immense. Nous étions à la fois émus et troublés. Les paroles ne trouvaient pas leur chemin en ce moment pour exprimer nos émotions. Seules les larmes exprimaient notre part d'humanité, notre part de révolte, notre part de rage et d'impuissance. Que dire alors après vingt ans d'absence ? Les mots ont-ils encore du poids face au vide ? Face au silence des tombes ? Face à la lâcheté des consciences ? Face à la peur ?...

Nous nous contentâmes de débiter des mots pour dire les choses de l'urgence. Nancy avait appelé deux fois ce matin. Tous les détenus ont été transférés dans un autre lieu secret. Les autorités du Makhzen empêchaient la famille d'organiser une grande fête et de planter une tente caïdale. Les dernières épaves sorties de Tazmamart étaient soignées et mieux traitées. Incapable de me dire où ils se trouvaient. Mais il était certain que leur libération était imminente. Les autorités cherchaient à présenter à l'opinion publique des hommes sous forme humaine et non pas des fantômes rongés par dix-huit ans de famine, de manque de soins, de manque d'hygiène, de manque de lumière, de manque de soleil, de manque de visites, de manque de relations avec le monde extérieur… Des êtres emmurés comme des rats pendant dix-huit ans dans des oubliettes obscures et exiguës, seuls face à un destin lugubre. Des hommes retirés du monde des vivants pour être enterrés

vivants. Dieu prenait soin de tourner et de retourner les hommes de sa caverne. Il les nourrissait, entretenant leurs corps. Leur chien subissait le même sort qu'eux. Les hommes de Tazmamart ne s'étaient pas endormis pendant dix-huit ans et le Makhzen ne prenait pas la peine d'entretenir leurs corps et leurs esprits. Les hommes de Tazmamart

De retour chez moi, j'appelai Nancy Touil pour lui confirmer la nouvelle. Plusieurs personnes et associations avaient téléphoné en mon absence. Même le service des Renseignements Généraux avait appelé pour savoir si j'avais bien rencontré M'Barek Touil. Pour leur renseignement, je l'avais vu et il se portait bien. Et les autres prisonniers ? me demanda une voix au bout du fil. C'était à moi de leur poser une telle question. D'après la voix au téléphone, les Renseignements Généraux n'étaient au courant de rien. Toutes les démarches étaient l'œuvre de la gendarmerie. Cela montrait bien le manque de coordination entre les services de sécurité et la méfiance qui régnait entre les différents départements.

Plus le temps passait et plus mon espoir se transformait en susceptibilité. Peut-être que ce scénario était une manœuvre de diversion. Touil allait être libéré mais pas les autres. Le calvaire des célibataires et de ceux qui avaient épousé des Marocaines continuerait. Je décidai donc de ne pas me laisser berner par un faux espoir mais de continuer le combat. A l'aide d'amis fidèles, j'adressai, le 25 septembre 1991, une lettre ouverte à *L'Opinion, Al Alam, Al Ittihad Al Ichtiraki, Libération*. Madame Raïss, madame Dick et la famille Ben Dourou, que je voyais pour la première fois, m'assistèrent dans cette démarche. D'autres familles ne répondirent pas à mon appel et la famille Binebine (de Rabat) me menaça d'appeler la police si je les importunais de nouveau.

Les médias européens programmaient tous des émissions sur Tazmamart et ses détenus. Inlassable, RFI parlait de ce bagne maudit plusieurs fois par jour en donnant des descriptions sur ce lieu et sur les conditions de détention de ses locataires. Tout le monde savait. Les responsables politiques et militaires marocains ne pouvaient pas dire qu'ils ne savaient pas. La lâcheté colonisait leurs esprits et ils avaient peur de défendre les droits de l'homme jamais inscrits à l'ordre du jour du pouvoir ni dans l'agenda de ses sbires ou de ses courtisans.

20 octobre 1991. Les premiers rescapés de Tazmamart furent libérés ; Ghalloul et El Ouafi. J'appris de leur bouche qu'on les avait tansférés à Ahermoumou pour les « remettre en bon état » avant de les relâcher. Les autres ne tarderaient pas à rejoindre les leurs. On parlait de libération. J'aurais voulu qu'on parle de liberté. Que des voix s'élèvent pour dénoncer la honte. Plus jamais de répression au Maroc. Plus jamais d'enlèvements ni de torture. Plus jamais, dans mon pays, de tyrannie ni de jugements arbitraires. Plus jamais d'assassinats politiques ni de prisonniers d'opinion ! ...

Les autorités locales me contactèrent pour me demander de ne pas quitter la maison ces jours-ci, au cas où mon mari serait libéré. Le 26 octobre 1991, le commissaire des Renseignements Généraux me téléphona à mon lieu de travail pour me dire de rester chez moi ce soir. La libération de mon mari était prévue le même jour. J'attendis. Le temps me paraissait comme une montagne sur mes épaules. Des questions taraudaient ma pensée. Dix-huit ans ! Cet homme que j'allais retrouver était-il l'homme que j'avais laissé il y si longtemps ? Et lui, retrouverait-il la jeune femme enceinte qu'il avait laissée au moment des faits ce 16 août 1972 ? Le temps avait-il entamé nos vies ? Et même si la lutte nous avait rapprochés davantage, le Makhzen n'avait-il pas brisé l'essentiel en nous : la jeunesse, l'amour des premiers temps de mariage, le rêve, l'espoir, la paternité d'un homme qui n'avait pas vu grandir ses enfants… Vingt ans, c'est toute une vie et le Makhzen a broyé cette vie, en nous et autour de nous.

Vingt trois heures. Le téléphone sonna et la police m'informa que la libération de mon mari ne se ferait pas ce soir, mais qu'elle était reportée au lendemain matin. J'essayai de comprendre. Pourquoi ce jeu des nerfs ? Il n'y avait rien à comprendre. Le Makhzen était ainsi. Il voulait me faire comprendre que le dernier mot lui revenait et que rien ne pouvait se faire en dehors de sa volonté. Me faire comprendre également qu'il était encore maître de la situation et pouvait sévir contre n'importe qui et à tout moment. Notre destin était entre ses mains.

Six heures du matin. Le Mokaddem du quartier vint m'annoncer que la libération de mon mari aurait lieu le matin même. Tout le monde me parlait de cette libération mais je ne voyais pas le libéré. Jamais de précisions. Ces jours-ci. Aujourd'hui. Ce soir. Ce matin… Dans un système structuré,

personne n'était capable de me dire : « Madame, votre mari sera libéré à telle heure et vous pouvez le récupérer à tel endroit ! » Cafouillage. Brouillon. Approximation. Supposition… Il fallait attendre. Nous n'avions rien d'autre à faire qu'attendre le bon vouloir des autorités. J'étais fatiguée. J'avais juste envie de poser ma tête sur un oreiller et de m'endormir sans penser à Tazmamart, ni rêver de cette horreur !

Neuf heures du matin. Le Caïd du premier arrondissement me téléphona pour m'inviter à venir « récupérer » mon mari dans son bureau. Il me conseilla de rouler doucement. Comme c'était touchant ! Pendant vingt ans, pas un responsable n'avait regardé dans ma direction, ni n'avait tendu une main amicale vers moi. Tout à coup, un représentant de l'autorité s'inquiétait pour moi, me conseillant d'être prudente au volant.

Où étiez-vous, il y a vingt ans ? Pourquoi ne vous étiez-vous pas manifestés pour m'exprimer votre inquiétude ou me témoigner votre solidarité ? Votre inquiétude pour une femme seule dont le mari a menacé la vie du roi dans un coup d'Etat manqué ? Que ne m'aviez-vous approchée pour me parler au moment où vos services secrets surveillaient chacune de mes allées et venues, épiaient mes gestes, faisaient leurs enquêtes sur moi et les miens, essayant de m'intimider et allant jusqu'à vouloir se débarrasser de moi ? Où étiez-vous lorsque vos hommes de mains me combattaient, moi et les autres familles, comme si nous étions des pestiférés ou de dangereux criminels ? Qu'aviez-vous représenté pour moi pendant vingt ans pour vous permettre aujourd'hui de me donner des conseils amicaux ? Je sais ce que vous étiez pour moi et pour toutes ces familles qui vécurent le calvaire de Tazmamart. Vous étiez, ni plus, ni moins, nos ennemis irréductibles ! Nous faisions partie du peuple, des humbles, alors que vous étiez du côté du Makhzen, c'est-à-dire du côté de l'injustice, de l'arbitraire, de la répression, de la corruption et de l'abus de pouvoir. Vous vous accommodiez de lâcheté et de silence coupable pendant que le pays tout entier subissait la honte de la répression policière. Cette répression portait un nom et avait un visage. Elle s'appelait Makhzen et avait le visage de la terreur, ce visage que les suppôts de Satan avaient soutenu dans son aveuglement et sa férocité. Nos mondes sont si opposés qu'ils ne peuvent jamais s'entendre ni se rejoindre.

RETOUR DE LA GEHENNE

« La nuit peut durer longtemps mais le jour finit par arriver »

A. Kourouma

VINGT ANS APRES

« *Il est inhumain de bénir qui nous maudit*. »

Nietzsche

La porte du bureau du Caïd s'ouvrit soudain. Une femme blonde, habillée à l'européenne, s'approcha de Hachad et le fixa de ses yeux bleus. L'homme baissa le regard, gêné. Il pensait que c'était encore un coup du Makhzen. Et si on voulait le corrompre en lui présentant des femmes ? Il avait aimé une femme depuis le début de leur union. Cette femme s'était battue à ses côtés jusqu'au bout. Les autorités devraient cesser ces conduites puériles. Il sentit que le regard posé sur lui était celui de la paix. Il releva les yeux et… reconnut enfin son épouse. Près de vingt ans s'étaient écoulés depuis la dernière fois où ils s'étaient vus. Vingt ans déjà. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, pleurèrent en silence. Dans le bureau du Caïd, les hommes présents pleuraient également. Mais leurs larmes ne changeaient rien à toutes ces années de deuil que cette famille avait vécues dans la solitude de son combat, dans son isolement, dans ses silences, dans ses peurs extrêmes. Ils pouvaient verser toutes les larmes de leur corps, ça ne changerait rien à leur lâcheté combien méprisable. Madame Hachad ne leur prêta aucune attention. Elle finit par s'arracher à l'étreinte de son mari :

- Je peux l'emmener à présent ? demanda-t-elle au Caïd sur un ton ferme.

- Bien sûr, madame ! Votre mari est un homme libre à partir du moment où il a été gracié par Sa Majesté le roi ! Il peut partir…

- Mon mari a été condamné à vingt ans de réclusion, répondit madame Hachad, en colère. Il a purgé sa peine et même plus… Si n'êtes pas satisfaits de vos résultats et si vous voulez le ramener pour les quelques mois qui restent, il n'y a aucun problème ! Nous sommes immunisés à présent. Les horreurs que vous lui avez fait subir pendant dix-neuf ans, deux mois et sept jours ne vous suffisent-elles pas ? »

Elle prit son mari par le bras et le conduisit vers la sortie, comme un gamin pris en faute et que sa maman vient chercher à l'école. La voiture démarra et un silence gêné s'installa entre les deux époux. Un premier rendez-vous amoureux ? Non, c'était juste la distance dans le temps. Près de vingt ans les avaient séparés. Près de vingt ans les séparaient. Pas au niveau des sentiments ou des convictions. Mais au niveau du manque de lumière. Elle était restée dans le monde de vivants. Ou de ceux qu'on croyait être vivants. Lui était de l'autre côté de la vie. Un revenant ? Un homme enterré vivant pendant près de vingt ans et qui revenait parmi ceux qu'il avait laissés il y a si longtemps.

La nouvelle voyagea par téléphone, de maison en maison. De pays en pays et de continent en continent. La maison s'emplit peu à peu de gens que la famille connaissait et d'autres qu'elle voyait pour la première fois. Quelques amis avaient réapparu après une très longue absence. Des hommes politiques en quête de légitimité. Des curieux avides de nouvelles. Certainement des policiers en civil pour rédiger des rapports sur l'évolution de la situation. Les gens de notre village n'avaient pas lésiné sur le nombre des pèlerins… On se croirait à un Moussem !

Les services des Renseignements Généraux avaient mobilisé plusieurs personnes pour noter tout. Absolument tout. Les allées et venues des visiteurs, les matricules des voitures, certainement pour enregistrer les coups de téléphone… Les bonnes vieilles habitudes ne pouvaient prendre fin avec la libération de quelques squelettes. Le Makhzen avait ses méthodes et ses moyens. Il faisait son travail, ni plus ni moins. Un sale boulot ; celui d'empêcher le « citoyen » d'être libre dans sa tête. La police, avec ses innombrables services secrets de renseignement et de répression habitait la conscience de chaque Marocain car le Makhzen n'était pas prêt à céder la moindre parcelle de ses privilèges acquis au terme d'une longue répression sur le peuple marocain.

Toute cette agitation ne concernait pas Hachad, même s'il répondait aux sourires des uns et aux embrassades des autres. Où était-il et qui était-il ? Il était absent du monde, comme il était absent de sa tête et de son corps. Ce corps qu'on voulait briser et cette tête qu'on voulait punir. Il avait besoin de paix et de silence. Il voulait juste s'endormir une fois sans penser à ces vingt dernières années. Sans rêver qu'il était enterré vivant dans une prison

militaire secrète dans le sud marocain. Il voulait oublier. Mais oublier quoi ? Vingt ans de deuil ! Vingt ans de souffrances atroces ! Vingt ans de déchirement ! Il vivait et percevait les choses comme à travers un brouillard ; celui de Tazmamart.

- Je ne savais plus où j'étais ni qui j'étais, raconte Hachad quelques années plus tard. Les paroles que j'entendais et les visages que je voyais me paraissaient sortir tout droit d'un rêve opaque. Ma tête était chargée de tant d'absence que je ne savais plus qui était qui, si j'étais mort ou encore en vie. Une sensation bizarre s'était emparée de moi depuis que je quittai Ahermoumou, depuis que mes yeux n'avaient plus à subir l'épreuve du bandeau noir et mes poignets la morsure de l'acier des menottes. A la maison, les gens qui défilaient pour m'embrasser et me souhaiter la bienvenue passaient comme dans un brouillard épais. J'étais dans un autre monde. Assurément, pas celui des vivants. J'étais toujours dans l'enfer de Tazmamart. Certes, mon corps était à Kénitra, au milieu des miens, mais ma tête était restée là-bas. Avec mes souvenirs et mes peurs. Mes cauchemars aussi, mes désespoirs, mon angoisse quotidienne, mes doutes, mes lassitudes, mes moments de rage et de folie, mes instants de faiblesse et de larmes silencieuses…

On me passe le téléphone. Deux voix me parlent au bout de la ligne. L'une excitée, l'autre calme. Je ne les avais jamais entendues. Les deux voix m'appellent « Papa ». J'écoute. Je pleure. Mes larmes ne veulent plus s'arrêter. Je ne peux pas parler. Pour dire quoi ? Ils m'ont privé de la voix de mes enfants pendant près de vingt ans. Privé plusieurs autres enfants de leur père, plusieurs femmes de leurs époux, plusieurs familles de leur soutien…Ils nous ont privé de la lumière du jour et de la chaleur du soleil… Ils nous ont rabaissés, affamés, humiliés… faisant de nous des animaux en cage, hurlant notre douleur et pleurant notre solitude. Ils ont ôté la vie à la plupart d'entre nous et ont jeté leurs cadavres dans des fosses abjectes. Ils ont assouvi leur basse vengeance dans la traîtrise des fourbes. Que cherchaient-ils ? Notre mort à petit feu. Ne savent-ils pas que les emmurés de Tazmamart ne mourront jamais ? Ce témoignage et celui d'autres camarades sont là aujourd'hui pour dire l'horreur vécue, la boue, l'ignominie, l'opprobre… afin que l'Histoire de ce pays ne s'écrive plus uniquement avec l'encre dorée des assassins, mais avec le sang précieux des héros et des martyrs.

Je me rappelle encore. Je me rappelle toujours… la très longue et insupportable agonie de mon camarade L'Ghalou Mohamed.

Je me rappelle encore. Je me rappelle toujours… le sang sur le mur de la cellule de mon ami Fagouri Mimoun. Je ne vous oublie pas, vous tous, mes compagnons restés là-bas, au pied de la muraille d'enceinte, vous mes frères de lutte et de mort Ababou Abdelalziz, Abdessak Mohamed, El Aïdi Mohamed, Aboulmaakoul Mohamed, Abounsi Thami, Amarouch Kouiyen, Azendour Boujemaa, Bahbah Driss, Bendourou Hamid, El Bettioui Rabah, Bitti Mohamed, Bouttou Mohamed, Sejji Mohamed, Chemsi Mohamed, Dick Jilali, Haddane Bouchta, Haïfi Abdeslam, El Kouri Mohamed, Kasraoui Kacem, Kinate Mohamed, Lamine Rachid, Aziane Larbi, Lafraoui Abdallah, Mouhaj Allal, Rabhi Abdeslem, Rachdi Benaïssa, Tijani Benradouane, El Yakidi Mahjoub.

Je me rappelle encore. Je me rappelle toujours… mes compagnons de route, toujours vivant avec l'enfer de Tazmamart enfermé dans leur tête et dans leurs chairs.

Je me rappelle encore et toujours…

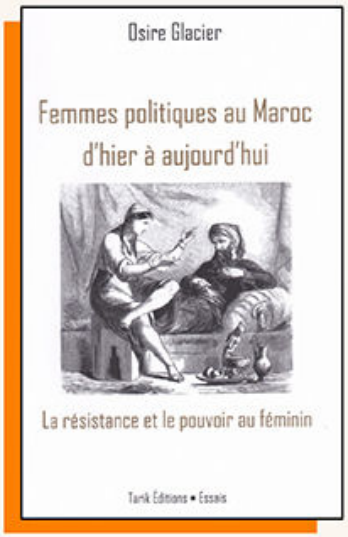
Le verbe est employé au présent. Parce que Tazmamart ne se conjugue pas au passé. Cette marque de honte est invariablement au présent, tatouée sur les pages froissées de notre histoire.

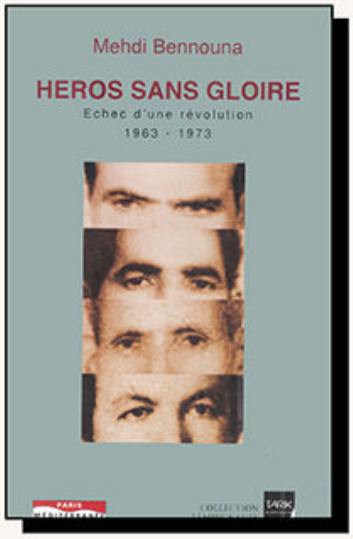
Oui, Tazmamart se conjugue au présent de notre mémoire, à chaque instant de notre vie, pour que ne se reproduise jamais plus l'épouvante de Tazmamart !

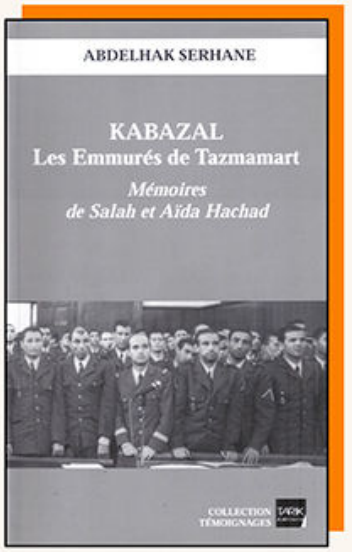
Votre avis nous intéresse !

Laissez un commentaire sur le site de votre libraire en ligne et partagez vos coups de cœur sur les réseaux sociaux !

TARIK
éditions







www.tarikeditions.com

© Tarik Éditions, 2017
321, boulevard Brahim Roudani
20390 Casablanca, Maroc

www.tarikeditions.com

Tous droits réservés pour tous pays.

e-ISBN : 9789954419809

© 2017, version numérique Primento et Tarik Éditions

Ce livre a été réalisé par Primento, le partenaire numérique des éditeurs

Avec le soutien du

www.centrenationaldulivre.fr